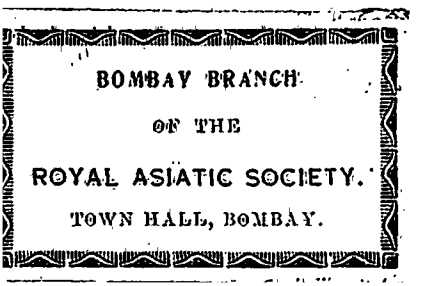
00085829



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015

VOYAGES

DU CHEVALIER CHARDIN,

EN PERSE,

ET AUTRES LIEUX DE L'ORIENT,

ENRICHIS D'UN GRAND NOMBRE DE BELLES FIGURES EN TAILLE-DOUCE, REPRÉSENTANT LES ANTIQUITÉS ET LES CHOSES REMARQUABLES DU PAYS.

NOUVELLE ÉDITION,

Soigneusement conférée sur les trois éditions originales, augmentée d'une Notice de la Perse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à ce jour, de Notes, etc.

ROYAL ASIATIC SOCIETY LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH

PAR L. LANGLÈS,

Membre de l'Institut, un des Administrateurs-Conservateurs de la Bibliothèque Impériale, Professeur de Persan à l'École Spéciale des Langues Orientales vivantes, Membre de la Société Royale de Gœttingue, de la Société d'Émulation de l'Ile-de-France, du Musée de Francfort, etc.

£5829 ac
X014
3 e 5

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1811.

F6015
85829

VOYAGES

DU CHEVALIER CHARDIN,

EN PERSE.

VOYAGE

DU CHEVALIER CHARDIN.

SUITE de la Description générale de la Perse.

CHAPITRE XIII.

Des Habits et des Meubles.

LES habits des Orientaux ne sont point sujets à la mode; ils sont toujours faits d'une même façon; et si la prudence d'une nation paroît à un usage constant pour les habits, comme on l'a dit, les Persans doivent être fort loués de prudence, car leur habit ne reçoit jamais d'altération, et ils ne sont point changeans non plus aux couleurs, aux nuances et aux façons des étoffes. J'ai vu des habits de Tamerlan, qu'on garde dans le trésor à Ispahan; ils sont taillés tout comme ceux qu'on porte aujourd'hui, sans aucune différence.

J'ai mis à côté (*pl. XXX et XXXI*) divers portraits d'hommes et de femmes habillés à la

Persane, afin qu'on prenne une idée de leur habit plus vîte et plus distinctement que par la description. Les hommes ne portent point de haut-de-chausse, mais seulement un caleçon doublé, qui leur tombe sur la cheville du pied, mais qui n'a point de pieds. Il n'est point ouvert par-devant non plus, de sorte qu'il faut le dénouer pour faire de l'eau. Vous observerez que les hommes se mettent tout comme les femmes, pour satisfaire à ce besoin de la nature, et en cette posture ils dénouent le caleçon, et le tirent en bas, tant soit peu, et puis quand ils ont fait, ils se relèvent, et le renouent. La chemise est longue, et leur couvre les genoux, passant par-dessus le caleçon, au-lieu de se mettre dedans. Elle est ouverte au côté droit, sur la mamelle, jusqu'à l'estomac, et en bas, aux côtés, comme les nôtres, n'ayant point de collet, mais une simple couture, comme les chemises de femme en Europe. Les femmes riches, et quelquefois les hommes, en des solennités, rebordent le collet de la chemise, d'une broderie de perles, large d'un doigt. Les hommes, en Perse, ni les femmes non plus, ne portent rien au col. Les hommes mettent sur la chemise une veste de coton, qui s'attache par-devant sur l'estomac, et tombe jusque sur le jarret, et par-dessus une robe, qu'ils appellent cabai (*qabái*), qui est large comme un cotillon de femme, mais

fort étroite en haut, passant deux fois sur l'estomac, et s'attachant sous le bras, le premier tour sous le bras gauche, et l'autre tour, qui est celui de dessus, sous le bras droit. Cette robe est échancrée de la manière que vous voyez dans la figure qui est à côté (*pl.* XXXII). Les manches en sont étroites; mais comme elles sont bien plus longues qu'il ne faut, on les plisse sur le haut du bras, et on les boutonne au poignet. Les cavaliers aussi portent des cabais à la géorgienne, qui ne diffèrent des autres, qu'en ce qu'elles sont ouvertes sur l'estomac, avec des boutons et des gances. Quoique cette veste soit fort juste à l'endroit des reins, on l'attache là de deux à trois ceintures par-dessus, pliées en doubles, larges de quatre doigts, riches et propres; ce qui fait que la robe fait sur l'estomac une poche ample et forte, où l'on serre ce qu'on a, bien plus sûrement que nous ne faisons dans nos poches de haut-de-chausse. On met par-dessus la robe un justaucorps, ou court et sans manches, qu'on appelle *courdy* (*), ou long et à manches, qu'on appelle

(*) C'est-à-dire *à la kourde*. On sait que les Kourdes sont des nomades qui promènent leurs troupeaux dans différens cantons de la Perse. Celui qu'ils affectionnent particulièrement se nomme Kourdistâun. Leur langue paroît différer beaucoup du persan moderne; nous en possédons une grammaire publiée en italien, à Rome, par le P. Gazoni, un vol. *in*-8.°

Les habits à la mode actuellement en Perse, se nomment *qa-*

cadebi, selon la saison. Ces justaucorps sont coupés comme les robes, c'est-à-dire qu'ils sont larges en bas et étroits en haut, comme des cloches. On les fait de drap ou de brocard d'or, ou de gros satin, et on les chamarre de dentelles ou de galons d'or, ou d'argent, ou on les brode. Ils sont fourrés, les uns de martre zibeline, les

---

tchâry (à la qatchâr). On donne la même épithète à tous les objets élégans et de bon goût. Cet habit se compose maintenant d'un *zyr djâmah* (vêtement de dessous); ce sont de légers caleçons en soie; ceux d'été sont quelquefois en lin. Le *pirâhen* ou chemise, se met par-dessus le caleçon, et ensuite l'*erkhaliq*, qui est en *tchnitz* de Masulipatan, ou composé de très-beaux challes. La robe de dessus nommée *qabâ*, est en drap quelquefois très-riche; une belle peau d'agneau de Tatarie, d'un noir brillant, recouvre le *kulâh* ou bonnet. Il est rigoureusement défendu aux marchands de porter des habits écarlates ou cramoisis, et de mettre sur leurs vêtemens des boutons d'or ou d'argent. L'écarlate, sur-tout, paroît être la couleur favorite des grands. La religion leur défend l'usage de la soie, parce que cette matière est réputée l'excrément d'un insecte. Mais on élude cette défense, en mêlant la soie avec une très-foible portion de coton; et les étoffes fabriquées avec ce mélange, se nomment *guermâçoût*; on en apporte beaucoup du Guzarate.

Les Persans modernes ne ressemblent ni à leurs ancêtres, ni aux Indiens leurs voisins, pour le luxe et la molesse des vêtemens; ils ne portent aucuns ornemens, et le souverain lui-même ne se couvre de ses joyaux que les jours de galat. Ils se moquent sur-tout de la tournure et du costume efféminé des Indiens, et racontent qu'un homme de cette nation, venant en Perse, fut pris pour une femme par les *râhdâr* ou gardes des chemins, ceux-ci ne se départirent de leur opinion, que d'après le témoignage d'un médecin chez qui ils conduisirent l'élégant voyageur.

(L-s.)

autres de mouton de Tartarie et de Bactriane, dont le poil est plus fin que les cheveux, et annelé plus grand que des paillettes. Il n'y a pas de plus belle fourrure et plus chaude que ces peaux de mouton. Les justaucorps fourrés ont un parement de la même fourrure que les dedans, qui prend du cou sur l'estomac, justement comme une palatine, et au-dessous tout joignant, il y a une rangée de boutonnières à queue, plus pour l'ornement que pour le service; car on boutonne rarement le justaucorps. Les bas sont de drap, et tout d'une venue, comme on parle, c'est-à-dire qu'ils sont taillés comme un sac, et non selon la figure de la jambe. Ils ne vont que jusqu'aux genoux, au-dessous desquels on les noue. On y met au talon une pièce de cuir rouge, fort proprement cousue, pour empêcher le talon du soulier, qui est tranchant, de faire mal et de percer le bas; ce qu'il feroit en trois ou quatre jours. C'est seulement depuis le commerce que les Persans ont avec les Européens, tant par le moyen de leurs sujets arméniens, que des compagnies européennes, qu'on porte des bas de drap en Perse. Personne n'en portoit auparavant, et le roi même se couvroit les jambes, comme font encore à présent les soldats, les voituriers, les valets-de-pied, les villageois et beaucoup de gens du commun, en entourant la jambe d'une grosse

toile large de six doigts, et longue de trois ou quatre aunes, tout comme on emmaillote un enfant. Cette chaussure est fort commode et fort convenable aux gens de service. On la fait légère ou épaisse, selon la saison ; elle tient la jambe serrée ; et quand elle est mouillée ou crottée, on la sèche ou on la nétoie en un instant. L'hyver, on enveloppe le pied comme la jambe, et l'été, on met le pied nud dans le soulier. Les souliers de Perse sont de différentes façons, mais tous sont sans oreilles, et ne sont point ouverts à côté. On les ferre tous sous le talon, et on garnit la semelle de petits clous à l'endroit où la plante des pieds porte, afin de durer plus long-temps. Vous voyez dans les portraits la figure des souliers des gens de qualité, qui sont faits comme des pantoufles de femmes, afin de pouvoir les quitter aisément, quand on est entré dans le logis, parce que les planchers sont couverts de tapis. Ces souliers sont de chagrin verd, ou d'autres couleurs. La semelle qui est toujours simple, est mince comme un carton, mais c'est le meilleur cuir du monde. Il n'y a que cette sorte de souliers qui sont à talons, tous les autres sont plats. Les uns ont le dessus de cuir, les autres l'ont d'estame de coton, faite à la broche comme nos bas, mais beaucoup plus forts. On est chaussé fort juste avec ces souliers, qu'on appelle

souliers de laque, et le pied ne tourne jamais dedans; mais on ne sauroit les mettre sans chausse-pied, d'où vient que vous voyez toujours les laquais en porter un de fer ou de buis passé à la ceinture. Ils grimpent et courent à merveille avec cette chaussure. Les pauvres gens font les semelles de leurs souliers de cuir de chameau, parce qu'il dure beaucoup plus qu'aucun autre; mais c'est un cuir mou, qui ramasse l'humidité comme une éponge. Les paysans font leurs semelles de souliers, de chiffons et de retailles de toile enfilées côte à côte et fort serrées. Ces semelles, quoique d'un pouce d'épaisseur, sont légères, et on n'en voit jamais la fin. On les appelle *pabouch quive* (*pâpouch guive*), c'est-à-dire *souliers de guenilles*.

Le turban persan, qu'ils appellent *dulbend*, c'est-à-dire *lien qui entoure* (*), et qui est la plus belle pièce de leur habit, est une pièce tellement pesante, qu'on ne croiroit jamais le pouvoir porter. Il y en a de si gros, qu'ils pèsent entre douze et quinze livres. Les plus légers pèsent la moitié. J'avois bien de la peine, au commencement, à porter ce turban. Je pliois

(*) Littéralement *lien du cœur*, *péricarde*, parce que la mousseline qui enveloppe le turban est aussi fine que cette membrane. (L-s.)

sous le faix, et je l'ôtois par-tout où j'osois prendre cette liberté; car c'en est une en Perse, comme en Europe, d'ôter sa perruque. Mais avec le temps je m'accoutumai fort bien à le porter. Ces turbans sont faits de grosse toile blanche, qui sert comme de forme, et par-dessus d'une fine et riche étoffe de soie, ou de soie et d'or. Les gens d'église les portent communément de très-fine mousseline blanche par-dessus la grosse toile. Ces étoffes de turban ont les bouts d'une riche tissure à fleurs, à la largeur de six ou sept pouces, dont on fait, en le nouant, comme une aigrette au milieu du turban, ainsi qu'on le voit dans le portrait que j'en ai donné. Quoique cette coiffure soit si pesante, on porte cependant sous le turban, une calotte de toile cotonnée et piquée, et quelquefois de drap. Il faut croire que le climat de Perse demande qu'on ait la tête si fort couverte; car rien n'est généralement pratiqué en aucun lieu, qui n'ait sa raison bonne et nécessaire. Les coutumes constantes et perpétuelles ne sont point l'effet de la bizarrerie et du caprice. Le climat en est assurément l'inventeur, pour ainsi dire, et la cause de tout ce qu'on voit de singulier dans les manières des peuples, et peut-être même dans leurs mœurs, comme je ne me lasse point de l'observer. On couvre en Perse, généralement parlant, l'estomac plus que le dos; cependant c'est

le contraire aux Indes. On y couvre le dos davantage, et particulièrement le chignon du cou.

Les étoffes des habits sont de soie et de coton. Les chemises et les caleçons sont de soie. Les vestes et les robes sont doublées d'une grosse toile claire et cotonnée entre deux, pour être plus chaude. Il faut que la doublure soit ainsi grosse et claire, et comme un treillis, afin que le coton y tienne et s'y attache mieux.

On ne porte point de noir en Orient, sur-tout en Perse; c'est une couleur funeste et odieuse qu'on ne sauroit regarder; ils l'appellent *la couleur du diable*. Ils s'habillent indifféremment de toutes couleurs, à tous âges, et c'est un objet fort récréatif que de voir aux promenades, ou dans les places publiques, un grand peuple tout bigarré, couvert d'étoffes éclatantes par l'or, par le lustre et par la vivacité des couleurs.

Les Persans, pour la plupart, laissent croître la barbe au menton et par-tout le visage, mais courte, et qui ne fait que cacher la peau, hormis les ecclésiastiques et les gens dévots, qui la portent plus longue. Ils ont pour mesure de prendre le menton avec la main, et de couper tout ce qui excède au-dessous. Il en faut aussi excepter les gens d'épée et les vieux cavaliers, qui ne portent d'autre barbe que deux grandes et

grosses moustaches, qu'ils laissent croître assez longues, pour qu'elles puissent retrousser sur l'oreille, et s'y tenir comme à un crochet. Abas-le-Grand appeloit les moustaches l'ornement du visage, et donnoit plus ou moins de paye aux soldats, selon la mesure de leurs moustaches. Pour les longues barbes à la turque, elles sont en horreur aux Persans, ils les appellent *balais de privé*. Voilà comme est fait l'habit persan, qui paroît être celui-là même qu'on dit que Cyrus donna aux Perses, consistant en de longues robes et en un turban.

L'habit des femmes est semblable en beaucoup de choses à celui des hommes; le caleçon tombe de même sur la cheville du pied, mais les jambes en sont plus longues, plus étroites et plus épaisses, à cause que les femmes ne portent point de bas. Elles se couvrent le pied d'un brodequin, qui monte quatre doigts au-dessus de la cheville du pied, et qui est fait, ou de broderie, ou de la plus riche étoffe. La chemise, qu'on appelle *camis*, d'où est peut-être venu le mot de *chemise*, est ouverte sur le devant jusqu'au nombril. Leurs vestes sont plus longues et pendent presque jusque sur le talon. Leur ceinture est mince et seulement d'un pouce de large. Elles ont la tête bien couverte, et par-dessus un voile qui leur tombe sur les épaules, et qui leur couvre

par-devant la bouche et le sein. Quand elles vont dehors, elles mettent par-dessus tout un grand drap blanc, qui les couvre de la tête jusqu'aux pieds, le corps et le visage, ne laissant paroître en diverses contrées, que la prunelle des yeux simplement. Les femmes portent quatre voiles en tout : deux qu'elles mettent dans le logis, et deux qu'elles mettent de plus quand elles sortent. Le premier de ces voiles est fait en couvre-chef, tombant sur le derrière du corps par ornement ; le second passe sous le menton et couvre le sein ; le troisième est le voile blanc qui leur couvre tout le corps ; et le quatrième est une façon de mouchoir, qu'elles passent sur le visage et attachent à l'endroit des tempes. Ce mouchoir ou voile a un réseau à l'endroit des yeux, comme les vieux points ou dentelles, afin de voir au travers. Les Arméniennes, au contraire des Mahométanes, ont même dans le logis le bas du visage voilé jusque sur le nez, si elles sont mariées. C'est afin que leurs plus proches parens et leurs prêtres, qui ont la liberté de leur rendre visite, ne leur puisse voir qu'une partie du visage ; mais les filles ne portent ce voile que jusqu'à la bouche, par une raison contraire, et afin qu'on les voie assez pour juger de leur beauté et pour en faire récit. Le voile des femmes est une des plus anciennes coutumes dont les histoires parlent ; mais il est

difficile de savoir si c'est par pudeur, par vaine gloire, ou par fierté que les femmes le prirent, ou par un effet de la jalousie de leurs maris; les femmes ni les hommes ne portent point de gant. On ne sait ce que c'est que de se ganter en Orient.

La coiffure des femmes est simple. Leurs cheveux sont tous tirés derrière la tête, et mis en plusieurs tresses; et la beauté de cette coiffure consiste en ce que les tresses soient épaisses et tombent sur les talons, au défaut de quoi on attache aux cheveux des tresses de soie pour les alonger. On garnit le bout des tresses de perles et d'un bouquet de pierreries, ou d'ornemens d'or ou d'argent. La tête n'est couverte sous le voile ou couvre-chef, que du bout d'un bandeau échancré en triangle; et c'est la pointe qui couvre la tête, étant tenue sur le haut du front par une bandelette large d'un pouce. Ce bandeau qui est fait de couleur, est mince et léger. La bandelette est brodée à l'aiguille ou couverte de pierreries, tout cela selon la qualité des gens. C'est, à mon avis, la tiare ancienne ou le diadême des reines de Perse. Il n'y a que les femmes mariées qui le portent, et c'est là la marque à laquelle on reconnoît qu'elles sont sous puissance. Les filles ont de petits bonnets, au-lieu de couvre-chef ou de tiare. Elles ne portent point de voile dans le logis, mais elles font pendre deux tresses de leurs cheveux

sur les joues. Le bonnet des filles de condition est attaché d'une bride de perles. On ne renferme les filles en Perse, qu'à l'âge de six ou sept ans, et avant cet âge-là, elles sortent quelquefois du sérail avec leur père, en sorte qu'on les peut voir. J'en ai vu de merveilleusement jolies. On leur voit la gorge et le col, et on ne sauroit rien voir de plus beau. L'habit persan laisse beaucoup plus voir la taille que ne fait le nôtre.

Le poil noir est le plus recommandable chez les Persans, tant aux cheveux qu'aux sourcils et à la barbe. Les plus gros sourcils et les plus épais sont les plus beaux, sur-tout quand ils sont si grands qu'ils se touchent l'un contre l'autre. Les femmes arabes ont les plus beaux sourcils de cette sorte. Celles d'entre les Persanes qui ne les ont point de cette couleur, les teignent et les frottent de noir pour les agrandir. Elles se font aussi au bas du front, un peu au-dessous des sourcils, une mouche noire ou losange, pas si grande que l'ongle du petit doigt, et dans la fossette du menton, une autre petite marque violette; mais celle-ci ne s'en va jamais, parce qu'elle est faite avec une pointe de lancette. Elles se frottent aussi d'ordinaire les mains et les pieds de cette pommade orangée qu'on appelle *hanna* (*), qui

(*) Lisez *hhenné*, qui se prononce aussi *hhinné*; c'est le Cyperus. Voyez ma note ci-dessus, tome III, pag. 314. (L-s.)

se fait avec la graine ou les feuilles de pastel broyées, comme je l'ai décrite ci-dessus, et qu'on emploie pour conserver la peau contre le hâle. Remarquez aussi que, parmi les femmes, les petites tailles sont estimées plus belles que les grandes.

Les parures des femmes persanes sont fort diverses. Elles mettent des aigrettes de pierreries à la tête, passées dans la bande du front, ou des bouquets de fleurs, au défaut des bouquets de pierreries; elles attachent une enseigne de pierreries au bandeau qui leur pend entre les sourcils; un tour de perles qui s'attache au-dessus des oreilles, et passe sous le menton. Les femmes en diverses provinces, passent aussi un anneau à la narine gauche, qui pend comme une boucle d'oreille. Cet anneau est mince, assez grand pour entrer dans le doigt du milieu, et au bas il y a deux perles rondes avec un rubis rond entre deux passés dedans. Les femmes esclaves, particulièrement, ou nées d'esclaves, portent presque toutes de ces anneaux, et de si grands, en quelques pays, qu'on y passeroit le pouce; mais à Ispahan les Persanes naturelles ne percent point leur nez. Les femmes font pis en la Caramanie déserte, elles se percent le nez au haut, et y passent un anneau, auquel elles attachent une applique de pierreries, qui leur couvre tout un côté de nez. J'en ai vu beaucoup comme cela à Lar, ville

capitale de cette province, et à Ormus. Outre les bijoux que les dames persanes portent à la tête, elles portent des bracelets de pierreries, larges de deux et jusqu'à trois doigts, et qui sont fort lâches autour du bras. Les personnes de qualité en portent de tours de perles. Les jeunes filles n'ont communément que des menottes d'or, grosses comme un ferret d'aiguillette, avec une pierre précieuse à l'endroit de la fermeture. Quelques-unes portent aussi des ceps, faits comme ces menotes; mais cela n'est pas si commun. Leurs colliers sont de chaînes d'or ou de perles, qu'elles se pendent au cou, et qui leur tombent au bas du sein, où est attachée une grande boîte de senteur. Il y a de ces boîtes larges comme la main. Les communes sont d'or, les autres sont couvertes de pierreries; et toutes sont percées à jour, remplies d'une pâte noire, fort légère, composée de musc et d'ambre, mais d'une forte senteur. On vit et on renaît de parfums en Orient, au-lieu d'en être incommodé comme nous le sommes en ces pays froids. Pour des bagues, les femmes n'en portent point tant, en nulle autre part du monde, et c'est tout dire qu'elles en ont les doigts chargés (*).

(*) Quoique la mode n'exerce pas en Perse le même empire que chez nous, et n'y opère pas les changemens dont nous sommes les témoins journaliers, il n'est pas inutile d'indiquer quel est

On peut s'habiller à fort bon marché à la Perse. Cependant il n'y a pas de pays où le luxe

aujourd'hui le costume des Persanes ; on verra en quoi il diffère de celui qu'elles avoient du temps de Chardin.

Quand elles restent chez elles, les vêtemens ne les surchargent pas, et elles attachent peu d'importance à la propreté. Une *pirâhen* ou chemise et une paire de caleçons (*zyr djâmah*) composent tout leur costume. Leur caleçon est d'un velours épais, et leur chemise, de mousseline, de soie ou de gaze. Leurs jambes paroissent enfermées dans deux grands sacs, et leur *pirâhen* n'est qu'un moyen de voiler en apparence le reste de leur personne; tel est leur costume d'été; en hiver, elles se drapent avec des challes, avec des étoffes de soie et coton, et avec des fourrures de zibeline, quand elles peuvent s'en procurer. Pour sortir de la maison, elles mettent un manteau qui leur descend de la tête aux pieds, et se cachent la figure avec une sévérité orientale. Leur voile est quelquefois travaillé comme un filet, avec deux trous pour les yeux. C'est un spectacle assez original pour un Européen, que ces grandes figures élancées qui se promènent dans les rues, et qui ne laissent apercevoir que deux yeux noirs et étincelans, lesquels semblent jouir de la curiosité qu'ils excitent; le voile est un attribut indispensable à leur vertu ; tant que leur face demeure couverte, peu leur importe que le reste de leur personne soit exposé aux regards.

Il n'y a en Perse que les femmes qui portent des bijoux et qui usent de parfums, et c'est un privilége dont elles jouissent avec délices.

Les Persans diffèrent de nous, autant pour l'idée qu'ils se sont faits de la beauté que pour le goût. Un grand œil noir bien fendu et languissant est pour eux le comble de la perfection. Il répand dans toute l'habitude de la personne, une langueur amoureuse, bien préférable, selon eux, à l'expression énergique et provocante d'une beauté majestueuse; c'est donc par un raffinement de coquetterie, et je dirai même de volupté, que les femmes se teignent le tour des yeux avec une poudre d'antimoine. Elles savent ainsi donner une nouvelle vivacité à leurs regards, et y répandre en même-temps une voluptueuse langueur, que l'on

et

et le faste soient plus grands, également pour les hommes et pour les femmes. Pour ce qui est de l'habillement des hommes, vous n'avez pas de turban honnête, à moins de cinquante écus. Les plus beaux coûtent douze à quinze cents livres; et pour être proprement habillé, il en faut acheter de trois à quatre cents francs la pièce. Il est vrai qu'on les porte long-temps; mais il en faut avoir plusieurs pour changer, et c'est de plus la coutume au jour de l'an d'être habillé tout de neuf, et aux noces de ses parens. Les robes sont assez belles pour vingt à vingt-cinq écus; mais il en faut aussi changer tous les jours. Les gens de qualité n'en mettent guères deux jours de suite; et s'il tombe dessus la moindre goutte de quoi que ce soit, c'est, à leur sens, une robe gâtée; il en faut mettre une autre à l'instant. Les ceintures coûtent aussi fort cher; on en met une de broçard, qui coûte depuis vingt écus jusqu'à cent, et une de poil de chameau par-dessus, dont l'ouvrage est si fin et si curieux, qu'elle coûte presque autant; et si on veut porter la martre, il faut bien faire un

prendroit pour l'excès de la jouissance. C'est cette délicieuse situation que les Persans expriment par les mots *tchechm khammâr*, œil ivre. M. Scott-Waring qui nous fournit une grande partie des détails qu'on vient de lire, se plaint fortement de la grossièreté des discours des Persanes; il leur reproche l'indécence des expressions et des images qu'elles emploient dans leur conversation. *Tour to Sheeraz*, pages 61-63. (L-s.)

autre compte ; car on n'en a pour un beau justaucorps, à moins de trois mille francs, et les plus beaux valent le double. Tel officier qui n'a que douze à quinze cents livres d'appointemens, met un habit neuf qui lui en coûte davantage. Ce luxe des Persans est cause de leur ruine, autant qu'aucune autre chose ; car encore que les habits durent fort long-temps, néanmoins c'est beaucoup d'argent qu'il y faut mettre d'abord.

Les gens d'épée portent l'épée et le poignard au côté, et tous les gens de cour ; mais les ecclésiastiques, les gens de lettres et de barreau, les marchands (*) et les artisans n'en portent point. Les princesses du sang royal ont le privilége de porter le poignard. On ne réprime point le luxe en Perse, tout au contraire, il est généralement encouragé et excité ; les Persans ont en commun proverbe, *corbet ba lebas* (*qorbét bá lébás*), *l'honneur est selon l'habit.*

Je viens aux meubles des logis, dont la dépense est beaucoup moindre qu'en notre Occident. Les planchers sont couverts, premièrement d'un gros feutre épais, et par-dessus d'un beau

(*) Châh A'bbás, qui vouloit forcer les marchands à la simplicité et à l'économie, ordonna qu'il ne porteroient que les turbans faits avec des challes et des robes de gros draps. Le challe pouvoit leur durer toute la vie, et passer même à leurs enfans ; et le drap résiste bien plus long-temps que les autres étoffes. Scott-Waring's *tour to Sheeraz*, page 58. (L-s.)

tapis, ou de deux, selon la grandeur de la salle. Il y a de ces tapis qui ont soixante pieds de long, et que deux hommes ne sauroient porter. Par-dessus ces tapis, on étend contre le mur, tout autour de la salle, de petits matelas de la largeur de trois pieds, qu'on couvre par-dessus de couvertures, qui ne sont pas plus épaisses qu'un drap d'Espagne, faites de toiles de coton, piquées de soie blanche ou de couleur, ou piquées d'or, qui couvrent les matelas en rebordant d'un pied ou un peu plus; par-dessus on range tout du long contre la muraille, de gros carreaux pour s'appuyer contre. On place sur le bord de ces belles couvertures, qui sont les lits des anciens, de gros crachoirs d'argent, d'espace en espace, qui servent aussi à les tenir en état par leur pesanteur. Ce sont là les chaises d'Orient, par manière de parler, et où l'on s'assied; et quand on a une fois couvert une salle de cette sorte, c'est pour un âge d'homme; car ces carreaux sont de bons velours ou de gros brocards, et ne s'usent jamais, comme ceux qui se servent en nos pays d'étoffes de Perse l'ont expérimenté, quoique notre air d'Europe altère et détruise plus les choses que celui de Perse, et sans comparaison. On ne met pas d'autres meubles dans les salles et les chambres persanes; point de lits ni de chaises comme nous en avons; point de miroirs, point

de tables ni de guéridons, point de cabinets, point de tableaux. Les Persans s'asseient sur des tapis, plus à l'aise que nous ne faisons sur nos siéges, au moins je m'y étois si bien accoutumé, que je ne me trouvois point si commodément assis sur une chaise, et ne m'en servois point. En effet, vous voyez que tout le bas du corps est reposé sur ces siéges des Persans, et les jambes aussi bien que les cuisses; au-lieu que sur nos chaises, les jambes sont tout debout. On est aussi beaucoup plus chaudement en cette posture, lorsqu'il fait froid; mais il ne faudroit pas essayer de s'asseoir ainsi chez nous; car l'humidité de notre air qui pénètre tout, nous causeroit des maux aux jambes et aux cuisses, étant ainsi assis à terre. J'ai plusieurs fois mis ma main sous ces feutres des chambres à Ispahan et ailleurs, qui sont posés sur la terre, sans aucun plancher, pensant qu'il n'étoit pas possible que je ne trouvasse la terre moite; mais je la trouvois toujours fort sèche; si nous couvrions ainsi la terre de tapis en Europe, nous les trouverions pourris au bout d'un an, en la plupart des pays.

Pour les lits à se coucher, ils sont simples comme les autres meubles. Ils consistent en un matelas qu'on étend le soir sur le tapis de la chambre, en un drap qu'on étend par-dessus, en une couverture cotonnée pour se couvrir, et

un deux oreillers de duvet. Les beaux matelas sont de velours, et les couvertures sont de brocard de soie, ou d'or et d'argent, de toutes couleurs. Le matin, on plie le tout en une grande toilette de tabis, ou on le met à la garde-robe; et ce sont là les lits des Orientaux. Ils ne connoissent point les lits élevés et dressés sur quatre colonnes. Ils sont accoutumés à coucher ainsi à terre. La bonté de l'air les dispense du besoin de châlits et de tours de lit, qui sont nécessaires dans les pays humides. Je ne me lasse point de redire le bonheur qu'ont ces peuples de vivre dans un climat peu nécessiteux, en comparaison des nôtres; car les besoins temporels étant la source des peines que nous endurons, et pareillement l'occasion des vices et des passions qui nous travaillent, c'est une grande félicité de vivre dans un pays où ces besoins ne sont ni si divers, ni si pressans.

J'ai observé ailleurs comment ils éclairent leurs logis, à quoi ils ne se servent guères de chandelles, mais de lampes, où ils font brûler, au-lieu d'huile, du suif blanc, pur et fin, comme la cire, et qui ne sent point du tout. On se sert aussi quelquefois de bougies, et, entr'autres, de bougies de senteur, faites de cire pétrie avec de l'huile de canelle ou de giroffle, ou de quelque autre aromate.

CHAPITRE IV.

Du Luxe des Persans.

LE luxe des Persans est particulièrement grand dans le nombre des domestiques. Il est vrai qu'on en a beaucoup plus aux Indes qu'en Perse; mais dix valets aux Indes ne coûtent pas tant que trois en Perse. Les grands seigneurs ont des domestiques de toutes les qualités qu'en a le roi, et avec les mêmes titres. C'est la ruine des maisons que cette foule de valets, ayant presque tous des femmes; et leurs gages, quelque gros qu'ils soient, n'étant pas suffisans pour entretenir leur famille, il faut qu'ils trompent et qu'ils pillent leurs maîtres.

Le luxe des Persans est grand aussi dans les habits, dans les ornemens de pierreries, dans les harnois des chevaux. J'ai parlé de la somptuosité des habits. Pour les pierreries, les hommes en portent beaucoup aux doigts, et presque autant que leurs femmes. Vous leur verrez quelquefois jusqu'à quinze ou seize bagues aux doigts, cinq ou six à un seul doigt; mais ils n'en portent qu'aux trois doigts du milieu. Les bagues des hommes sont montées en argent, avec un corps fort délié, c'est afin de pouvoir faire leurs prières sans les ôter; car ils trouvent qu'il est mal séant de prier Dieu avec tant d'ornemens d'or, à cause qu'il faut

se présenter devant Dieu, humble et pauvre, pour mieux exciter sa pitié, et pour attirer ses grâces; c'est comme ils s'en expliquent; et ils croient qu'ils se mettent en cet état, en n'ayant point d'or sur eux, quoiqu'ils aient des pierreries; ce qui est néanmoins la superstition la plus absurde. Aussi les gens sensés qui ne sauroient s'accommoder de cette distinction, quittent leurs bagues et tous autres ornemens, quand ils veulent faire leurs prières. Les femmes ne sont pas si superstitieuses, car toutes les bagues qu'elles portent sont faites d'or. Outre les bagues que les hommes portent aux doigts, les gens riches en portent des paquets de sept, huit et plus dans leur sein, pendues à un cordon passé au cou, où leurs cachets sont attachés, et une petite bourse. Tout cela ensemble se passe dans leur sein, entre leur veste et leur robe, et ils l'en tirent lorsqu'ils veulent mettre le sceau à quelque écrit, ou pour se récréer la vue, en regardant leurs pierreries, ou pour les montrer aux gens; car ils font grande parade de leurs bijoux, de même que les femmes dans notre pays montroient les cachets et les autres petits joyaux qu'elles pendoient au côté avec leurs montres, il y a quelques années. Les Persans portent, outre cela, des pierreries à leurs armes, comme à leur poignard et à leur épée, qui en sont couverts lorsqu'ils en ont le moyen, ou

qui sont d'or émaillé, comme le sont aussi le baudrier et les agraffes. Ils passent le poignard dans la ceinture, et l'y attachent avec un cordon, appliquant à l'endroit du nœud une enseigne ronde de pierreries, qu'ils appellent *rose de poignard*. Après ils portent des pierreries à la tête, à leurs bonnets de sophy, qu'ils mettent les jours de fêtes solennelles. Il y a de ces bonnets chargés de cinq et jusqu'à six aigrettes de pierreries, comme vous en avez vu dans les figures précédentes. Personne n'en peut mettre au turban que le roi seul, à la réserve des nouveaux mariés, qui ont la permission d'en porter durant leur noce. Après avoir tant parlé de pierreries, j'observerai que les Persans aiment particulièrement les pierres de couleur, et beaucoup plus qu'on ne fait en Occident; ce qui vient peut-être de ce que l'épaisseur de notre air empêche qu'elles n'aient cet éclat qu'on leur trouve dans les pays chauds et secs comme la Perse.

Les harnois des gens de condition sont ou d'argent, ou d'or, ou de pierreries. Quelques-uns font attacher sur le cuir du harnois, au-lieu d'ouvrages d'orfévrerie, des ducats d'or tout du long, pour éviter de payer des façons. Les selles sont garnies d'or massif, devant et derrière; le coussinet de la selle, qui n'est pas attaché à la selle, comme chez nous, et qui reborde de quinze à

seize pouces sur la croupe, comme une petite housse, est en broderie, et quelques-uns l'ont en broderie de perles. Ils mettent, outre cela, à leurs chevaux, soit pour la parade, soit pour le froid, une riche housse, qui pend beaucoup plus bas que les nôtres.

Le grand luxe des Persans est en leurs sérails, dont la dépense est immense, par le nombre des femmes qu'ils y entretiennent, et par la profusion que l'amour leur fait faire. Les riches habits s'y renouvellent continuellement, les parfums s'y consument en abondance, et les femmes étant élevées et entretenues à la plus molle et la plus fine volupté, elles mettent tout leur artifice à se procurer les choses qui la flattent, sans se soucier de ce qu'elles coûtent.

Quand un homme de qualité va en visite, il fait marcher un ou deux chevaux de main, menés en laisse, chacun par un domestique à cheval. Deux, trois, quatre valets-de-pied, plus ou moins, selon sa condition, courent devant son cheval et à côté. Il a de plus derrière lui un homme à cheval, qui porte sa bouteille de tabac, un autre qui lui porte une toilette de broderie, où il y a d'ordinaire un justaucorps et un bonnet, et un autre homme qui n'est que pour l'accompagner. S'il va à la promenade, il mène un autre valet à cheval, avec un *yactan*, qui sont deux petits coffres carrés,

où on met de quoi faire une légère collation, avec un tapis par-dessus. Lorsqu'il s'arrête en quelque lieu, soit un jardin, soit le bord d'une eau, ou quelqu'autre endroit, on étend un tapis sur lequel il s'assied, et se met à fumer. Si cet homme de qualité va à la chasse, un fauconnier ou deux, aussi à cheval, l'oiseau sur le poing, se joignent à ce train; et c'est là comme vont les gens de qualité en Perse.

CHAPITRE XV.

De la Nourriture des Persans.

AVANT que de traiter de la manière dont les Persans se nourrissent, je crois qu'on apprendra volontiers quel est le boire et le manger de tous les peuples orientaux, en général.

Je dirai d'abord que les peuples de l'Asie mangent beaucoup moins que ceux de l'Europe. Nous sommes des loups et des bêtes carnacières, en comparaison d'eux. Je n'en attribue pas la cause entièrement à leur sobriété, en prenant ce terme pour la vertu qui dompte la gourmandise. Les raisons en sont plus grossières; car c'est premièrement qu'ils habitent des climats plus chauds que nous ne faisons; secondement, que leurs climats n'ont pas autant d'alimens, c'est-à-dire, ni la

variété, ni l'abondance des nôtres; en troisième lieu, qu'ils ne s'excitent point l'appétit par ces exercices du corps qui nous occupent si fort, comme la promenade, la danse, la paume, le mail. Ils sont sédentaires comme des réclus, en comparaison de nous. Une quatrième raison, est le continuel usage du tabac, lequel amortit encore beaucoup la faim, comme chacun sait, et les Orientaux ont toujours la pipe à la bouche. Une cinquième, c'est que le vin et les autres liqueurs fortes qui excitent aussi l'appétit, leur sont interdites. Une sixième, est qu'ils font un usage immodéré d'opium et de diverses boissons d'eau froide et assoupissantes. Ces raisons et d'autres semblables sont les causes de la frugalité des Orientaux. On fait souvent une vertu à des peuples, d'une habitude, qui n'est qu'un effet de la constitution du climat.

Les Turcs, les Persans, et généralement tous les peuples mahométans de l'Asie, jusqu'aux extrémités des Indes, mangent toute sorte d'animaux, que leur religion n'a point déclarés impurs, sans autre différence d'un pays à l'autre, que celle que le climat et l'abondance y apportent. Les Turcs, par exemple, qui habitent un pays moins chaud, et plus propre pour le pâturage, mangent plus de chair, et sont aussi accoutumés à leurs chiorbas (*chorbah*), qui sont des potages

de grains et de légumes, que nous le sommes aux nôtres, au contraire des Persans, qui étant sous un climat plus chaud et moins abondant, je parle en général, usent fort de fruits, de laitages et de confitures.

Ce que je dis, que ces peuples orientaux mangent de toute sorte d'animaux permis, se doit ainsi entendre, qu'ils en peuvent manger, et qu'ils en mangent quelquefois; car il est très-certain qu'ils ne sont adonnés ni au poisson, ni au gibier, ni au bœuf, ni au veau; je parle toujours en général. Le mouton, l'agneau, le chevreau et la poule sont leurs mets communs et plus estimés, particulièrement en Perse, où c'est le manger ordinaire des pauvres et des riches; ce qu'ils aiment et ce qu'ils apprêtent le mieux.

Les Turcs font trois repas par jour, et tous trois de choses cuites et chaudes. Les Persans n'en font que deux; car ce n'est pas un repas qu'un verre ou deux de café, avec un petit morceau de pain qu'ils prennent de fort bonne heure. La raison de cette différence ne vient que du climat, comme je l'ai dit. Le froid, en Turquie, resserrant au-dedans la chaleur naturelle, cause plus d'appétit, et fait qu'on y consume plus d'alimens; d'où vient qu'il faut aux Turcs des mets plus nourrissans et en plus grande abondance, outre que, par cette même raison de climat, les

Turcs sont plus en mouvement, et s'occupent à plus de sortes d'exercices, soit à pied ou à cheval. Il n'en est pas de même des Persans; la chaleur et la sécheresse de leur air engourdissent leurs corps, et par conséquent il leur faut moins d'alimens.

J'ai dit que les Persans ne font que deux repas. Le premier est de fruits, de laitages et de confitures. Toute l'année ils ont du melon, huit mois durant du raisin; le fromage, le lait caillé et la crême ne leur manquent jamais, ni les confitures. Voilà communément les mets de leur dîner, qu'ils font entre dix heures et midi, excepté les jours de festin, qu'ils servent des mets de cuisine. Leur souper est composé de potages faits aux fruits et aux herbes, de rôti cuit au four, ou à la poêle, ou à la broche; d'œufs, de légumes et de pilo, qui est également leur aliment le plus délicieux et leur pain quotidien.

Quant à la manière d'apprêter et de cuisiner, on ne la peut assez louer, car elle est fort simple. Les ragoûts, les beatilles, les salades, les viandes salées et marinées sont inconnues à leurs tables. Il n'y a pour réveiller l'appétit que des tranches de citron et un peu d'herbes fortes, dont on met une pincée à côté de chacun, avec une rave ou deux. L'assaisonnement des viandes est aussi fort tempéré, point de poivre pilé, peu de sel, peu

ou point d'ail; en un mot, rien de ce qu'on recherche chez nous si avidement, et que l'on emploie avec tant de profusion pour provoquer l'appétit. Vous observerez qu'ils ne pilent jamais le poivre ni les autres épiceries. Ils disent qu'en poudre elles sont mauvaises, et ils les mettent entières dans leurs alimens, afin qu'on n'en prenne que le suc et non la matière, qu'ils tiennent fort indigeste.

Pour parler à présent du service de leurs tables, on y sert tout à une fois; ce qui se pratique à la table du roi même. Quelque régal qu'on fasse, et de quelque pays que soient les conviés, le repas ne dure que demi-heure. J'ai admiré l'égalité de leurs goûts dans le manger. On n'entend personne se plaindre pour trop ou trop peu de sel à la viande, pour l'aigre, pour le doux, pour l'épicé, pour être trop cuit ou pas assez cuit. On ne met ni poivre, ni sel, ni huile, ni vinaigre à leurs tables; chacun a le goût simple et aime les mêmes choses. Voilà leur manière de vivre. C'est aux gens sages et sensés à juger si cette nourriture simple et frugale doit céder ou être préférée à celle de l'Europe, où il y a tant de variétés et de profusion.

Les Chrétiens orientaux dispersés parmi les Turcs et les Persans, ne vivent pas tout-à-fait comme eux; car ils sont, la plupart, friands de

gibier, de poisson, de ragoûts et de viandes noires, soit que le vin et l'eau-de-vie, dont ils usent souvent avec excès, les y porte, soit que ces jeûnes austères et fréquens qu'ils pratiquent par coutume, les rendent avides et gourmands; soit qu'ils deviennent friands en Europe, où ils font de longs séjours, par l'usage de nos ragoûts et de nos apprêts de table.

Aux Indes, jusqu'à la Chine et au Japon, soit dans les îles, soit en terre ferme, la religion divise les hommes dans le vivre, comme dans le culte et dans la créance; car tous les Gentils, généralement parlant, ne mangent rien qui ait eu vie, ou qui l'ait pu avoir, qui ait germe ou levain. Je dis généralement parlant, car il y a quelques tributs ou sectes (les Portugais les appellent castes) qui se sont licenciées à manger de quelque sorte de chair. Pour les Mahométans des Indes, ils mangent de la viande, mais beaucoup moins qu'ailleurs, par la raison du climat, comme je l'ai dit. Le chevreau et les poules sont leur viande ordinaire, parce qu'elle fait moins de sang, et parce qu'elle est plus aisée à digérer. Les légumes, les grains, les racines et les herbes sont leur manger commun. Ils en corrigent les crudités avec le beurre, qu'ils mêlent par-tout, et dont ils tirent leur plus vive substance, aussi-bien que les Gentils. L'Inde, à la considérer en son tout, est assu-

rément un des pays du monde le plus fertile, tant en gros bétail qu'en grains et en beurre, comme il est le plus stérile en gibier, en poisson et en fruits.

Le riz (*) est l'aliment le plus commun et le plus estimé de toute l'Asie, et l'on en trouve par-tout en Orient. Comme il est léger et froid, on le préfère au pain, et même il sert de pain aux pays les plus méridionaux, où il sert à bien des gens de seul et unique aliment. Le riz est aussi très-bon aux malades. Matthiole et d'autres savans naturalistes de notre Europe ont reconnu de cet excellent grain tout ce que j'en dis. On l'apprête en bien des manières différentes, que je réduirai à trois. La première est de cuire le riz à l'eau, sans aucun assaisonnement, et alors ou l'on le résout en bouillie, pour faire les bouillons des malades, ou l'on le cuit sec pour servir de pain. La seconde manière est d'en faire des potages avec des légumes, ou avec des laitages, ou avec de la viande. La troisième est d'en faire du pilo et du kichery, ces mets si exquis et si vantés des Orientaux. Je dirai ci-dessous comment on cuit

(*) *Oryza sativa*, برنج, *berendje* en persan, *rizz* en arabe. Le P. Ange de Saint-Joseph indique encore les mots *temmen*, *temmen âhhmer*, *temmen moulâny*. Vid. *Gazophylacium ling. Persar.*, page 348. (L-s.)

le

le pilo et les potages au riz; je parlerai seulement ici de la première sorte d'apprêts, et comme elle se fait dans les divers lieux des Indes, où elle est la plus usitée.

Mais il faut observer auparavant que le riz de l'Asie est plus tendre et plus aisé à cuire, à proportion que les pays où il croît sont plus méridionaux. Aux Indes, un bouillon suffit pour cuire le riz, et même là où il est le plus dur. On le lave bien en le frottant avec les mains, on le secoue, et on le met dans le pot, où il est aussi-tôt cuit; et même en plusieurs endroits des Indes, on n'a point besoin d'eau pour le cuire, on ne fait que mettre un linge mouillé sur le pot, sous le couvercle. J'en ai vu cuire dans un bambou; c'est ce gros roseau creux et dur, qui croît aux Indes, dont il y en a de gros comme la jambe. Ils ont une pélicule intérieure plus solide et condense que le bois; quand le feu a pénétré jusque-là, on ôte le bambou demi-brûlé de dessus le feu, et on en tire le riz bien cuit. Je rapporte ces petites particularités à cause que notre riz d'Italie est si dur, et qu'on a tant de peine à le cuire. Lorsque je recherchois la cause de cette différence dans la cuisson du riz, qui, étant le même, ne peut pourtant cuire également vîte par-tout, à beaucoup près, j'ai appris que les eaux font beaucoup à cette cuisson, les unes étant plus pénétrantes

et plus dissolvantes que les autres, et les unes ramolissant ce grain en le cuisant; au-lieu que les autres le durcissent sensiblement. Je n'en conçois pas bien la raison, mais je ne rejette pas pour cela la chose, l'expérience faisant voir, en ces pays-là, dans la peinture des toiles et de la porcelaine, combien l'eau dont on se sert contribue à leur beauté. Je dirai là-dessus, par manière de digression, que les plus belles toiles peintes se font sur la côte de Coromandel; mais il y a une différence palpable aux connoisseurs, entre ce qui se fait dans un village et ce qui se fait dans un autre, sur-tout en la vivacité, chose que l'on attribue constamment à l'eau où l'on passe ces toiles, qui, suivant qu'elle a plus ou moins de limon ou de salure, ou de vapeur fuligineuse, ternit ou conserve l'éclat des couleurs, en étend la couche, ou la conserve comme le peintre l'a mise. On rapporte la même chose touchant la porcelaine, en disant que c'est par cette même raison des qualités différentes qui se rencontrent dans l'eau, d'où dépend le beau vernis de cette terre précieuse, que l'on n'en fait qu'en peu d'endroits de la Chine et du Japon; sur quoi on m'a assuré une chose assez remarquable, c'est que la porcelaine ne se fait point sur le lieu où on prépare la terre, mais sur les lieux où passe l'eau qui est propre à lui conserver

l'éclat de la peinture, de façon qu'il se trouve qu'on prépare la terre à un endroit du royaume, et qu'on la met en œuvre en un autre fort éloigné. On dit qu'il n'y a qu'un lieu en tout le Japon, où il soit permis de cuire de la porcelaine; et qu'afin que la fabrique n'en empire pas, on ne peut allumer les fourneaux où on la fait cuire, ni les ouvrir qu'en présence du magistrat.

Pour revenir au riz cuit à l'eau, on sert sur des assiettes celui qu'on prépare sec, en petits pains, de la forme d'un chou de pâtissier. Le menu peuple le sert dans de grands plats creux, où chacun le prend à poignée. On tient qu'il est bien apprêté, lorsqu'il est si bien cuit qu'il fond dans la bouche, et que néanmoins il est si sec, qu'il tombe grain à grain, le grain non écaché, et qu'on ne se salit aucunement les doigts en le prenant. On s'en sert de pain aux pays les plus méridionaux des Indes, comme je l'ai dit, et parmi tous les Européens indianisés, comme au fort Saint-George, à Batavia, et à Goa particulièrement (*). J'ai éprouvé dans le long séjour

(*) « On appelle *chollèh* et *chorbâ berenje*, le riz cuit doucement à pleine eau (à notre manière); les Orientaux ne l'aiment pas. C'est la nourriture des tailleurs (c'est un aliment vile), semblable à des flegmes, et une colle sur l'estomac, de manière que si vous en donnez deux jours de suite à vos valets, *ils* le jettent aux chiens.

« Mais le riz en pélâau (le pilau) se prépare ainsi : on le fait

que j'ai fait en Orient, qu'à mesure que l'on s'habitue à l'air du pays, on s'habitue aussi au riz,

---

bouillir dans un pot, et lorsque les grains sont gonflés et à moitié cuits, on retire l'eau, et on le place sur un feu doux. On met dans le fond de la casserole de la chair de poulet, avec des échalottes, un peu de beurre, des amandes, des raisins secs, du cardamome, du giroffle, du poivre, de la canelle, et autres ingrédiens échauffans, et l'on arrose le tout d'un peu de beurre fondu.

» Pour faire le *pélâaù* en soupe, il faut le faire cuire, de manière que les grains soient détachés les uns des autres, et aient absorbé tout le bouillon. On y répand des épices et du beurre fondu C'est un pélâaù délicat et même exquis.

» Le *koùkoù pélâaù*, c'est-à-dire à l'omelette, se fait ainsi: on fait cuire le riz dans l'eau, de manière que les grains soient bien détachés et ne tiennent pas ensemble; on verse ensuite l'eau, et l'on met sur le riz des koùkoù, c'est-à-dire des œufs frits, avec différentes herbes (c'est une omelette aux fines herbes), et on le place sur la table.

» Lorsque l'on répand sur le riz cuit de la manière que nous venons d'indiquer, un peu de sauce faite avec le tamarin et autres ingrédiens acides; on le nomme alors *qalyéh pélâaù*, ou pilau à la sauce.

» Enfin, si vous mêlez du mâch indien ou mungo avec le riz, et que vous répandiez dessus du beurre fondu, on appelle ce mets *kutchéry*. Les Indiens en mangent fréquemment, et c'est un aliment rafraîchissant.

» On fait encore beaucoup d'autres espèces de pilau, dont les recettes ne peuvent trouver place ici, tels que le *qâpoùly pélâaù*, ou pilau aux épinards; le *qâoùrmah pélâaù*, pilau aux concombres; le *cheker pélâaù*, pilau au sucre; le *zerdéh* et le *za'frân pélâaù*, pilau à l'hydromèle, au safran; *syah pélâaù*, pilau noir ou au jus de mûres ».

Voy. *Gazophylacium linguæ Persarum*, p. 348 et 349. J'ai cru devoir ici, et presque toutes les fois que je me sers de cet utile ouvrage, traduire immédiatement d'après le texte persan, sans avoir égard aux versions latine, italienne et françoise du P. Ange de

et on se dégoûte du pain; le riz est en effet un aliment très-délicieux et très-sain. Il est léger, il rafraîchit, il est doux au goût; il se digère très-promptement et sans peine. Il fait peu de sang et peu d'excrémens, et n'excite point de vapeurs. Tout cela est excellent dans les climats chauds et épais, comme les Indes; mais ailleurs et dans les nôtres, il ne seroit pas trouvé de même, l'air de l'Europe demandant des alimens solides, piquans et succulens; chose que je ne me lasse point de redire, parce qu'à mon avis, la diversité de climat étant bien observé, on en juge beaucoup mieux du vivre, des habits, du logement des divers peuples du monde, comme aussi de leurs coutumes, de leurs sciences, de leur industrie, et si l'on veut encore des fausses religions qu'ils suivent. Ce que j'estime le plus dans le riz, c'est sa propriété à tempérer et à purifier le sang. Pour la nourriture des fébricitans et de plusieurs autres sortes de malades, on le pile et on le fait cuire dans beaucoup d'eau, avec quoi on en fait une bouillie plus ou moins liquide, comme on veut. Quand ils sont convalescens, on mêle du sucre, du lait d'amande et un peu de canelle dans cette

S.-Joseph. L'inexactitude de ces versions et les nombreuses incorrections du texte me portent à croire que ce missionnaire n'est pas l'auteur des notes curieuses insérées dans son ouvrage, mais qu'elles lui auront été fournies toutes rédigées dans le pays même. (L-s.)

bouillie; ce qui la rend fort délicieuse et nourrissante. Il n'y a rien de plus aisé, de plutôt fait et à meilleur marché. Une écuelle de cette bouillie étoit d'ordinaire mon souper, lorsque j'étois las ou incommodé,..et je m'en trouvois toujours fort bien.

Il y a une sorte de riz aux Indes, dont les Portugais font grand cas, et qu'ils appellent *riz odoriférant.* Les grains de ce riz ont, la plupart, une ou deux petites raies rouges sur la peau, et ils rendent une odeur plus forte et plus agréable que le riz commun; mais c'est en cela seulement que consiste son parfum. J'ai apporté de ce riz en Europe, partie battue, partie non battue, ou en paille; mais l'un et l'autre avoient également perdu sa bonne odeur. Les Persans appellent ce ris, *riz de bonne senteur* ou *riz fin.* Le riz des Indes a le grain presque de moitié plus petit que celui de Perse et de Turquie; mais il ne s'enfle et ne s'amolit pas tant que celui de Perse et de Turquie, et on le tient pour beaucoup moins rafraîchissant. Pour le prix, il ne revient qu'à environ deux liards la livre à Bengale et à la côte de Malabar, qui sont les pays où il y en a en plus grande abondance. A Surat, qui est à l'autre bout des Indes, le plus excellent riz vaut un sol la livre, le commun huit deniers.

J'ajoute que la bonté du riz ne se connoît ni

à la vue, ni à l'odeur; elle ne se connoît qu'à la cuisson, et consiste en ce qu'il cuise vîte, qu'il conserve son grain entier, et qu'il s'enfle. Le riz nouveau est moins estimé que l'autre, à cause qu'il ne s'enfle point; mais il ne faut pas le garder trop long-temps, car, quand il est vieux de quatre ans, il a perdu son odeur.

Le pain de froment est en usage presque par toute l'Asie. J'ai traversé la Turquie, trois fois, par différens endroits, et par-tout j'y ai vu manger du pain; car je ne compte pas, dans la Turquie, les côtes de la mer Noire, depuis le marais Méotide jusqu'en Géorgie, où le peuple vit d'une espèce de mil, et où il y a très-peu de riz et de bled, puisque les Turcs n'ont pas pris possession de ces pays-là, se contentant d'en tirer des tributs, et de les ravager de temps en temps, pour les contenir mieux dans la sujétion. En Perse, il y a divers endroits où l'on mange très-peu de pain, soit à cause de l'abondance de riz, comme le long de la mer Caspienne, soit par la disette de bled, comme sur les côtes de l'Océan; cependant on y trouve du pain par-tout. Il y en a partout aussi dans les Indes, quoiqu'on en mange beaucoup moins qu'en Perse et en Turquie; et le bled est, ou cru sur le lieu, ou apporté du voisinage; mais il y en a infiniment moins que de riz, parce que le riz est plus recherché et plus

salutaire dans les climats chauds, et où l'air est pesant. Les îles de l'Océan oriental et la terre ferme proche la ligne, ne portent point de bled que je sache. Madagascar, qui s'étend au-deçà du Tropique, n'en a point non plus. Il vient en herbe, mais non en épi, l'ardeur du soleil le brûlant avant qu'il monte en grain. Le commerce en fournit ces pays-là, et tous ceux qui en ont disette. On en charge à Suratte pour Java et Sumatra, et en beaucoup d'autres endroits. Les Hollandois y en font aussi provision pour Batavia. Il y a pareillement peu de bled en Afrique, hormis aux lieux où il y a des colonies européennes, et en général il y en a peu entre les Tropiques. De grands pays ne vivent que de mil, d'autres que de riz, d'autres que de dattes, d'autres que de cassave, comme dans l'Amérique. Il croît de fort bon froment au cap de Bonne-Espérance, par le labeur des Hollandois. Les naturels du pays n'en cultivent point, par pure paresse et par aversion pour le travail. Ces peuples, qu'on appelle Hottentots, sont les plus sales, les plus lâches et les plus brutaux barbares que j'aie vus dans tous mes voyages. Au reste, les Mahométans et les Gentils, généralement, font leur pain sans levain, que leur religion interdit.

Quant à leur manière de faire le pain, je parlerai d'abord de celle des Gentils, qui est très-

simple; car non-seulement ils cuisent leur pain chaque jour, mais ils le cuisent au moment même qu'ils le veulent manger. Après s'être lavé tout le corps, selon les préceptes de leur religion, ils prennent la farine dans un bassin de métal ou de bois, la pétrissent et la couvrent. Ils allument ensuite un peu de feu entre trois pierres, sur lesquelles ils mettent une plaque de fer, mince comme une pièce de quinze sols, ronde, d'un pied de diamètre, plus ou moins, selon la quantité de pain qu'il faut; elle n'est pas haute de terre, plus de seize à dix-huit pouces. Quand elle est chaude, ce qui est bientôt fait, ils reprennent la pâte, en font une galette à-peu-près aussi mince que la plaque, et de la même grandeur, et la mettent dessus. Elle cuit pendant qu'ils en apprêtent une autre; et après qu'elle est cuite, ils la tirent et l'appuient contre les pierres, le dessus vers le feu, afin qu'elle cuise un peu davantage. Un homme, en moins d'une heure, pétrit et cuit du pain pour une douzaine de personnes; car pendant qu'il apprête une galette, il en tient une autre sur la plaque, et une autre contre le feu, et ainsi de suite, ce qui va fort vîte et sans grand attirail, comme on voit. Voilà le pain commun des Indiens, sur lequel ils jettent toujours quelque graine forte, ou qu'ils frottent de leur *hing* (*),

(*) Voyez ci-dessous, pages 73-76. (L-s.)

qui est l'assa-fœtida, qu'ils aiment extrêmement. Les gens riches ne mangent guères que du gâteau au sucre et au beurre.

Je n'ai point vu employer de musc et d'ambre gris, dans le manger commun, en aucun pays de l'Asie où j'aie été. Les Turcs en mettent dans leurs sorbets fins, et particulièrement dans celui qu'ils appellent *sultani* (*sulthâny*), comme qui diroit *royal*. Les Persans n'en mettent ni dans le boire, ni dans le manger, mais ils en emploient beaucoup en plusieurs sortes de confitures et dans leurs confections, qui sont faites, les unes pour fortifier seulement, les autres pour exciter à l'amour, et dont les gens de condition prennent d'ordinaire devant et après le repas, sur-tout lorsqu'ils se visitent, et qu'ils se réjouissent. J'ai observé ci-dessus combien ils en consument en leurs pâtes de senteur, dont les femmes portent de grandes boîtes plates sur l'estomac, pendues au cou à des chaînes d'or ou de pierreries, selon leur qualité, lesquelles tiennent ordinairement à-peu-près trois onces de pâte; car elle est fort pesante. Les femmes persanes sont, en général, fort prodigues de parfums. Aux Indes, on met encore moins le musc et l'ambre dans les alimens, à cause de la grande chaleur; mais les hommes et les femmes s'en servent avec profusion, comme ailleurs, et davantage même, le corps étant comme plus dé-

bile que dans les pays froids, et ayant plus besoin d'être soutenu pour les plaisirs de l'amour. Je me souviens qu'étant à la solennité de la noce des trois princesses royales de Golconde, l'an 1679, que le roi leur père, qui n'avoit qu'elles d'enfans, marioit en même jour, on donnoit des parfums à tous les invités à leur arrivée. On les jetoit sur ceux qui étoient vêtus de toile blanche ; mais on les donnoit à la main à ceux qui étoient vêtus d'habits de couleurs, parce qu'on auroit gâté leurs habits, en les jetant dessus, ce qui se faisoit de cette manière. On jetoit sur le corps une bouteille d'eau rose, d'environ demi-setier, une autre bouteille plus grande d'eau teinte au safran, en sorte que la veste en fût teinte, puis par-dessus on frottoit les bras et le corps d'un parfum liquide de labdanum et d'ambre gris, et on mettoit au cou un gros cordon de jasmin. On m'a parfumé de même, au safran près, dans plusieurs grandes maisons de ce pays-là et ailleurs. Cette caresse et cet honneur sont d'un usage universel entre les femmes qui ont le moyen de fournir à ce luxe. En Perse et aux Indes, on garde les sorbets liquides et en sirop, à cause de la chaleur de l'air, qui les dessécheroit trop, et les durciroit comme une pierre. Mais en Turquie on les garde en poudre, comme la cassonade. Celui d'Alexandrie, qui est le plus estimé dans tout ce grand empire,

et que l'on y transporte par-tout, est presque tout en poudre. On le garde en pots et en boîtes; et lorsqu'on le veut employer, on en met une cuillerée dans un grand verre d'eau. Il se mêle avec l'eau, de lui-même, sans qu'il le faille battre, comme nous faisons nos sirops, et il fait une liqueur excellente. On accommode aussi dans tout l'Orient, le sorbet comme du sucre en plume. J'en ai vu en Perse, des pains si légers, qu'ils ne pesoient que douze onces, étant de la grosseur des pains de sucre de huit livres. La sœur du feu roi Abas second, et tante de Soliman troisième, depuis régnant, princesse très-généreuse, avec qui j'ai fait beaucoup d'affaires, quatre ans durant, comme je l'ai dit ailleurs, m'envoyoit de temps en temps des régals de confitures, où il y avoit toujours de ces sorbets en plume, qui étoient exquis et merveilleux, aussi-bien que les confitures. Je dirai, en passant, qu'en Perse, en Turquie et aux Indes, les gens de condition font le sucre chez eux, de même que les confitures et les sorbets. Les sorbets sont ordinairement de violette, de vinaigre, de jus de grenade, et particulièrement de jus de citron. Le mot de *sorbet* se prend, en Orient, pour *potion* ou *breuvage mixtioné*.

Les Orientaux ont une autre sorte de sorbet plus commun, c'est de mêler dans de l'eau, avec

un peu de sucre, ou avec un peu de sel, le jus de citron ou le jus de grenade, ou le suc d'ail ou d'oignon. Ils appellent cette sorte de sorbet, *truchï* (*), c'est-à-dire *aigret*. On en sert toujours aux repas, dans de grandes porcelaines, avec des cuillers de bois, creusées et à long manche. Ces liqueurs servent à exciter l'appétit, de même qu'à étancher la soif. On en prend des cuillerées durant le repas, pendant lequel on n'est pas accoutumé à boire.

On m'a fait souvent la question, si l'abstinence de chair fait vivre plus long-temps ceux qui l'observent, que ceux qui ne l'observent pas, sous un même climat. A quoi je réponds, en un mot, que non. Les Banjans, qui ne mangent jamais de chair, ne vivent point plus long-temps que les autres Indiens, et je remarque de plus, généralement parlant, que l'on ne pousse point en Orient la vie si loin, sur-tout aux Indes, qu'on le fait en Europe, chose que j'attribue à ce qu'ils se servent trop tôt et trop fortement des femmes, s'excitant, nonobstant la chaleur de leur climat, laquelle est extrême, par des confections, qui les consument à mesure qu'elles les animent. Mais il est certain, en revanche, que les peuples de l'Orient,

(*) Lisez *turchy*, aigre, acide; ce mot vient de *turchyden*, être acide. (L-s.)

et particulièrement ceux qui s'abstiennent de chair, sont sujets à moins de maladies que les autres. Les grandes débauches de viande et de breuvage sont mortelles aux Indes, pour peu qu'elles durent, et c'est ce qui fait que les Anglois y vivent si peu; l'excès qu'ils font de chair de bœuf et d'eau-de-vie de sucre et de palmier les abat en peu de temps. La variété des mets y emporte aussi beaucoup d'Européens, ou les fait bien languir. La diverse qualité des sucs de tant d'alimens, faisant un combat dans l'estomac, que cette partie affoiblie, par la dissipation perpétuelle d'esprits, ne peut soutenir. La maladie, qui les emporte presque tous aux Indes, prouve ce que je dis; car c'est communément la diarrhée ou le cours de ventre, qui dégénère incontinent en flux de sang, maladie si fatale, qu'il n'y a que très-peu de gens qui en échappent. Mais il faut remarquer, d'ailleurs, que si l'abstinence de chair fait jouir les peuples d'Orient d'une santé plus constante que nous, elle les empêche, d'autre part, de devenir aussi robustes et aussi vigoureux.

Je reviens présentement à mon sujet, qui est de la nourriture des Persans. Ce ne sont pas de grands mangeurs, et quelques-uns pensent que cela vient de ce que leur pays n'est pas fertile et n'abonde pas en alimens; mais je ne suis pas de

cet avis. Je crois, au contraire, que leur pays n'abonde pas en alimens, comme les nôtres, parce qu'il n'en faut pas tant au peuple. Si leur frugalité étoit un effet de la disette de leur pays, plutôt que de leur naturel, il n'y auroit que les gens de basse condition qui mangeroient peu, au-lieu que c'est généralement tout le monde, et on mangeroit plus ou moins en chaque province, selon la fertilité du pays, au-lieu que la même sobriété se trouve par-tout le royaume. Ils font deux repas le jour, comme je l'ai déjà observé, un de fruits, de laitages et de confitures, entre dix et onze heures du matin, qu'ils appellent *hazeri* (*hhâzery*), comme qui diroit le *prêt*, à cause que, comme il ne faut qu'un moment pour l'apprêter, on peut dire qu'il est toujours prêt, et un de viande, à sept heures du soir environ; c'est là leur souper et leur grand repas. Le matin, à leur lever, ils prennent du café, et quelques-uns le prennent avec une croute de pain. Comme leurs jours ne sont pas si inégaux que les nôtres, ils gardent plus aisément leur règle de vie. Durant toute l'année, ils se couchent entre neuf et dix heures du soir, et se lèvent au point du jour. Chez le roi, on fait la cuisine deux fois le jour, parce qu'une partie du grand sérail fait son grand repas le matin; mais on ne sert de la viande à personne qu'une fois le jour, soit avant midi, soit au soir.

Les Persans ne font point de provisions, généralement parlant, mais ils achètent les choses journellement ce qu'il en faut à chaque jour. Cela fait qu'ils les paient beaucoup plus cher, mais ils y trouvent, à ce qu'ils disent, encore mieux leur compte, à cause du dégât que les domestiques font de ce qu'ils ont en leur garde. Ils ne préparent point aussi les viandes un jour devant, ni ne gardent jamais rien d'un jour à l'autre. On tue le matin le mouton et l'agneau qu'on mangera le soir, et l'on ne tue la volaille que quand on la veut mettre au pot. La chair n'est point coriace comme dans les pays froids, et les Persans croient que la meilleure chair est la plus fraîche tuée. On prépare seulement ce qu'il faut pour un repas, et s'il reste quelque chose, on le donne aux pauvres. Il n'y a pas une croûte de pain au logis, lorsqu'on s'en va coucher, ni aucun autre aliment cuit ou cru.

Les viandes dont ils usent communément, sont l'agneau et le chevreau, les chapons, les poules, les poulets et les œufs. C'est là leur aliment ordinaire et réglé. On ajoute à cela, par régal, le pigeon, le poisson, la venaison. Il n'y a pourtant guères que le roi et quelques grands seigneurs qui en mangent, parce qu'on ne s'en soucie pas. Les pauvres gens, dans les provinces froides du royaume, mangent du bœuf et du veau pendant l'hiver;

l'hiver; mais on en tue si peu, si ce n'est parmi les Chrétiens et les Guêbres, que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Le cochon leur est défendu, le lièvre, et tous les autres animaux qui sont interdits par la religion judaïque. Les Persans ne peuvent pas seulement entendre nommer le lièvre, parce qu'il est sujet à des pertes comme les femmes. Ils estiment le mouton par-dessus toutes les bêtes de la boucherie, disant qu'il n'a nulle mauvaise habitude, et qu'on n'en peut, par conséquent, contracter de mauvaise en s'en nourrissant; car leurs médecins tiennent unanimement que l'homme devient tel que les animaux dont il se nourrit. Ils se louent fort de leur manière de vivre, disant qu'il n'y a qu'à regarder leur teint, pour reconnoître combien elle est plus excellente que celle des Chrétiens, qui mangent du bœuf et du cochon, et qui boivent du vin. En effet, le teint des Persans est uni. Ils ont la peau belle, fine et polie, au-lieu que le teint des Arméniens, leurs sujets, sur-tout des femmes, est rude et couperosé, et leurs corps larges et pesant excessivement. On pourroit aussi aisément attribuer la différence d'embonpoint entre les Persans et les Arméniens, à l'inégalité du vivre des Arméniens, qui font des jeûnes de trente et quarante jours de suite, durant lesquels ils ne mangent que des herbes et de l'huile, et puis qui

sont autant de temps de suite à faire excès d'œufs et de chair, au-lieu que les Persans n'ont qu'un jeûne de trente jours, durant lequel encore ils ne changent point de mets, mais seulement en mangent moins, et que durant tout le reste de l'année, ils vivent toujours d'égale manière. On a en Perse, depuis février jusqu'en mai, la viande de chevreau, qui est, à mon avis, la plus délicieuse chair qu'on puisse manger; et depuis mars jusqu'en juillet, celle d'agneau, qui est aussi d'un goût très-excellent.

Le pain des Persans est mince, généralement, et comme des galettes. On en a de plusieurs sortes. Le pain ordinaire est cuit dans des fours ronds, faits en terre, comme une fosse profonde de quatre à cinq pieds, et de deux pieds de diamètre. Ils appliquent le pain contre le four, et comme ce pain n'est pas même si épais que le doigt, sur-tout au milieu, il est cuit en moins d'un quart-d'heure. Ils ont encore le pain qu'ils appellent *lavach* (*lavách*), qu'ils font rond, grand comme une assiette creuse, mince comme un parchemin, qu'on cuit sur une platine; celui qu'ils appellent *senguck*, c'est-à-dire *pain de caillou*, parce qu'il est cuit dans des fours faits comme les nôtres, dont tout le fond est couvert de cailloux gros comme des noix, à deux doigts de hauteur. Ce pain n'est pas plus épais que le pain ordinaire. Il est fait en long, et

pèse une livre et demie. Les boulangers le cuisent sur les cailloux, pour épargner le bois, ces cailloux prenant et gardant mieux le feu, et le donnant plus vîte à la pâte ; mais ce pain-là est moins cuit en des endroits qu'en d'autres. Le pain est généralement blanc et bon en Perse, et tout fait sans levain. On cuit le pain deux fois le jour dans les bonnes maisons. C'est l'occupation des esclaves, de moudre le bled, de pétrir la pâte, et de la mettre au feu. On peut voir dans Hérodote, que c'étoit aussi la coutume au plus ancien âge du monde. On sème ordinairement sur tout le pain, excepté celui qui est en feuille, quelque graine assoupissante, comme de la graine de pavot, de la graine de sésame, de celle qu'on appelle *graine de la mielle*, que les herboristes nomment *melanthium*. Cela endort, et c'est ce qu'on veut en Orient, où on se couche d'ordinaire après le repas, tant le matin que le soir. On apprend dans les anciennes histoires, qu'on servoit toujours en Orient, après le repas, de la graine de pavot blanc rôtie, pour le même effet. D'autres font semer de l'anis, ou du fénouil à la place.

On sert, le matin, aux gens de médiocre condition, un de ces pains-là sur un bassin de bois peint et vernissé, mettant sur un bout du pain un carteron de fromage, et à côté du pain deux porcelaines, l'une de lait aigre caillé, l'autre de

ce lait aigre caillé, délayé dans de l'eau, qui sert de boisson, et quelques fruits, sur-tout du melon. Si l'on a du monde avec soi, on sert à chacun un bassin garni de même. Le fromage, en Perse, ne se fait pas en masses solides. On le garde dans des peaux de chèvre, comme nous faisons le beurre dans nos pots, et on le coupe et on le sert presque en poussière. On mêle d'ordinaire, dans le lait aigre, et sur-tout durant les saisons chaudes, du fenouil, de la graine de térébinthe, et quelquefois de petites racines, qui ont le goût de cardon. On sert le lait à la glace, de même que l'eau qu'on donne à boire, après qu'on a mangé, et c'est là le dîner des gens du commun. Chez les gens plus éminens, on sert, outre ces mets légers, du raisiné ou vin cuit, du paloudé (*páloùdéh*), qui est une sorte d'amidon cuit au sucre, plusieurs sortes de fruits, des confitures, de petits biscuits, et quelquefois de petits pâtés, ou quelques viandes hachées; mais ce n'est guères qu'aux noces et en des festins qu'on donne de la viande le matin, et quand cela se fait, on sert aussi des potages de divers goûts, avec de la viande dedans, coupée menue. Au reste, personne ne se lève de sa place pour aller se mettre à table. On sert le manger devant chacun, au même endroit où il est assis, et cela se pratique aussi chez les grands comme chez les petits. On apporte ce bassin devant vous, à la place où vous

êtes, sans nappe et sans serviette. On ne sert de nappe au dîner qu'aux festins, à cause qu'on y sert plus d'assiettes et d'écuelles ou coupes qu'il n'en peut tenir sur le bassin, et à cause qu'il y a des mets qui engraissent.

Le souper est composé de potages avec de la viande hachée, mêlée de pois et d'autres légumes, et puis de pilo, qui est du riz cuit avec de la viande, et parce que ce riz tient lieu de pain, on ne donne guères à souper que du pain en feuille, qui sert d'assiette ou de couvert, excepté aux festins, où l'on donne de trois à quatre sortes de pain.

On sert à chacun deux ou trois de ces sortes de pains en feuille, et par-dessus une poignée d'herbes fortes pour servir de salade. Quelquefois on donne aussi une fort petite salière; mais cela se fait en fort peu de lieux. On porte le manger à la bouche avec les doigts. On déchire aussi la viande avec les doigts; on l'enveloppe de riz, comme si l'on faisoit une pelotte. On y met un peu de sel avec le pouce, et on porte ce gros morceau à la bouche, qu'on avale sans le mâcher, comme nous faisons le potage. Cela se mange vîte, et est fort nourrissant, et ainsi le repas ne dure pas long-temps, d'autant plus qu'on parle fort rarement en mangeant. On sert avec les viandes des coupes de sorbets, avec une cuiller

de bois, chacune longue d'un pied, comme je l'ai dit, afin de la porter plus facilement à la bouche. C'est là la boisson du souper, on n'en donne point d'autre durant le repas. A la fin, on apporte à laver avec de l'eau chaude pour se dégraisser la main que chacun essuie à son mouchoir, et puis on donne de l'eau à la glace, à qui en demande, ou bien du sorbet.

Comme le pilo est le grand mets des Persans, je rapporterai comment on l'apprête. C'est proprement du riz cuit au bouillon de viande ou au beurre, de manière que les grains demeurent entiers, sans se fendre, et sans être aussi ni secs ni durs, mais si bien cuits, qu'en le mettant à la bouche, ou le pressant des doigts, ils se mettent en pâte. On fait de ce pilo de plus de vingt sortes, au mouton, à l'agneau, aux poulets. Le commun l'assaisonne et le fait ainsi. On fait cuire six ou sept livres de mouton, en morceaux d'un carteron chacun, avec une poule ou deux, et après on ôte tout le bouillon et toute la viande de la marmite ; ensuite on prend du beurre qu'on met au fond, et qu'on fait bien rissoler, et on y jette une couche de riz, qu'on fait épaisse d'un pouce. On met de l'oignon coupé par tranches, des amandes pelées et coupées en deux, des pois secs frits à la poële, aussi coupés en deux, de ce petit raisin nommé *kik-miche* (*kechmich*), qui n'a point

de pépins, du poivre entier, du girofflé, de la canelle, du cardamome, pour servir d'assaisonnement; par-dessus cela on met la viande, et puis on remplit la marmite de riz, et on y jette du bouillon, jusqu'à ce qu'il surnage. Le riz cuit en un quart-d'heure, et lorsqu'il est cuit et sec, tout le bouillon étant consommé, on fait fondre du beurre tout bouillant, on le jette sur ce riz, après on couvre bien la marmite avec un linge mouillé d'eau chaude dessous le couvercle, pour tenir le riz humide, et on le laisse mitonner ainsi, et puis on le dresse. Comme le beurre est le principal ingrédien du pilo, on prend le meilleur pour cela, et on le cherche avec soin. Le beurre, en Perse, se fait de lait de vache, mêlé de lait de brebis, qu'on estime beaucoup meilleur qu'aucun. On n'a point, en ce pays-là, l'usage du beurre frais, et on n'en mange point sur le pain. On le garde liquide dans des outres, comme l'huile gelée; il en a presque la couleur. Il s'en trouve qui a une senteur de violette, et d'autre parfum qui est fort agréable; ce qui donne grande envie d'en manger. On assaisonne les autres pilo, les uns de fenouil haché menu, d'autres de jus de cerises, ou de mûres, ou de grenades, d'autres de sucre et de safran, d'autres de tamarins. L'on en fait de riz sec, qu'on couvre de viande hachée, ou d'omelettes, ou d'œufs pochés sur l'oignon frit, ou sur

des laitues frites, ou de poisson frais ou salé, et de diverses autres façons; et le pilo est toujours un manger délicat. Un des plus délicieux qu'on fasse, est celui qui se cuit sous la broche: la graisse d'agneau, ou de chevreau et de poules tombant peu à peu sur le riz, l'imbibe, et lui donne un goût très-agréable. Pour le riz, comme nous l'accommodons, réduit presqu'en bouillie, les Orientaux ne l'aiment point. Ils le trouvent insipide; c'est un manger de malade. On le leur fait cuire ainsi à l'eau simple, avec des grains de poivre entiers, et un peu de cannelle, comme je l'ai déjà observé, et on leur donne ce potage à manger. Les pois que j'ai dit qu'on met au pilo, sont rôtis, et c'est un ragoût que ces pois, surtout quand ils sont rôtis avec le sel. La manière de les rôtir est telle. On prend une poêle, comme pour faire les confitures, on l'emplit à demi de sable fort fin, et on la met sur un petit feu. Quand le sable est brûlant, on met les pois dedans et on les remue; et comme le sable est plus pesant, les pois sont toujours au-dessus et se rôtissent, sans altérer leur forme, ni leur couleur. On rôtit ainsi les amandes, les graines qu'on appelle les semences froides, et les pistaches, et après on les passe dans du sel à la poêle, et ainsi on leur donne une autre teinture qui rend ces fruits fort agréables et appétissans.

Le menu peuple ne fait point de cuisine chez soi, sur-tout au pays où le bois est rare, comme à Ispahan, et en beaucoup d'autres endroits; mais dès qu'ils ont fermé leurs boutiques, ils vont aux gargottes ou cuisines publiques, acheter du pilo, et ce qu'ils veulent pour leur souper. Il y a par toute la ville un nombre infini de ces cuisines, dont chacune ne vend que d'une sorte de mêts. Leur cuisine est en façon de boutique. Vous voyez sur le devant deux ou trois chaudrons, de vingt-six à trente pouces de diamètre, sur des fourneaux, et au derrière de la boutique, qui est séparé d'un rideau, une ou deux petites estrades ou perrons élevés de trois pieds, couverts de tapis, où l'on s'assied pour manger. Le feu de ces fourneaux est rarement fait de bois ou de charbon, à cause que cette matière est trop chère dans la plus grande partie de la Perse. Il est fait de bruyère, avec des feuilles sèches. Le commun peuple se sert pareillement d'une manière de tourbe faite de fiente d'animal et de terre mêlées ensemble, que les paysans qui la font, et qui s'en servent beaucoup, apportent vendre à la ville. Quand la viande est cuite, on la garde chaude, en mettant sur la superficie de la marmite, une ou deux mêches, selon sa grandeur, comme dans une lampe. On allume ces mêches, et elles se nourrissent de la graisse de la marmite. Cela est

fort dégoûtant la première fois qu'on le voit, mais on s'y habitue avec le temps. On peut juger que ces cuisiniers, travaillant à si peu de frais, donnent à manger à bon marché.

Ce que j'ai fort admiré dans le vivre des Persans, outre leur sobriété, c'est leur hospitalité. Quand on sert à manger, bien loin de fermer la porte, on donne à manger à tout le monde qui se trouve au logis, et qui y survient, et souvent aux valets qui tiennent le cheval à la porte. Quelque nombre de gens qui se trouve à l'heure du dîner ou du souper, cela ne fait point de peine. Comme on mange peu, il y en a toujours assez. Les Persans disent à la louange de l'hospitalité, qu'*Abraham ne mangeoit jamais sans hôte*, et que cette heureuse rencontre des trois anges, dont il est parlé dans l'Ecriture, lui arriva un jour que, n'étant encore venu personne à l'heure du dîner, il sortit de son pavillon pour voir s'il ne passeroit point quelqu'un de sa connoissance, ou qui fût digne d'être invité. Aussi on mange tout chez eux, comme je l'ai observé, sans garder jamais rien pour une autre fois, et on donne le reste aux pauvres, s'il y en a.

Les Persans qui sont un peu à leur aise, ne mangent point d'ordinaire les entrailles, ni les pieds ou la tête des animaux. Le cœur leur bondit contre. C'est le plus pauvre peuple qui les mange,

les achetant tout apprêtés à des boutiques où on ne fait cuire autre chose. On appelle les cuisiniers qui les apprêtent, *guende-paikon* (*guendéh páïkáun*), c'est-à-dire *cuisinier des pièces pourries*. Mais ce nom seroit bien mieux donné à une sorte de cuisiniers qui mettent en ragoût la viande qui sent, et qu'on a déjà mise en trois ou quatre sauces différentes, sans la pouvoir vendre. Ces cuisiniers-là la hachent et l'assaisonnent d'herbes et de jus aigres. Ils appellent ces hachis, *ach truch*, c'est-à-dire *la soupe aigrelette* (*). Ils font aussi une autre sorte de consommé, où la chair est comme dissoute en bouillie ou en pâte liquide. Les Arméniens, sur-tout, en sont fort friands, quoique ce consommé soit fait quelquefois de chair de cheval, de chameau et d'âne. On dit même qu'on ne le peut faire d'autre chair, parce que les autres chairs ne sont pas assez solides. Entre les mets excellents, il y a une sorte de consommé qu'on appelle *bourani* (*bourâny*), nom qu'on dit qui vient d'une fille d'Almaimon, caliphe de Babylone, qui l'inventa. Il est fait de volailles et d'orge mondé réduits en bouillie, avec diverses sortes d'herbes.

Pour dire quelque chose de leur rôti, celui des grosses viandes est fait au four ou à la poêle; et j'observerai d'abord qu'ils ont une manière de

(*) *Ach turch*, littéralement, *nourriture aigre*. Voy. p. 45. (L-s.)

rôtir à la poêle des moutons entiers, des agneaux et des chevreaux dans leur propre jus, qui sont fort excellens. Leur rôti au four se fait ainsi. J'ai dit que leurs fours sont des fosses en terre. Ils suspendent un mouton ou un agneau tout entier dans le four, pendu par le cou à une broche de fer qui est sur la bouche du four, mettant dessous une terrine de terre qui sert de lichefrite. La bête s'y cuit également de tous côtés, sans se brûler. Les poêles dans lesquelles on fait rôtir, ressemblent aux poêles à confire, et toute cette sorte de rôti a fort bon goût. Les Arméniens ont une manière de faire rôtir des moutons et des agneaux dans la braise, en leur propre peau, comme des marrons. Quand le mouton est habillé, ils le remettent en sa peau, qu'ils cousent bien, et puis ils le mettent dans la braise, et l'en couvrent. Le mouton est toute une nuit à cuire, et n'est pas fort bon quand il est cuit.

Pour ce qui est du rôti fait à la broche, il est sec et ne vaut rien, aussi ne rôtissent-ils guères de grosses pièces de cette manière, leurs chairs n'étant pas assez pleines de suc pour y être mises. Leur rôti ordinaire est fait de petits morceaux de mouton ou d'agneau, trempés dans le vinaigre, le sel et l'oignon, embrochés comme des allouettes. C'est le plus excellent de leurs ragoûts

que ce petit rôti, et c'est ce qu'ils rôtissent d'ordinaire à la broche.

Je ne parlerai point ici des festins des Persans, en ayant décrit plusieurs dans tout le cours de cet ouvrage; je dirai seulement que ceux qui se font chez le roi, sont d'ordinaire à une heure après midi, au-lieu que ceux qui se font chez le reste du monde, ne sont qu'à souper. Mais cependant les invités ne laissent pas de venir dès neuf à dix heures du matin, et d'ordinaire ils s'excusent en entrant d'être venus si tard, en rejetant la faute sur quelque affaire survenue. C'est que les festins durent tout le jour en Orient, se passant à prendre du tabac, à discourir, à dormir après le dîner, à prier Dieu ensemble, à lire, ou à ouïr lire, à réciter des vers, et à entendre de belles voix qui chantent, en une manière de plain-chant, les actions des anciens rois de Perse dans des poëmes héroïques, comme celui d'Homère. Les gens graves s'en tiennent là, et ne donnent pas d'autre divertissement; mais les cavaliers et gens d'épée font venir des bandes de danseuses, qui représentent, en dansant et en chantant, des manières d'opera, où tout tend à exciter à l'amour, et où, vers la fin, on représente les plaisirs de l'amour d'une manière beaucoup trop libre. Ces baladines sont des courtisannes, qui font ce qu'on veut pour de l'argent. Chacune

mène sa servante avec elle; et celles qui ne sont pas en état d'être touchées, à cause de ce qui arrive aux femmes tous les mois, portent sur la leçon de taffetas noir. C'est afin qu'on ne pense pas à elles, et sur-tout qu'on ne les touche pas, parce qu'elles sont dans l'état de la souillure légale, et alors on les fait manger à part. Quand on sert le souper, on met les grands plats devant le principal convié, et après le maître du logis le regarde, et lui dit à demi-bas et avec des signes: *Monsieur, c'est à vous d'en disposer.* Il répond par les mêmes signes, qu'*il désire que ce soit pour toute l'assemblée.* J'observerai encore deux choses sur ce sujet. La première, qu'aux festins, c'est le fils ou le parent du logis qui fait l'office de maître-d'hôtel, et qui sert. La seconde, que les enfans du logis ne s'asseient jamais au festin, que quand ils sont mariés, ce qui arrive d'ordinaire avant vingt ans. Les Persans appellent les festins, *megeles* (*medjelès*), c'est-à-dire *assemblée.*

On use beaucoup de glace en Perse, comme je l'ai observé. L'été, sur-tout, chacun boit à la glace; mais ce qui est remarquable, c'est qu'encore qu'à Ispahan, et même à Tauris, qui est plus septentrional, le froid soit sec et pénétrant, plus qu'en aucun endroit de France ou d'Angleterre, la plupart des gens boivent à la glace l'hiver comme l'été. La glace se vend sur les dehors de

la ville, en des lieux découverts; et voici comme ils font: ils ouvrent une profonde fosse à fond de cuve, exposée au nord; et au-devant, ils font des carrés profonds de seize à vingt pouces, comme autant de petits bassins. Ils les remplissent d'eau le soir, lorsqu'il commence à geler, et le matin que tout est pris, ils le cassent et mettent en pièces avec des rateaux, et mettent tous ces morceaux ensemble dans la fosse, où ils les cassent de nouveau en petits morceaux, le mieux qu'ils peuvent; car plus la glace est concassée, mieux elle prend. Puis on remplit de nouvelle eau ces carrés, comme le jour auparavant, et le soir on va arroser avec des callebasses emmanchées ces glaçons, qui sont concassés dans la fosse, afin qu'ils prennent mieux ensemble. En moins de huit jours de ce travail continué, on a des glaçons épais de cinq à six pieds, et alors on amasse de nuit le commun peuple du quartier, qui, avec de grands cris de joie, avec des feux allumés sur le bord du fossé, et aux sons des instrumens pour les animer, descendent dans le fossé, tirent l'une sur l'autre ces masses de glace, qu'ils appellent *codrouc*, comme qui diroit *base* ou *fondement*, et jettent de l'eau entre deux pour les faire prendre ensemble. Il arrive, en six semaines de temps, qu'une glacière d'une toise et plus de profondeur, longue et large comme on

voudra, est toute remplie de glace jusqu'au haut. La neige interrompt fort l'ouvrage, et donne bien de la peine ; mais dès qu'elle survient, on la jette et on la ballaie avec soin, parce qu'en se fondant elle fonderoit aussi la glace. Quand la glacière est remplie, on la couvre d'une sorte de jonc marin, qu'on appelle *bizour* (*byzor*), qui se trouve en Perse, sur le bord des eaux. L'été, quand on va ouvrir la glacière, c'est une autre fête pour le quartier. On vend la glace par charge d'âne, dix-huit sols la charge, qui est faite de deux quartiers de glace, chacun de soixante livres pesant. C'est environ deux deniers la livre. Les morceaux et retailles de ces pièces de glaces sont pour le peuple du quartier qui a aidé à travailler, et chacun vient le matin en prendre sa provision : ce qu'il y a de plus remarquable et de plus agréable dans leur glace, c'est la beauté et la netteté. Vous n'y voyez pas la moindre saleté ni obscurité. L'eau de roche n'est pas plus claire, ni plus transparente. On conserve aussi de la neige dans les lieux où on le peut faire commodément, quoiqu'il y ait de la glace en abondance ; ce qui se fait par délicatesse, parce qu'ils trouvent la boisson plus agréable à la neige qu'à la glace, et sur-tout le sorbet (*).

(*) Ils connoissent aussi des préparations sucrées à la glace, semblables, à-peu près, à celles que nous prenons, et ils les nomment *berf*, neige. (L-s.)

CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

Des Liqueurs douces et fortes.

On ne boit d'ordinaire que de l'eau et du café en Perse. Le régal, pour la boisson, est le sorbet et les eaux de fruits et de fleurs. Ils font admirablement bien le sorbet de citron, de mûre, de cerise, de grenades. Ils usent beaucoup d'eau de saule brun, faite des boutons que l'arbre produit au printemps, dont on donne aux malades tant qu'ils veulent, et sur-tout aux fébricitans, et des autres eaux aussi à leur gré; il n'y a rien de plus rafraîchissant. Ils boivent aussi de l'eau rose mêlée d'eau. L'eau rose est fort agréable en Perse; elle ne sent point la drogue comme chez nous, soit parce qu'elle est distillée sans eau, au contraire de la nôtre, soit par la nature de la fleur. L'on en transporte dans tout l'Orient, et l'on en charge des vaisseaux entiers pour les Indes. On la tire fort aisément en cette manière : ils mettent les roses dans une grande chaudière, et prennent pour récipient une autre grande chaudière, mise en terre et remplie d'eau, couverte d'un couvercle de bois, qu'ils luttent bien avec le marc des roses. Le tuyau qui passe de l'une à l'autre, n'est qu'une canne sèche. Ils mettent, sur trois livres de roses, deux livres d'eau, et ils en tirent deux livres et

demie d'eau rose. Ils tirent aussi un esprit excellent de l'eau de saule, qui sert aux parfums, et à se frotter le corps, et une essence de rose, dont ils tirent un carteron d'une livre de roses. Ils tirent de plus une huile de rose, qu'ils appellent *atre*, qui est une merveilleuse quintessence, pour ainsi dire, et qui est fort chère; car de quarante livres pesant d'essence de rose, on tire à peine une demi-dragme de cette huile. On met pour cela l'essence de rose, vingt-quatre heures à l'air dans une pleine cuve, où il vient à la fin, sur la superficie, une graisse de couleur brune, qui est cette huile, laquelle on ramasse avec une paille. Les Persans préfèrent son odeur à celle de l'ambre gris préparé, et les Indiens aussi, qui l'appellent *rougangulab*, c'est-à-dire *beurre* ou *huile d'eau rose*. Elle est aussi bien plus chère que l'ambre gris, et beaucoup plus rare. L'once en vaut quelquefois jusqu'à deux cents écus aux Indes (*).

Pour ce qui est du café, c'est un breuvage trop

(*) Je crois avoir démontré que le *a'thr* ou *a'ther-gul* est une découverte moderne, qui ne remonte pas au-delà de l'an 1021 de l'hégire (1612 de l'ère vulgaire). Cette découverte, comme presque toutes les autres, est due au hasard. Les roses de Chyrâz, du Kermân et de Kachmyr, sont celles dont on tire la meilleure essence et en plus grande abondance. Voyez mes *Recherches sur la découverte de l'Essence de Rose*. Imprimerie impériale, 1804, *in*-12 de 34 pages. (L-s.)

connu pour en parler. J'ai rapporté dans mon *Voyage de Paris à Ispahan*, quels sont ses effets (*). J'y renvoie donc le lecteur, ou plutôt j'aime mieux le renvoyer à un petit traité, intitulé : *du Thé, du Café et du Chocolat*, composé par un de mes illustres et plus intimes amis, M. du Four de Lyon, homme qui fait honneur à la profession du commerce, par son application aux belles connoissances, et particulièrement à celles qui regardent l'Orient, et par un autre excellent ouvrage qu'il a donné au public, sous le titre d'*Instruction d'un Père à un Fils*; mais comme je n'ai point encore parlé des maisons où l'on va boire le café en Perse, je dirai ici comment elles sont faites.

Ces maisons, qui sont de grands salons spacieux et élevés, de différentes figures, sont d'ordinaire les plus beaux endroits des villes, parce que ce sont les rendez-vous et les lieux de divertissement des habitans. Il y en a plusieurs où l'on voit des bassins d'eau au milieu, sur-tout dans les grandes villes. Ces salons ont à l'entour des estrades ou corridors, d'environ trois pieds de haut, et trois à quatre pieds de profondeur, plus ou moins, selon la grandeur du lieu, faits de maçonnerie ou de charpente, pour s'asseoir dessus

(*) Tome II, pages 279 et suivantes. (L-s.)

à la manière orientale. On les ouvre dès le point du jour, et c'est alors et vers le soir, qu'il y a le plus de compagnie. On y boit le café, fort proprement servi, fort vîte, et avec grand respect. On y fait conversation; car c'est là où l'on débite les nouvelles, et où les politiques critiquent le gouvernement en toute liberté, et sans en être inquiétés, le gouvernement ne se mettant pas en peine de ce que le monde dit. On y joue à ces jeux innocens dont j'ai parlé, qui ressemblent au damier, à la marelle et aux échecs; et outre cela, il y a des récits en vers et en prose, que des *molla*, ou des *derviches*, ou des *poëtes*, font tour-à-tour. Les discours des molla ou des derviches sont des leçons de morale, et comme nos sermons; mais ce n'est point un scandale de n'y être point attentif. On n'oblige personne à quitter son jeu ou sa conversation pour cela. Un molla se met debout, au milieu, ou à un bout du *cahué kaïné* (*qahwéh-khaúnéh*), et commence à prêcher à haute voix, ou bien un derviche entre tout d'un coup, et apostrophe la compagnie sur la vanité du monde, de ses biens et de ses honneurs. Il y arrive souvent que deux ou trois personnes parleront en même-temps, l'une à un bout, l'autre à l'autre; et quelquefois l'un sera prédicateur, et l'autre un faiseur de contes; enfin, il y a là-dessus la plus grande liberté du monde.

L'homme sérieux n'oseroit rien dire au plaisant, chacun fait sa harangue, et écoute qui veut. Les discours finissent d'ordinaire en disant : *c'est assez prêché, allez, au nom de Dieu, faire vos affaires.* Puis ceux qui ont fait de tels discours, demandent quelque chose aux assistans; ce qu'ils font fort modestement et sans importunité; car s'ils en usoient autrement, le maître du cahué ne les laisseroit plus rentrer; ainsi donne qui veut. Ces maisons étoient autrefois des lieux fort infames. On y étoit servi et entretenu par de beaux garçons géorgiens, âgés de dix ans jusqu'à seize, habillés d'une manière lascive, avec des cheveux tressés comme les filles. On les y faisoit danser et représenter, et dire mille choses impudiques pour exciter les spectateurs, qui se faisoient mener ces garçons chacun où il vouloit, et c'étoit à qui auroit les plus beaux et les plus engageans, de manière que ces maisons de café étoient de vraies boutiques de sodomie, ce qui causoit bien de l'horreur aux gens sages et aux vertueux. Caliphe Sultan, premier ministre d'Abas second, l'an 50. du siècle passé, porta le roi, tout débauché qu'il étoit lui-même, à abolir cette pratique abominable; ce qu'il fit; et depuis on n'a rien vu de pareil en ces lieux-là.

Le vin et les liqueurs enivrantes sont défendus aux Mahométans; cependant il n'y a presque per-

sonne qui ne boive de quelque liqueur forte. Les gens de cour, les cavaliers et les débauchés boivent du vin ; et comme ils le prennent tous comme un remède contre l'ennui, et que les uns veulent qu'il les assoupisse, et les autres qu'il les échauffe, et les mette en belle humeur, il leur faut du plus fort et violent; et s'ils ne se sentent pas bientôt ivres, ils disent : *Quel vin est-ce là? Damag nedâred* (*), *il ne cause pas de joie.* Cependant comme ils ne sont pas accoutumés à boire du vin, ils le boivent en rechignant, comme on prend une médecine, et dès qu'ils sont échauffés, ils trouvent le vin trop foible; il leur faut de l'eau-de-vie, et la plus violente est la meilleure.

On fait du vin par toute la Perse, hormis dans les lieux où il n'y a personne à qui il soit permis d'en boire, comme aux pays où il n'habite ni Chrétiens, ni Juifs, ni Guèbres, qui sont les Persans payens. On fait le vin excellent, par-tout où les gens s'entendent un peu à le faire. L'usage en est défendu par la loi mahométane, comme je viens de le dire. La tolérance qu'on a là-dessus dépend de l'humeur du souverain, et du caprice ou de l'avarice des gouverneurs, et c'est ce qui empêche qu'on n'apprenne bien à faire le vin, et

(*) Lisez *démâgh nédâréd*, il ne possède pas de cervelle, c'est-à-dire, il n'a pas de montant, il ne prend pas à la tête. (L-s.)

qu'on n'ait les instrumens propres. Le meilleur se fait en Géorgie (*), en Arménie, en Médie, en l'Hyrcanie orientale; à Chiras, à Yesd, ville capitale de la Caramanie. Le vin d'Ispahan étoit le pire de tous, avant que les Européens délicats se mêlassent de le faire; ce qui est arrivé depuis quinze à vingt ans. On le faisoit de ce petit raisin doux, qui n'a point de pépins, et il étoit très-fumeux, rude à boire, et froid à l'estomac, disoit-on. Les Arméniens imitent les Francs, et le mêlent avec de gros raisin, de quoi ils font de fort bon vin, et qui porte fort bien l'eau. Ils ne gardent pas le vin dans des tonneaux, comme nous, cela ne vaudroit rien en Perse. La sécheresse de l'air les ouvriroit, et le vin en sortiroit; mais en des jarres ou pitarres, qui sont des urnes hautes de quatre pieds, qui ont la figure ovale comme un œuf, et qui tiennent communément deux cent cinquante à trois cents pintes. Il s'en trouve qui tiennent plus d'un muid. Les unes sont vernissées en dedans, les autres sont toutes unies; mais celles-ci ont une couche d'une drogue faite de graisse de mouton purifiée, pour empêcher que la terre ne boive le vin. On garde ces jarres dans la cave, au frais, comme nous faisons nos tonneaux, et même on enterre jusqu'au haut celles qu'on veut boire les dernières. J'ai ouï dire

(2) Voyez ci-dessus, tome I, pages 180 et 443. (L-s.)

qu'on a, en France, dans la province de Poitou, de ces jarres ou pitarres, qu'on appelle *pots*. Les Persans les appellent *komr* (*khomr*), mot arabe qui veut dire *vin*, et qui vient d'un verbe qui signifie *mêler*, parce que le vin mêle et confond l'entendement. Les Arabes donnent en revanche un nom honorable à la vigne, ils l'appellent *keram*, c'est-à-dire *libéral*, parce que le jus qui en sort, porte à la libéralité et aux belles actions (*). Le vin se conserve long-temps dans ces vaisseaux; mais on ne sauroit dire combien il s'y pourroit garder, parce qu'on n'y en garde pas longues années, par la crainte des Mahométans, qui, quand il leur en prend envie, font briser les vases de vin par-tout, sans distinction; mais si l'on en croit Strabon, le vin se conserve dans ces

(*) Cette épithète, qui, d'ailleurs, me paroît assez juste, ne se trouve point parmi les cent trente-deux noms ou épithètes du vin rapportés par Chems êd-dyn Aboù A'bdallah Mohhammed êl-Netwâdjy, dans son *Hhalbét êl-Kumyét*, *mulsion du vin* (n.° 1567 des Manuscrits arabes de la Bibliothèque impériale). C'est moins un traité du vin qu'un recueil d'anecdotes plus ou moins piquantes, et relatives à l'usage, ou plutôt à l'abus du vin, et de différentes pièces de vers en l'honneur du vin. Nous possédons un extrait des quinze premiers chapitres de cet ouvrage, traduit par mon digne et respectable ami et confrère, feu M. Venture de Paradis. J'aurai peut-être occasion de faire un extrait du sien, et je saisirai cette occasion pour payer à la mémoire de ce trop modeste savant, de cet excellent citoyen, le tribut d'éloges qui lui est dû. (L-s.)

vases, durant trois générations ; ce qui est dire, en quelque manière, à perpétuité. On le transporte communément en bouteilles et en des outres poissées ; et quand l'outre est bonne, le vin ne se gâte point du tout, et ne prend point du goût de l'outre. Comme les Mahométans trouvent que le vin le plus fort est le meilleur, ainsi que je l'ai observé, on met dans celui qu'on fait pour leur vendre, de la noix vomique, du chenevis et de la chaux, afin de le rendre fumeux et plus enivrant.

Pour les gens graves, qui s'abstiennent du vin, comme défendu et illicite de soi, quand même on n'en prendroit qu'une goutte, ils s'échauffent et se mettent en humeur avec le pavot, quoiqu'il enivre beaucoup plus fort et plus funestement que le vin. On fait divers apprêts de cette drogue, apportée premièrement dans l'usage, en faveur des gens éminens en dignité, pour tempérer l'inquiétude des grandes affaires. Le premier est le suc même de pavot, qu'ils prennent en pilules, qu'ils appellent *achem begui* (*). On commence

(*) *Hâchem beyguy* est aussi le nom de l'inventeur de ces pilules de pavots, que le P. Ange de St.-Joseph regarde comme un puissant aphrodisiaque, d'une odeur charmante, agréable au goût, et si propre à relever toute espèce de prostration de force, qu'il opère des effets presque magiques. Ce missionnaire cite ensuite l'expérience rapportée ci-après par Chardin, et avec les mêmes circonstances; mais il se garde bien d'avouer qu'elle a eu lieu sur

par en prendre gros comme la tête d'une épingle, puis successivement et par degrés, jusqu'à la grosseur d'un poids, et on s'en tient là, parce que d'en prendre davantage, ce seroit se donner la mort. Cette drogue est assez connue en nos pays; elle est narcotique au souverain degré, et un vrai poison. Les Persans trouvent qu'elle produit dans le cerveau des visions agréables et une manière d'enchantement. Ceux qui en ont pris, commencent à en sentir l'effet au bout d'une heure; ils deviennent gais, après ils pâment de rire, et ils font et disent ensuite mille extravagances, comme des bouffons et des plaisans; et cela arrive particulièrement à ceux qui ont l'esprit tourné à la plaisanterie. L'opération de cette méchante drogue est plus ou moins longue, à proportion de la dose; mais d'ordinaire elle dure quatre à cinq heures, non pas, à-la-vérité, de la même force. Après l'opération, le corps devient froid; morne et stupide, et demeure en cet état

---

lui-même; il dit seulement que c'est un grave personnage de ses connoissances et de ses compatriotes. Il pense que ces pilules sont saupoudrées de bang ou de la poussière (*tchers*) native qui se trouve sur les feuilles de cette herbe, et qu'on apporte de Tatarie. Nous ne répéterons pas ses conjectures sur le *bang* et sur le *thé*. Il seroit tenté de regarder une de ces deux plantes comme le *theombrotion magique* de Pline, qui (lib. XXIV, cap. 17) assure que les rois de Perse en mangeoient ou en buvoient pour se guérir de toutes les maladies de l'ame ou du corps, etc. *Pharmacopœa persica, etc., notarum specimen*, pag. 366 et 367. (L-s.)

languissant et assoupi, jusqu'à ce qu'on reprenne une autre pilule. Un supérieur des missionnaires carmes d'Ispahan, nommé le P. Ange de Saint-Joseph, homme éclairé dans la médecine, comme en beaucoup de sciences (*), voulant connoître

(*) Ange de la Brosse, plus connu sous le nom de P. Ange de Saint-Joseph, natif de Toulouse, carme déchaussé, missionnaire apostolique en Orient, et supérieur des missions de son ordre en Belgique, étoit en effet très-familiarisé avec la langue persane vulgaire. Mais ses connoissances littéraires n'étoient pas, à beaucoup près aussi étendues qu'on pourroit l'imaginer, d'après les éloges que Chardin lui donne, non-seulement ici, mais encore dans l'approbation qu'il joignit au *Gazophylacium linguæ Persarum*, 1684, *in-f.°*, un volume. J'ai déjà eu occasion de me plaindre des nombreuses inexactitudes qui déshonorent ce dernier ouvrage, d'ailleurs curieux et même utile. Quant à la *Pharmacopœa persica*, publiée par le même missionnaire, en 1681, en un volume *in-8.°*, à Paris, le docteur Hyde atteste que cet ouvrage a été traduit du persan par le P. Mathieu, dont le P. Ange a tû le nom, sans oser pourtant y substituer le sien; car l'ouvrage ne porte en effet aucun nom de traducteur ou d'éditeur sur le titre. Mais son nom placé en tête de la dédicace adressée au général des Carmes déchaussés, le style de la préface qu'il a ajoutée, et la teneur des nombreuses approbations qui accompagnent cet ouvrage, tout concourt à favoriser la supercherie littéraire de notre religieux. Mais il fut impitoyablement trahi, ou plutôt dénoncé par le célèbre docteur Hyde, qui entreprit de justifier et de venger les savans éditeurs du texte persan de la Polyglotte de Walton, injustement, et sur-tout bien mal-adroitement attaqués par un trop foible adversaire Vid. *Pharmacopœam persicam*, pag. 36-51 *præfat. Castigation. In Angelum a Sancto-Joseph, aliàs dictum de la Brosse*, page 292-308 du *Syntagma dissertationum quas olim Thomas Hyde separatim edidit*, etc., vol. I. Le suffrage et les approbations flatteuses de Bernier, de Petit de la Croix, de Chardin

plus particulièrement l'effet de ce jus tant renommé, en prit une pilule, du temps que j'étois en cette ville. Il nous contoit après, qu'il s'en trouvoit forcé de rire, et de dire, malgré lui, force sottises; qu'il voyoit des fantômes et mille chimères lui passer devant les yeux, qui lui paroissoient grotesques, et le divertissoient merveilleusement, à ce qu'il nous assuroit, de quoi il ne sentit point de mal ensuite. Mais pour peu qu'on s'habitue à ces pilules de pavot, on ne s'en peut plus passer; et si l'on est un jour sans en prendre, il y paroît et sur le visage et à tout le corps, qui tombe en une langueur qui fait pitié. C'est bien pis pour ceux en qui l'habitude de ce poison est invétérée, car l'abstinence leur en devient mortelle. Sur quoi on rapporte qu'un homme qui y étoit fort accoutumé depuis longues années, étant allé se promener à cinq lieues seulement de son logis, sans prendre sa boîte de pilules, l'heure ordinaire d'en prendre étant venue, et ne trou-

---

et autres voyageurs justement estimés, ont amplement dédommagé notre missionnaire des désagrémens qu'a pu lui causer la critique acerbe, mais souvent assez fondée du docteur anglois. Au reste, cette lutte prouve que, quand il s'agit de discuter des textes, et de les expliquer, la fréquentation des morts est plus utile que celle des vivans. Le P. Ange savoit certainement autant de mots persans que le docteur Hyde; mais il n'avoit pas, comme lui, recherché leur étymologie et leurs différentes acceptions dans différens ouvrages. (L-s.)

vant pas sa boîte sur soi, il monta à cheval, et se mit à courir au galop pour arriver plus vîte au logis; mais la force lui manqua à mi-chemin, et il mourut. Le gouvernement a tâché plusieurs fois d'empêcher l'usage de cette drogue, à cause de ses funestes effets, dont tout le royaume se sentoit; mais on n'en a jamais pu venir à bout: car c'est une inclination si générale, que de dix personnes, à peine en trouvera-t-on une exempte de cette méchante habitude. Il en faut pourtant excepter ceux qui boivent du vin. On dit qu'il n'y a que le vin qui puisse suppléer l'opium, lorsqu'on y est accoutumé; c'est pourquoi, lorsqu'on veut déshabituer quelqu'un de cette funeste drogue, on lui ordonne le vin; mais comme d'ordinaire cela ne satisfait pas ces gens, parce que le vin n'est pas d'une aussi forte opération, il faut qu'ils reviennent à la drogue, et ils disent que sans cela ils n'auroient point de plaisir au monde, et qu'ils aimeroient mieux en sortir. Il est fort certain que si l'on vouloit quitter l'opium tout d'un coup, on mourroit. Ceux qui y sont adonnés, ne parviennent jamais à une grande vieillesse, et outre qu'ils sont, dès l'âge de cinquante ans, incommodés de douleurs dans les nerfs et dans les os, nées de la malignité de ce poison lent, ils ont encore l'esprit si languissant, qu'ils n'osent se montrer que quand la drogue les

agite. Les gens qui veulent se faire mourir, en prennent un morceau gros comme le pouce, et avalent un verre de vinaigre par-dessus. Il n'y a point moyen de sauver un homme après cela; nul contre-poison n'y sert. On en meurt sans peine, et en riant. C'est aussi la menace ordinaire que font les gens qu'on pousse à bout. *Je prendrai de l'afium* (*áfyoùn*); ce mot d'*afium*, que les Persans donnent à cette drogue, et dont nous avons fait celui d'*opium*, signifie, dans son origine, *affoibli de sens*, parce que l'usage immodéré de ce suc affoiblit l'esprit et les sens. On l'appelle aussi *tériac*, qui veut dire *cordial*, et ceux qui en prennent, *teriaki*; ce qui est une injure en Perse, comme chez nous celle d'ivrogne.

Il y a la décoction de la coque et de la graine de pavot, qu'on nomme *cocquenar*, dont il y a des cabarets dans toutes les villes, comme de café. C'est un grand divertissement de se trouver parmi ceux qui en prennent dans ces cabarets, et de les bien observer avant qu'ils aient pris la dose, avant qu'elle opère, et lorsqu'elle opère. Quand ils entrent au cabaret, ils sont mornes, défaits et languissans. Peu après qu'ils ont pris deux ou trois tasses de ce breuvage, ils sont hargneux et comme enragés; tout leur déplaît, ils rebuttent tout, et s'entre-querellent; mais dans la suite de l'opération, ils font la paix, et chacun s'abandonnant à

sa passion dominante, l'amoureux, de naturel, conte des douceurs à son idole; un autre, demi-endormi, rit sous cape; un autre fait le rodomont; un autre fait des contes ridicules; en un mot, on croiroit alors se trouver dans un vrai hôpital de fous. Une espèce d'assoupissement et de stupidité suit cette gaîté inégale et désordonnée; mais les Persans, bien loin de la traiter comme elle mérite, l'appellent une extase, et soutiennent qu'il y a quelque chose de surnaturel et de divin en cet état-là. Dès que l'effet de la décoction diminue, chacun sort et se retire chez soi.

Il y a l'infusion de la graine de pavot avec celle de chenèvis, de chanvre et de noix vomique. Cette infusion qu'on appelle *bueng* (*beng*) et *poust*, est beaucoup plus forte que les autres; elle jette, selon la dose qu'on en prend, en une démence bouffonne et gaie, et en peu de temps elle hébête tout-à-fait; aussi est-elle nommément interdite par la religion. Les Indiens s'en servent communément sur les criminels d'Etat, à qui on ne veut pas ôter la vie, afin qu'elle leur ôte l'esprit, et sur les enfans du sang royal, qu'ils veulent rendre incapables de régner. Ils disent que cela est moins inhumain que de les faire mourir, comme en Turquie, ou de les aveugler comme en Perse. Les Yusbecs ont trouvé l'invention de

prendre de cette graine en fumée, mêlée parmi le tabac, et ils en ont apporté la mode en Perse; elle n'est pas si nuisible de cette sorte.

Le *bueng* (*bang*) des Indes (*) est plus simple

(*) On nomme *bang* les feuilles des sommités de la plante du chanvre (*cannabis sativa*), qui, en différentes contrées de l'Asie, forme une espèce d'arbrisseau. On exprime de ces feuilles encore vertes un jus qui agit avec une étonnante énergie sur tout le système nerveux, en causant, tantôt une lourde stupeur, et tantôt un rire immodéré et convulsif. Souvent il inspire une vigueur extraordinaire et un courage brutal; ceux qui en font un usage habituel, et que l'on nomme à cause de cela *banguy*, ont le teint hâve, les yeux hagards et un tremblement universel. Les Malais, connus dans toute l'Inde par leur caractère féroce et violent, sont habitués à boire tous les jours quelques cuillerées de bang, dans lesquelles ils mêlent un peu d'opium. La feuille du chanvre, séchée à l'ombre et pilée avec beaucoup de précaution, de peur que les parties volatiles ne s'échappent, donne à leur tabac un goût et une vertu qui leur plaisent infiniment. Le chanvre qui a le plus de vertu en Perse, est celui qu'on cultive dans le Louristân, à Koutelly Pyrizèn, à Qazeroûn et dans le territoire d'Ispahân. La graine se nomme *syâh-dâuneh* (graine noire); le pollen des fleurs, *tchers*, et la feuille *bang*. On accommode quelquefois la graine avec du sucre ou du sel, et on la donne aux jeunes mariés. D'après le témoignagne d'Al-Maqryzy, les Arabes, chez qui le chanvre est un grand objet de friandise, croient que l'usage leur en est venu des Indiens. Les Arabes écrivent *bendje*; mais le nom le plus commun du chanvre est *hhachychah*. Il a encore beaucoup d'autres noms, dont l'énumération seroit trop longue, et nous nous contenterons d'indiquer les sources où l'on pourroit trouver des renseignemens curieux et exacts sur cette plante et le breuvage enivrant qu'on en exprime. Kœmpfer, *Amœnitates exoticæ*, pag. 645-647. — *Hortus Malabar.* tom. X, p. 119. — Russell's *Natural History of Aleppo*, book II, chap. 1, tom. I, pag. 125, 2.d édit. — Pennant's *view*

que

que celui dont je parle ; mais il ne laisse pourtant pas d'avoir des effets aussi funestes. Ce n'est que le chanvre tout pur, la graine, l'écorce et les feuilles broyées et infusées ensemble, sans graine de pavot. Souvent même on n'y met que les feuilles; et l'apprêt en est bien facile ; car on ne fait que broyer la feuille en un mortier de bois, avec un peu d'eau; et quand elle est pulvérisée, et l'eau épaissie, on la boit. Les Mahométans seuls en usent, et certaines sectes d'Indiens; les Banjans, en tenant l'usage interdit, à cause de ses malins effets sur l'esprit. Mais, dans toutes les sectes, il n'y a que les gens de néant qui en boivent, particulièrement les gueux et les mendians. Ceux-là ne manquent jamais d'en prendre une fois par jour, à moins qu'ils ne voyagent ; car alors ils en prennent trois à quatre fois, la vertu de ce breuvage les rendant plus vigoureux et plus dispos à marcher. Je viens de dire qu'il y a des cabarets en Perse pour ce breuvage, comme pour

---

of Hindostan, tom. II, pag. 231. — Hoest *nachrichten von Marokkos*, pag. 110. — Dombay *Geschichte der Maurit. Kœnig.*, t. I, p. 193. — Lampriere's *tour to Tangier*, pag. 309. — D'Obsonville, *Essai philosophique sur les animaux*, etc., pag. 267 et 268. — *Voyage de M. Thunberg*, tom. I, pag. 140. — *Notices et Extraits des Manuscrits*, etc., tom. I, pag. 274. — *Chrestomathie arabe* de M. Silvestre de Sacy, tom. II, pag. 120 et suiv. — Pococke's *Description of the East*, tom. I, pag. 181. — Forskal, *Flora ægyptiaco-arabica*, pag. 55 et 67 (Iris)

le café. On n'y va guères le matin; mais sur les trois à quatre heures après midi, vous les voyez pleins de gens qui cherchent, dans cet enyrement, une trève à leurs ennuis, et une trève à leur misère. L'usage en est mortel avec le temps, comme de l'opium; mais il l'est en moins de temps dans les pays les plus froids, sa qualité maligne y amortissant davantage les esprits. L'usage continuel que l'on en fait, pâlit le teint et affoiblit merveilleusement le corps et l'esprit; et quand l'opération est passée, la personne qui auparavant ne cessoit de rire, de plaisanter, de se mouvoir, tombe de tout son haut, et ressemble à un mourant. Une heure ou deux après, il revient à lui peu à peu. L'habitude de cette drogue est encore aussi dangereuse que celle de l'opium; les gens qui sont habitués à ce breuvage, ne pouvant plus s'en passer, et en étant si dépendans, qu'ils mourroient si on les en privoit.

La graine de chanvre a plus de vertu que la feuille, et l'écorce en a plus aussi. L'an 1678, que j'étois à Surat, deux dames angloises étant un jour à la fenêtre, virent un fakir ou mendiant, piler de cette feuille enivrante. Il leur prit envie d'en goûter, attirées par la couleur de cette drogue, qui est d'un beau vert, ou par un de ces appétits extravagans qui prennent quelquefois aux femmes. Un de leurs serviteurs leur en apporta à

chacune un petit verre ; et pour corriger la force de la drogue, il y mêla du sucre et de la canelle pilés ; elles sentirent, au bout de trois ou quatre heures, cette ivresse folle et plaisante que ce breuvage produit immanquablement. Elles rioient toujours, elles vouloient danser, et elles firent des contes extravagans, jusqu'à ce que la drogue eût cessé d'opérer.

Il y a une autre décoction enivrante, qui est aussi interdite par la religion mahométane, et même plus que les autres, parce que son effet est encore plus nuisible et plus prompt que les décoctions de pavot. Les Persans l'appellent *tchorié ;* elle est faite d'une fleur qui ressemble à celle de chenevière.

Le vinaigre de Perse ne se fait pas de vin ; car le vin y est interdit, mais de raisin, de jus de grenade, d'eau de saule et d'eau de palmier, dans les lieux où cet arbre croît.

Je mets l'huile au nombre des liqueurs ; il y en a de plusieurs sortes en Perse (*). Il y a celle

(*) Il est à remarquer qu'en persan, l'huile et le beurre sont confondus sous le même nom, *roùghen*. Le P. Ange de Saint-Joseph ajoute le mot *khôrdény*, mangeable, pour le beurre (*roùghen khôrdény*) ; mais j'aurois voulu qu'il indiquât son autorité. Le beurre fondu se nomme *roùghen sâdeh ;* le beurre pur, *roùghen khâless ;* l'huile d'olive, *roùghen zéït* et *dehen zéïn ;* l'huile de sesame, *roùghen gundjud ;* la graisse, *roùghen koûcht*, c'est-à-dire huile de viande. Il y a aussi une espèce de vernis fait

d'olive, qui est rare, à cause qu'on n'en fait que dans la province d'Hyrcanie, et qui ne vaut pas grand' chose, parce qu'on la fait mal, et qu'elle se gâte encore par le transport, dans lequel elle devient épaisse et noirâtre. Les oliviers de cette province sont extraordinairement gros; ce qui vient de ce que le peuple, en les plantant, en met d'ordinaire trois à quatre joignant l'un l'autre, qui, avec le temps, s'unissent et ne font qu'une tige; ce qui est une industrie venue de Mésopotamie, où l'on plante ainsi divers petits oliviers tordus ensemble, qui, en croissant, s'unissent et ne font qu'un arbre d'une grosseur prodigieuse (1). Les Persans ne se soucient point d'huile d'olive, en ayant de plusieurs autres sortes très-aisément et de fort bonnes. La plus délicate est celle qu'ils appellent *ardé*, qui est fort douce, du plus beau jaune du monde et claire comme de l'eau. On la fait d'une graine dite *koncheck*, dont la fleur est orangeâtre, et qu'on tient être le safran sauvage (2).

---

avec la gomme de *sendéroûs* ou sandaraque délayée dans de l'huile de lin, et cuite jusqu'à la consistance butireuse, qu'on nomme *roûghen kémân*, huile de vernis. Les moulins à huile se nomment *dcyâi roûghenguer*. (L-s.)

(1) Le même fait est consigné dans le *Gazophylacium linguæ Persarum*, page 258. Voyez aussi ci-dessus, tome III, p. 343. On lit dans le texte persan *Dyâr-bekr*, (pays de la pucelle). C'est en effet le nom moderne de l'ancienne Mésopotamie. (L-s.)

(2) Le safran sauvage ou bâtard se nomme *kâzyréh* ou *kâjyréh*. Je ne connois pas le mot *koncheck*. (L-s.)

L'huile de Chirbac (1) est plus commune ; mais elle n'est pas si bonne que celle d'Ardé, et elle devient forte en peu de jours. On la tire d'une graine nommée *gongeth* (2), que quelques-uns croient être le sesame. Outre ces huiles à manger, ils ont celles à brûler, qui sont l'huile de noix, et l'huile d'une graine semblable à une petite féve, que les Persans appellent *kechak* et *badingil*, qu'on dit être le *ricinus* ou *ricinum americanum*, ou le *palma christi silici* (3). Ce

(1) Lisez *Chyrbakht*, huile de sesame. *Meninski.* (L-s.)

(2) Lisez *gundjud* ou *gundjeyd*, sesame. J'ignore quelle différence se trouve entre ce sesame et celui que les Arabes nomment *djyl-djylân*, et les Egyptiens *semsem*, *sesamum indicum* Linn. On en prépare une huile nommée *ssalyth*, que l'on emploie dans la cuisine, et qui sert aux lampes. Forskal en donne la description, page 113, IV.e centurie de sa *Flora ægyptiaco-arabica* ; et Prosper Alpin, *Histor. natur. Ægypt.*, tome II, page 471, et tome I, page 173. *Salmasii exercitat. Plinian*, pag. 261 et 727. (L-s.)

(3) Lisez *beydândjyr*, qui est en effet le nom du palma-christi (*ricinus*), *khéroùà* en arabe, *êrend* en hindoustany. Voyez, sur l'huile qu'on en tire, des détails dans Avicenne, tome I, p. 161 et 202, édit. arabe. Quant au mot *kechak*, cité par notre voyageur, je n'ai pu le découvrir dans aucun auteur. Au reste, la synonymie qu'il établit entre le palma-christi ou ricinus, le *beydândjyr* des Persans et le Κικι, *kiki* (et non *kiké*) des Grecs est très-juste. Nous remarquerons seulement que, suivant Hérodote, les Egyptiens appeloient *kiki*, l'huile qu'ils exprimoient du fruit de l'arbre dont il s'agit, et que le même historien désigne sous le nom de *sillicyprion*. Il résulteroit donc du texte de cet historien, que *kiki* est un mot égyptien, consacré originairement à désigner une plante à laquelle certains botanistes grecs et latins donnèrent dans la suite ce nom étranger à leur propre langue.

nom de *kechak*, que les Persans lui donnent, est vraisemblablement le même nom que *kiké*, qu'Hérodote dit que les Egyptiens donnoient à la graine dont ils faisoient cette sorte d'huile, qu'il dit aussi que les Grecs appeloient *pria*. Toute l'Asie est pleine de ce *faseole*, lequel vient à une plante communément haute d'un pied, mais qui vient haute au double dans le terroir d'Ispahan, où l'on en trouve des champs remplis. Sa couleur est le gris-blanc, tachetée de points et de traits noirâtres, qui forment une feuille comme celle de persil. La peau de ce faseole est déliée comme celle de la noix, et elle s'ouvre en deux comme les autres féves et comme les amandes. Dioscoride et ses commentateurs disent que cette graine croît sur un arbre; mais c'est une grande erreur; de même que ce que quelques-uns de nos livres de voyage nous disent qu'on en tire l'huile, en la faisant bouillir. On la tire au moulin, qu'un cheval ou un bœuf fait tourner. Le moulin est composé de deux meules plus petites que les nôtres, et qui n'ont que trois pieds de diamètre; celle de dessus a un trou par

---

Voy. *Herodoti Histor.*, lib. II, cap. 94, page 146, *ex edit.* Wessling, tome II, pages 73 et 377 de la traduction de M. Larcher, 2.e édit. *Plinii historia naturalis*, lib. XV, cap. 7, tom. I, p. 736, *ex edit. Harduini. Salmasii exercitationes plinianæ*, page 977. (L-s.)

où on jette ces féves, une à une, et celle de dessous, un petit tuyau ou canal, pour écouler la liqueur. Cette huile de ricinum est épaisse et noirâtre, et en la brûlant, puante et pleine de fumée. Ce qui est peut-être la raison de ce que les Portugais l'appellent *fleur d'Enfer*. Il n'y a que les pauvres gens qui s'en servent.

Enfin, on a en Perse, l'huile de naphthe, que nous appelons *larme de mastic*, dont les Persans se servent à brûler, et dont ils se servent aussi à la peinture et dans le vernis, comme nous faisons. La meilleure vient de l'Hyrcanie et de la Médie septentrionale, sur le bord de la mer Caspienne. Cette liqueur distille des rochers, claire et liquide comme de l'eau, et s'épaissit dans la suite, conservant sa blancheur plus ou moins, selon l'exposition des rochers d'où elle sort; car de ceux qui sont exposés au couchant et au nord, l'huile en demeure toujours blanche, au-lieu que celle qui sort des autres s'obscurcit avec le temps (*).

(*) Voyez, sur cette huile de naphthe, les *Amœnitates exoticæ* de Kœmpfer, page 274 et suiv., et mes notes sur le *Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg*, par Forster, tome II, pages 312 et 313; et ma note ci-dessus, tom. II, pag. 312. (L-s.)

CHAPITRE XVII.

Des Arts mécaniques et Métiers.

AVANT que de traiter des arts et métiers, chacun en détail, je ferai cinq observations générales, par rapport au sujet, trois sur le génie des peuples orientaux, pour faire connoître ce qu'ils savent et ce qu'ils sont capables d'apprendre en tout ce qui appartient aux arts et à l'industrie des hommes; une autre ensuite sur la méthode des artisans de l'Orient, et une autre, enfin, sur la police des artisans de Perse.

La première observation, c'est que les Orientaux sont d'eux-mêmes mous et paresseux. Ils ne travaillent et n'ont de désir que pour le nécessaire. Tous ces beaux ouvrages de peinture, de sculpture, de tour, et tant d'autres, dont la beauté consiste dans l'imitation juste et naïve de la nature, n'ont point de prix chez ces peuples asiatiques. Ils croient que parce que ces pièces ne sont proprement d'aucun usage pour les besoins corporels, elles ne méritent point d'être recherchées; en un mot, ils ne comptent pour rien la façon des beaux ouvrages. Ils n'en considèrent que la matière. Cela fait que leurs arts sont encore si peu cultivés; car, au reste, ils ont

de bons esprits, pénétrans, patiens et ouverts, qui réussiroient à merveille, si l'on les payoit libéralement.

La seconde observation, c'est qu'ils ne sont point avides d'inventions nouvelles et de découvertes. Ils croient posséder tout ce qu'il faut pour les nécessités et pour les commodités de la vie, et s'en tiennent là, aimant mieux acheter plusieurs choses des étrangers, et dépendre d'eux par-là, que d'apprendre l'art de les faire. On sait quel emploi les Turcs et les Persans font de l'horlogerie, particulièrement les Turcs; le débit qui s'en fait à Constantinople seulement, n'étant pas moins que pour cent cinquante mille écus par an, comme je le sais très-bien. Cependant les Turcs ne se mettent point à apprendre ce métier, qu'ils voient si lucratif, ni la papeterie, quoique d'une nécessité indispensable, ni tant d'autres métiers semblables. En Perse, non plus, il n'y a pas un homme du pays qui sache bien racommoder une montre. Ils ont cent fois désiré en ce royaume, d'avoir des imprimeries. Ils en reconnoissent l'utilité et la nécessité; ils en voient l'avantage et le profit; cependant personne ne se met à en dresser une (*). Le frère du grand-maître, homme très-savant, et favori du roi,

(*) Pourquoi les Turks, qui passent pour être moins policés,

l'an 1676, me vouloit engager à faire venir des ouvriers, pour leur enseigner ce bel art. Il fit voir à Sa Majesté, des livres arabes et persans imprimés, que je lui avois donnés. L'accord étoit fait, mais quand ce vint à compter l'argent, tout fut rompu. Aux Indes pareillement, on se sert fort de canon. Toutes les places en sont garnies, toutes les armées en mènent. Les grands trains même conduisent avec eux de l'artillerie, tant de fer

---

et sur-tout moins curieux que les Persans, ont-ils accueilli l'art typographique? Les presses établies à Constantinople, en 1727, ont roulé avec beaucoup d'activité jusqu'en 1732. Elles ont été paralysées, à différentes reprises, par les intrigues de ces ennemis de toute espèce de lumières, dont l'influence ne se borne pas aux limites de l'empire ottoman; mais elles ont acquis, sous le trop court règne de l'infortuné Selym III, une vigueur et une activité qui les rendent capables de braver les efforts de ces mêmes ennemis, et qui semblent garantir la durée de leur existence. Pourquoi donc les Persans n'ont-ils pas imité leurs voisins? Est-ce parce qu'ils sont trop éloignés des peuples que ceux-ci ont pris pour modèles? Les carmes avoient établi une imprimerie arabe et persane dans leur couvent d'Ispahan; les Arméniens en avoient élevé une aussi pour la langue arménienne, dans le faubourg de la même ville, nommé Djulfah; mais ni l'une ni l'autre n'a réussi, à cause de la sécheresse du climat, suivant l'opinion du P. Ange de Saint-Joseph. *Gazophylacium linguæ Persarum*, pag. 415. Cette opinion me paroit manquer de justesse; la sécheresse extrême de l'air peut nuire à la beauté de l'impression, à la régularité du *tirage;* mais elle n'est jamais capable de dessécher l'encre sur les caractères ou sur les *balles*, et conséquemment d'entraver les travaux typographiques. Les imprimeries établies à Calcutta, au Bengale, prouvent en faveur de mon assertion. (L-s)

que de fonte. Cependant la fonderie leur est encore inconnue, et ils aiment mieux tirer leurs canons de l'Europe, que d'employer tant d'Européens et de Turcs, qui se présentent journellement pour en fondre.

La troisième observation, c'est que la température des climats chauds énerve l'esprit comme le corps, dissipe ce feu d'imagination nécessaire pour l'invention ou pour la perfection dans les arts. On n'est pas capable en ces climats-là de longues veilles, et de cette forte application qui enfante les beaux ouvrages des arts libéraux et des arts mécaniques; de-là vient aussi que les connoissances des peuples de l'Asie sont si limitées, et qu'elles ne consistent guères qu'à retenir et qu'à répéter ce qui se trouve dans les livres des Anciens, et que leur industrie est brute et mal défrichée, pour ainsi dire; c'est seulement dans le septentrion qu'il faut chercher les sciences et les métiers dans la plus haute perfection.

L'observation que je veux faire ensuite sur la méthode des artisans de l'Orient, est qu'il leur faut peu d'outils pour travailler. C'est assurément une chose incroyable en nos pays, que la facilité avec laquelle ces ouvriers s'établissent et travaillent. La plupart n'ont ni boutiques, ni établis. Ils vont travailler par-tout où on les mande. Ils se mettent dans un coin de chambre, à plate

terre, ou sur un méchant tapis, et en un moment vous voyez l'établi dressé, et l'ouvrier en travail, assis sur le cul, tenant sa besogne des pieds, et travaillant des mains. Les étameurs, par exemple, à qui il faut tant de choses en Europe pour travailler, vont, en Perse, travailler dans les maisons, sans qu'il en coûte un double davantage. Le maître, avec son petit apprenti, apporte toute sa boutique, qui consiste en un sac de charbon, un soufflet, un peu de soude, du sel ammoniac dans une corne de bœuf, et quelques petites pièces d'étaim dans sa poche. Quand il est arrivé, il dresse sa boutique par-tout où vous voulez, en un coin de cour, ou de jardin, ou de cuisine, sans avoir besoin de cheminée. Il fait son feu proche d'un mur, afin d'y appuyer sa vaisselle, quand il la fait chauffer; il met son soufflet à plate terre, et en couvre le canon d'un peu de terre détrempée et accommodée en voûte, et puis il travaille comme s'il étoit dans la plus grande et la plus commode boutique. Les orfévres en or et en argent, comme les autres, vont aussi travailler par-tout où on les mande, quoiqu'il semble que les outils qu'il leur faut, soient moins aisés à remuer. Ils portent une forge de terre, faite presque comme un réchaud, mais un peu plus haute. Le soufflet n'est qu'une simple peau de chevreau, avec deux petits morceaux de bois à un bout,

pour fermer l'ouverture par où l'air entre; et quand ils s'en veulent servir, ils attachent un petit canon à l'autre bout, qu'ils fourrent dans la forge, et soufflent de la main gauche; ils tirent ce soufflet plié comme un sac, hors d'un sac de cuir qui leur sert de peau à limer, dans lequel ils serrent aussi une pincette, une lingotière, une filière, une enclume, un marteau, des limes et d'autres petits outils. Le maître porte le sac, et l'apprenti la forge, et on les voit aller en cet état par-tout d'où on les envoie quérir, et s'en revenir le soir avec leur boutique sous le bras. Quand l'ouvrier veut fondre, il fait ses creusets à mesure qu'il en a besoin; et quand il veut travailler, il attache sa peau à sa forge, et met son enclume en terre, proche de lui, et travaille sur ses genoux. La raison pour laquelle on fait travailler les ouvriers chez soi, c'est parce qu'on ne se fie pas à eux, et afin de voir soi-même s'ils font les choses comme on l'entend.

Quant à la police des artisans de Perse, qui sera une cinquième observation, les métiers ont chacun leur chef, pris du corps du métier, lequel est mis par le roi; et c'est là toute leur économie ou police. Ils ne font pourtant point de corps, à proprement parler, car ils ne s'assemblent jamais. Ils n'ont ni gardes, ni visiteurs; mais ils ont seulement quelques coutumes que le chef du métier

fait observer, comme celle-ci, qu'il y ait toujours une certaine distance entre les boutiques et les artisans de même métier, excepté dans les endroits qui sont particulièrement destinés à une sorte d'ouvrage. Quiconque veut lever boutique d'un métier, va au chef du métier, donne son nom et sa demeure qu'on enregistre, et paie quelque petit droit. Le chef n'examine nullement ni de quel pays est l'artisan, ni de quel maître il a appris son métier, ni s'il le sait bien. Les métiers aussi n'ont point de bornes marquées, pour empêcher que l'un n'anticipe sur l'autre. Un chaudronnier fait des bassins d'argent, si on lui en donne à faire. Chacun entreprend ce qu'il veut, on ne s'intente point de procès pour cela. Il n'y a point aussi d'engagement d'apprentissage, et on ne donne rien pour apprendre le métier. Au contraire, les garçons qu'on met en métier chez un maître, ont des gages dès le premier jour. On fait marché entre le maître et l'apprenti, à tant par jour la première année, deux liards ou un sol par jour, selon l'âge de l'apprenti et la rudesse du métier; et ces gages s'augmentent avec le temps, et selon que l'apprenti réussit. La chose est toujours, comme je dis, sans engagement réciproque à l'égard du temps, le maître étant toujours en liberté de mettre son apprenti dehors, et l'apprenti de sortir de chez son maître. C'est

bien là qu'il faut dérober la science; car le maître, songeant plus à tirer du service de son apprenti qu'à l'instruire, ne se peine pas beaucoup après lui, mais l'emploie seulement par rapport à l'utilité qu'il en peut retirer. Les métiers sont obligés aux corvées du roi, c'est-à-dire à travailler pour le service de Sa Majesté, lorsqu'on le leur commande; et les métiers qu'on n'emploie pas à ces corvées, comme les cordonniers, les bonnetiers, les chaussetiers, paient un droit à la place, qu'on appelle *cargh padcha* (1), c'est-à-dire *la dépense du roi.*

Je viens à présent aux arts et métiers en détail, commençant par l'agriculture. J'ai observé ci-dessus le mot du jeune Cyrus, que la Perse est si grande, que l'hiver et l'été y sont en même-temps (2). On n'aura donc pas de peine à croire ce que je vais dire, qu'on y sème et qu'on y moissonne en même-temps. Mais ce qui est remarquable, c'est que cette grande diversité se voit à six vingts lieues de distance seulement. J'observois à loisir cette admirable variété, l'an 1669, venant du sein Persique à Ispahan, dans le mois de février. Après

(1) Lisez *kharâdje pâdchâh*, revenu du roi, tribut. Chardin a confondu le mot *kharâdje*, tribut, avec *kherdje*, dépense; ces deux mots sont arabes, et dérivent de la même racine *kharadja egressus est.* (L-s.)

(2) Tom. III, pag. 273. (L-s.)

trois ou quatre jours de marche d'Ormus à Lar, dans la Caramanie, je trouvois qu'on coupoit le bled. Passant plus loin, je le voyois de jour en jour éloigné de la maturité, et enfin, à vingt jours par de-là, je le voyois semer. La moisson se fait au mois de juin à Ispahan, qui est comme le cœur du royaume; mais comme la fertilité des terres dépend principalement de l'eau dans presque tout le royaume, je dirai, avant que de passer outre, comment les Persans en trouvent, et comment ils en font la distribution.

On distingue en Perse de quatre sortes d'eaux, deux sur terre, qui sont celles de rivière et celles de source, et deux sous terre, savoir, celle des puits et celle des conduits souterrains, qu'ils appellent *kerises* (*). Ils creusent au pied des montagnes, pour trouver de l'eau; et lorsqu'ils en ont trouvé un filet, ils le conduisent par des canaux souterrains, huit à dix lieues loin, et quelquefois bien davantage, les tirant de pays haut en pays bas, afin que l'eau coule mieux. Il n'y a pas de peuple au monde qui sache si bien ménager l'eau que les Persans. Ces conduits ou canaux sont quelquefois creux de dix à quinze toises; j'en ai vu d'aussi profonds. On les mesure

(*) Nous avons parlé des kâryz, ci-dessus, tome II, page 390. (L-s.)

aisément

aisément, parce qu'à distance de huit en huit toises, on y voit des soupiraux, dont le diamètre est grand comme nos puits. Un de mes voisins d'Ispahan, fils du visir de Corasson, qui est l'ancienne Bactriane, me disoit souvent que son père avoit trouvé dans les registres de la province, qu'il y avoit eu autrefois quarante-deux mille kerises, et qu'il en avoit vu dont les puits étoient sans fond, et qu'on disoit avoir de profondeur sept cent cinquante guezes; la gueze est l'aune persane, qui est de trente-quatre pouces (*). Cela feroit trois cent cinquante-quatre toises de profondeur; ce qui est incroyable. Cependant on peut inférer de-là, quel est le nombre de ces canaux par-tout le royaume; et l'art admirable que l'on a à les faire. On me contoit aussi en Médie, que depuis soixante ans seulement, le nombre des canaux souterrains, dans la province, étoit diminué de quatre cents. Il n'y a assurément point de nation au monde qui sache si bien miner et faire des chemins sous terre que les Persans. Ces canaux souterrains sont d'ordinaire de huit à neuf pieds de profondeur, et de deux à trois pieds de largeur.

Outre l'eau des fleuves et des canaux, ils ont

(*) Plus bas, page 131, Chardin dit que la *guez* a trente-cinq pouces de roi. (L-s.)

celle des puits presque par-tout le royaume. On en tire l'eau avec des bœufs, dans de gros seaux de cuir, qui tiennent d'ordinaire le poids de deux cent à deux cent cinquante livres. Ce seau a une gorge en bas, de deux à trois pieds de long, et de demi-pied de diamètre, qu'une corde repliée vers le haut du puits tient toujours élevé, pour empêcher l'eau de sortir par le bout. Le bœuf tire ce seau par une grosse corde, qui tourne sur une roue planie de trois pieds de diamètre, attachée au haut du puits, comme une poulie, et l'amène à un bassin joignant, où il se vuide par cette gorge, et d'où l'eau est distribuée ensuite dans les terres. Il faut observer, qu'afin que le bœuf tire plus aisément, on le fait tirer de haut en bas, en une descente de quelque trente degrés sous l'horizon, le jardinier s'asseyant sur la corde; ce qui le soulage lui-même dans son travail, et soulage également le bœuf; de manière que cet art, tout rustique qu'il paroît, est commode et de peu de dépense, ne requérant qu'un homme seul pour en faire l'usage.

Pour ce qui est de la distribution de l'eau des rivières et des sources, on la fait par semaine ou par mois, selon le besoin, en cette manière : on met sur le canal qui conduit l'eau dans le champ, une tasse de cuivre, ronde, fort mince, percée d'un petit trou au centre, par où l'eau entre peu

à peu; et lorsque la tasse va au fond, la mesure est pleine, et on recommence, jusqu'à ce que la quantité d'eau convenue soit entrée dans le champ. La tasse est d'ordinaire entre deux à trois heures à s'enfoncer. Cette invention sert aussi à mesurer le temps en Orient. C'est l'horloge et le cadran unique en plusieurs endroits des Indes, sur-tout dans les forteresses et dans les maisons des grands, où l'on fait la garde. Les jardins paient tant par an, pour avoir de l'eau tant de fois par mois; l'eau ne manque point d'être envoyée au jour nommé, et alors chacun ouvre le canal de son jardin, pour y recevoir l'eau; comme on arrose tout un canton à-la-fois, il n'y auroit rien de plus aisé que de faire entrer plus d'eau dans son jardin, et de là détourner du jardin d'un autre; mais c'est ce qui fait aussi que cette sorte de fraude est fort défendue, et que le crime de l'avoir commise est sévèrement puni. Pour mieux entendre cette distribution d'eau, il faut savoir que chaque province a un officier établi sur les eaux de la province, qu'on appelle *mirab*, c'est-à-dire *prince de l'eau* (*), qui règle cette

(*) *Myr-âb*, grand-maître des eaux. C'est l'inspecteur des fleuves et des aqueducs. Il faut se rappeler que le défaut de pluie et l'extrême rareté des rivières rendent le sol de la Perse d'une sécheresse désolante pour les cultivateurs qui recueillent les eaux

distribution par-tout, avec grande exactitude, ayant toujours ses gens aux courans des ruisseaux, pour les faire aller de canton en canton, et de champ en champ, selon ses ordres. C'est un office fort lucratif. Celui d'Ispahan, par exemple, tire de sa charge quatre mille tomans par an, qui sont soixante mille écus, sans ce que ses subdélégués amassent pour eux. Les terres et les jardins de cette ville royale et des environs paient vingt sols l'année, au roi, par *girib* (*djéryb*), qui est leur mesure de terre ordinaire, laquelle est moindre qu'un arpent (*); ce n'est que pour avoir de l'eau de

avec le plus grand soin. Ils emploient tous les moyens imaginables pour les rassembler et les économiser; ils retiennent par de petites digues celles qui descendent des montagnes, et les distribuent en différens canaux, qu'ils nomment *ma'dy*. Ces canaux dirigés avec art vont arroser les terrains cultivés, abreuver les bourgs et même les villes. On y fait des saignées, et les rigoles qu'on en tire se nomment *djédoûel*; elles sont distribuées entre différens particuliers, suivant les ordres et la complaisance du *myr-âb*; ce magistrat désigne les terrains qui doivent être arrosés, et fixe la durée de temps que les eaux y doivent séjourner; il est, comme on voit, le dispensateur de la fertilité dans toute l'étendue du royaume de Perse, et conséquemment exposé lui-même et tous ses agens à de fréquentes et puissantes séductions, auxquelles ils ne succombent que trop souvent. Voilà pourquoi Kœmpfer ne craint point d'affirmer que les émolumens du *myr-âb* sont beaucoup plus considérables que ceux de tout autre agent du gouvernement, tel que le *nazyr* ou grand-maréchal du palais, etc. Les cultivateurs qui demeurent trop loin des courans d'eau, pour en profiter, arrosent leurs terres avec de l'eau de puits, et n'ont point affaire au myr-âb. *Amœnitates exoticæ*, page 84. (L-s.)

(*) Voyez ci-après le chapitre XIX. (L-s.)

rivière ou de source; car pour les autres on ne paie rien. Outre ce droit de vingt sols par girib, il y a les présens ordinaires et extraordinaires qu'il faut faire au mirab. Par exemple, lorsqu'on manque d'eau, il faut s'en aller plaindre à lui, et il répond d'ordinaire qu'il n'y a point d'eau dans le pays; mais dès qu'on lui fait un présent, chose qu'on ne manque pas de faire, pour ne pas perdre les fruits et la moisson, on est sûr d'avoir de l'eau suffisamment. Le prix est différent de l'eau de rivière et de l'eau de source, celle-ci étant à meilleur marché que l'autre, parce qu'elle n'est pas si limoneuse ni si douce.

Le labour se fait avec un soc tiré par des bœufs maigres (car les bœufs de Perse n'engraissent pas comme les nôtres), attachés, non par les cornes, mais avec un arceau, et le poitrail. Ce soc est fort petit, et le coutre qui ne fait qu'écorcher la terre, pour ainsi dire; à mesure que les sillons sont tirés, les laboureurs rompent les mottes avec de grosses maillottes de bois, et avec la herse qui est petite et a de petites dents, et puis avec la bêche ils unissent la terre, et la mettent en carrés, comme des parterres de jardin, y faisant des rebords hauts d'un pied, plus ou moins, selon qu'il lui faut donner de l'eau. La mesure d'eau qu'il faut donner aux carrés, c'est qu'il y en ait assez pour qu'un canard y puisse nager, et c'est de cette

85829

manière que l'on en donne aux jardins toutes les semaines.

Le grain le plus ordinaire en Perse, est le froment (*), qu'ils ont très-beau et très-pur; l'orge, le riz et le millet, dont ils font du pain en quelques endroits, comme en Courdestan, lorsqu'il arrive que leur grain est fini avant la récolte. Ils ne cultivent point l'avoine, ni le seigle, excepté où il y a des Arméniens, qui font du seigle pour les menestres de carême. Le riz est l'aliment le plus universel du pays et le plus délicieux, comme je l'ai observé. Les Persans admirent que nos grands seigneurs n'en vivent pas, et ils disent là-dessus que Dieu nous a caché le plus pur et le plus délicieux aliment de la nature. Ce grain vient en trois mois de temps, quoiqu'on le transplante après qu'il est monté en herbe; car, d'abord, on le sème comme les autres grains, puis on le transplante épi à épi dans une terre fort imbibée et limoneuse. Il faut toujours entretenir l'eau sur les champs de riz, et c'est ce qui rend l'air malsain aux pays où on le cultive, à cause qu'il s'engendre une infinité d'insectes en cette eau bourbeuse, comme crapauts et autres; et lorsqu'on

(*) Le froment se nomme en persan, *gondam*, l'orge *djeo*, le millet *erzen*. Voyez sur le riz, ma note précédente, pages 36 et 37. (L-s.)

veut faire mûrir le riz, il faut lui ôter l'eau et mettre le champ à sec, et alors ces insectes meurent et empuantissent l'air extrêmement. En huit jours que le riz est à sec, il devient mûr.

Outre l'irrigation dont les Persans se servent à la culture de la terre, ils ont la stercoration, si estimée des Romains dans le labourage. C'est avec quoi on engraisse les terres en Perse, au-lieu de fumier, qu'on emploie pour la litière des chevaux, comme je l'ai observé. Les villageois ramassent avec soin les immondices des villes, qu'ils chargent dans des sacs, sur des bourriques, et s'en retournent chez eux; ce qui ne leur coûte pas grand' chose, puisque sans cela ils s'en retourneroient à vuide. Il n'y a point en Perse d'égoûts publics, chaque maison a le sien d'ordinaire à côté de son logis, en un trou profond d'un pied. C'est là aussi communément qu'est le privé. Les passans ne s'en aperçoivent pas d'ordinaire, la sécheresse de l'air dissipant la mauvaise senteur. On voit les villageois la bêche à la main, après avoir déchargé leurs ânes ou mules au marché, curer les égoûts à mesure qu'ils passent pardevant, et en charger leurs bêtes. Les maisons qui n'ont pas l'égoût sur la rue, sont comme rentées par des paysans affidés, qui font un présent de fruits par an, pour avoir seuls l'entrée de la maison. Ils sont assidus à y venir toutes les

semaines, sur-tout aux grandes maisons, où ils aiment mieux se charger. Ils fument de fiente de pigeons et d'excrémens d'hommes les melons et les concombres, à quoi il faut du fumier plus chaud, et les paysans disent qu'il y a une notable différence aux fruits qui viennent sur les couches fumées de ce qu'on emporte des privés des gens qui mangent beaucoup de chair et qui boivent du vin, comme on fait en Europe. On ne met pas ce fumier sur la terre, tel qu'on l'apporte à la campagne, il la brûleroit à force de chaleur. Les paysans le jettent dans une grande fosse dans leurs cours, tout le long de l'été, et quand la fosse est à demi-pleine, ils achèvent de la remplir de terre; la pluie et la neige qui tombent dessus, pétrit le tout, qu'ils laissent ainsi reposer deux ans durant, et au bout de ce temps-là, c'est le fumier dont ils se servent. Ils distinguent trois sortes de fumier, celui qu'on ramasse pêle-mêle, celui que les paysans enlèvent à la bêche dans les égoûts et dans les privés, qui n'est point mêlé de terre, et celui de pigeon (*).

(*) Ces soins et ces recherches sont inconnus à nos cultivateurs, qui daignent à peine etendre sur leurs terres les tas inégaux d'un fumier mal préparé; cependant les Persans ne peuvent pas même entrer en parallèle avec les Japonois, pour l'art de recueillir les engrais, de les préparer et de les répandre utile-

Par le moyen de cette culture, la terre en Perse, soit sablonneuse, soit dure et argileuse, est capable de toute sorte de semences, et il y en a qui donnent deux récoltes d'orge par an. Proche les grandes villes, la terre n'est jamais en repos; dès qu'un fruit est cueilli, l'on en replante un autre. Il arrive qu'au bout de deux à trois ans que la terre est fumée, elle se dessèche; mais on la refume aussi-tôt, on l'arrose, et elle reprend sa vigueur.

Ils ne battent pas le bled avec des fléaux, dans des greniers, comme nous faisons, mais ils le tirent de l'épi à la campagne, et voici comment: ils amassent les épis en des monceaux ronds de trente à quarante pieds de diamètre, sans craindre, comme nous faisons, ni les voleurs, ni les orages; et après ils en tirent une partie en bas avec des fourches, et ils font courir dessus de petits traîneaux à roues de fer, sur un espace de trois à quatre pieds de large; le traîneau est long d'environ trois pieds, et large de deux. Le haut qui est plus étroit que le bas, sert de siége pour le charretier. Le bas qui est composé de quatre pièces de bois en carré, a en travers trois bâtons

---

ment. On trouvera à ce sujet des observations et des faits dignes d'une sérieuse attention, dans le *Voyage de M. Thunberg*, tome II, chap. XXIII, pag. 286 et suiv. de l'édition *in*-4.° (L-s.)

ronds, et quelquefois quatre, qui lui servent d'essieux; ces bâtons ronds ou cylindres sont semblables aux rouleaux de nos pâtissiers, passant dans des pignons de fer, faits à-peu-près comme nos roues de tourne-broche, excepté qu'ils sont dentelés aigus, presque comme des dents de scie. On attache toute sorte de bêtes à ce chariot, chevaux, ânes, bœufs et mules, mais seulement une à-la-fois; et l'on met un petit garçon dessus qui le fait courir au grand trot. Ces roues brisent et coupent la paille, et tirent le grain hors de l'épi, sans l'entamer, parce qu'il glisse entre les dents. Des hommes qui sont à côté repoussent la paille sous les traîneaux, et le grain, comme plus pesant, va toujours au fond, ainsi que je l'ai observé. Ils font rouler jusqu'à sept à huit traîneaux de suite autour d'un monceau, selon qu'il est grand, et chaque bête y court trois ou quatre heures de suite, après quoi ils la détellent, et sans la couvrir, quoiqu'elle sue; ils lui ôtent ce qu'elle a devant les yeux, et la laissent manger, mettant une bête de relais à sa place. Cette paille ainsi coupée, sert de nourriture à toutes les bêtes de charge; car en Perse, il n'y a point de foin, le pays est trop sec et trop chaud pour en produire, outre que cette paille leur est meilleure et plus fraîche. Il y a des pays où on foule le grain aux

pieds des bêtes, chevaux, bœufs et mules, en les faisant courir autour du monceau.

Le riz n'est pas si facile à écosser. Les gens qui ont beaucoup d'esclaves le font écosser dans un mortier de bois; mais communément on se sert d'une machine, qui consiste en une grosse poutre qui assène son coup sur le riz en écosse, lequel est mis dans une petite fosse faite en terre, garnie de briques de quelque trois pieds de diamètre et de profondeur. La poutre est longue de quatre pieds, un des bouts tient par un pivot, étant attaché comme un axe. L'autre bout porte à sa volée un gros cercle de fer demi-tranchant et fort épais, de quelque quatre pouces de diamètre. Un homme élève la poutre en marchant sur la culasse, et la volée tombe sur le riz par ce cercle ou alludel de fer, qui coupe l'écosse du grain. L'art consiste à épargner le grain, et à ne le briser pas. Comme le riz le plus blanc est le plus estimé, ils le frottent quand il est battu, avec de la farine et du sel mêlés ensemble.

Ce que j'ai le plus observé dans leur agriculture, est ce qu'on fait aux vignes en Arménie, en Médie et aux pays voisins. Le froid y étant rude et long, ils enterrent la vigne durant tout l'hiver, et ils la découvrent au printemps, artifice qui réussiroit peut-être fort bien en Angleterre et dans les autres pays froids de l'Europe. J'ai

observé dans mon *Voyage de Paris à Ispahan* (*), qu'en Géorgie et dans l'Hyrcanie orientale, on ne cultive point la vigne ; elle croît autour des arbres de haute futaie, et porte cependant le plus excellent raisin, et dont on fait le meilleur vin qui se boive. J'observe ici que, généralement par-tout le royaume, on ne met point d'échallas à la vigne, parce que ce sont de gros ceps de vigne de huit pouces de diamètre. Le raisin qui croît à Casbin, est le plus gros que j'aie vu, et des plus excellens du monde. Il croît dans un climat extrêmement chaud et brûlant. Cependant depuis que la vigne est en fleurs, il ne pleut pas une goutte d'eau dessus, ni on ne l'arrose pas.

Lorsqu'ils aperçoivent une voie de fourmis et d'autres insectes, qui vont ronger le cep ou le fruit, ils ratissent le pied et mettent de la terre neuve à l'entour. Cela fait perdre le chemin à l'insecte.

Leur manière de cultiver les melons est pareillement fort curieuse ; aussi ont-ils les meilleurs melons du monde, si ce n'est peut-être ceux de Balk et des autres endroits de la Petite-Tartarie, que quelques gens estiment davantage. Ils les élèvent en pleine campagne, afin que l'air donne dessus, et point du tout dans les jardins, trouvant

(*) Tome I, page 158. (L-s.)

qu'ils y sont trop étouffés. C'est bien loin de se servir dè caisses vitrées et de cloches. Ils sèment les melons dans une terre mêlée de fiente de pigeons, et dès qu'ils commencent à être formés, ils élèvent les tiges sur des couches, afin que l'eau qui passe par le champ n'y touche pas. Dès qu'ils sont gros comme une noix, ils déchargent le pied de la moitié du fruit, ôtant ceux qui paroissent venir moins bien, et ils sucent avec la langue une sorte de petit poil, comme du poil follet, qui croît sur la peau, lequel retenant la poussière que le vent et le soleil élèvent dessus, forme avec le temps une croûte caustique, qui, consumant l'humeur du fruit, l'empêche de croître et lui diminue sa douceur. Quand les melons sont devenus gros comme des pommes, on ne laisse que les plus gros à chaque plante, lequel on élève de nouveau sur une petite butte, pour être plus exposé et plus en sûreté de la pluie. De temps en temps ils découvrent la terre à l'endroit de la racine, quelque deux ou trois pouces de profondeur, et y mettent de la fiente de pigeons, qu'ils recouvrent de terre, et puis ils y donnent de l'eau; c'est afin que la racine prenne une nouvelle nourriture. Leurs melons ont tous la peau fine, unie, et non divisée par côtes, comme les nôtres.

La culture du datier ou palmier est aussi

remarquable. Lorsque cet arbre est jeune de trois ou quatre ans; ce qui est une grande jeunesse pour cet arbre, qui vit deux siècles, comme je l'ai observé en un autre lieu (*), on creuse à côté de l'arbre, tout proche, mais pas assez pour découvrir sa racine, et après avoir percé vingt ou trente pieds en biais, l'on jette beaucoup de fumier de pigeons et d'autre fumier dans ce trou-là, et l'on le remplit: c'est pour faire porter de bon fruit à l'arbre. Quand les arbres sont grands et en état de porter du fruit, on prend dans la saison qu'ils fleurissent, des branches de fleurs de palmier mâle, qu'on ente sur le sommet des palmiers femelles, à l'endroit où les fleurs croissent, et qui est comme leur matrice. Cela fait l'effet d'une semence, et on dit que, sans cette culture, le fruit est maigre et mal nourri.

Je viens maintenant à l'architecture des Persans, je veux dire à leur manière de bâtir.

Les maisons de Perse ne se bâtissent point de pierres, non pas à cause que la pierre est rare en Perse, mais à cause que ce n'est pas une matière propre pour construire les maisons dans les pays chauds; elles ne sont pas de charpente non plus, si ce n'est les plafonds des grands logis, les colonnes et les pilastres qui les supportent. Leur

(*) Voyez ci-dessus, tome II, page 342. (L-s.)

matière est de briques, ou faites au soleil, ou cuites au feu; et comme leurs maisons ne sont enduites que de simple mortier au-dehors, elles sont fort éloignées d'avoir ce bel aspect des nôtres; mais en dedans, elles ont l'air gai, et sont fort commodes. On n'y fait guères de beaux portails, ni d'ornemens extérieurs. La façon du pays est tout-à-fait opposée à ces pièces d'architecture faites pour l'éclat; bien loin de cela, on voit, en la plupart des maisons, au-dedans de la porte, à quelque cinq ou six pieds, un mur de la hauteur et de la largeur de l'entrée, qui est comme un paravent, pour empêcher les passans de voir dans la cour. Les maisons n'ont communément que le bas. Celles qui ont des étages, n'en ont qu'un seul, et ont le bas moins exhaussé. C'est la façon de tout l'Orient, et ce seroit apparemment celle de nos pays, si l'humidité qui y règne ne nous avoit obligé à nous éloigner du sol, au-lieu qu'on ne craint point en Orient, et sur-tout en Perse, de faire des bâtimens bas, même de les faire en terre, comme cela se pratique dans les régions froides du royaume, parce que l'air étant sec et pur, le bas n'est pas moins sain que le haut. La coutume que nous avons de loger au premier et second étage, nous empêche de juger combien il est incommode de toujours monter et descendre; mais sans cela nous trouverions cette

incommodité aussi insupportable qu'elle le paroît aux Orientaux. Mais il faut parler un peu des matériaux dont ils se servent à la construction de leurs édifices.

Les tuiles (1) ou briques de terre se font dans des moules de bois fort minces, de huit pouces de long, de six de large, et de deux et demi d'épais. Les maçons pilent la terre avec les pieds, mêlée d'ordinaire de paille broyée et coupée menu, pour lui donner plus de consistance, et afin que les mottes ou tuiles qu'ils en font, ne se cassent pas, et qu'elles durent davantage. Ils passent ensuite la main dessus pour les unir, après les avoir trempées dans un baquet d'eau, mêlée de paille plus menue que l'autre. On tire le moule et on laisse sécher la tuile; ce qui est fait en deux ou trois heures, et puis on les lève et on les range les unes contre les autres, où elles achèvent de sécher. Ces tuiles ne coûtent que huit à neuf sols le cent, quand on les fait venir de dehors. Si on les fait faire chez soi, et qu'on fournisse la matière, on ne donne que deux ou trois sols du cent. Les pauvres gens font leurs tuiles sans paille, ils n'en mettent qu'au-dessus.

Pour les briques cuites (2) au feu, on les fait de

(1) Elles se nomment *khucht*. (L-s.)

(2) *Khucht pukhtéh*; on se sert aussi du mot arabe *adjoûr*. (L-s.)

deux

deux parties de terre et d'une partie de cendres, bien pétries ensemble dans des moules de bois, plus grands que celui des tuiles de terre. On les fait sécher plusieurs jours au soleil, et après on les met dans un grand four, haut quelquefois de vingt coudées, arrangées l'une contre l'autre, à quelque distance, laquelle on remplit de plâtre. On ferme le four, et on y met le feu trois jours et trois nuits de suite. Ces briques sont rouges et dures, et coûtent environ un écu le cent.

Leur plâtre, qu'ils appellent *guetch* (*), n'est pas tout-à-fait comme le nôtre. Il n'est jamais si fin, ni si blanc, après la préparation, quelle qu'elle soit. Ils ne le tirent pas des platrières, comme nous faisons, car il n'y en a point chez eux. Ils le tirent des montagnes en grosses pierres, et en fort grande quantité. Ils le cuisent et puis le broient, ou l'écrasent avec une grosse meule de pierre, plus épaisse que celle des moulins, mais qui n'a pas le tiers de diamètre. Elle tourne sur le dos, et il faut qu'il y ait toujours un homme avec une pelle pour repousser le plâtre sous la roue. Les paysans apportent le plâtre, particulièrement durant l'hiver, à cause que c'est le temps qu'ils

(*) Il paroît que le meilleur plâtre vient d'Hormouz, comme l'indiquent les mots *guetch hormoùzy*, qu'on trouve dans le *Gazophylacium linguæ Persarum*, pag. 136. (L-s.)

ont moins de travail aux champs, et qu'ils viennent chercher du fumier. Ils ont aussi de la chaux en abondance, et ils la pilent aux pieds, sans en être brûlés. Outre la chaux, ils ont une terre blanche, qu'ils tirent des carrières en petits morceaux, comme le plâtre. Cette terre se dissout dans l'eau, dès qu'elle y est mise. Ils s'en servent à blanchir les maisons; ce qu'elle fait incomparablement mieux que le plâtre. Les maisons du commun sont peintes d'une couleur brune, qui se fait avec une terre nommée *zerd guil*, c'est-à-dire *terre jaune*.

Avant que de passer outre, je dirai un mot du sol, tel qu'il se trouve dans la province de Parthe et dans la plus grande partie de la Perse. Il est dur et ferme à la superficie. A trois ou quatre pieds au-dedans, on trouve des raies ou veines rougeâtres et noirâtres, larges de deux à trois doigts. Plus bas, la terre est partie de sable, partie d'argile, et au-dessous c'est du sable mouvant. Après, vous trouvez le sol solide et dur; et creusant encore, on parvient à un lit de caillou; et si vous creusez au-delà, jusqu'à vingt pieds en tout, à compter de la surface de la terre, vous trouvez l'eau. Les puits ne sont d'ordinaire profonds que de vingt à vingt-cinq pieds.

A Ispahan, en particulier, qui est la ville capitale de l'empire, le sol est naturellement argileux

et pesant comme un roc, de manière que si l'endroit où l'on bâtit est une terre vierge, qui n'ait jamais été remuée, les Persans bâtissent dessus sans faire de fondement du tout. Mais si la terre a été auparavant remuée, on creuse quelque trois coudées, jusqu'à ce qu'on trouve la terre ferme, et l'on remplit la fondation de briques de terre, mettant entre chaque couche de briques une couche de plâtre. On fait ces briques de la terre même qu'on tire des fondations. Après on commence le mur, qu'on bâtit de ces briques de terre, et qu'on enduit d'un argile mêlé de paille, qu'ils appellent *kaguil*, c'est-à-dire *boue et paille* (*), qui est faite de la même matière que les briques. Le mur se fait par couches, qu'on laisse sécher avant que d'en remettre de nouvelles, et on le bâtit d'une telle sorte, que plus il s'élève, moins il est épais. On fait la cîme du mur d'une couche de briques rouges, pour mieux résister à l'eau, ou bien on la couvre de ces mêmes tuiles cuites au soleil, arrangées de manière qu'elles forment une cavité en dos d'âne, afin que l'eau coule tout du long. Leurs murs sont tous fort épais, quoique plus ou moins, à proportion de leur hauteur. Les plus solides ont un fondement de briques rouges d'un pied de hauteur sur le rez-de-chaussée. C'est

(*) Lisez *kâh-guil*, paille et boue. (L-s.)

ainsi que l'on fait les murs des cours, des jardins, et de toute sorte d'enclos. Ceux des maisons sont enduits de chaux et de plâtre corroyés, et pilés fort bien ensemble : ce qui fait un ciment qui tient à merveille, parce que le plâtre est un peu pierreux, même quand il est pilé, mais il n'est pas si blanc que le nôtre. Je n'ai vu nulle part au monde de plus hautes murailles qu'en Perse; elles passent celles des monastères des filles les plus recluses, sur-tout les murailles qui font l'enclos des grandes maisons; et c'est d'ordinaire à cela qu'on reconnoît les palais en ce royaume.

Le comble ou la couverture de l'édifice est toujours en voûte; on ne le sauroit faire autrement, à moins qu'on ne le fasse d'un plafond de charpente; c'est ce qui a rendu les maçons persans si habiles à faire des voûtes et des dômes. Il n'y a pas de pays au monde où l'on fasse des dômes si hardis et si beaux. Une marque de leur habileté à cette sorte de fabrique, c'est qu'ils ne se servent point d'échafauds pour faire les petites voûtes et les petits dômes, comme on fait en Europe. Les voûtes des maisons se font basses et plates, parce que d'ordinaire on fait le dessus en terrasse, en remplissant l'espace qui est entre les coupoles, et les unissant au niveau, afin de pouvoir prendre le frais dessus et y coucher; mais aux maisons du menu peuple, on laisse paroître les voûtes, sans

remplir l'espace d'entre deux, et on les enduit par dehors, ou de mortier, comme les murs ordinaires, ou de briques, pour pouvoir mieux résister à la neige et à la pluie. On élève à l'entour des terrasses, à toutes les bonnes maisons, un parapet ou rebord de trois à quatre pieds de haut, pour s'appuyer contre. Pour ce qui est des planchers des logis, ils sont faits, ou de terre simplement, ou de briques, ou de plâtre; mais communément ils ne sont que de terre.

Le corps de l'édifice étant achevé, on se met à faire le dedans. On le revêt premièrement de ce mortier qu'ils appellent *kaguil* (1). Après on met une couche de plâtre fin, puis on le blanchit, ou l'on y passe du talc pilé. C'est une poussière de la pierre de talc, mêlée avec de la chaux, qui donne un grand éclat aux murs et aux voûtes, et à tout ce qui en est couvert; car on diroit que ces murs sont argentés. Aussi les Persans appellent cette poudre *zervarac* (2), c'est-à-dire *argent en feuille.*

Pour ce qui est des ornemens, les plus ordinaires sont de peinture. J'en ai parlé ci-dessus. Ils en font rarement de sculpture, et alors ce n'est

(1) Voyez ci-dessus, page 115. (L-s.)

(2) *Zer varâq*; le premier de ces mots est persan, et signifie de l'or; l'autre arabe, désigne une feuille en général, soit une feuille d'arbre, soit une feuille de papier, de métal, etc. (L-s.)

que des fleurs et des feuillages qu'ils ébauchent grossièrement dans le plâtre avec le ciseau. Le relief, qui est assez plat, demeure blanc, et le fond est grisâtre. Ils peignent ces ébauches, et y mettent ensuite de l'or et de l'azur, par où ces ornemens deviennent fort beaux. J'ai déjà observé que les mauresques peintes sur les édifices sont fort belles, et font un charmant objet. La sécheresse de l'air y contribue extrêmement; car elle empêche que les couleurs, qui ont déjà une vivacité incomparable, ne se passent. Je n'ai vu nulle part de si belles couleurs qu'en Perse, pour l'éclat, pour la force, et pour l'épaisseur, tant des couleurs de l'art, que de celles de la nature. L'humidité de l'air, en Europe, répand un nuage sur les couleurs, qui les amortit, et qui en ôte la vivacité, de sorte qu'on peut dire que ceux qui n'ont jamais été dans les pays orientaux, ne connoissent point l'éclat et le brillant de la nature.

Pour ce qui est de la figure et de la disposition des maisons au-dedans, les plus belles sont d'ordinaire élevées entre deux à quatre pieds du rez-de-chaussée, disposées à quatre faces, et exposées aux quatre vents. Un parapet profond de sept à huit pieds règne autour du corps du logis, lequel consiste d'ordinaire en un salon au milieu, et en quatre grandes salles aux côtés, ouvertes de haut en bas, qui sont comme de grands porches ou

portiques, dans lesquels trente à quarante personnes, et quelquefois cent, peuvent être assises à l'entour, sur une ligne. Ces grands portiques ne sont séparés du salon que par des châssis, ou par des portes minces, qui servent aussi de fenêtres, prenant du bas jusqu'à l'arcade. Vous observerez que l'arcade commence d'ordinaire à la moitié de la hauteur de l'édifice, et ils sont tous ouverts sur le devant, ou fermés seulement de châssis. Aux coins des portiques, il y a de petites chambres basses ou cabinets, formés de murs sans fenêtres, le jour y entrant par les portes, qui sont larges, et qui s'ouvrent par des valves ou battans brisés, lesquels se plient l'un sur l'autre comme des volets. La beauté des maisons de Perse consiste à être ainsi ouvertes de haut en bas, en sorte qu'étant assis dedans, on soit autant au grand air, comme si l'on étoit dehors. Cette manière de bâtir paroît fort belle et fort convenable en Perse, où l'hiver est court, et où l'air est chaud, sec et pur. Mais cela ne nous conviendroit pas en Europe, l'humidité auroit bientôt détruit ces édifices d'argile. On fait aux salles ou porches d'hiver, et aux chambres qui y tiennent, de petites cheminées, dont le manteau n'est haut que de trois à quatre pieds, et large de deux à trois, fait en demi-rond, et qui vient assez bas pour retenir la fumée. L'on y brûle le bois debout ou droit, et

les cheminées se font ainsi petites, tant, parce que le bois est assez rare en Perse, que, parce qu'on se chauffe communément à une manière de réchaud ou fournaise. C'est un grand creux qu'on fait en terre dans ces salles et dans ces chambres d'hiver, dans le plancher de la chambre, profond de quinze à vingt pouces, et de six à huit pieds de diamètre, selon la grandeur du lieu. Ces creux sont couverts de planches en été, sous le tapis, en sorte qu'on ne s'en aperçoit point. L'hiver on les découvre, et l'on met dessus une table de bois, haute d'un pied, et qui a un pied de diamètre plus que le creux sur lequel elle est posée, et on étend sur cette table une ou deux couvertures piquées et épaisses, qui rebordent demi-aune de tous côtés. Quand on se veut servir de cette fournaise, on y met un peu de charbon bien allumé, et couvert d'un peu de cendre, pour le faire durer plus long-temps, puis on s'approche de la table, tout proche de la fosse, tirant la couverture sur soi, jusqu'à la ceinture. On est là fort chaudement et fort agréablement, et cette chaleur provoque insensiblement un doux sommeil. On mange l'hiver sur ce feu, et l'on se couche à l'entour. Les Persans l'appellent *coursi* (*), c'est-à-dire *siége*, parce que cette

(*) *Koursy;* ce mot est arabe, et désigne aussi le trône de Dieu. (L-s.)

table est faite comme si c'étoit pour s'asseoir dessus. Dans les maisons du commun peuple, les fenêtres qui ressemblent à nos jalousies, sont faites de bois de platane, qui est fort beau; mais chez les grands, ce sont des châssis, dont les carreaux, qui sont faits d'un verre épais et ondé, afin qu'on ne puisse pas regarder au travers, sont de toutes couleurs, confusément et sans ordre, un rouge, un verd, un jaune, et ainsi des autres. Ils font aussi une manière de vîtres, dont l'enchâssure est de plâtre, lesquelles représentent des oiseaux, ou des pots, ou des corbeilles de fleurs, et le reste est de morceaux de verre enchâssé de toutes couleurs, pour imiter le naturel de ce qui est représenté.

Dans toutes les maisons, même jusqu'aux plus simples, il y a des bassins d'eau, dont la construction est fort solide, faite avec des briques, qu'ils enduisent d'un ciment appelé *ahacsia* (*âhak-syâh*), c'est-à-dire *chaux noire*, lequel, avec le temps, devient plus dur que le marbre. Ils font ce ciment avec de la cendre tirée des foyers des bains, et plus fine que toute autre, avec de la chaux vive par moitié, et avec une manière de duvet, qu'ils y mêlent pour faire comme un amalgame; ce qu'ils battent bien un jour entier. Ce duvet croît au haut de certains

roseaux; et il est si délié, que le souffle l'emporte. Les Persans l'appellent *louy*. On dit que c'est la *tipha des herbiers*. Quelques maçons lient ce mortier avec de la bourre bien filée, ou du petit poil de chevreau. L'un et l'autre de ces matériaux résistent parfaitement à l'eau, et aussi au feu. Mais la gelée les fend et les fait tomber par éclats. On prévient cet accident, en mettant, l'hiver, ces bassins à sec, les remplissant de feuilles d'arbres, et les couvrant ensuite de nattes ou de tapis. Il faut entendre cela des bassins d'eau qui sont dans les maisons des gens du commun; car, dans les grandes maisons, les bassins sont de pierres de taille fort dures, avec des bords de marbre blanc.

La menuiserie et la boiserie des maisons ne consistent qu'en des portes et en des châssis, qu'on attache sans pentures ou autres ferrures, en cette manière : on laisse en bas, dans la porte, deux bouts de bois, et dans la croisée ou le jambage de la porte (qu'on fait aussi de bois, de peur que la terre ne s'éboule), on fait un trou en haut, au coin, dans le linteau, et un en bas, dans le seuil, où ces bouts de la porte entrent, et deviennent les pivots sur lesquels elle tourne. C'est comme sont faites toutes les portes en Orient, même aux palais, comme aux autres maisons. Il n'y en avoit point d'autre sorte aux édifices si

renommés de Salomon. Ainsi l'on fait les maisons, en ces pays-là, sans serruriers, comme sans charpentiers. On ne voit point de ferrures à leurs édifices, que le piton et la chaîne qu'on met aux portes pour un cadenas. Les Persans n'ont point l'usage des serrures de fer; celles qu'ils ont sont de bois, et les clefs sont de bois aussi, faites tout autrement que les nôtres; car la serrure est comme une petite herse, qui entre à demi dans une gâche de bois, et la clef est un manche de bois, au bout duquel sont des pointes aussi de bois, différemment disposées, qu'on pousse par-dessus dans la gâche, et qui lèvent cette petite herse. Il n'entre point de plomb non plus dans la construction des édifices, tout y étant de bois, jusqu'aux gouttières. Les châssis sont, ou des carreaux de verre, ou de toile cirée peinte, fort belle et transparente. J'oublois à dire qu'on pratique dans les murs, qui sont fort épais, comme je l'ai observé, des niches d'un pied de profondeur ou environ, qui servent comme des ais de tablettes, et des armoires. On les taille de diverses figures; on les peint ensuite comme le mur. Cela est tout-à-fait commode, soit pour y mettre des pots de fleurs et des cassolettes, ou des livres, ou telles autres choses.

De la manière dont je viens de représenter les bâtimens persans, on voit bien qu'ils ne sont pas sujets au feu. L'on n'en a point de peur en

Perse; et lorsque le feu prend en un endroit, ce qui arrive très-rarement, il ne peut, tout au plus, que consumer ce qu'il y a dans la chambre où il a pris. On est sûr qu'il n'en sortira point, et qu'il s'y éteindra. Mais ces bâtimens sont fort incommodés par l'eau, en revanche; car si l'eau étoit trois jours au pied d'un mur, elle le feroit écrouler; de manière que pour prendre toutes les forteresses, il n'y auroit qu'à les environner d'eau une semaine. Mais cela n'est pas aisé à faire en ce pays-là, où l'eau est rare, et où les fleuves se peuvent détourner dans un instant contre leurs cours naturel. C'est ce qui fait aussi qu'on a grand soin, en Perse, de la terrasse ou couverture du logis, comme la pièce principale, d'où dépend sa conservation. Ce qu'on fait pour l'entretenir, c'est de tenir toujours les gouttières en bon état, et d'en jeter la neige en bas, lorsqu'il y en tombe en quantité. C'est un divertissement pour le quartier, de jeter la neige de dessus les maisons; car chacun y court avec allégresse. Les jeunes gens du quartier vont sur chaque terrasse, l'une après l'autre, et en peu de temps ils la nétoient toute. Ce qui se fait d'ordinaire au son des instrumens, afin que le bruit les échauffe et les étourdisse. Les maçons travaillent à une sorte de chant, et ce qui est encore à observer dans leur travail, c'est que quand ils se jettent l'un à l'autre

les tuiles ou briques de terre, ils mettent des gants, afin que la sueur de la main ne gâte pas les tuiles. Je ne dois pas oublier non plus qu'on sème du sel sur les poutres et les soliveaux, sur le plafond et sur les autres pièces de charpente, pour empêcher qu'il ne s'y engendre aucun ver.

Les maisons durent aussi long-temps qu'on veut les entretenir, l'air sec et pur aidant à les conserver. Mais, comme je l'ai observé ailleurs, les Persans ont du dégoût pour les maisons de leurs pères; ils aiment à s'en bâtir de propres pour eux. Cela est de fort bon sens; car, comme ils le disent, il y a la même différence, entre se bâtir une maison, ou en prendre une toute bâtie, comme entre se faire faire un habit, ou en acheter un tout fait. Leur coutume vient, peut-être, en partie du peu qu'il coûte à bâtir; car, pour ainsi dire, on bâtit sa maison de ce qu'on tire de la fondation; et les pauvres gens qui ne veulent que le corps du logis, sans ornement, l'ont bientôt achevé. Les Persans mettent le prix aux maisons, suivant la hauteur et l'épaisseur des murs, qu'ils mesurent à l'aune, comme une étoffe. Le roi n'a point de droit sur la vente des édifices; mais le maître architecte, qu'ils appellent *mamar bachi* (*), c'est-à-dire *chef des maçons*, prend

(*) *Ma'mâr bâchy.* « C'est lui, dit Kœmpfer, qui dresse les

deux pour cent pour les lots et ventes; mais c'est bien rarement qu'on les lui paie entiers, chacun en composant avec lui, selon son crédit ou son emploi. Cet officier a aussi droit de cinq pour cent sur tous les édifices que le roi fait faire. On les apprécie quand ils sont achevés, et le maître architecte qui en a conduit la construction, reçoit pour son droit et pour son salaire, autant que la cinquième partie de l'édifice a coûté à bâtir.

J'observerai encore trois choses sur les bâtimens de Perse. L'une, qu'on y revêt des chambres de carreaux de fayence, comme les cheminées de Hollande; l'autre, qu'à la campagne on trouve, en plusieurs endroits, les portes faites d'une grosse pierre, roulant sur ses gonds ou pivots, comme font celles de bois; la troisième, que les bâtimens en Perse se font à très-bon marché, par comparaison aux nôtres. Ils supputent, en bâtissant une maison, que le tiers de la dépense va à la brique, l'autre en plâtre, l'autre en boiserie, compris les portes et les fenêtres.

Les Persans n'ont pas de fort habiles ouvriers en charpenterie; ce qui vient du peu de bois qu'il y a en Perse, et du peu de charpente qu'on

---

plans des édifices construits par ordre du monarque. Il fixe la valeur des maisons en vente, et il est expert-juré pour les édifices et toutes les constructions ». *Amœnitates exoticæ*, pag. 86. (L-s.)

emploie d'ordinaire aux édifices. Ce n'est pas de même à l'égard des menuisiers; ils en ont de très-habiles et très-industrieux dans la composition de toute sorte d'ouvrages de rapport et de mosaïque, dont ils font particulièrement des plafonds admirables. Ils travaillent leurs plafonds en bas, tout entiers, et quand ils sont achevés, ils les élèvent en haut, sur le comble de l'édifice, et sur les colonnes qui le doivent supporter. J'en ai vu lever un tout entier, de quatre-vingts pieds de diamètre, par le moyen de plusieurs machines, comme celle dont je donne le dessin ici à côté (*pl. XXIV*), ne sachant pas si nos ouvriers d'Europe en ont de même. Les Persans n'en mettent point d'autre en usage, et ils élèvent tout à la poulie. Ils font fort bien aussi les jalousies et les balustres. Les menuisiers travaillent assis à terre. Leurs rabots sont différents des nôtres; car ils jettent les copeaux par les côtés, et non par le milieu; ce qui paroît faire plus de besogne. Leur bois ordinaire étant du bois blanc, qui est fort tendre et sans nœuds, est fort aisé à travailler. Ils ont du bois admirable, qui leur vient d'Hyrcanie en grandes planches, comme le sapin nous vient de Norvége.

Comme je ne sais pas bien en quel ordre placer les autres métiers, je vais en faire deux parties. L'une de ceux où les Persans réussissent le

mieux; l'autre, de ceux où ils réussissent le moins.

La broderie est un des arts mécaniques dans lesquels ils excellent; ils font fort bien toute sorte de broderies; mais particulièrement celle d'or et d'argent, soit sur le drap, soit sur la soie, soit sur le cuir. Ils nous passent en cet art, et ils passent même les Turcs, dont nous admirons tant en Europe la couture et la broderie sur le cuir. Leur couture de cuir, comme celle des harnois, entre les autres, est si délicate et si bien faite, qu'on diroit que c'est de la broderie. Leurs seaux de cuir sont aussi fort bien cousus, quoiqu'avec des cordes de mouton assez mal tannées. Le fil d'or et d'argent dont ils se servent, est si beau, qu'on le prendroit pour du trait, lorsqu'il est employé, la soie n'y paroissant pas le moins du monde.

La vaisselle d'émail ou de fayence, comme nous l'appelons, est pareillement une de leurs plus belles manufactures. On en fait dans toute la Perse. La plus belle se fait à Chiras, capitale de la Perside; à Metched, capitale de la Bactriane; à Yesd et à Kirman en Caramanie, et particulièrement dans un bourg de Caramanie, nommé Zorende. La terre de cette fayence est d'émail pur, tant en dedans qu'en dehors, comme la porcelaine de la Chine; elle a le grain tout aussi fin, et

est

est aussi transparente ; ce qui fait que souvent on est si fort trompé à cette porcelaine, qu'on ne sauroit discerner celle de la Chine d'avec celle de Perse. Vous trouverez même quelquefois de cette porcelaine de Perse, qui passe celle de la Chine, tant le vernis en est beau et vif ; ce que j'entends, non pas de la vieille porcelaine de la Chine, mais de la nouvelle. L'an 1666, un ambassadeur de la compagnie hollandoise, nommé Hubert de Layresse, ayant apporté des présens à la cour, d'une quantité de choses de prix, et, entr'autres, cinquante-six pièces de vieille porcelaine de la Chine ; quand le roi vit cette porcelaine, il se mit à rire, demandant avec mépris ce que c'étoit. On dit que les Hollandois mêlent cette porcelaine de Perse avec celle de la Chine, qu'ils transportent en Hollande. Il est certain que les Hollandois ont beaucoup appris en Perse à faire la fayence ; et ils y réussiroient encore mieux qu'ils ne font, s'ils avoient là les eaux aussi pures et l'air aussi sec qu'il est en Perse et à la Chine. Les habiles artisans en cette vaisselle d'émail, attribuent à l'eau la beauté de la couleur, comme je l'ai déjà observé, disant qu'il y a des eaux qui dissolvent la peinture, et la font couler, au-lieu qu'il y a des eaux qui la resserrent et la retiennent sans l'étendre. Les pièces à quoi les potiers persans, qu'on appelle *kachipez* (*kâchy-pèz*) ou *cuiseurs*

de fayence, réussissent le mieux, sont les carreaux d'émail, peints et taillés de mauresques. A la vérité, il ne se peut rien voir de plus vif et de plus éclatant en cette sorte d'ouvrage, ni d'un dessin plus égal et plus fin. La porcelaine de Perse résiste au feu; de sorte que, non-seulement on fait bouillir l'eau dedans, sans qu'elle casse, mais même on en fait des marmites. Elle est si dure encore, qu'on en fait des mortiers à broyer des couleurs, et d'autres matières, et des moules à balle. La matière de ce bel émail est du verre et de fort petits cailloux de rivière broyés très-menu, avec un peu de terre mêlée ensemble, et le tout fort broyé et pilé. On ne fait point de fayence aux Indes; celle qu'on y consume, y est toute portée, ou de la Perse, ou du Japon, ou de la Chine, et des autres royaumes, entre la Chine et le Pegu. On fait un conte, que les potiers de la ville de Yezde, dans la Caramanie, envoyèrent un jour aux potiers d'Ispahan, comme par défi, un vase de porcelaine, qui tenoit douze livres d'eau, et ne pesoit qu'un gros. Les potiers d'Ispahan leur renvoyèrent un vase de même grandeur et même figure, qui ne tenoit qu'un gros d'eau, et pesoit douze livres. Il y a une sorte d'artisans en Perse, dont le métier est de raccommoder la porcelaine et le verre. Ils en rejoignent les pièces, les cousent avec du fil de laiton

très-fin, et passent sur la couture une sorte de craie ou de chaux fort déliée. Un vase ainsi raccommodé tient l'eau comme auparavant.

Les tireurs et les fileurs d'or travaillent fort délicatement ; ils filent un lingot du poids d'un *mescal*, qui est un gros ; long de neuf cents guèzes ou aunes de leur pays, qui ont chacune trente-cinq pouces de roi (*). Leurs outils, de gradations différentes, sont comme nos filières. Ils dévident sur des bobines et sur des tambours, achetant à la monnoie le fil tiré de la grosseur d'une épingle. Leur fil est le plus beau et le mieux couvert qui se puisse imaginer. Tout l'art qu'ils emploient à lui donner cette couleur vive, et qui ne se passe point, c'est de le dorer très-fin et fort épais.

Il faut ranger ensuite la tannerie des cuirs, surtout de celui de chagrin et de toute sorte de maroquin. Il s'en fait une infinité en Perse, qu'on transporte aux Indes, en Turquie, et dans les autres pays à l'entour. Le chagrin se fait de croupe d'âne et d'une graine qu'on appelle en Perse *tochm Casbini* (*toukhm Qazwyny*) ou *graine de Casbin*, laquelle est noire, dure, et

(*) Plus haut, p. 97, notre voyageur a évalué la *guez* trente-quatre pouces. Nous donnerons ci-après, dans les notes du chapitre XIX, quelques détails sur le *mesqâl*. (L-s.)

plus grosse que la graine de moutarde, dont on se sert au défaut de cette graine de Casbin. Un même mot, en persan, signifie *œuf* et *graine*, parce que l'œuf et la graine (1) sont comme une même chose. Le nom de *chagrin*, que nous donnons à ces peaux grenetées, vient assurément du mot persan *sagri*, qui veut dire *croupe* (2). Ils appellent ainsi la croupe de tout animal qui sert de monture, et ils donnent ce nom à cette sorte de cuir, parce qu'il se fait de croupe d'âne, comme je l'ai dit. Les tanneurs courroyent le gros cuir, et le préparent avec la chaux. Ils n'ont point l'usage du tan, au-lieu duquel ils se servent de sel et de noix de galle, et cela suffit, à cause de la sécheresse de l'air de leur pays.

Le tour est encore un des arts mécaniques dans lesquels les Persans réussissent. Ils n'ont pas de métier pour le tour, comme nous en avons. Le leur n'est composé que d'un pivot, auquel ils attachent ce qu'ils veulent tourner. Une bande de cuir, qui fait un double tour à ce pivot, et qu'un

---

(1) Le mot *tukhm* signifie en effet une graine, une semence quelconque, *sperma;* mais on ajoute le mot *murgh*, oiseau, pour désigner un œuf, que les Persans appellent conséquemment *tukhmi murgh*. (L-s.)

(2) *Saghry*, signifie en effet le dos d'une bête de somme, et le cuir préparé avec la peau de cette partie du corps, en outre la peau d'un poisson. (L-s.)

garçon tient à deux mains, tirant tantôt un bout et tantôt l'autre, fait mouvoir la machine et fait tourner la pièce. Mais quand ils veulent tourner de petites pièces, l'ouvrier n'a que faire d'aide; car d'une main il remue le pivot avec un archet, et de l'autre il tient la pièce. Ils ne se servent point de vilebrequin, comme nous faisons, mais de forets grands et petits, qui leur en tiennent lieu, et qu'ils mettent en usage de la même manière que leur instrument pour le tour; c'est un fer plat au bout, finissant en pointe et taillé en côtes pour mieux couper; et emmanché dans un bois rond, chargé de plomb, pour mieux assener, autour duquel ils passent leur archet, fait d'une bande de cuir, laquelle y fait deux tours; ils tiennent ferme ce foret de la main gauche sur la pièce qu'ils veulent percer, et ils le font tourner de la droite. C'est là leur mécanique pour tourner et pour percer. Ils appliquent la lacre fort délicatement, le mouvement violent du tour la fondant, sans qu'il soit besoin de feu; ils l'étendent avec du bois de palmier, se servant de ce bois, parce qu'il est poreux, et avec l'huile ensuite et un morceau de gros drap, ils donnent un lustre admirable à leur ouvrage, qui ne se perd jamais. Cette lacre aussi se conserve toujours sans s'écailler. Ils font, entr'autres choses, des berceaux d'enfant parfaitement bien. Ils tournent les métaux

aussi-bien que le bois. Mais il s'en faut pourtant beaucoup que leurs artisans en ce métier n'aient l'habileté des nôtres. L'on a porté diverses fois en Perse et aux Indes de ces merveilleux ouvrages d'ivoire, tournés avec une extraordinaire délicatesse; mais parce qu'ils étoient de nul usage, et propres seulement à faire admirer l'adresse de l'ouvrier, on n'y en faisoit aucun compte. Les Orientaux ne sont pas assez délicats pour appliquer leur esprit à cette industrie que nous y admirons; au contraire, ils en font très-peu de cas, à cause de l'inutilité de l'ouvrage. Au reste, les tourneurs persans ne savent point faire le tour de l'ovale. C'est une figure qui leur est inconnue dans la pratique.

Après les tourneurs, je mets les taillandiers et les étameurs, qui travaillent en ce pays-là avec une grande industrie, tant au marteau et à la lime, qu'au tour. Nos grossiers en argent ne font pas mieux que ces taillandiers; ce qui vient, je crois, de ce que la vaisselle de table et leur batterie de cuisine est communément faite de cuivre. Ils ne se servent point de fer, ni de laiton, ni d'étaim dans leurs ustensiles de cuisine, qui sont tous de cuivre étamé. Ils font l'étamure fine, blanche et belle comme de l'argent. L'étaim d'Angleterre n'est point si beau. Il est vrai qu'il faut tous les six, ou tous les huit mois

recommencer à l'étamer ; mais aussi cela se fait extrêmement vîte et à très-bon marché, une assiette ne coûtant qu'un sol à étamer dedans et dehors, et le reste à proportion. Ils s'y prennent tout autrement que nous ne faisons. Ils font premièrement bouillir la vaisselle dans de la soude grise, et après ils la donnent à écurer avec du sable à l'apprenti; ce qu'il fait avec les pieds nuds, se mettant droit dessus, et tournant la vaisselle deçà et delà, jusqu'à ce qu'elle soit bien écurée ; ensuite ils la font échauffer sur un feu clair de charbon, mettant le côté creux contre le feu ; et lorsqu'elle commence à rougir, l'ouvrier prend d'une main la pièce avec des tenailles, et de l'autre un peu de coton bien battu et fin, qu'il trempe dans le sel ammoniac, et en frotte bien la pièce. Cela fait, il prend un petit lingot d'étaim fin, et le presse contre la pièce, afin de le faire fondre dessus, et il étend l'étaim par-tout avec son coton couvert de sel ammoniac ; et quand la pièce est étamée, il la jette dans l'eau froide, d'où vous la voyez tirer blanche et vive comme de l'argent bruni. Le sel ammoniac dont ils se servent à l'étamure, est purifié sur le feu avec de l'eau qu'on fait toute évaporer jusqu'à ce que le sel soit réduit en poudre. Ils ont une particulière dextérité à ce métier-là ; et cette vaisselle de cuivre étamé a cet avantage sur la nôtre, qu'elle est plus légère,

qu'elle ne fond point et ne se bosselle point. Les Persans ont du cuivre dans leur pays, comme je l'ai observé ; mais ils ne l'estiment pas tant que celui du Japon (*), ni que celui de Suède. J'oubliois à dire qu'ils tirent l'étaim des Indes. Pour ce qui est des lampes, des chandeliers et des autres pièces de fonte, les ouvriers persans les tournent sur deux poupées avec une courroie.

Les armuriers font fort bien les armes, sur-tout les arcs et les épées. Les arcs de Perse sont les plus beaux et les plus estimés de tout l'Orient. La matière est de bois et de corne mis l'un sur l'autre, et couverts de nerfs, et par-dessus d'une peau d'arbre très-lice et unie ; on le peint ensuite, et on lui donne le vernis ; ce qu'ils savent faire admirablement, car on se mire dans ces arcs-là, et l'on ne sauroit voir de plus vive couleur. La bonté d'un arc consiste, comme on le dit en Perse, en ce que d'abord il soit rude à bander, jusqu'à ce que la flèche soit à moitié dessus, et qu'ensuite il soit mou et aisé, jusqu'à ce que le bout de la flèche soit entré dans la corde. Les cordes d'arc sont de soie retorse, de la grosseur d'un bout-d'aîle. Les carquois sont faits de cuir, brodés d'or

(*) On sait que le cuivre forme un des principaux articles d'exportation du Japon. Voyez le *Voyage de Thunberg*, tom. II, pag. 95 et suivantes de l'édit. *in*-4.° (L-s.)

ou de soie. Leurs sabres sont d'un fort beau damasquin, inimitable en nos pays, à cause, comme je crois, que notre acier n'est pas plein de veines comme celui des Indes, dont ils se servent le plus communément. Ils ont chez eux de l'acier abondamment, mais ils l'estiment moins que celui-là, et le nôtre moins encore que le leur. Cependant leur acier est aigre et fort aisé à casser. Ils forgent leurs lames à froid; et pour leur donner l'eau, ils les frottent de suif, d'huile ou de beurre, afin d'empêcher qu'elles ne se cassent, puis ils les trempent avec le vinaigre, la couperose ou le vitriol, qui, étant corrosif, fait paroître ces raies ou veines, qu'on appelle *damasquin*, et c'est là ce qu'on appelle aussi *acier de Damas*, parce que cette ville étoit l'endroit le plus célèbre pour la fabrique de ces belles lames de sabre qu'on y faisoit de l'acier qui s'y transportoit des Indes par la mer Rouge, dans les siècles passés. Les Persans font fort bien aussi les canons des armes à feu, auxquels ils donnent le damasquin comme aux lames; mais ils les font fort pesans, et ne sauroient les faire autrement. Ils les percent et les nétoient à la roue comme nous faisons, et les forgent et les percent si bien, qu'ils ne crèvent presque jamais. Il les font également forts et épais tout du long, disant que la bouche du canon étant foible, le feu la fait trembler, et que la balle participe de

ce mouvement chancelant. Cela fait que si leurs canons sont plus épais, aussi ils tirent plus loin et plus droit. Ils soudent la culasse au feu, n'en voulant point à vis, disant pour raison qu'une culasse à vis, entrant sans force, l'impétuosité de la poudre la peut jeter dehors, et qu'on ne peut s'y assurer. Ils ne savent point bien faire les ressorts ou les batteries; celles qu'ils mettent à leurs armes à feu sont fort différentes des nôtres, car elles n'ont point de platine. Le bassinet est attaché solidement, étant tout d'une pièce avec le canon. La serpentine joue par une petite branche de fer, mal limée, qui sort du dedans du mousquet, et joue à rebours, c'est-à-dire, non de devers la crosse sur le bassinet, mais tout au contraire. Le bassinet n'est pas plus grand d'ordinaire que le petit ongle, sans chien ou couvercle, et la plupart des bassinets sont taillés dedans comme une lime, afin que l'amorce y tienne mieux. Ils ne savent point monter les armes, et n'y observent point les règles de la statique; car ils font la crosse petite et légère; ce qui fait que leurs arquebuses sont légères de la culasse, et pesantes de la volée.

Les autres ouvriers en fer et en acier entendent aussi fort bien leur métier; ils forgent le fer et l'acier froid, et ils y réussissent fort bien à l'égard de plusieurs sortes de pièces et d'outils, comme,

entr'autres, des platines de fer, dont ils se servent à cuire cette sorte de pain, qu'ils appellent *lavatché*, qui n'est pas plus épais qu'un parchemin, et des fours de campagne, qui sont deux demi-cônes ou demi-sphères tronquées ou coupées par le haut, qu'on attache ensemble avec de gros crochets de fer. Le diamètre en est de deux pieds et demi, et la hauteur de trois et demi à quatre pieds. Il sort de ces cônes, au-dedans, plusieurs gros clous, de trois à quatre doigts de long, et d'égale grosseur, avec des têtes plates, larges comme un demi-écu. Lorsqu'on se veut servir de ces fours, on enduit ces deux pièces d'argile, dedans et dehors, en la faisant tenir par ces têtes de clouds, et on en fait comme un corps de muraille, contre laquelle on applique le pain; ces fours s'appellent *tendour* (*), comme les fours communs, qui sont de même figure, et qui sont

(*) On prononce aussi *tundoùr*; ce mot est commun aux Persans et aux Turks, et paroit être, comme l'observe très-bien M. de Mouradja (tome IV, page 174 du *Tableau de l'Empire ottoman*), la corruption de *tennoùr*; mais ce savant se trompe, en regardant ce dernier mot comme un composé persan, et en le traduisant *chauffe-corps*. *Nour* signifie, en arabe, la lumière, et non la chaleur. *Tennour*, d'où est dérivé, par corruption, le mot *tandoùr*, est un four, dans lequel on fait cuire le pain et la viande. Les Egyptiens, suivant âl-Maqryzy, donnoient ce nom à des lampes immenses, garnies de plusieurs milliers de *becs*, lesquelles ne pouvoient être introduites dans la mosquée à laquelle elles étoient destinées, que par une ouverture pratiquée exprès dans le mur de l'édifice. Le *tendoùr* des Turks est un

faits en terre, et ressemblent à des fosses, où l'on applique aussi le pain contre les côtés, tout à l'entour, et où il tient aisément, n'étant épais que d'un doigt ou environ. Quand on veut emporter ces fours, l'on en rompt le mur d'argile, et l'on en charge les deux demi-cônes sur un cheval, une pièce d'un côté et une pièce de l'autre. Les pièces de fer et d'acier que les ouvriers font encore le mieux, sont, entr'autres, les scies, qu'ils font d'acier, unies et polies comme une glace de miroir; les rasoirs qui sont une fois plus petits que les nôtres, quoiqu'aussi épais par le bout, et qui rasent à merveille; les ciseaux, qu'ils font autrement que nous, car les lames des leurs sont creuses dedans comme des gouttières; et ils disent qu'étant faites ainsi, le tranchant des deux lames se joint et se presse mieux. Les miroirs sont ronds presque tous et convexes; quelques-uns sont concaves, de même que les miroirs ardens. Comme l'air est fort sec en Perse, suivant que je l'ai observé plusieurs fois, le poliment de ces miroirs ne se passe point, et ils ne prennent jamais la rouille. On se sert aussi de miroirs de

---

meuble d'hiver, qui remplace nos cheminées. Il consiste en un vaste réchaud, couvert d'un riche tapis, et placé auprès du sopha sur lequel les femmes s'asseient, ou du moins s'accroupissent. Cet usage leur cause des infirmités, dont les suites souvent sont bien douloureuses. (L-s.)

verre en Orient, et même en quantité, quoiqu'incomparablement moins que de miroirs de métal, et cela pour deux raisons : l'une, que ces miroirs de métal sont plus durables, et ne se cassent point en tombant; l'autre, que quand les miroirs de verre se sont détamés, on ne peut plus s'en servir, l'étamure du verre étant inconnue en tout l'Orient, et l'étaim qui est au dos des glaces s'y perdant plus aisément qu'en Europe, chose qui arrive en Perse, à cause de la grande sécheresse de l'air; et aux Indes, au contraire, à cause de sa grande humidité. L'on n'a l'usage des miroirs de verre en ces pays orientaux, que depuis le commerce que les Européens y font. Il faut remarquer qu'ils polissent leur métal avec l'émeri fin, broyé, et mis en poudre impalpable, n'ayant point de tripoli de Venise, ou en ayant si peu, qu'on peut dire qu'il n'est pas en usage chez eux.

Les autres arts mécaniques que les Persans exercent encore assez bien, sont les suivans : l'art des feux d'artifices, en quoi ils ont des ouvriers aussi bons, et peut-être meilleurs qu'en aucune partie du monde.

L'art des bouchers, lesquels habillent leurs viandes fort proprement. Les Persans croient que ce métier rend souillés ceux qui l'exercent, à cause du sang qu'ils manient. Cependant les bouchers sont répandus deçà et delà dans toutes

les rues des villes, et non pas ramassés dans des boucheries, comme dans nos pays. Lorsque les bouchers veulent tuer une bête, ils la mènent dans un coin, proche leur boutique, où ils font une petite fosse, pour recevoir le sang, et ensuite ils jettent la bête contre terre; ils lui tournent la gorge du côté de la Mecque, et s'y tournant aussi eux-mêmes, ils l'égorgent d'un couteau qui ne sert jamais qu'à cela, tant pour l'avoir plus net, que pour éviter le risque que ce couteau ne coupât quelque chose défendue, ou ne touchât celle qui seroit souillée. Le soir, en fermant leur boutique, ils frottent de sel le billot où ils découpent la chair, de peur que les chiens ne le lèchent; ce qui le rendroit impur.

L'art des lapidaires, qui entendent assez bien la taille des pierres tendres et la gravure de ces sortes de pierres. Les lapidaires persans font leur roue de deux parties d'émeri et d'une de laque, et ils trouvent qu'il y a beaucoup d'art à faire les roues; car il faut pétrir extrêmement bien cette composition, et lui donner le feu dans un degré si juste, que la viscosité qu'ils appellent *chiré* (*); c'est-à-dire *lait* ou *crême*, ne se brûle point. Ils tournent ces roues emmanchées sur un mandrin

(*) Lisez *chyr*, mot persan qui désigne en même-temps *du lait* et *un lion*. (L-s.)

rond, avec un archet qu'ils tiennent d'une main, et la pierre de l'autre, contre la roue. Il est difficile de faire de cette manière un biseau bien droit, mais, en revanche la taille est facile et à peu de frais. Lorsqu'ils veulent polir la pierre, ils mettent en la place de cette roue une autre roue faite de saule rouge, sur laquelle ils jettent de l'étaim calciné ou du tripoli. Les graveurs des cachets se servent de l'archet et d'une fort petite roue de cuivre avec l'émeri. Ils ont de l'émeri de Perse et de l'émeri des Indes, qui est de différentes natures, en ce que celui des Indes coupe mieux, plus il est fin et délié; ce qui est le contraire de l'autre.

L'art des teinturiers, lequel paroît plus avancé en Perse qu'en Europe, puisque les couleurs y ont beaucoup plus de corps et d'éclat, et qu'elles ne passent pas si-tôt; mais c'est moins à leur art qu'il en faut donner la gloire, qu'à leur air et à leur climat, qui, étant sec et pur, produit cette vivacité de couleurs, comme aussi à la force des ingrédiens de la teinture, qui, croissant la plupart dans le pays, sont employés tout frais et pleins de leur suc. Leurs couleurs de teinture et de peinture sont le *bol* ou la *terre rouge*, le *rounat*, qui est l'*oppoponax*, deux ingrédiens qui sont abondans en Perse, le bois de Brésil, qu'on leur apporte d'Europe, le bois de Japon, et l'indigo

qu'ils tirent des Indes. Ils emploient de plus pour la teinture, plusieurs herbes et plusieurs simples de leur terroir, des gommes et des écorces d'arbres et de fruits, comme de noix et de grenade, et le jus de citron, le lapis lazuly, qu'ils appellent *lagsverd* (*), d'où nous avons fait le mot d'azur, se prend dans leur voisinage, au pays des Yusbecs, mais la Perse en est le magasin général.

L'art des barbiers, et pour celui-ci ils l'ont en perfection. Ils rasent avec une légèreté de main admirable; on ne les sent presque pas, et sur-tout quand ils rasent la tête. Ils commencent par le sommet, et tirent leur rasoir en bas, comme s'ils ne faisoient que passer. On a la tête rasée en un moment; mais avant que d'y mettre le rasoir, ils sont long-temps à la frotter avec les mains, puis ils la mouillent, et c'est, à mon avis, cette longue friction qui facilite la tonsure, de manière qu'on ne la sent presque pas. Ils ne se servent point d'eau chaude pour raser, mais de froide, ni ne mettent jamais de bassin sous le menton. Leur

(*) *Lajeverd* ou *ladjeverd;* le lapis lazuly véritable ne se trouve que dans les montagnes de ce canton de la Tatarie, nommé Bukharie, qui s'étend à l'est de la mer Caspienne, particulièrement vers Balkh et Badakhchân. Voyez la Cosmographie d'Aboûl-Fédâ, table du *Mâoûârâ âlnahr;* celle d'Al-bâkoûy, tom. II, pag. 472 et 473 des *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque impériale.* (L-s.)

bassin

bassin est une tasse, pas si grande qu'un godet de perroquet; ils y prennent de l'eau, dont ils se mouillent les mains, et puis ils en mouillent le visage. Ils sont aussi fort propres dans leur métier; car, en rasant la tête, ils font tomber tout le poil en un endroit. Ils essuient le rasoir sur le poil qui reste à raser, et ainsi ils ne mettent jamais de linge à essuyer sur l'épaule, ni n'essuient leur rasoir autrement qu'avec le doigt. Je suis persuadé que la chaleur et la sécheresse de l'air contribuent beaucoup à la facilité que les barbiers ont à raser. C'est la coutume, quand la barbe est faite, de couper aussi les ongles tant des mains que des pieds; ce qu'ils font, non pas avec des ciseaux, mais avec un fer tranchant, comme cet instrument que les chirurgiens appellent un déchaussoir. Puis ils détirent les doigts et les bras, et manient la tête et le corps, et sur-tout les épaules, comme pour voir si tout est à sa place, de quoi on sent beaucoup de soulagement et de plaisir. Ces barbiers vont tous les matins chez leurs pratiques, présenter le miroir, qui est d'ordinaire rond, de quatre pouces de diamètre, avec un manche. On ne leur donne rien pour cela; mais lorsqu'ils rasent et font la tête, on leur donne trois ou quatre sols. Ceux qui en donnent cinq, paient en grands seigneurs.

L'art des faiseurs d'écritoires; ils font leurs

écritoires ordinaires, longues de six pouces, hautes et larges de deux pouces, et épaisses d'un teston, une pièce dans l'autre, en forme de tiroir. Ils les font sur un moule de fer, avec des feuilles de papier qu'on colle l'une sur l'autre, en passant de la graisse de mouton sur la dernière, et un vernis par-dessus, qui résiste à l'eau, et qui est admirable. Le dedans de l'écritoire est garni de cuir; cela fait un corps solide et dur, autant et plus que du bois. La colle dont les Persans se servent, n'est pas faite de farine, mais d'une racine pulvérisée, qu'il appellent *serichon* (*), qu'on broie entre des meules, comme on fait le bled, mais pas plus fine que de la sciure de bois. On la détrempe dans l'eau froide, où elle s'enfle aussi-tôt, et elle tient merveilleusement fort.

L'art des tailleurs, qui travaillent fort proprement, et taillent les habits si justes, qu'ils ne font pas un pli sur le corps. Pour la couture, ils nous passent assurément. On n'en sauroit faire de plus fine ni de plus égale. Ils ne cousent guères en dehors, comme nous faisons. Leur couture est toujours en dedans, et la plus ordinaire est ce que nous appelons *arrière-point*. Ils font des

(*) Ou *sérych;* ce mot désigne à-la-fois la plante que nous nommons asphadele, avec laquelle on fait de la colle et la colle même. (L-s.)

tapis, des carreaux, des portières et d'autres meubles de feutre, en compartimens et à la mosaïque, qui représentent tout ce qu'ils veulent. Cela est si proprement cousu, qu'on diroit que les figures sont peintes, au-lieu que ce ne sont que des pièces de rapport. La couture n'y paroît pas, de si près qu'on y regarde, tant la rentraiture en est fine.

Voilà les arts et métiers que les Persans font assez bien; ceux auxquels ils réussissent mal sont les suivans :

La Verrerie. Il y a des verreries dans toute la Perse; mais le verre est la plupart pailleux, plein de vessies et de bulles, et grisâtre; ce qui vient, sans doute, de ce que leur feu ne dure que trois ou quatre jours, et que leur *dereminé*, comme ils l'appellent, qui est une sorte de bruyère, dont ils se servent pour le faire, ne prend pas tant de chaleur que la nôtre. Le verre de Chiras est le plus fin du pays; celui d'Ispahan, au contraire, est le plus laid, parce que ce n'est que du verre refondu. On le fait au printemps communément. Ils ne savent point étamer le verre, comme je l'ai observé (p. 141); ce qui fait que leurs miroirs de verre sont apportés de Venise, comme aussi leurs glaces de châssis et leurs belles bouteilles à prendre du tabac. Au reste, l'art de faire le verre a été porté en Perse, il n'y a pas quatre-vingts ans. Un Italien,

nécessiteux et avare, l'enseigna à Chiras, pour cinquante écus. Si je n'avois été bien informé de la chose, j'aurois cru qu'ils devoient aux Portugais la connoissance d'un art si noble et si utile. Je ne dois pas oublier qu'ils ont en Perse l'art de recoudre le verre fort adroitement, comme je l'ai touché ci-dessus; car, pourvu que les morceaux ne soient pas plus petits que l'ongle, ils les cousent ensemble avec du fil d'archal, et passent par-dessus la couture du blanc de plomb ou de la chaux calcinée, avec du blanc d'œuf; ce qui fait que l'eau ne sauroit du tout passer au travers. Entre leurs sentences, il y en a une pieuse qui est prise de l'industrie dont je parle. *Le verre rompu se remet en son entier, combien plus l'homme peut-il être rétabli dans le sien, après que la mort l'a mis en pièces.*

La papeterie, qui s'exerce fort grossièrement en Perse; ce qui vient de ce qu'ils ne se servent que de toile de coton, dont la plupart est teinte et peinte : aussi leur papier est grisâtre, sale, étoffeux et sans consistance. Ils se servent beaucoup de celui d'Europe, après l'avoir apprêté; mais ils en tirent de la Petite-Tartarie, qu'ils estiment davantage. L'apprêt de leur papier se fait en passant du savon dessus, et le lissant ensuite avec un verre; ce qui se fait, afin que leur encre coule mieux.

La bahuterie, qui est aussi fort grossière et mal faite. Leurs coffres, qui sont portés sur quatre pieds de bois blanc, sont fort légers, couverts de peaux noires dedans et dehors. Le devant orné de figures faites de cuir de couleurs. On les met dans des sacs de poil de chèvre, dont le bas est garni de cuir; et on les charge commodément sur des chevaux. Tous leurs coffres sont à cadenas, n'ayant pas l'usage des serrures, comme je l'ai dit.

Les relieurs travaillent fort mal aussi; et ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'ils ne sauroient faire la couverture tout d'une pièce. Ils la font de deux pièces qu'ils collent sur le dos, lequel est toujours plat, ne le sachant pas faire rond; et quoiqu'ils collent ces pièces fort proprement, la collure ne laisse pas de paroître avec le temps.

Le savon de Perse est fait avec de la graisse de mouton et de la cendre d'herbes fortes. Il est mou et ne blanchit pas bien, mais il est à fort vil prix. Les Persans en font venir de Turquie, et particulièrement d'Alep; où se fait le meilleur de tout l'Orient, et peut-être de tout le monde, étant blanc, fin et ferme, beaucoup plus que celui que nous avons en Europe; ce qu'il faut rapporter, entr'autres, à la bonté de la cendre d'Alep, où toute l'Europe va s'en pourvoir pour faire le savon. Cette cendre est faite d'une certaine herbe

forte qui croît dans les déserts et les lieux sablonneux et secs. On s'en sert en Syrie et en Egypte à faire le feu des bains. La cendre est la matière du savon, avec la chaux et l'huile d'olive, qui est aussi fort bonne et en abondance à Alep. Le savon de Perse ne se fait pas avec l'huile, mais avec la graisse de bœuf, de mouton et de chèvre. Il s'en faut beaucoup qu'on n'emploie autant de savon en Perse qu'on fait en Europe; ce qui vient de plusieurs raisons, et, entr'autres, de ce que la plupart du linge est de couleur et fait de soie, comme les chemises, les caleçons, les mouchoirs, de ce qu'il n'y a que de la toile de coton en Perse, laquelle se blanchit à l'eau froide, et de ce que l'air et le soleil avec l'eau froide font le blanchissage, sans beaucoup de savon et sans grande peine. On frotte un peu le linge, puis on l'étend sur l'herbe, et on l'arrose durant trois ou quatre heures, de quart-d'heure à autre, plus ou moins, selon que le soleil est ardent; ce qui le rend plus blanc que la neige. J'ai gardé dix ans durant du linge blanchi aux Indes, à l'eau froide et sans savon; mais en mettant notre linge auprès, je trouvois que nous n'avions en Europe que du blanc obscur et grisâtre en comparaison. Cependant on doit juger combien il devoit avoir perdu de sa blancheur pendant dix ans qu'il avoit été dans le coffre.

L'orfévrerie, cet art si répandu et si curieux, est fort mal entendu des Persans. Ils ne savent point émailler du tout, et sont encore plus éloignés de peindre en émail. Ce qu'ils font le mieux, c'est le filagrame. Ils gravent passablement, et leur principale gravure est en relief. Ils mettent assez bien les pierres en œuvre; et c'est ce qu'ils font le moins mal en ce métier.

Pour l'horlogerie, l'art en est encore inconnu aux Persans. Lorsque j'étois dans leur pays, ils n'avoient que trois ou quatre horlogers venus d'Europe. J'en attribue la cause, à ce que demeurant dans un climat où les jours ne sont pas si inégaux que dans les nôtres, et où l'air est toujours serein, ils voient au soleil, à peu près, l'heure qu'il est, sans dépendre des horloges. Ils ne se servent point non plus de cadrans solaires.

CHAPITRE XVIII.

Des Manufactures.

Après avoir traité des arts mécaniques des Persans, il faut parler tout de suite de leurs manufactures. Ils en ont de fort bonnes et fort belles en coton, en poil de chèvre, en poil de chameau, en laine, et particulièrement en soie. Comme la soie est une matière abondante

et commune en Perse, les Persans se sont particulièrement exercés à la bien travailler, et c'est à quoi ils réüssissent le mieux, et en quoi ils ont les plus considérables manufactures de leurs pays. Leurs ouvriers ont l'invention des moulins, des fuseaux et des tours pour dévider la soie, à-peu-près comme nous. Ils conservent la soie grasse, comme on parle, c'est-à-dire crue et non préparée, la tenant en des lieux humides, que même ils arrosent quelquefois, pour entretenir le poids de la soie, parce que c'est au poids qu'on la vend, et par la même raison, ils gardent celle qui est dévidée en des sacs de cuir. Je ne parlerai point d'une infinité de sortes d'étoffes de soie pure, taffetas, tabis, satins, gros de Tours, turbans, ceintures, mouchoirs, ni des étoffes de soie avec du coton, ou avec du poil de chameau ou de chèvre, qui se font dans toute la Perse. Je ne parlerai que de leur brocard. Ils appellent le brocard, *zerbafe* (1), c'est-à-dire *tissure d'or*. Il y a le simple, qui est de cent sortes; le double, qu'on appelle d'*ouroye* (*doù roùy*), c'est-à-dire *à deux faces*, parce qu'il n'a point d'envers, et le *machmely zerbafe* (2) ou *velours d'or*. On fait des brocards

(1) Lisez *zerbâfi*, mot composé de *zer* (or), et de *bâfi*, impératif de *bâfien*, tisser. (L-s.)

(2) Lisez *mahhméli zerbafi*; on nomme *mahhmel*, l'étoffe soie

d'or qui valent jusqu'à cinquante tomans la gueze ou aune, laquelle étant de deux pieds demi-quart de notre mesure (*), c'est environ trente écus le pouce, ou onze cents écus l'aune que cela revient. Il ne se fait point d'étoffe si chère par-tout le monde. Cinq ou six hommes à-la-fois sont employés au métier où on fait cette riche étoffe, et il y a jusqu'à vingt-quatre ou trente navettes différentes à faire passer, au-lieu que d'ordinaire il n'y en a que deux. Malgré le prix incroyable de ce précieux brocard, les ouvriers qui y travaillent ne gagnent que quinze à seize sols par jour, et n'en peuvent faire que l'épaisseur d'une pièce de trente sols. Ces brocards si chers se mettent en rideaux et portières, dont l'usage est universel, et qui sont un des plus ordinaires meubles d'un logis et en carreaux. Le velours d'or qu'on fait en Perse est très-beau, sur-tout le frisé. Ce qu'il y a d'admirable en ces belles étoffes, c'est qu'on n'en voit jamais la fin, pour ainsi dire, et que l'or et l'argent ne passent point tant que l'étoffe dure, conservant toujours son éclat et sa couleur. Il est vrai que l'argent s'obscurcit à la longue, au bout de vingt ou trente ans de service; mais encore

---

et or, fabriquée dans la citadelle du Caire, que le grand-seigneur envoie chaque année à la Mekke, pour revêtir les murailles extérieures de la Ka'bah. (L-s.)

(*) Voyez plus bas, page 176. (L-s.)

alors il ne passe et il ne tombe point; ce que je crois qu'il faut autant imputer à la bonté de l'air qu'à la perfection de l'ouvrage. Les plus beaux métiers de ces étoffes sont à Yesde, à Cachan et aussi à Ispahan. Ceux des tapis sont dans la province de Kirman, et particulièrement à Sistan. Ce sont ces tapis que nous appelons communément en Europe, *tapis de Turquie*, à cause que c'est par la Turquie qu'ils y venoient, avant qu'on négociât en Perse par le grand Océan. La manière des Persans, pour connoître la bonté des tapis, et pour en faire le prix, est de mettre le pouce sur le bord de la pièce, et de compter combien il y a de fils en un pouce; car plus il y en a et plus la pièce vaut. Le plus qu'on trouve de fils en un pouce, est au nombre de quatorze ou quinze.

Les étoffes de poils de chameaux se font particulièrement à Yesde et à Kirman, dans la Caramanie. Ils appellent cette laine de chameau *teftik* et aussi *kourk* (*); elle est bien fine et presque comme du castor, molle et douce à la main parfaitement; mais on n'en sauroit rien faire de ferme, ni qui ait du corps. Il se fait aussi en ces villes des camelots, des étamines, des droguets, soie et laine. On fait au pays de Mougan, les

(*) *Kourk* ou *kurk*, en turk, signifie une pelice garnie d'une fourrure quelconque. Je ne connois pas le mot *teftik*. (L. s.)

grosses serges et épaisses qui sont pour les gens du commun.

Les meilleures étoffes de poils de chèvre se font en Hyrcanie; elles ressemblent au bouracan; mais les plus fines se font le long du golfe Persique à Dourak. C'est de-là que viennent ces sortes de mantes, qu'on appelle *habbé* (*a'bá*), qui sont des soutanes, dont les manches ne sont pas plus grandes que celles de hoquetons, et qui sont d'une pièce sans couture en aucun endroit. On en trouve de très-fines; elles sont communément à bandes rayées.

Les Persans ne savent point faire le drap, mais ils font des feutres très-fins et très-légers, qui sont plus chauds que le drap, et qui résistent mieux à la pluie. Ils en foulent la laine, comme font les chapeliers. L'on en fait les manteaux de pluie pour les gens du commun. L'on s'en sert au-lieu de toile cirée. L'on en couvre les planchers, soit par-dessus les tapis, pour y être plus mollement, soit par-dessous, pour les conserver contre l'humidité.

Ils font aussi de la toile de coton à très-bon marché; mais ils n'en font pas de fine, parce qu'ils la tirent des Indes à meilleur prix qu'ils ne la pourroient faire. Ils appellent cette toile *kerbaz*, comme qui diroit *tissure d'âne*, ou *pour*

âne (*), mot d'où est venu apparemment celui de *carbasson* et de *carbasus*, dont les Grecs et les Latins se servent pour signifier de grosse toile. Ils savent aussi peindre la toile, mais non pas si bien qu'aux Indes, parce qu'ils tirent de ces pays-là les plus belles toiles peintes à si bon marché, qu'ils ne gagneroient rien à se perfectionner dans cette manufacture. Un ouvrage auquel ils réussissent fort bien, c'est d'imprimer d'or et d'argent la toile, le taffetas et le satin; ce qu'ils font avec des moules. Ils représentent dessus tout ce qu'on veut, lettres, fleurs, figures; et ils le font si bien, qu'on diroit que c'est de la broderie d'or ou d'argent. Ils impriment avec de l'eau de gomme.

Ils font fort bien encore les nattes et les paniers d'osier qu'on porte au bras, qui se plient et roulent. On ne peut voir de plus fines et de

(*) J'ai quelques doutes sur la justesse de l'étymologie indiquée ici par Chardin. Il ne l'a hasardée, je crois, que d'après une prononciation vicieuse, qui lui a fait confondre la première syllabe du mot *kerbâs* avec *kher*, qui signifie en effet un âne. Le mot *kerbâs* ou *kerpâs* est le même que *kârpâçam* en samskrit, habit de coton; il est du grand nombre de ceux que le latin a empruntés de la langue sacrée de l'Inde, et il désigne dans les deux langues une étoffe de coton fine et blanche, dont les Anciens faisoient des tuniques, et qu'ils appeloient *carbassus*. Pline donne ce nom à une toile de lin d'une étonnante finesse; une espèce de batiste, selon le P. Hardouin, fabriquée, pour la première fois, en Espagne. *Histor. natur.*, lib. XIX, cap. II. (L-s.)

plus belles nattes que les leurs. La meilleure manufacture en est à Sistan, parce que c'est là où les joncs s'apportent premièrement. Ces joncs croissent en des marais proche le Tigre et l'Euphrate.

CHAPITRE XIX.

Du Commerce ou du Négoce, où il est traité aussi des Poids, des Mesures et de la Monnoie.

Le négoce est une profession très-honorable en Orient, comme étant la meilleure de toutes celles qui ont quelque stabilité, et dont le sort n'est pas si exposé au changement. Il ne s'en faut pas étonner, car cela ne sauroit être autrement dans des Etats, où d'un côté il n'y a point de droit de noblesse, et par conséquent que très-peu d'autorité attachée à la naissance, et où, d'un autre côté, la nature du gouvernement étant tout-à-fait despotique et arbitraire, l'autorité, qui est attachée aux charges et aux emplois, ne sauroit durer plus long-temps que les emplois même, qui sont précaires et s'ôtent pour la moindre chose. Cela fait qu'on estime fort le négoce en cette partie du monde, comme un état durable et indépendant. Une autre raison qui fait qu'on le considère, c'est que les plus grands seigneurs

l'exercent, et les rois même (*). Ils ont leurs commis comme les marchands, et sous le même nom. Ils ont, la plupart, leurs navires de marchandises et leurs magasins. Le roi de Perse, par exemple, vend et envoie vendre aux pays voisins de la soie, des brocards et autres riches étoffes, des tapis et des pierreries. Le nom de marchand en Orient, est un nom de grand respect, qui ne se donne pas aux gens qui tiennent boutique, ou qui trafiquent de menues denrées, ni à ceux qui n'ont point de commerce hors du royaume; on ne le donne qu'à ceux qui ont des commis ou facteurs dans les pays les plus éloignés; et ces gens sont quelquefois élevés aux plus hautes charges, et d'ordinaire on en prend pour les ambassades. Il y a des marchands en Perse qui ont des commis par-tout le monde; et ces commis, quand ils sont de retour, servent leur maître avec la sujétion des valets, se tenant debout en leur présence, et

(*) Chardin reproduit ici avec de nouvelles preuves, une assertion consignée dans les premières phrases de son ouvrage (voyez tom. I.er, pag. 1.ere). Cette assertion, dont nous nous plaisons à reconnoître toute la justesse, étoit d'une haute importance à l'époque où le plus ridicule et le plus impolitique des préjugés pesoit sur une des classes les plus précieuses de toute société bien organisée; on se plaisoit à confondre le négociant, dont les vastes et utiles opérations enrichissent sa patrie et multiplient les jouissances de ses concitoyens, avec le timide marchand, dont les vues et les connoissances ne s'étendent pas au-delà des murs de sa boutique, ou de la ville où il végète. (L-s.)

les servant à table, quoiqu'il y ait de ces commis riches de soixante à quatre-vingt mille écus. Aux Indes, la chose est encore plus avantageuse pour le négoce; car, quoique ceux qui en font profession, soient en bien plus grand nombre qu'en Perse, il ne laisse pas d'y être plus respecté. Ce respect vient encore, outre les raisons alléguées, de ce qu'en Orient les négocians sont des gens sacrés à qui on ne touche jamais, même durant la guerre, eux et leurs effets passant libres au milieu des armées. C'est à leur égard sur-tout, que la sûreté des chemins est si grande en toute l'Asie, et particulièrement en Perse. Le nom de marchand, en persan, est *saudaguer*, qui signifie *faiseur de profit.*

Ces marchands orientaux font tout-à-fait le négoce à la grandeur; car, outre qu'ils envoient leurs commis par-tout, sans sortir du lieu de leur séjour, où ils se tiennent comme au cœur de leurs grandes affaires, ils n'en traitent point eux-mêmes directement. Il n'y a point de bourse ou de place de change dans les villes. Le négoce se fait par courtiers, et ces gens sont les plus adroits, les plus dissimulés, les plus souples, complaisans et endurans, et les plus intrigans hommes de la société, ayant la langue bien pendue, et étant insinuans au-delà de ce qu'on sauroit croire. On

les appelle *delal* (*), comme qui diroit *grands parleurs*, terme qui étant le contraire de *lal* (*lâl*), qui signifie *muet;* les Mahométans disent en commun proverbe, par allusion au nom de ces gens, qu'au dernier jour, *delal lal*, les *courtiers* ou *parleurs* seront muets, pour dire qu'ils ne pourront s'excuser. C'est quelque chose de curieux de voir comment ils font les marchés. Après avoir bien raisonné et discouru en présence du vendeur, et d'ordinaire dans sa maison, ils font le prix avec les doigts. Ils se tiennent par la main droite, couverte de leur manteau ou de leur mouchoir, et s'entre-parlent de cette façon. Le doigt étendu vaut dix, le doigt plié cinq, le bout du doigt un, la main entière cent, la main pliée mille. Ils marquent ainsi livres, sols et deniers, en se maniant la main. Pendant qu'ils traitent, ils ont le visage rassis et immobile, à un point qu'il est impossible d'y connoître aucunement, ni ce qu'ils pensent, ni ce qu'ils disent.

Cependant les Mahométans ne sont pas les plus grands marchands de l'Asie, quoiqu'ils y soient répandus presque par-tout, et que leur religion domine dans les Etats qui en font la plus

(*) *Dellâl;* ce mot est arabe, et signifie littéralement guide, conducteur dans la route. Les Turks et les Persans l'ont adopté pour les crieurs publics et les courtiers. L'étymologie proposée par Chardin, me paroît manquer de justesse. (L-s.)

grande

grande partie. Ils sont trop voluptueux les uns, et trop philosophes les autres, pour vaquer au commerce, sur-tout au commerce étranger; c'est ce qui fait qu'en Turquie, ce sont les Chrétiens et les Juifs qui font le principal négoce étranger, et qu'en Perse ce sont les Chrétiens et les Gentils des Indes. Pour ce qui est des Persans, ils font le commerce de leur propre pays d'un lieu à l'autre, et la plupart de celui des Indes. Les Arméniens font celui de l'Europe tout entier, de quoi il y a une raison particulière; c'est que les Mahométans ne sauroient garder exactement leur religion parmi les Chrétiens, à cause de la pureté extérieure qu'elle leur commande. Par exemple, leur loi défend de manger de la chair, ou apprêtée ou tuée par un homme d'autre religion que de la leur, et de boire dans un vase où un homme non mahométan ait bu. Elle défend de prier Dieu en un lieu où il y ait des figures; elle interdit même, en certains cas, l'attouchement des personnes de différente religion, chose qu'il est comme impossible de garder dans le pays des Chrétiens.

Un autre obstacle qu'il y a parmi les Mahométans à l'avancement du commerce, c'est que leur religion, interdisant l'usure, n'admet point la différence entre l'usure et l'intérêt. Mahammed fonda sa religion dans un pays, dont toute la

richesse et tout le trafic étoient en bétail et en haras, où on voyoit peu d'argent, et où le commerce se faisoit par permutation, comme dans les premiers temps; et, comme il paroît à mille choses de sa religion, qu'il ne songeoit pas qu'elle s'étendroit par-tout le monde, il ne trouva point d'inconvénient de défendre de prêter à intérêt. Les anciens commentateurs de son institution n'ont point expliqué cette défense, de manière qu'elle est demeurée en sa force. Ainsi la loi n'alloue point d'intérêt; mais elle admet les changes, et sur-tout les maritimes, à toute sorte de bénéfice, comme trente et quarante pour cent de bénéfice, et plus; et pour l'intérêt, les parties savent frauder la loi tout comme ils le veulent; elles vont chez le juge, et l'emprunteur, tenant un sac d'argent, dit qu'il y a dedans telle somme, quoiqu'il s'en manque l'intérêt convenu entr'eux. Le juge, sans s'en informer davantage, fait expédier le contrat; même, sans tant de précautions, il suffit de reconnoître devant des témoins, qu'on a tant reçu, quoiqu'on ait reçu moins, pour rendre la dette authentique.

La grande marchandise de Perse est la soie. Il s'en recueille en la province de Géorgie, en celle de Corasson, en la Caramanie, mais principalement en Guilan (*) et en Mazendéran, qui est

(*) Cette soie du Guylân est meilleure cependant que celle du

l'Hyrcanie. On compte que la Perse en produit, tous les ans, vingt-deux mille balles, du poids de deux cent soixante-seize livres la balle; le Guilân, dix mille; le Mazendéran, deux mille; la Médie et la Bactriane, chacune trois mille; la partie de la Caramanie, qu'on appelle Carabac, et la Géorgie, chacune deux mille. C'est entre dix à douze millions de soie vaillant; et ce compte augmente annuellement, parce que la culture de la soie augmente toujours. Il y a de quatre sortes de soie : la première, qui est la moindre, est dite *chirvani*, parce qu'elle vient principalement de

---

Mâzendérân; elle est bien moins belle et vient en bien moindre quantité. Le Mâzendérân ne produit que quinze à seize cents batmans de soie. Gmelin, qui nous fournit ce fait, ne nous donne pas le moyen d'établir une comparaison, puisqu'il ne désigne pas la quantité de soie que produit le Guylân; mais il nous apprend que généralement la soie du Guylân est bonne; que la meilleure de toutes doit avoir une teinte blanchâtre et être lustrée. On la transporte à Kâchân et à Yezd, où se fabriquent les plus belles étoffes de Perse. Les soies jaunes d'une qualité inférieure aux précédentes, alimentent les manufactures de Kecht, de Qazwyn et de Tauryz. La moins estimée est celle qui provient des coucons conservés pour la graine, et qui ont été percés par les phalènes. Les Persans la filent, puisqu'elle n'est pas susceptible de se dévider; ils la nomment *redje*. Gmelin pense que le ver-à-soie est indigène dans le Guylân. On n'y trouve pas la phalène à ailes jaunes. Voyez S. G. Gmelins *Reise durch Russland zur untersuchung der drey natur-reiche* 3.er theil, act. 345, 374 und 476. (L-s.)

Chirvan (1), ville de Médie, proche la mer Caspienne ; c'est une grosse soie, épaisse et laide, et le plus gros fil de la coque ; c'est celle qu'on appelle *ardache* en Europe. La seconde, qui est meilleure d'un degré, s'appelle *karvari* (*khervâry*), c'est-à-dire *charge d'âne*, comme pour dire que c'est la sorte qu'achètent ceux qui s'y connoissent le moins. Nous l'appelons *legia* en nos pays, et apparemment du nom de *Legian* (2), petite ville de Guilan, sur la mer, où il ne se fait que de cette soie. La troisième est nommée *ked coda pesend*, comme qui diroit *la sorte bourgeoise* (3), qui est le nom qu'on donne en Perse

(1) Chyrvân étoit autrefois le nom d'une ville ; c'est aussi celui d'une province et de la capitale de la même province, située sur les bords de la mer Caspienne. (L-s.)

(2) Aboûl-Fédâ écrit *Lahdjan*, et Hhamd-oûllah *Lahydjân*, et d'Herbelot *Lakhschan* ; il ajoute à l'article du Ghilan, qu'on la nommoit aussi Ghilan. Le premier de ces écrivains place cette ville parmi celles du Deylem, et dit qu'on en exportoit de tous côtés une étoffe de soie fort recherchée. Le second dit que Lâhydjân a dans sa dépendance un grand nombre de cantons, et que c'est la capitale du Guylân. Elle tire son nom des montagnes ; ses principales richesses consistent en soie, en riz, un peu de froment. Les oranges et les citrons, et tous les fruits qui exigent un climat chaud, y sont abondans. Voyez Aboul-Fédâ *Taqoïym âl-boldân*, table 20.e Hhamd-oûllah *Nozhat âl-qoloûb*, chapitre 20. *Exposition des cantons du Djylân ou D'ylânât.* (L-s.)

(3) *Kot-khodâ pécend*, littéralement, ce qui plaît aux bourgeois. (L-s.)

à toutes les choses de moyenne qualité. La quatrième est appelée *charbaffe* (1), comme qui diroit *la soie de brocard*, parce qu'il faut la meilleure soie pour ces riches étoffes. Le transport qui se fait de la soie de Perse est trop connu pour en dire beaucoup de choses. Les Hollandois en apportent en Europe pour cinq à six cent mille livres, par la mer des Indes; et tous les Européens qui ont commerce en Turquie n'en rapportent rien de plus précieux que les soies de Perse, qu'ils achètent des Arméniens. Les Moscovites en transportent aussi dans leur pays.

On tire de la Perse du poil de chameau, que les Persans appellent *teftik*, comme je l'ai dit (2), et nous Européens *laine de chevron*. On l'emploie en Europe, à la fabrique des chapeaux. La meilleure laine de cette sorte vient de la Caramanie et de Casbin, ville célèbre de la Parthidé.

La Perse envoie aux Indes du tabac en quantité, des fruits de toute sorte, secs, confits au vinaigre et confits au sucre, et sur-tout des dattes, de la marmelade de coings, des vins, des eaux distillées, des chevaux, de la porcelaine, des plumes, du maroquin de toutes couleurs, dont

(1) Je crois qu'il faut lire *zerbafi*, tissu d'or; c'est en effet le nom que les Persans donnent au brocard. Voyez ci-dessus, page 152. (L-s.)

(2) Voyez page 152. (L-s.)

on transporte aussi beaucoup en Moscovie et en d'autres pays de l'Europe.

Elle envoie en Turquie, du côté de Babylone et de Ninive, du tabac, de la noix de galle, du filet, de grosses étoffes de poil de chèvre, des nattes, et toute sorte d'ustensiles, des roseaux, de l'acier et du fer en barre et travaillé, toute sorte d'ouvrages de buis et beaucoup d'autres choses. Le transport de l'acier et du fer en barre et travaillé, ou en pain et non travaillé, est défendu dans le pays; mais cela n'empêche pas que ce transport ne se fasse. La Perse envoie aussi en Moscovie toute sorte d'étoffes de soie et autres, et des fourrures de mouton.

Il ne faut pas néanmoins s'imaginer que les Persans fassent le commerce avec la méthode et les règles dont nous nous servons, ni qu'ils y entendent la moitié autant que nous. Par exemple, le négoce par commission et le change par lettres ne sont presque pas en usage; mais, comme je l'ai observé, chacun va soi-même vendre sa marchandise, ou bien envoie pour cela ses commis ou vikils (*), comme ils les appellent, ou ses enfans. Il y a des marchands en Perse, qui ont des

(*) *Vékyl.* Ce mot arabe adopté, comme une infinité d'autres, par les Persans, signifie, en effet, commis, préposé, et en même-temps protecteur, administrateur. (L-s.)

commis par-tout le monde, jusqu'en Suède, d'un côté, et jusqu'à la Chine de l'autre. C'est là la méthode de tout l'Orient; et c'étoit celle de tout l'univers, avant que l'Europe, s'étant si fort remplie de peuples et de villes, qu'en quelques endroits elles sont, pour ainsi-dire, les unes sur les autres, par comparaison à celles de l'Asie, il n'a plus été nécessaire d'aller soi-même ou d'envoyer des gens exprès; mais on a pu se tendre la main d'un lieu à l'autre, et se faire tenir les choses sûrement. Outre cela, l'Europe est un pays de si grands frais, par comparaison à l'Orient, sur-tout dans les voyages; et le négoce y est si nécessaire et si général, que si l'on alloit soi-même porter ses marchandises d'un lieu à l'autre, il arriveroit que des villes entières voyageroient, pour ainsi-dire. On n'a point non plus de postes en Orient. La raison en est que le commerce n'y est pas assez répandu, et qu'on ne le fait pas avec tant d'activité; que la distance des lieux est trop grande, et qu'il coûte fort peu à dépêcher un messager exprès; car on envoie un exprès à trente journées de chemin pour trente francs; et il fait ces trente journées, qui peuvent être de trois cents lieues françoises (*), en dix-huit ou vingt jours, et

(*) Chardin évalue donc la journée commune à dix lieues; et il pense que dans un cas pressé, on peut en faire deux (vingt

quelquefois en quinze. Aux Indes, l'on en a à meilleur marché de la moitié. J'y ai quelquefois envoyé des exprès à quarante journées de chemin, pour cinq écus. Quand ces exprès, qui sont la plus basse et la plus misérable sorte de gens, sont retenus pour faire un voyage, ils font vîte avertir deçà et delà qu'on les dépêche, afin d'avoir quelques lettres à porter, et ils les portent pour ce que l'on veut. Ils se prosternent quatre fois en terre pour vous remercier, si vous leur donnez quinze sols d'un paquet de deux ou trois onces. On appelle ces exprès *chatirs* (*), qui est le nom qu'on donne aux valets-de-pied, et à tous ceux qui savent bien courir et aller vîte. On les connoît en chemin à une bouteille d'eau et à un petit sac qu'ils ont sur le dos, lequel leur sert de besace pour porter de la provision pour trente ou quarante heures qu'il est de besoin; car, pour

---

lieues dans un jour). Cette assertion est assez conforme à l'opinion de M. Scott Waring. « Les Persans, dit-il, font des marches d'une longueur surprenante; ils regardent comme rien quarante ou cinquante milles par jour; et on sait très-bien que, dans une circonstance urgente, on leur a vu faire soixante-dix milles (environ vingt-trois lieues communes) chaque jour, pendant trois jours consécutifs. Ils voyagent sans bagage. La marche ordinaire des kâravânes en Perse, n'est pas moindre que de trente-cinq milles (environ douze lieues) par jour. Voyez *a Tour to Sheeraz*, pag. 84. (L-s.)

(*) *Châthir.* Voyez ci-dessus, tome III, page 453. (L-s.)

aller plus vîte, ils quittent les grands chemins et prennent des traverses. On les connoît encore à leur chaussure et à de gros grelots qui sonnent comme des clochettes de mulets, et qu'ils portent à la ceinture, pour se tenir éveillés. Ces gens exercent leur métier de père en fils. On les apprend à aller au grand pas, tout d'une haleine, dès l'âge de sept à huit ans. Les ordres des rois dans les Indes se portent par deux hommes à pied, toujours en courant, qui sont relevés de deux en deux lieues (*). Ils portent le paquet sur la tête, tout à découvert. On les entend venir à leurs clochettes, comme on entend le cornet d'un postillon; et quand ils arrivent, ils se jettent plats à terre, et on leur ôte le paquet, que deux hommes tout prêts emportent de même.

J'ai observé ailleurs, qu'en Perse on ne signe point les billets, promesses et autres écrits; mais qu'au-lieu de signature on met son sceau. On met au haut du papier, son nom et son surnom, qui est toujours le nom propre du père, et puis le

(*) Actuellement les relais des *dak* ou postes aux hommes dans l'Inde, sont établis à dix milles anglois les uns des autres, c'est-à-dire à trois lieues et un tiers. On prétend que les *dak* aux chevaux étoient inconnus dans l'Hindoustân avant Chyr-Châh, qui occupa le trône de cette contrée, de 1540 à 1545 de l'ère vulgaire. Les Persans nomment leurs postes *beryd*. Voyez ma note à la suite du *Voyage pittoresque de l'Inde*, par M. Hodges, tom. I, pag. 34; et tom. II, pag. 150 et 158. (L-s.)

sceau en bas, comme je le dis, avec des témoins qui attestent, en mettant aussi leur sceau. C'est ainsi que les marchands font leurs écrits; et quoiqu'en presque toutes rencontres, les actes qui ne sont pas faits devant la justice, soient nuls, ils ne laissent pas d'être valides entre les marchands; le bras séculier les fait valoir. L'usage des cautions est fort commun entr'eux, ce qui s'appelle en leur langue, *se mettre en la place de l'engagé*. Quand on demande caution à des pauvres gens qui n'en sauroient donner, ils répondent: *l'Iman Reza*, ou tel autre saint qui leur vient à la bouche, *est ma caution*.

Les paiemens se font tous en argent. L'or n'a point de cours dans le commerce. Leurs sacs d'argent sont de cinquante tomans chacun, qui font deux mille cinq cents abassis ou pièces de dix-huit sols (1) de notre monnoie, sans jamais mêler les espèces ensemble. Ces sacs d'argent sont faits de cuir longs et étroits, pour la facilité qu'il y a de les porter, étant ainsi faits. Ils ne comptent pas l'argent, mais ils le pèsent par pesée d'un toman, qui sont cinquante abassis ou pièces de dix-huit sols (2). Ainsi ils ne se

(1) C'est-à-dire deux mille deux cent soixante-quinze livres tournois. Voyez, sur la valeur actuelle du toûmân et de l'abbâcy, ma note ci-dessous, pag. 186. (L-s.)

(2) Ou quarante-cinq livres. (L-s.)

méprennent jamais au compte; car ils rangent les pesées l'une contre l'autre, de cinq en cinq, ou de dix en dix; de sorte qu'il est impossible de se mécompter, comme l'on voit. Cette méthode me plaisoit fort, parce qu'elle est sûre, qu'elle fait gagner du temps, et particulièrement parce qu'elle empêche de recevoir de l'argent faux; car s'il y a une pièce rognée ou fausse dans le sac, le poids la trouve à coup sûr de cette manière. Ils prennent la pesée légère, qui est de cinquante pièces de dix-huit sols, comme je l'ai dit, et la mettent dans les balances, vingt-cinq pièces en chacune, puis ils partagent en deux le côté léger, en mettant douze pièces de chaque côté, et la pièce restante à part; puis ils partagent la pesée légère encore en six, puis en trois, tant qu'ils trouvent la pièce altérée; ce qui est immanquable, comme l'on voit, et ce qu'ils font aussi fort vîte.

J'ai observé dans un autre endroit, que les Persans ne déchirent point le papier, lorsqu'ils rouvrent leurs billets ou autres actes. Ils en ôtent le sceau avec le canif, puis le mouillent en l'eau, et en font un petit peloton, qu'ils fourrent en un trou, où il se dissipe, et s'en va en poudre (*).

(*) Tous les Musulmans, indistinctement, sunnytes ou chy'ites, se font un grand scrupule de détruire, et sur-tout de jeter parmi

J'ajoute à ce chapitre la description des poids, des mesures et de la monnoie de Perse.

Le poids commun est de deux sortes, poids civil et poids légal. Le poids légal, qu'ils appellent *cheray* (*), et qui est comme le poids du sanctuaire, selon l'usage des Hébreux, est communément le double du poids civil. Ils ont, comme nous, des poids différens pour la médecine

---

les ordures, un morceau de papier inutile, parce que, disent-ils, il est possible qu'on y ait inscrit, ou qu'on y inscrive le nom de Dieu. Voyez ci-après. (L-s.)

(*) *Chéra'y*, légal, juste. Nous croyons devoir au moins indiquer ici le *Traité des poids, mesures légales des Musulmans, composé en arabe par Taqy êd-dyn Aboù Mohhammed Aboùl A'bbâs Ahhmed ben Almaqryzy*, publié dans la même langue par le savant et respectable M. Olaus Gerhard Tychsen de Rostoch, en 1800, et traduit en françois par M. Silvestre de Sacy, avec de nombreuses notes, dignes de la vaste érudition de ce célèbre orientaliste. On regrette seulement qu'il n'ait pas essayé d'établir quelques rapprochemens comparatifs entre les mesures, les poids des Orientaux et les nôtres. Ce travail étoit facile pour l'un des membres les plus distingués de l'ancienne cour souveraine des monnoies.

Mes notes sur ce chapitre se borneront à l'explication de quelques mots peu connus; mais je n'établirai aucun rapprochement entre les poids et mesures modernes des Persans et les nôtres, parce que ce sera le sujet d'un des articles les plus intéressans de la relation que prépare M. Jaubert. Ce courageux et intéressant voyageur a recueilli, sur cette matière, de précieux et abondans matériaux qu'il a bien voulu mettre à ma disposition; mais je n'ai pas cru devoir profiter de son extrême générosité; il saura certainement développer le résultat de ses recherches, beaucoup mieux que je ne le ferois moi-même. (L-s.)

et pour les pierreries, d'avec les poids communs. Leur poids civil est aussi de deux sortes, poids de roi et poids de Tauris, comme ils parlent. Le poids de roi ou le grand poids est le double justement de l'autre. Ils appellent leurs poids ordinaires, comme nous disons la livre, *man* et aussi *batman* (1). Le man de petit poids revient à cinq livres quatorze onces, poids de Paris. Les divisions qu'ils en font sont les suivantes : le ratel (2), qui est la sixième partie d'un

(1) Le *man* ou *batman* est de deux cent soixante dirhem *kéïl*. Le P. Ange de Saint-Joseph l'évalue à six cents mesqâl dans la *Pharmacopœa persica*, pag. 357. Meninski évalue le man à deux rothl. M. Gmelin a trouvé que dans le Guylân, le batman de la première espèce équivaloit à treize livres et demie russes, l'autre à quinze de ces mêmes livres, et trente-six *solotnik*. La livre persane se nomme *pantchah*, et contient cent *solotnik* royaux, que les Persans nomment proprement *mesqâl*. Les cent solotnik persans ou mesqâl contiennent cent quatre-vingts solotnik russes; cent sept mesqâl font une livre de Hollande. A Ispahan et à Derbend, les poids sont plus forts, et plus foibles à Chamâkhy et à Tauryz. *Reise durch Russland zur untersuchung der drey natur-reiche*, 3.er theil, 2.ter abschnit, seit. 139. (L-s.)

(2) Plus correctement *rothl*; il équivaut, suivant le P. Ange de Saint-Joseph, à notre livre. Les auteurs arabes s'accordent à regarder ce poids comme la moitié du man, et l'évaluent de cent vingt-huit à cent trente dirhem ou douze *ouqyah* et quelques fractions. Cette évaluation s'accorde assez bien avec celle d'Edouard Bernard, qui regarde le rothl comme la livre commune d'Europe, laquelle contient douze onces ou quatre-vingt-dix mesqâl, etc. Ed. Bernardi *De mensuris et ponderibus antiquis*, lib. II, pag. 143, 2.e édition. (L-s.)

man, et comme notre livre de poids, et le derhem (1) ou dragme, qui est la cinquantième partie d'une livre; le mescal (2), qui est un demi-derhem; le dung, qui est la sixième partie d'un mescal, et fait huit grains, poids de carat; et le grain d'orge, qui est la quatrième partie d'un dung (3). Les poids de l'Orient se réduisent tous

---

(1) Le *dirhem* équivaut à-peu-près à notre dragme, qui paroît tirer son étymologie du mot oriental. Le dirhem, comme poids, a éprouvé beaucoup de variations parmi les Arabes, comme on peut voir dans le *Traité des poids et mesures légales des Musulmans*, pag. 20 et suiv. de la traduction françoise. Le mot désigne une pièce de monnoie d'argent, qui a également subi de très-grandes variations. Voy. le *Traité des monnoies musulmanes*, et traduit par M. Silvestre de Sacy. (L-s.)

(2) *Metsqâl*, que les Persans prononcent *mesqâl*. « Ce mot, » suivant âl-Maqryzy, signifie un poids quelconque, gros ou » petit; mais on l'a consacré spécialement à un petit poids; et » dans l'usage ordinaire, on donne ce nom au dynâr. Le mits- » qâl, suivant un autre écrivain arabe, cité par celui-ci, a » toujours été, dès les temps les plus reculés, une mesure fixe » et déterminée ». Nous voyons cependant, par d'autres citations, que ce poids a varié de soixante-douze à quatre-vingt-deux, trois et dix *hhabbah* ou grains d'orge mondé, et soixante seulement, suivant Ibn Béythâr, cité par Edouard Bernard, qui a cru que le mot *hhabbah* désignoit des grains de froment, *sexagena grana tritici*; tandis que le témoignage même des auteurs arabes ne nous permet pas de douter qu'il s'agit de grains d'orge dont on a enlevé la barbe. Voy. *De mensuris et ponderibus antiquis*, lib. II, pag. 110. Le P. Ange de Saint-Joseph évalue le mesqâl à une dragme et demie. (L-s.)

(3) Lisez *dânéq* ou *dâniq*; l'un et l'autre se disent. « Tout le » monde, dit Almaqryzy, convient que le dânéq est le tiers du » dirhem ». Ainsi, en fixant le poids du dirhem à cinquante-

au grain d'orge, qui est apparemment le premier poids du monde. On trouve dans leurs livres un poids nommé *vakie* (1), qui doit être l'once, telle que nous l'avons, et un autre poids plus grand, qui est nommé *sah cheray* (2), composé de onze cent soixante-dix derhem. C'est par ce poids qu'on s'acquitte des dîmes et des charités de précepte. Il faut observer que ce terme de dung signifie, non-seulement un poids, mais aussi une monnoie, qui pèse seulement douze grains.

J'observerai ici que les Persans ont plusieurs termes de poids semblables aux nôtres; ce qui me fait croire qu'eux et nous les avons pris des Arabes également. *Ratel* est le poids nommé en latin *rofulus* (3), *dinar* en persan, et *denier* en européen, ont la même valeur; *derhem* en

---

deux cinquièmes grains d'orge, celui du dânéq sera huit grains deux cinquièmes, un mesqâl et demi, suivant le P. Ange de Saint-Joseph. (L-s.)

(1) « *Oùqyah*, avec un êlyf pour première lettre; c'est la meil-» leure orthographe... L'*oùqyah* est de quarante dirhem ». *Traité des poids*, etc., pag. 27. Je crois donc qu'il faut lire *quarante* au lieu de *quatre cents dragmes*, au mot *ocie*, *ocia* et ὐγγία *Constantinopoleos* du livre II, *De mensuris et ponderibus*, etc., p. 173. (L-s.)

(2) Le *Ssâ'a chera'y* est de cinq rothl un tiers. *Traité des poids et mesures légales des Musulmans*, pag. 39 et suiv. (L-s.)

(3) Lisez *Rotulus*. « *Inter Arabas rothl*, ῥίτλος ῥύτλο, *ratelus*, » *rotalus et sæpius rotulus. Undè inversa vox sicula* λιτρα, *duo-» decim* uncia *romanæ*, etc. ». *De mensuris et ponderib.*, lib. II, pag. 141 et 142. (L-s.)

persan, qui est la troisième partie de l'once, est à-peu-près la même chose que *drachme* en françois, qui en est une huitième partie (1). Observez encore que derhem, dans les livres persans, est pris pour un morceau d'argent de la valeur de trente deniers.

L'aune est de deux sortes : l'aune royale, qui est de trois pieds moins un pouce, et l'aune raccourcie, ou *gueze moukesser* (2), comme ils l'appellent, qui n'est que les deux tiers de l'autre. La mesure géométrique s'appelle *girib*. On ne mesure point autrement les terres, et le girib est de mille soixante-six aunes carrées, de ces aunes de trente-cinq pouces de roi, c'est-à-dire que le

(1) Voyez ma note ci-dessus, pag. 174. Ajoutons que le mot *dynâr*, chez les Arabes et même chez les Persans, désigne une pièce d'or en général, et dirhem une pièce d'argent. Les Arabes prétendent avoir reçu le *dynâr* des Grecs, et le *dirhem* des Persans. Voyez le *Traité des monnoies musulmanes d'Almaqryzy*, publié en arabe par M. Olaus Gerhard Tychsen, et traduit en françois par M. Silvestre de Sacy, pag. 2 du texte arabe, et 7 de la traduction. (L-s.)

(2) *Guez châhy*, aune royale, et *guez mouqesser*, aune courte; la première, suivant Gmelin, porte trente pouces huit lignes de Paris; l'autre est absolument l'archine russe, laquelle équivaut, à-peu-près, à deux tiers d'aune de Paris. L'épaisseur de sept crins de cheval, ajoute le même savant, font celle d'un grain d'orge; sept grains d'orge font un daoum; trente-deux daoum font une aune royale; *guez châhy* et douze mille aunes royales font un *farsang*. *Reise durch Russland zur untersuchung der drey natur reiche*, 3.er theil, seit. 140. (L-s.)

côté

côté du girib (1) est long de trente-deux guezes deux tiers. Les tapis qui se vendent à l'aune se mesurent aussi par aunes carrées, en prenant la largeur pour le multipliant, et la longueur pour le multiplié; ce que les Persans appellent *aune en aune*. Par exemple, si un tapis de pied a douze aunes de long et trois de large, on dit *trois fois douze font trente-six*. On compte comme cela en plusieurs pays d'Europe, et apparemment la méthode en est venue de l'Orient, avec la manufacture des tapis.

Les Persans n'ont point de mesures de quantité, comme le boisseau, parce qu'ils vendent tout au poids, et même les liqueurs. Ils n'ont point non plus de mesure pour le temps, ne se servant ni d'horloge, ni de cadran solaire, comme je l'ai dit ci-dessus. Ils divisent le jour en huit parties, dont la plupart sont marquées dans les villes par les cris des prêtres mahométans, qui invitent le peuple à la prière.

La lieue persane s'appelle *fars seng* (2), terme

(1) *Djéryb*, mesure de terre. Plus haut, pag. 100, Chardin a dit que le djéryb est moins qu'un arpent. (L-s.)

(2) La plupart des savans s'accordent à faire dériver le nom de cette mesure persane des mots *fârs*, qui désignent la Parthie proprement dite, aujourd'hui Fârsistân, et *seng*, pierre, c'est-à-dire pierre de Perse, parce que dans cette province, comme dans beaucoup d'autres, les distances étoient marquées par des pierres. J'adopterois volontiers cette étymologie, s'il m'étoit bien

persan, qui signifie *pierre de Perse*, lequel Hérodote et les autres auteurs grecs qui ont écrit

---

démontré que les anciens Persans, de qui le mot *farsang* ou *parasange* nous est venu, employoient celui de *fars* ou *pars*, pour désigner, soit leur empire; soit seulement une province de cet empire; mais j'ai de fortes raisons d'en douter. Je n'aurois donc pas beaucoup d'éloignement pour l'opinion du P. Paulin de St.-Barthélemy. Tout en adoptant la signification que nous venons d'indiquer, ce savant missionnaire propose une étymologie fort différente, et la puise dans la langue samskrite, qui paroit avoir été autrefois très-répandue en Perse, et dont il reste encore de nombreux vestiges dans l'idiôme moderne de cet empire. *Parasanga*, dit-il, vient de *pârra*, pierre, et de *sanga*, série, suite, enfilade de plusieurs objets liés ensemble; de-là le mot composé samskrit, *prasanga* et *prasakti*, *connexio rerum*; *asanga*, désordre; *sanghida*, réunion; *strîsanga*, copula, *sanga*, union, société, ordre, série d'objets liés entr'eux; *salsanga*, réunion, société, concours de personnages vertueux. Voy. le *Dictionnaire* du P. Hanxleden, au mot *sangam*; et l'*Amarsingha* à l'article *sanghîmavargga*, au mot *tchêrnada*; quant au mot *para*, il signifie pierre plate, unie. « *Pâra*, dit le P. Hanxleden, *rocha*, *lagem*, *pedra*. — *Pârâ*, *pedregal* c'est-à-dire rocher. On trouve le même mot dans la langue zingarique, dialecte du samskrit, *bar* et *bare*; en bengaly *paar*, et en kourde *ber*; ainsi *parasanga* désigne une série, une suite de pierres non interrompue, de pierres placées à des espaces fixes les unes des autres. Strabon nous apprend que les Indiens donnent un soin particulier aux grandes routes, et que de dix stades en dix stades, ils plantent des pierres qui indiquent les repos et les distances ». Le même objet me paroît clairement indiqué par Hérodote (liv. II, ch. 6), chez les anciens Perses, quoique d'ignares censeurs l'accusent vainement d'inexactitude. Les Romains consacroient leurs routes au dieu Terme ou à Mercure. Les Indiens placent les leurs sous la protection de *Ganecha* (le même que le Janus des Latins), qu'ils nomment aussi *Poulyar*. On voit beaucoup de ces statues sur la belle route qui conduit de Pondichery à Madras. Hesychius parle des *parasangaloga*,

l'histoire de Perse écrivent *parasanga*; ce qui n'est pas une grande altération, la prononciation de l'*f* et du *p* étant si consonnante en persan, qu'on prend souvent l'une pour l'autre. Il paroît, par la signification de ce mot de *fars seng*, qu'anciennement les lieues étoient marquées par de grandes et hautes pierres, tant dans l'Orient que dans l'Occident. Tous les gens de lettres savent que dans la langue latine le mot de pierre est toujours employé pour dire *lieue*. *Ad primum vel secundum lapidem, à la première ou seconde lieue.* Hérodote dit que la parasange est de

---

postillons qui couroient d'une parasange à l'autre, ou qui avoient soin des parasanges. *Loga* ou *loguer* désigne des hommes; *parasangaloga*, gardien de parasangues ou courriers. Voyez Paulini a Sancto-Bartholomeo, *de antiquitate et affinitate linguæ zendicæ, samscrdanticæ et germanicæ dissertatio*, pag. 42.

On sait que l'ancienne parasange équivaloit communément à trente stades, quelquefois à trente-trois et demi; la farsang moderne à une lieue et demie de chemin, et à deux koss communes de l'Inde; je l'ai évaluée à une lieue et demie, et cette évaluation que j'ai établie d'après des recherches assez étendues, a obtenu l'approbation du docte missionnaire que je viens de citer. « *Concordat has opiniones Langles in notis ad Abdoulkerym*, pag. 18, 19 et 137; *ac statuendum esse censet parasangam seu farsang definiri debere spatio unius horæ itineris* ». *Idem opus*, *ibid.* J'ai été étonné de ne trouver aucun détail sur cette mesure dans les notes nombreuses et savantes que M. Larcher a ajoutées à sa traduction d'Hérodote. Quant au travail de M. Rennell, sur le même objet, pag. 129 et suivantes de son *Geographical system of Herodotus explained*, etc., il ne me paroit pas présenter un résultat assez clair et assez positif. (L-s.)

trente stades. Cela reviendroit à deux lieues françoises, à faire la lieue de douze mille pieds. Les Persans la font de six mille pas ou *endaze*, qui est leur mot pour dire *pas*, et ce mot signifie *jet*, comme pour dire que le pas est le jet du corps. Le fars-seng ou parasange est presque de même mesure dans tout l'empire de Perse.

Quant à la monnoie, les Persans appellent toute sorte d'espèce monoyée *zer*, mot qui veut dire proprement *or*; car *zim*, en leur langue, est le nom du métal que nous appelons *argent*. Ils expliquent la monnoie d'argent par le terme de *dirhem* ou *dragme*, et celle d'or par celui de *dinar* (1) ou *denier*. Ils comptent par *dinar bisty* (2) et *tomans*, quoiqu'ils n'aient point de pièces de monnoie ainsi appelées, et que ce ne soient que des dénominations. Le mot de *dinar* veut dire l'argent en général; en particulier, un dinar revient à un denier de notre monnoie; et sans doute le mot de *denier*, qui se trouve dans la plupart de nos langues d'Europe, en grec et en latin, vient du mot *dinar*, qui est un terme de tous les dialectes de l'Orient, jusqu'aux Indes, comme je viens de l'observer. Il y a le dinar

(1) Voyez ma note précédente, pag. 174. (L-s.)

(2) *Dynár bysty*, monnoie de vingt petits deniers; le mot *bysty* vient de *byst*, vingt, en persan. (L-s.)

commun et le dinar de loi ou *cheray* (*dynár chêráy*), comme je l'ai aussi expliqué ci-dessus; et ce *dinar cheray* signifie le poids et la valeur du *ducat d'or* ou de l'*écu d'or*. On n'use de ce compte de *denier légal*, que dans les livres. Un *bisly* fait dix dinar ou deniers (1), et un *toman* dix mille dinar (2). Leurs monnoies courantes sont d'argent, lequel est ou doit être au titre de la monnoie d'Espagne; mais en diverses villes on en baisse le titre. Le *chayé* (3), qui est la plus petite monnoie d'argent, vaut quatre sols et demi de notre monnoie. Le *mamondy* (4), qui est deux chayé, fait neuf sols. L'*abassi* fait quatre chayé, et le toman fait cinquante abassis ou dix mille dinar. *Toman* est un terme de la langue des Yuzbecs, qui signifie *dix mille*, revenant à celui des *myriades* chez les Grecs. Les Tartares comptent leurs troupes par dix mille, comme nous faisons par régimens. Leurs camps sont aussi départis par dix mille hommes effectifs portant

(1) Il y a certainement ici une erreur typographique, et il faut incontestablement lire *vingt*, au-lieu de dix. En effet, Castell, Meninski, etc., disent que le *bysly* est une pièce de vingt *dynár*. Voyez ma note précédente. (L-s.)

(2) Ce mot pourtant signifie *vingt*. (L-s.)

(3) Lisez *châhy*, royal, comme notre voyageur l'explique plus bas, pag. 183. (L-s.)

(4) Lisez *mahhmoûdy*. (L-s.)

les armes, et ils dénotent la grandeur d'un prince par le nombre de *tomanes* qu'il a sous sa puissance. La ville que Xercès bâtit en Syrie, à laquelle on donna le nom de *myriandre*, eut sa dénomination par rapport à ses prodigieuses armées qu'on comptoit par dix mille, comme on fait à présent par bataillons et par escadrons. Ils ont aussi d'autres monnoies de cuivre, savoir : le *kasbequi* (*khassbeguy*), et *demi-kasbequi*, mot composé de *kas*, *monnoie*, d'où est venu le mot de *kasné* (*khazněh*), qui signifie *trésor*, et de *bek*, *seigneur* (*), comme qui diroit *la monnoie du roi;* et cette monnoie est la dixième partie d'un chayé; mais ils n'ont point de monnoié d'or : car ces pièces d'or au coin du roi, qu'on fait fabriquer à son avénement à la couronne et au nouvel an, qui sont du poids d'un ducat d'Allemagne, sont comme les jetons en France, n'ayant point de cours parmi le peuple. De plus, ces pièces d'or n'ont point de nom propre. Les Persans les appellent communément *tela* (*thélá*), c'est-à-dire *des pièces d'or*. On les

(*) Toute cette explication manque de justesse; *khâss* est un mot arabe adopté par les Persans, pour indiquer tout ce qui appartient au souverain. Tavernier écrit *casbequé*, et l'évalue à cinq deniers une maille. Olearius écrit *kasbeki*, et dit qu'il en faut quarante pour faire un *a'bbâcy*, évalué, comme on sait, alors à dix-huit sols. (L-s.)

appelle aussi *cherrafis* (*chérâfy*), c'est-à-dire *des nobles*, à cause de leur prix. Anciennement il n'y avoit point d'autre monnoie dans le royaume que des bistis d'argent, qui font quelques vingt-deux deniers, et ces pièces de quatre sols et demi qu'on appeloit *chayé*, c'est-à-dire *royale*. Mais dans la suite, et du temps de sultan Mahmoud (1), il y a quelques quatre cents ans, l'argent se multipliant, on fit des *doubles-chayé*, qu'on appelle *mamondys*, du nom du souverain. Abas-le-Grand étant venu à la couronne, et la Perse abondant en argent et en commerce, il fit fabriquer des *doubles-mamondys*, qu'on appelle de son nom *abassi*, et des pièces de *mamondys et demi*, qu'on appelle *abassi de chayé* (*châhy*). On fabrique quelquefois des *doubles cinq chayé* et des pièces de *cinq abassis*; mais c'est par curiosité : il n'y en a point dans le courant du commerce (2). Il y a une monnoie tout le long du golphe Persique, nommée *larins*, qui est celle

(1) Chardin désigne ici Mahhmoûd le ghaznevyde, sur lequel on peut consulter ma note, tome II, pag. 348. (L-s.)

(2) J'avois eu d'abord l'intention d'ajouter une espèce de supplément à ce petit précis des monnoies de Perse ayant cours au temps de Chardin, et de composer un abrégé historique des monnoies répandues dans le même royaume, depuis l'époque où il perdit sa religion et ses princes pour subir les lois des Musulmans. L'ouvrage d'Al-maqryzy, celui de M. Tychsen, intitulé : *Introductio in rem numerariam Mohammedanorum*, etc., et les nombreuses relations de voyages que je possède, m'eussent fourni

dont on s'y sert le plus dans le commerce. *Larins* veut dire *monnoie de Lar*, qui est le nom de la ville capitale de la Caramanie déserte, laquelle étoit un royaume particulier avant Abas-le-Grand, roi de Perse, qui la conquit et l'incorpora à son

---

d'amples matériaux pour ce travail; mais c'eût été une digression peu intéressante pour la majorité des lecteurs; je me borne donc à quelques renseignemens sur les monnoies actuelles de la Perse. Je vais d'abord laisser parler M. Scott-Waring, dont j'ai déjà eu occasion de citer l'intéressant *Voyage à Chyrâz* (*Tour to Shecraz*), imprimé d'abord dans l'Inde, réimprimé ensuite à Londres, en 1807, un vol. *in*-4.°.

« Parmi les monnoies courantes de la Perse, peu sont frappées » dans le pays. Les plus communes sont le *ghrouch* ou piastre » des Turks, et le *medjer* ou ducat hollandois. Le défaut de » pièces d'étalon dans l'empire, et l'introduction de monnoies » étrangères qui en tiennent lieu, causent une fluctuation con- » tinuelle dans le cours, de manière qu'il est impossible de dé- » terminer la valeur des pièces d'or pendant un certain laps de » temps. Ajoutez que les monnoies reçues dans une ville ne le » sont pas dans une autre. Je ne connois que le ghrouch et le » toûmân qu'on puisse recevoir avec une certaine sûreté, et sans » risque d'essuyer une perte notable.

» On verra par le tableau suivant, que les monnoies des au- » tres royaumes ont cours en Perse. Nous devons faire observer » à nos lecteurs, que le numéraire d'Europe arrive en Perse, » non-seulement par la Turkie, mais encore par le canal des » Russes. Ces Européens en apportent une immense quantité en » échange des nombreuses marchandises qu'ils achètent, telles » que la soie, le coton, les challes. Constantinople envoie aussi » des sommes considérables pour solder les pelleteries, le tabac, » et tous les objets de luxe qu'elle tire de la Perse, soit pour son » propre compte, soit pour les expédier en Europe ». Malgré cette prodigieuse importation de numéraire en Perse, M. Scott-Waring doute fort qu'elle soit comparable aux sommes qu'on expédie chaque année d'Europe pour les ports de l'Inde.

royaume, il y a quelques six vingt ans. Cette monnoie est d'argent fin, et vaut deux chayé et demi, qui font onze sols trois deniers de notre

MONNOIES PERSANES.

2 Poûl Syâh ou Qarah poûl petite pièce de cuivre carrée) valent.	1 Guez.
10 Guez	1 Châhy (petite pièce d'argent).
2 Châhy	1 Mohhammédy (Mahhmoûdy).
5 1/2 Mohhammédy	1 Ghroûch turk. 21. 3 s.
10 Ghroûch	1 Toûmân (monnoie d'or).
4 Ghroûch	1 Kérym Khâny (or).
1 Ghroûch 1/2	1 Nâdir Châh.
14 Guez	1 Teflyzy.

MONNOIES ETRANGÈRES.

Ducat hollandois	6	Piastres.
Dou Bouti vénitien	6 1/2	*dit.*
Fondoûqly turk	4	*dit.*
Zer Mahhboûb d'Egypte. 61. 8 s. 6 d. 2/7.	3	*dit.*
Couronne d'Allemagne	2 1/2	*dit.*
Réyâl	2 1/4	*dit.*
Réyâl	33	Mohhammédy (Mahhmoûdy).
Quart de piastre		

SCOTT-WARING'S *Tour to Sheeraz*, chap. XXXIII, pag. 128 et 129.

On sera sans doute étonné de ne pas trouver dans cette nomenclature l'*a'bbâcy*, qui depuis le régne d'Abbâs I.er, c'est-à-dire depuis le seizième siècle, constitue une des principales bases du système monétaire des Persans; il a traversé les nombreuses révolutions que cette nation a éprouvées, et n'a jamais eu une valeur intrinsèque. Sa valeur nominale est toujours la même, comme je l'ai appris de mon estimable et excellent ami et confrère, M. Jaubert, premier secrétaire-interprète de S. M. l'Empereur et Roi, professeur de langue turke, etc. Ce jeune diplomate, également recommandable par les rares et vastes connoissances qu'il a acquises dans les honorables et périlleuses missions dont il a été chargé, et par l'extrême complaisance avec laquelle il les communique, a bien voulu mettre à ma disposition un travail sur les monnoies, poids et mesures de Perse. Ce travail devant trouver

monnoie ; elle est d'une figure toute extraordinaire : car c'est un fil rond, gros comme une plume à écrire, plié en deux, de la longueur d'un

---

sa place dans l'intéressante relation que l'auteur prépare de son voyage de Perse, je n'ai cru devoir user qu'avec la plus grande discrétion de la généreuse communication de mon ami, et de la liberté illimitée qu'il m'accordoit.

D'après l'examen et les calculs les plus exacts, M. Jaubert a trouvé que le syâh poûl ou qarah poûl valoit. 5 cent. 7 mill.

Le châhy, 2 *syâh poûl* ou..... 11 cent. 4 mill.

L'*yuz âltûn* (monnoie turke) 2 *châhy* ou..... 22 cent. 8 mill.

L'*a'bbâcy*, 4 *châhy* ou..... 45 cent. 6 mill.

Le *bygn âltûn* (monnoie turke), 20 *châhy* ou 5 *a'bbâcy*, ou..... 2 fr. 28 cent.

Le *reyâl*, 25 *châhy* ou 6 a'bbâcy 1 châhy. 2 fr. 85 cent.

Le *toûmân*, 50 *a'bbâcy* ou 8 *reyâl*..... 22 fr. de 40 à 80 cent.

L'*âltûn*, mot turk qui signifie *or*, est une monnoie de compte qui n'existe pas, et qui représente la dix-millième partie d'un toûmân ; il en est de même de l'a'bbâcy ; de manière que les monnoies actuellement frappées en Perse sont au nombre de six, savoir :

Le syâh poûl ou *qarah poûl* (cuivre) valant 5 c. 7 mil.

La pièce de 5 châhy, ou 1 a'bbâcy $\frac{1}{4}$ (argent). 56 c.

La pièce de 3 a'bbâcy (argent)..... 1 f. 35 c.

La *reyâl* ou pièce de 6 *a'bbâcy* $\frac{1}{4}$ (argent) 2 f. 85 c.

La pièce de 25 *a'bbâcy* (or)..... 11 f. 40 c.

Le toûmân..... 22 f. de 40 à 80 c.

La monnoie doit avoir la même valeur dans presque tout le royaume ; cependant, pour favoriser l'exportation des objets manufacturés dans les villes suivantes, la réyâl vaut :

A Tauryz (la soie et le coton)..... 32 châhy.

A Yezde (les tapis)..... 27

A Qachân (la porcelaine)..... 28

Tandis qu'à Ormyah, où les Kourdes apportent leur lait, leur poil de chameau, etc., ils ne la reçoivent que pour 22 châhy.

Extrait d'une note manuscrite communiquée par M. Jaubert. (L-s.)

travers de pouce, avec une petite marque dessus, qui est le coin du prince (*). Comme on n'en bat plus depuis la conquête du royaume, on n'en voit plus guères; mais on ne laisse pas de compter par cette monnoie en tout ce pays-là, et aux Indes, le long du golphe de Cambaye et dans les pays qui en sont proche. On dit qu'elle avoit cours autrefois dans tout l'Orient. La monnoie de Perse se fait au marteau. On n'y connoît point le moulinet. Le poids des pièces est par-tout très-égal. Il y a des monnoies dans toutes les provinces. Le droit de monnoyage y est plus gros qu'en pays du monde; car il y va à sept et demi pour cent. L'empreinte de la monnoie, comme celle des grands sceaux de l'Etat, contient d'un côté, dans le milieu, la confession de foi persane, en ces mots : *Il n'y a de Dieu que Dieu. Mahammed est le prophète de Dieu. Aly est le lieutenant de Dieu;* avec les noms des douze imans ou premiers successeurs de Mahammed autour; et de l'autre, le nom du roi, du lieu et de l'année. La monnoie de cuivre a, d'un côté, le hiéroglyphe de Perse, qui est un lion avec un soleil levant sur son dos; et de l'autre, le temps et le nom du lieu où la pièce a été frappée.

(*) Tavernier a donné le dessin de cette monnoie extraordinaire, tome II, planche 2, pag. 5 de la relation de ses *Voyages*, édit. *in*-4.°; et Oléarius, page 770. (L-s.)

DESCRIPTION des Sciences et des Arts libéraux des Persans.

CHAPITRE PREMIER.

Des Sciences en général.

JE vais commencer ce livre, en remarquant que les sciences sont indubitablement venues des extrémités de l'Orient. On peut juger sur plusieurs évidences, qu'elles sont nées aux Indes, dans le sein des Brachmanes (*) et des Gymnosophistes, d'où elles furent apportées chez les

(*) La véritable orthographe de ce nom, que l'on écrit quelquefois *brahmes* ou *brahmines*, est *brâhmane*, avec le premier *a* long, mot dérivé de *Brahmâ*, conformément à une règle de la grammaire samskrite, suivant laquelle les noms de dépendance ou d'appartenance allongent ordinairement la première voyelle du nom dont ils dérivent; c'est ainsi, par exemple, que de *Sougata*, l'un des noms de *Bouddha*, se forme *Saougata*, c'est-à-dire Sougatiens ou Bouddhistes; la diphthongue *aôu* étant considérée, dans certains cas, comme l'analogue de la voyelle *oû*. Le mot *gymnosophiste* a une origine moins recondite: on sait qu'il dérive de deux mots grecs (γυμνος, *nud*, et σοφιστας, *sage*), et signifie *sage nud*, parce que tous les Brâhmanes rigoristes et pénitens ont affecté la nudité, comme un de

Chaldéens ou Babyloniens, par la voie du sein Persique, et ensuite en Egypte et en Syrie, soit par le canal des Chaldéens, soit par la voie de la mer Rouge. Tout le monde sait que ce fut en Egypte et en Syrie, et premièrement en Phénicie, qui en est tout proche, que les Grecs allèrent premièrement apprendre les sciences. Entre plusieurs évidences, pour ne pas dire démonstrations, que l'on peut rapporter de ce que j'avance ici, je n'en alléguerai que deux, prises de la médecine et de l'astronomie, qui sont, sans difficulté, les plus anciennes sciences de l'univers. A l'égard de la médecine, Esculape qui est si ancien, et après lui Hippocrate et Gallien,

---

premiers degrés de la perfection contemplative à laquelle ils aspirent. Ils ont certainement servi de modèle à ces pieux anachorètes qu'on a vus pendant plusieurs siècles s'ensévelir vivans dans les déserts de la Thébaïde, au milieu des antiques sépultures des Pharaons, et dont les successeurs plus adroits surent, pour la plupart, se former des asiles beaucoup plus commodes, et s'assurer une existence aussi douce, aussi délectable que celle des premiers cénobites étoit misérable. L'origine de la monasticité seroit plus facile à tracer, comme on voit, que celle des sciences. Cette question restera encore long-temps insoluble, malgré les conjectures si ingénieusement imaginées par Chardin, malgré le système non moins ingénieux de l'éloquent et infortuné Bailly, malgré celui de plusieurs autres illustres savans; enfin, malgré celui que j'ai moi-même essayé d'établir au moins pour l'Inde, l'Egypte et la Grèce, dans mes *Notes et Eclaircissemens sur le Voyage de Norden*, tom. III, pag. 320 de l'édit. *in*-4.° (L-s.)

composent leurs principaux remèdes de simples ou drogues qui ne naissent que dans l'Orient, particulièrement dans les Indes; ce qui marque qu'ils avoient tiré de là leur théorie de la guérison des maladies; et à l'égard de l'astronomie, les termes arabes et chaldaïques dont elle a toujours été remplie, font voir que la chose elle-même vient de chez ces peuples de Chaldée, comme la plupart du monde en convient d'ailleurs. L'autre indice de l'origine des sciences dans les Indes, ce sont les voyages que des hommes de la Grèce, fort célèbres, y allèrent faire dans le commencement que la philosophie se faisoit connoître chez eux, comme, entre les autres, Pythagore, qui en rapporta l'opinion de la métempsychose, qu'il n'avoit pu entendre à sa satisfaction chez les Egyptiens (*). Il faut ajouter à la doctrine de la métempsychose, les atômes de Démocrite et d'Epicure, qui sont justement les principes des

(*) Le voyage de Pythagore ne doit pas être rangé parmi les faits historiques d'une vérité incontestable, d'après le silence des anciens écrivains indiens, que l'on a compulsés jusqu'à présent. Nous savons, au contraire, qu'un de leurs philosophes, nommé Temtem, alla étudier en Grèce, les principes de la philosophie. A qui de ces deux personnages faut-il attribuer les étonnantes conformités qui existent entre les nombreuses sectes philosophiques de l'Inde et de la Grèce? Au reste, quelle que soit l'origine de ces sectes, la civilisation des Hindous est incomparablement antérieure à celle des Grecs, puisque, d'après le

philosophes indiens (1), comme j'espère de le faire voir fort amplement dans mes notes sur l'Ecriture-Sainte (2). L'endroit particulier des Indes, où je juge que les sciences sont nées, est le pays au-delà du Tropique du Cancer, vers le Gange, où il reste encore aujourd'hui des écoles de Brachmanes, plus qu'en aucun autre endroit. J'ai cru, durant mon premier voyage, que les sciences étoient nées encore plus loin, savoir, dans la Chine; mais j'ai changé d'avis depuis, sur ce que j'ai appris de la Chine, lorsque j'étois dans les Indes.

Pour venir à mon sujet, le génie des Persans est porté aux sciences plus qu'à toute autre profession ou application que ce soit, et l'on peut dire aussi que les Persans y réussissent si bien,

---

témoignage de Pline et d'Arrien, elle remonte au moins à deux mille sept cent vingt ans avant l'époque où les chronologistes chrétiens placent communément la création du monde. Voyez mes *Notes sur les Dieux de l'Inde, de la Grèce*, etc., tom. I, pag. 280 des *Recherches asiatiques*. (L.-s.)

(1) *Philosophes indiens.* Voyez sur les principaux systèmes de philosophie indienne, les notes que j'ai données à la suite d'un mémoire fort intéressant sur la littérature des Hindoux, inséré dans le premier volume de la traduction françoise des *Recherches asiatiques*, ou *Mémoires de la société établie au Bengale*, etc., pag. 261. (L-s.)

(2) Ces Notes que Chardin annonce aussi dans sa préface (voy. le premier volume), n'ont jamais été publiées; je ne sais même ce qu'elles sont devenues, quoique j'aie découvert et indiqué plusieurs fragmens de ses travaux sur la littérature orientale. (L-s.)

que ce sont, après les Chrétiens européens, les plus savans peuples du monde, sans en excepter les Chinois; car, quoique bien des gens s'imaginent que la Chine est un pays de merveilles pour les sciences et pour les arts libéraux, de même que pour les richesses, pour la puissance et pour l'étendue, je ne puis croire que ces peuples soient fort savans, quand je considère qu'ils ont une capacité si bornée dans l'astrologie, qui est la science la plus-ancienne et la plus estimée dans l'Orient, et sur-tout à la Chine même; car il est à remarquer sur ce sujet, que les Chinois font plus de cas de l'astrologie, que les autres nations de l'Orient. Les Persans aiment et honorent si fort les savans, et ceux qui tâchent de le devenir, qu'on peut bien dire que leur goût dominant est l'estime et la recherche des sciences. Ils s'y adonnent tout le temps de leur vie, sans que le mariage, le nombre des enfans, l'importance des emplois, ni la pauvreté même les en détournent; les artisans, et paysans même, lisent les livres de doctrine, et en recherchent l'intelligence. Ils envoient les enfans aux colléges, et les élèvent aux lettres, autant que leurs moyens le peuvent permettre; ce qu'il y a de plus estimable en eux, sur ce sujet, est qu'ils ne se font point une honte d'aller au collége avec la barbe au menton; au contraire, ils se font un honneur du nom d'étudiant,

d'étudiant, dans tous les âges de la vie, et l'on voit un assez grand nombre de gens de quarante, cinquante et soixante ans même, qui vont prendre leçon avec un porte-feuille et des livres sous le bras, et l'écritoire à la ceinture; et quelquefois il arrive qu'on voit des hommes à cet âge-là qui ne font que commencer leurs études, et qui en sont encore à ce que nous appelons les basses classes; plusieurs, parmi eux, prennent et donnent leçon de suite, et sont tout ensemble maîtres et disciples, faisant leçon d'une science, et un moment après prenant leçon de quelqu'autre.

Ils nomment les étudians, *taleb-elm*, c'est-à-dire *quelqu'un qui appelle à soi* ou *qui recherche la science* (1); ce qui revient assez au mot de *philosophe*. Le nom de *taleb-elm* est vénérable chez eux; les gens de la plus haute naissance et ceux qui sont dans les plus grands emplois le portent par honneur. Quant aux maîtres ou régens, ils les appellent, ou *molla*, qui est le nom général dont ils nomment les prêtres et les ministres de leur religion, ou *akond*, qui veut dire *lecteur* (2). Les bacheliers ou les grands docteurs

(1) *Thâleb e'lm*; ces deux mots arabes construits à la manière persane, signifient littéralement *recherchant la science*. (L-s.)

(2) Lisez *ákhoùn*; ce mot signifie *théologien*, *docteur*, et non pas *lecteur*, comme Chardin le prétend. Il paroît le faire dériver du verbe persan *khânden*, lire; mais il se trompe, et j'ai eu ma

sont nommés *mouchtehed*, du verbe *echtehed*, qui veut dire *s'appliquer fort* (*). Nous n'avons point de degré chez nous, qui ne soit fort au-dessous de celui de *mouchtehed*; car il marque un homme qui possède toutes les sciences, chacune au plus haut degré, qui (dans la religion sur-tout) est comme un oracle, et aux décisions duquel il est si dangereux de contredire, que cela passe pour une impudence, ou pour une impiété, on peut juger de là, que le titre de *mouchtehed* n'est pas donné à beaucoup de gens; il y a des temps qu'on ne connoît personne qui soit digne de le porter, et le siècle le plus heureux n'en voit paroître, à ce qu'ils disent, que trois ou quatre au plus dans toute sa durée; ce titre de *mouchtehed* n'est pas un degré qu'on donne, c'est une qualité dont le peuple seul est le dispensateur, et qui ne consiste proprement que dans l'applaudissement et dans la vénération du public; on l'acquiert à la longue, après avoir fait paroître une science universelle et une parfaite

---

faveur l'autorité de Castell, Meninski, du P. Ange de Saint-Joseph, *præfatio ad Pharmacopœam Persicam*; ce mot ne se trouve pas dans le fameux Dictionnaire persan, intitulé: *Ferhang djihânguyry*. (L-s.)

(*) Lisez *modjtéhéd*, avec un *djym* au-lieu d'un *chyn*, participe présent de *ldjtéhada*, huitième conjugaison dérivée de la racine arabe *djahada*, qui signifie s'appliquer avec ardeur à une chose. (L-s.)

pureté dans l'observance de la partie cérémoniale de la loi.

Les Persans disent qu'un *mouchtehed* doit être saint et savant au plus haut degré où l'homme le puisse être; que sa sainteté doit consister à être sans reproche du côté du monde, et sa science, à savoir soixante-douze disciplines ou arts libéraux, plus profondément qu'aucun autre homme; à répondre sur-le-champ à toutes les difficultés proposées; à donner leçon si doctement et si facilement, qu'on ait plus de disciples que personne, et à être estimé de tout le monde, préférablement à tous autres, et sans opposition de personne. Ils ne nomment point ces soixante-douze sciences qu'il faut savoir; et quelques-uns tiennent que ce nombre excessif est mis pour marquer seulement toutes les sciences. Je n'ai vu qu'un seul docteur qui passât pour *mouchtehed* dans tout le temps que j'ai été en Perse, encore n'étoit-ce pas d'un consentement unanime; mais j'en ai vu plusieurs qui apparemment y aspiroient: car on disoit qu'ils en prenoient le chemin; c'étoit des gens d'un extérieur fort bien composé, graves, recueillis, modestes, clairs et précis dans leurs expressions, courts dans leurs discours, affables, humains et complaisans au dernier degré; et quant à leurs manières, paroissant élevés en toutes choses au-dessus de ce qu'on appelle vanité et

mondanité, si ce n'est dans la fin où ils tendent; qui est de s'attirer l'admiration et l'applaudissement de tout le monde; ce qui est pourtant le comble de la vanité.

Pour les *taleb-elm* ou *étudians*, ils se composent tout-à-fait en philosophes; ils en affectent l'extérieur, étant doux et graves, concis et retenus dans leurs discours, modestes en leurs habits, simples dans tout leur équipage; ils vont d'ordinaire vêtus de blanc, et rarement portent-ils des habits de couleur, d'or ou de soie.

Les Persans ne tiennent proprement pour gens savans, que ceux qui savent toutes les sciences, et qui les savent toutes également; mais ils ne tiennent pas pour tels, ceux qui ne savent qu'une partie de ces sciences, encore que ce soit dans un degré excellent: aussi s'appliquent-ils à toutes en général, tenant qu'elles sont comme dans un enchaînement les unes avec les autres, qui engage à les parcourir toutes, de la première à la dernière. C'est peut-être là une des principales raisons qui les empêche de pénétrer aussi avant dans chaque science, qu'on le fait en Europe.

Ils suivent tous le bon raisonnement dans leurs études, n'admettant l'autorité que sur le point des principes de leur mahométisme, hors de quoi ils traitent de sottises et de vanité tout ce qu'on appuie sur le sentiment d'un auteur, au-lieu de

l'appuyer sur la démonstration; pour eux, ils vont au fonds et au solide, et veulent pénétrer autant qu'il se peut. Ils ont là-dessus ce mot notable : *Le doute est le commencement de la science; qui ne doute de rien n'examine rien, qui n'examine rien ne découvre rien, qui ne découvre rien est aveugle et demeure aveugle.*

Ils ont toutes les sciences aussi distinguées et aussi étendues que nous les avons, à la réserve des systêmes modernes et des nouvelles découvertes de notre Europe, qu'ils ne connoissent pas; ce qui n'est pas pourtant si considérable que nous nous l'imaginons, plusieurs théorêmes passant chez nous pour nouvelles découvertes, qu'on trouve dans les livres arabes et persans, quoique beaucoup plus obscurément.

Ils commencent leurs études, comme nous faisons, par la Grammaire et par la Syntaxe; mais de-là ils sautent à la théologie, sur-tout s'ils sont un peu avancés en âge; puis ils viennent à la philosophie, et de-là passent aux mathématiques; ils se renferment après, ou dans l'astrologie, ou dans la médecine, qui sont les deux professions dans lesquelles on peut faire la plus haute fortune dans leur pays.

Quoiqu'ils aient presque tous les auteurs arabes traduits en persan, néanmoins l'arabe entre si fort dans toutes leurs disciplines, parce qu'elles

sont originaires de cette langue, et parce qu'ils sont obligés de citer en arabe les textes de l'Alcoran et des Hadys (*Hhadÿz*), qui sont les livres de Mahomet et de ses douze premiers successeurs, qu'ils savent tous l'arabe (*). Quelques-uns l'apprennent d'abord méthodiquement; et à l'égard des autres, on peut dire fort sérieusement qu'ils le savent sans l'avoir appris, parce qu'il se trouve au bout de leurs études, qu'ils l'entendent fort bien à force de textes et de longues citations qu'ils y ont lues en cette langue; comme on peut juger qu'un homme qui auroit fait toutes ses classes et le cours de chaque science dans nos langues vulgaires, seroit bien prêt d'entendre le latin, si le latin étoit encore plus mêlé qu'il ne l'est dans nos langues vulgaires.

Les auteurs des Persans sont de trois sortes :

(*) La remarque que fait ici Chardin n'est que trop vraie; et cette malheureuse facilité avec laquelle les Persans introduisent dans leur langue, non-seulement des mots isolés, mais des phrases arabes tout entières, nécessite l'étude de cette dernière langue pour se livrer avec fruit au persan. Il est très-vrai, comme l'observe aussi très-bien notre voyageur, qu'ils doivent citer les textes arabes du Qorân et ceux des *Hhadyz* ou traditions; cependant les Persans ont traduit dans leur langue le premier de ces ouvrages et plusieurs des autres; ce qui passe aux yeux des *sunny* ou sectateurs d'Omar, pour un horrible sacrilége, sur-tout relativement au Qorân, dont chaque verset est nommé un miracle (*áyéh*), et dans lequel on ne doit pas se permettre la plus légère altération. (L-s.)

1.° ils ont presque tous ces fameux auteurs grecs que nous suivons; 2.° ils ont des auteurs arabes qui, ayant traduit ces auteurs grecs, il y a plusieurs siècles, les expliquèrent et les étendirent, en y ajoutant beaucoup de leurs propres découvertes, sans toutefois s'écarter des principes de leurs auteurs; 3°. ils ont leurs propres auteurs, qui n'ont pourtant fait autre chose que de marcher sur les pas des Anciens; ainsi l'on peut dire qu'à l'égard de la doctrine des Anciens, les Persans en savent autant que nous, et peut-être plus, parce qu'ils cultivent uniquement leurs principes (*); mais ils n'ont

(*) Qu'il me soit permis de proposer quelques modifications aux assertions beaucoup trop positives de notre voyageur. Il s'en faut bien que « les Persans possèdent des traductions de presque tous ces fameux auteurs grecs que nous suivons ». Leurs richesses se bornent à des fragmens d'Aristote, de Gallien, d'Euclide, de Ptolémée, et de quelques autres médecins et mathématiciens, traduits, principalement, d'après des versions arabes faites sur des versions syriaques, dans les septième, huitième et neuvième siècles de l'ère chrétienne. Il seroit difficile de se former une idée des étranges altérations qu'ont éprouvées ces ouvrages grecs, sous la plume des différens traducteurs. Ces altérations sont telles, que souvent on ne peut parvenir à reconnoître les passages les plus importans. Nous ne parlons pas, en outre, des suppressions et des additions faites, non-seulement par ces mêmes traducteurs, mais encore par des copistes encore plus ignorans et plus infidèles qu'eux. L'histoire de l'Occident leur est absolument inconnue. Ils ne possèdent nul monument historique des guerres de leurs ancêtres avec les Grecs et les Romains. Toutes leurs histoires d'Alexandre ne sont que des romans poétiques, dans lesquels on ne trouve rien de positif sur ce héros, excepté son

point, comme j'ai dit, ces nouvelles découvertes de notre Europe, qui ont tant étendu et perfectionné les connoissances. Leurs anciens maîtres de philosophie sont Socrate, Platon et Aristote; ceux qu'ils ont pour les mathématiques, sont Archimède, Euclide, Théodose, Menelaus, Apollonius, Ptolémée; pour la médecine, c'est Hippocrate et Gallien; et pour l'astrologie, où ils réussissent le mieux, ils sont particulièrement guidés par Ptolémée. Pour ce qui est des auteurs arabes et des auteurs persans, il y en a plusieurs dont la plupart sont d'autant plus admirables, qu'ils ne se sont pas renfermés dans une science particulière; mais qu'ils ont écrit de toutes, comme j'ai observé que c'est la méthode des savans de l'Orient.

Le plus célèbre des auteurs des derniers siècles et le plus suivi est Cojé Nessir de Thus, très-fameux et très-estimé parmi les savans de l'Asie, qui vivoit il y a environ quatre cent cinquante

---

nom qui est même défiguré et tronqué; ils écrivent *Skender*, croyant que la première syllabe *al* est l'article arabe. Trop longtemps quelques orientalistes enthousiastes ou peu sincères ont bercé nos savans de vaines espérances. Je ne crains point de l'affirmer, jamais les Arabes, les Turks, ni les Persans ne nous rendront un seul de ces anciens ouvrages dont nous regrettons la perte, puisque leurs plus anciennes productions littéraires ne remontent pas au-delà du septième siècle de l'ère vulgaire, si l'on en excepte quelques fragmens poétiques. (L-s.)

ans (1). C'étoit un homme de naissance et de grands biens, célèbre pour sa sagesse et pour sa science, qui fut durant plusieurs années le président ou le chef de toutes les académies de l'empire des Tartares, alors fort étendu. Ce fameux auteur étoit natif de Metched, ville capitale de la province de Corasson (2), qui est la Bactriane des Anciens, et le pays qui a produit les plus savans hommes de l'Orient, dans les derniers siècles. Cette ville s'appeloit Thus auparavant, et jusqu'au temps de cet auteur; et c'est la raison pour laquelle on le nomme Cojé Nessir de Thus. On tient qu'il savoit fort bien le grec, parce que ses ouvrages ont beaucoup de manières des Grecs dans les argumens, dans les assertions et les

(1) Khòdjah (maître) Nassyr êd-dyn Mohhammed ben êl-Hhaçan êl-Thoùcy, ou natif de Thoùs en Khorâçân, florissoit sous le khalyfah d'Almossta'assem billah, vers l'an 660 de l'hégire, 1261-2 de l'ère vulgaire. Hyde *Prefatio ad tabulas Ulugbeyghii.* (L-s.)

(2) Lisez *Mechehéd*; ce nom signifie *lieu du martyre*, parce que l'imâm A'ly Rizâ, regardé comme un martyr par les Persans et par tous les Chy'ites, y est enterré. Cette ville ne s'appeloit pas Thoùs; mais elle étoit située dans ses dépendances, et l'a supplantée en devenant la capitale du Khorâçân, à cause de l'importance que lui ont procurée les nombreux pélerins attirés dans ses murs par le tombeau de l'imâm Rizâ. Voyez une description curieuse de cette ville, pages 48 et 70-73 du *Voyage d'A'bdoùl Kérym*, pélerin musulman, qui la visita au mois de janvier 1741. (L-s.)

dogmes. Il a amplement écrit sur toutes les parties des sciences divines et humaines, la théologie, la philosophie naturelle, la logique, la théorie des planettes, qu'ils appellent *elm cherif* (*e'lm chéryf*), c'est-à-dire *la science noble*, en laquelle ils ont le plus pénétré; les diverses parties des mathématiques, la médecine, la morale et la subdivision des vertus et des passions. Il a traité toutes ces sciences fort clairement et méthodiquement, au-lieu qu'elles étoient avant lui obscures et imparfaites parmi les Mahométans, et pleines de propositions inintelligibles. Ses ouvrages sur la géométrie et sur l'astronomie sont estimés par plusieurs savans, préférablement à ceux des plus anciens auteurs; et ceux qui en parlent le moins avantageusement, les y comparent. Ce savant homme fit à Maraga (*), ville

(*) « Merâghah, dit Aboûl-Fédà, est une des principales villes de l'Azerbâïdjân; c'est un très-beau comptoir du pays. Sur une colline située hors de cette ville, maître Nassyr êd-dyn observa les étoiles par ordre d'Holâkoù-Khân (dont nous avons parlé dans notre note, tom. II, p. 316). Il fut aidé dans ses opérations par Moùyd éd-dyn êl-Fardhy et par Iahhya êbn êl-Moghreby ». Hhamd-oûllah nous représente Merâghah comme « une ville de médiocre grandeur, mais forte, et jadis capitale de l'Azerbâïdjân; le climat en est tempéré, mais mal-sain, parce que le mont Sehend situé au nord de la ville, empêche la circulation de l'air. On y voit beaucoup de jardins; la ville tire son eau du Ssâfy roùd (rivière pure), qui coule du mont Sehend et va se jeter dans un lac. Les principales productions du territoire de Merâghah

de sa province, ce que le roi Alphonse fit en Portugal; il y assembla les plus célèbres mathématiciens de l'Asie, sous l'autorité et par les ordres de Haloucou Can, qui tenoit alors le siége de l'empire des Tartares méridionaux, et il composa avec eux ces célèbres tables astronomiques,

---

consistent en grains, coton, fruits, raisin, toutes denrées qui sont ordinairement à très-bon compte. Il se divise en six cantons, savoir: Perakhoûn, Nyâbhoûn, Derkheroûd, Gâoûdoûl, Hechtroûd et Dyhstân.... Les habitans ont le teint blanc et ressemblent beaucoup aux Turks. Ils suivent la secte de Hhambal; leur langue est un pehlvy mêlé d'arabe. Les contributions de la ville sont fixées à soixante-dix mille dynâr zémâny; tout le canton produit cent quatre-vingt-cinq mille dynâr. C'est hors de l'enceinte des murailles que le savant maître Nassyr êd-dyn Thoûcy fit construire, par ordre de Holâkoû-Khân, un observatoire qui est détruit ». *Nozhat âl-qoloûb*, *description de l'Azerbâïdjân*, pages 120 et 121 du Manuscrit persan, n.° 127 de la bibliothèque impériale. Ssafâdy, dans son ouvrage intitulé: *Vafy bi Vefyiat*, raconte l'anecdote suivante, au sujet de la construction de l'observatoire. « Holâkoû-Khân s'étant fait remettre le devis des dépenses nécessaires pour la construction de l'observatoire, alloit renoncer à cette entreprise, à cause des sommes énormes qu'elle devoit coûter; Nassyr êd-dyn ayant vainement insisté, voulut lui prouver l'utilité de l'astronomie; il le pria de faire porter, pendant la nuit et en secret, un immense bassin de cuivre sur une montagne voisine, et ordonna aux porteurs de le faire rouler tout-à-coup du haut de cette montagne. Ce bruit, dont les Moghols ignoroient la cause, répandit l'alarme dans leur camp ». L'empereur et l'astronome furent les seuls qui ne se laissèrent pas troubler. Celui-ci prit de-là occasion pour faire sentir à son prince, que l'astronomie enseignoit à voir tranquillement des phénomènes qui épouvantoient les ignorans. (L-s.)

qu'on appelle *Tables de Cojé Nessir* et *Tables de Halacou* (1), parce qu'elles sont inscrites du nom de ce prince, dans lesquelles les sentimens des plus anciens auteurs se trouvent confirmés pour la plupart. Il y détruit les hypothèses du huitième ciel, que quelques auteurs arabes avoient enseigné dans les premiers siècles du mahométisme, et il y résout beaucoup de doutes sur lesquels les auteurs modernes de notre monde ont fait de gros volumes.

Mahomed Chagolgius tient le premier rang après Cojé Nessir, sur-tout pour l'astronomie; il vivoit il y a deux cents ans, et étoit natif de Bactriane (2); il a augmenté les tables de Cojé

---

(1) Les tables astronomiques de Nassyr êd-dyn Thoùcy portent le nom de *Zydj îylkhány*. Chardin qui l'ignoroit cite plus bas ces mêmes tables, comme un ouvrage différent. Suivant le géographe turk, les tables îlkhanyennes furent dressées en 657 de l'hégire (1258-9 de l'ère vulgaire). Le mot *Zydje* est arabe; les Persans l'ont altéré et en ont fait *zyg*; il signifie proprement les fils qui servent de guides aux tisserands, pour distribuer les couleurs de leurs étoffes, et par extension les tables astronomiques, à cause de la ressemblance des lignes avec ces fils; on donne encore ce nom au cordeau qui dirige les travaux des architectes. Ce mot a été adopté par quelques écrivains grecs du moyen âge, qui en ont fait Ξῆζι Ζῖζι. Vid. Hyde *Præfat. ad tabulas Ulugbeighii*, pag. 19, vol. I. *Syntagm. dissertation.*, etc. edit. à Greg. Sharpe. (L-s.)

(2) Chardin paroît avoir copié le nom de cet astronome, d'après l'édition persane et latine de quelques-uns de ses fragmens publiés par Greaves, sous le titre de *Astronomica quædam*

Nessir, et l'a fait avec tant de réputation, qu'on dit qu'elles surpassent en plusieurs choses celles de tous les autres astronomes.

Mirza Oulouk-bec (*) est mis ensuite entre leurs

---

ex traditione Shahcholgii persæ, una cum hypothesibus planetarum; operâ et studio J. Gravii, etc. *Londini* 1650, *in*-4.° S'il eût consulté la préface de l'éditeur anglois, ou quelques bibliographes orientaux, il auroit vu que cet astronome avoit nom Mahhmoûd châh Khôldjy; qu'il écrivoit vers l'an 852 de l'hégire (l'an 1448-9 de l'ère chrétienne), comme il nous l'apprend lui-même dans ses commentaires sur les *Zydje Iylkhâny* ou Tables ilkhânyennes, qu'il regarde comme *bien supérieures à toutes les autres*. Je ne puis terminer cette note, sans faire remarquer une légère inexactitude échappée au savant et laborieux M. de Lalande, dans sa *Bibliographie astronomique*, page 232. En donnant le titre de l'édition persane latine de l'ouvrage de Mahhmoud Châh Khôldjy, publiée par Greaves, il écrit *Arabicè* au-lieu de *Persicè*; ce qui pourroit induire les lecteurs en erreur, touchant la langue dans laquelle cet ouvrage est écrit. J'espère que cette remarque ne donnera pas lieu de douter de ma profonde vénération pour un des savans les plus distingués par leurs travaux personnels et par leur dévouement sans bornes pour les progrès des sciences. Heureux si un seul de mes ouvrages pouvoit supporter le rigoureux examen qui ne serviroit qu'à faire ressortir le mérite intrinsèque de la plupart des siens! (L-s.)

(*) Mohhammed Teraghâï, surnommé ensuite Myzâ Oloûgh Beyg, fils de Châhrokh, fils de Tymoûr Goûrgân (Tamerlan), naquit dans le château de Sulthânyeh, le dimanche 19 de djomâdy 796 (de l'hégire); ce mois répond à celui de ferverdyn de l'année djélâléenne (mars 1394 de l'ère chrétienne). Nous devons remarquer que Myrzâ est l'abrégé d'*Emyr Zâdéh*, et signifie prince du sang (voyez ma note, tome II, page 345). *Oloûgh-beyg* sont deux mots tatars qui signifient le *vieux*, le *grand prince*. Il entra en possession des provinces situées en-deçà du Djyhhoûn (l'Oxus), le Khorâçân et le Mâzendéràn, vers l'an 810;

plus fameux auteurs de la théorie des planettes; il étoit fils de Temur Charouc, fils de Temurleng,

---

et en 812, il s'installa dans les provinces situées au-delà du même fleuve, dans le Turkestân et le Mâoùarâ âl-nahar. Il eut un goût particulier pour les sciences, et accorda la plus haute protection aux savans. Il fonda à Samarqand un gymnase magnifique, qui passoit pour une des merveilles du monde. Ce fut sous ses auspices et à ses frais que l'on fit des observations astronomiques qui portent encore aujourd'hui son nom, et commencèrent en 841 de l'hégire (1437-8 de l'ère chrétienne). Il fut secondé dans cette belle entreprise, d'abord par le savant Ghyâts êd-dyn Djemchyd, qui mourut avant que les observations fussent terminées, et dont les cendres reposent non loin de l'observatoire de Samarqand; celui-ci eut pour successeur Qâdhy Zâdeh êl-Roùmy, qui mourut aussi avant la fin de cette belle entreprise; elle fut continuée et terminée par A'lâ êd-dyn êl Qoùchdjy de Samarqand. Suivant quelques écrivains persans, ce fut Oloùgh-beyg lui-même qui mit la dernière main à cet ouvrage, et le publia sous le titre de *Zydje Sulthâny*, Tables astronomiques impériales, et y ajouta une préface qui porte son nom. Quelques-uns les préfèrent aux tables ilkhânyennes de Nassyr êd-dyn; elles furent terminées en 853 de l'hégire (1449 de J.-C.). Le célèbre biographe persan, Daùlét Châh, dans ses vies des hommes illustres, cite une anecdote de la mémoire étonnante du prince dont il s'agit. On avoit coutume d'inscrire sur un registre le nombre des animaux que le souverain avoit tués à la chasse, l'indication de l'espèce de chacun de ces animaux, et l'époque précise à laquelle il avoit été tué. Un jour, ce registre se trouva égaré, et toutes les recherches furent vaines; les conservateurs de la bibliothèque (*mustehhâfézâni Kitâb-khâunéh*) étoient livrés aux plus cruelles inquiétudes. Le monarque leur dit: « Soyez tranquilles, car je me » souviens de tous les détails contenus dans ce registre, depuis » le commencement jusqu'à la fin ». Aussi-tôt il se mit à dicter à un secrétaire, les faits et les époques sur un nouveau registre, jusqu'à ce qu'il fût rempli. Le hasard voulut que l'ancien registre se retrouvât; on les conféra soigneusement, et l'on ne reconnut de

qui est le grand Tamerlan. Il a dressé des tables de moyens mouvemens, qui portent son nom, desquelles les Persans se servent pour le calcul des éphémérides. Ce prince, à l'imitation de Halacou Can (1), convoqua les plus célèbres astronomes de tout l'Orient, qui lui fournirent divers systêmes du second mobile, desquels il choisit celui qui affirme la solidité des orbes et des cieux particuliers, enchâssés les uns dans les autres. Les trois plus fameux astronomes qui travaillèrent avec lui, lesquels tenoient les mêmes principes, sont nommés dans l'histoire, Mousa, gendre du grand Cazy de Turquie; Molla Aly Kouchi, et Molla Kiaseldin Gemchid de Cachan (2), de chacun desquels il reste des ouvrages

différence que dans quatre endroits. En accordant ce qui appartient au goût des Orientaux pour l'hyperbole et la flatterie, ce fait n'en est pas moins étonnant, sur-tout quand on songe à l'immense quantité de bêtes fauves que les princes tatars tuoient dans leurs grandes chasses; il mourut en 853 (1449 de J.-C.), après avoir vécu cinquante-sept années lunaires. (L-s.)

(1) Lisez *Holâkoû-Khân*, surnommé *Ilkhân*. Voyez ma note, tome II, page 316, et ci-dessus, page 202. (L-s.)

(2) Les noms de ces trois astronomes doivent être rectifiés ainsi :

1.° Ssalâhh éd-dyn, plus connu sous le nom de Qâdhy-Zâdèh êl-Roûmy, auteur d'un commentaire sur les sept premiers livres des élémens d'Euclide;

2.° Mollâ A'lâ éd-dyn A'ly ben Mohhammed êl-Qoûchdjy, mort en 879 de l'hégire (1474-5 de l'ère vulgaire), et auteur de plusieurs excellens traités de géométrie et d'astronomie;

fort renommés sur l'astronomie, que les Persans étudient avec grande estime. Les œuvres du premier sont intitulés : *Cherac chac mini ;* celle du second : *Cherac techrid ;* et ce mot de *cherac* signifie *lumière*, et revient à ce que nous appelons *explication* (*). Les œuvres du dernier sont

---

3.° Ghyâtz êd-dyn Djemchyd, fils de Mac'oûd, natif de Kach; il composa aussi plusieurs traités d'astronomie.

Leurs principales observations se firent sous les auspices d'Oloûgh-beyg, à Samarqand, en 841 (1437-8). Le prince tatar avoit fait construire un quart de cercle, dont un rayon égaloit, dit-on, en hauteur le sommet du dôme de Sainte-Sophie à Constantinople. Voyez Gravii *Præfat. ad binas tabulas geographicas*, etc., tom. III de la collection intitulée : *Geographi græci minores*, etc. (L-s.)

(*) Notre voyageur, trompé par l'oreille et par une mauvaise prononciation, confond le mot arabe *chérahh* ou *cherhh*, commentaire, explication, avec le mot persan *tchérâgh*, flambeau. Je crois pouvoir assurer qu'il n'existe aucun traité d'astronomie persan, dont le titre commence par ce dernier mot; quant aux *cherhh*, ce sont, en général, des commentaires arabes sur les quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu; sur les traditions du prophète, et autres traités théologiques et ascétiques. Très-peu de commentaires purement littéraires portent ce titre, et il ne se trouve à la tête d'aucun des traités d'astronomie arabes, turks et persans cités par Hhâdjy Khalfah, quoiqu'il affirme que différens astronomes ont composé des *cherhh* sur les tables d'Holâkoû et celles d'Oloûgh-beyg. J'ai tout lieu de penser que ce mot *cherhh* désigne, en général, les ouvrages de ces astronomes secondaires, et non des traités astronomiques intitulés ainsi, puisqu'il ne s'en trouve pas de semblables dans la Bibliographie orientale la plus complette que l'on connoisse. Les traités astronomiques y sont l'objet de plus de quatre cents articles plus ou moins étendus, mais presque tous d'un intérêt majeur pour les détails, les faits et

encore

encore plus estimées. C'est une correction des *Tables de moyens mouvemens des Planettes* de Cojé Nessir, dont j'ai parlé ci-dessus (1), qui, dès son temps, se trouvoient bien éloignées de la réalité des mouvemens célestes, et ne répondoient pas aux phénomènes du ciel. Ces tables ainsi corrigées s'appellent *zige padchahz Kaagoni* (2), c'est-à-dire *Tables de moyens mouvemens royales de l'empire*, et sont fort en usage

les dates qu'ils renferment. On peut au moins y puiser une idée exacte des immenses travaux que les trois peuples que nous venons de nommer, ont entrepris et exécutés sur l'astronomie. Le défaut de lunettes les place naturellement au-dessous e ceux qui ont pu faire usage de ce secours si efficace dans la science dont il s'agit; mais les faits contenus dans leurs observations n'en sont pas moins précieux, et c'est en cela que consistent leurs plus grandes richesses; car, parmi les quatre cents ouvrages astronomiques catalogués par Hhâdjy Khalfah, on remarque cent cinquante *zydje* ou tables astronomiques. Quelle abondante moisson pour nos collecteurs d'observations! (L-s.)

(1) Voyez ci-dessus, page 203 et 204. Cojé est la corruption de Khòdjéh ou Khoûâdjah, titre commun aux Persans et aux Turks; il signifie maître, et se donne sur-tout aux savans. (L-s.)

(2) Lisez *Zydje pâdchâhi Khâqâany*, tables (astronomiques) du monarque grand khân. Le mot *pâdchâh* est persan, et désigne le monarque, le souverain régnant spécialement; *khâqân* est un titre tatar correspondant à celui de *pâdchâh*, et supérieur à celui de *khân*. Holâkoù, petit-fils de Djenguyz-Khân, et qui, comme je l'ai indiqué dans ma note, tome II, pag. 316, étendit ses conquêtes des confins de la Chine à celles de l'Arménie, réunit ces deux titres persans et tatars; il n'est pas étonnant de les voir ainsi accolés à un ouvrage de la plus haute importance, entrepris et exécuté par les ordres et aux frais de ce conquérant. Ces tables sont les mêmes que celles dont il est fait mention

parmi les astronomes persans. Ils ont encore sur cette même science, les *Tables* dites *Yelcani* (1), à cause qu'elles sont dédiées à Yelçan, prince des Tartares; les *Tables universelles* de Gileiben Katir (2); *la Somme du roi de Carechme* (3),

---

ci-dessus (page 204), sous le titre de *Zydje Iylkhâny*, et qui furent dressées par Nassyr êd-dyn à Mérâghah. Cet observatoire fut commencé en 657 de l'hégire (1258-9 de l'ère chrétienne). Ces belles tables astronomiques, sur lesquelles on trouvera des détails fort curieux dans l'ouvrage bibliographique de Hhâdjy Khalfah, ont été abrégées sous le titre de *Zydje Châhy*, Tables royales ou Tables du Châh, par A'ly-Châh, fils de Mohhammed, fils d'Alqâum, surnommé A'là êd-dyn, astronome de Khoûârezm, et le Persan. Cet abrégé a été composé pour le vezyr Mohhammed, fils d'Ahhmed de Tauryz; il l'a intitulé: *O'mdit âl-Iylkhâ'y*, le Soutien ilkhânyen; il l'a divisé en deux traités radicaux, subdivisés en chapitres et en sections. *Hhâdjy Khalfah.* (L-s.)

(1) Les tables Yelcani sont les mêmes que celles dont il est fait mention dans la note précédente et dans celle de la page 204. Chardin ignoroit-il que *Yelcan*, et plus correctement *Iylkhân*, étoit un surnom adopté par Holâkoù Khân et tous les souverains moghols, par respect pour la mémoire du fondateur de leur race, ainsi nommé? (L-s.)

(2) Ce mot est certainement altéré, et je conjecture que Chardin veut ici parler de Mohhammed ben Ketsyr âl-Ferghâny, auteur d'un Traité du mouvement des Astres, publié en arabe et en latin par Golius. Cet astronome florissoit du neuvième au dixième siècle de l'ère vulgaire. (L-s.)

(3) J'ignore quelle est cette *Somme du roi de Carechme*. S'agit-il des *Zydje Melik-châhy*, ou Ephémérides de Djélâl êd-dyn Melik-Châh, roi de Khoûârezm, auteur de la réformation du calendrier persan et de l'ère djélaléenne, dont nous avons parlé dans notre note, tome II, page 252? Ces tables de Melik-Châh ont été rédigées par O'mar âl-Khyâm, à la fin du quatorzième siècle de l'ère vulgaire. (L-s.)

province de la Petite-Tartarie, et une infinité d'autres, pour ainsi-dire; car, comme l'astronomie et l'astrologie sont les sciences favorites de l'Orient, c'est sur quoi les savans hommes qui y sont nés, ont le plus écrit.

Il est assez remarquable que les Etats situés entre les fleuves d'Oxe et de Jaxarte (1), que j'appelle la Petite-Tartarie orientale, ont produit depuis six cents ans, les plus habiles astronomes, et en plus grand nombre; ce que j'impute à la sérénité de l'air, qui est si requise aux observations astronomiques. Un autre auteur illustre et fameux entre tous ceux des Persans, c'est Avicenne, qu'ils nomment *Ibn Sina*, c'est-à-dire *fils de Sina*, du nom de la famille dont il est originaire; car c'est la pratique des gens doctes de l'Arabie, de se faire nommer du nom de sa famille. Cet Avicenne, qu'ils surnomment *Abrahi*, c'est-à-dire *premier en ordre*, a écrit fort doctement et amplement de toutes les sciences (2). Il est particulièrement suivi pour la

(1) Le Djyhhoûn et le Syhhoûn. (L-s.)

(2) Aboû A'ly Hhocéïn ben A'bdallah, connu sous le nom du fils de Synâ, et décoré de titres de *chaykh*, doyen, docteur; *raïs*, chef, naquit à Bokhârâ en Transoxiane, l'an 370 de l'hégire (980-1 de l'ère vulgaire), et mourut à Hamadân, en 428 (1036-7), à l'âge de cinquante-huit ans. Quoiqu'il soit très-facile de donner, d'après la *Bibliotheca arab. hispana*, tom. I,

philosophie et pour la médecine, sur lesquelles on rapporte, par honneur, qu'il a écrit plus de livres qu'il n'a vécu d'années, quoiqu'il soit parvenu à une grande vieillesse. On l'appelle communément le *prince des médecins* et le plus grand des philosophes, après Aristote. Il étoit de Bochora ou Bactres, ville capitale de la Bactriane, pays qui produisoit les plus savans hommes de l'Orient, il y a quatre à cinq cents ans. Avicenne est encore plus ancien, étant venu au monde dans l'onzième siècle de l'ère chrétienne. On rapporte qu'il fut toute sa vie aussi malheureux que savant; et comme il conserva toujours sa vertu dans ses plus rudes disgrâces, on lui a donné le surnom de *Elfa Kereté*, mot qu'on peut traduire également, *couvert de pauvreté et couvert de gloire* (*).

---

page 268, des détails beaucoup plus intéressans que ceux que nous possédons déjà sur ce célèbre philosophe arabe (l'Aristote de sa nation), ce n'est pas dans une note que nous pouvons entreprendre un semblable travail; il nous suffira de remarquer que l'épithète d'*Abrahi*, citée par Chardin, est visiblement altérée; il faut lire *âl-raïs*, mot arabe qui signifie, en effet, le premier, le chef; ce mot a la même origine que *rás*, qui signifie la tête. (L-s.)

(*) *Elfa Kereie.* Chardin nous donne ici lui-même la preuve de son peu de connoissance des langues orientales, ou tout au moins de l'arabe, en confondant deux mots qui appartiennent à des racines extrêmement différentes, quoiqu'elles se rapprochent un peu pour le son : l'une, d'où dérive le mot *faqyr*

Les plus célèbres auteurs des Persans qui viennent ensuite, sont, pour les mathématiques, Maimon Rechid (1) et Yacoub benel saba el Kendi (2); pour la géométrie et les forces

---

(pauvre), s'écrit avec un *qâf*; tandis que l'autre, d'où dérive le mot *fâkhir* (noble), s'écrit avec un *khâ*, lettre gutturale qui n'a pas de rapport avec la première; ainsi le mot *Elfa Kereté* ne peut réunir les deux significations que Chardin lui attribue; mais il aura l'une ou l'autre, suivant la différence des lettres *qâf* ou *khâ*, qui entreront dans sa composition. (L-s.)

(1) Notre voyageur veut sans doute parler ici du khâlyfe âl-Mâmoûn, fils et successeur de Hâroûn âl-Rachyd. Nous trouvons cités dans la bibliothèque de Hhâdjy Khalfah, deux ouvrages qui portent le nom de ce prince. Le premier, intitulé : *Rassd Mâmoûn*, etc., Observations de Mâmoûn le Khalyfe, à Bagdhdâd, l'an 217 de l'hégire (832-3 de l'ère vulgaire); l'autre, *Zydje âl-Mâmoûn*, Tables astronomiques d'Al-Mâmoûn. Cet ouvrage commence ainsi : « Louange à Dieu, louange comparable à » ses bienfaits et égale à ses grâces, etc. ». *Hhâdjy Khalfah.* (L-s.)

(2) Ya'qoûb ben Ishhâq âl-Kendy, connu des Européens, sous le nom d'Alkindus, comme magicien, étoit un des plus grands astronomes ou plutôt astrologues du siècle d'âl-Mâmoûn. Il étoit d'origine et professoit la religion juive; ce qui lui suggéra de vives altercations avec les docteurs musulmans. Nous trouvons dans la bibliotheque de Hhâdjy, le titre de deux traités de géométrie de ce savant, l'un, *Alakourâh âl-matahharikeh*, les Sphères mouvantes, par l'excellent géomètre grec Outhoûlouqâs, mis en arabe, sous le règne d'âl-Mâmoûn, et ensuite revu et corrigé par Ya'qoûb, fils d'Ishhâq âl-Kendy; l'autre, *Tacyyrât âl-keoûâkeb lil-Kendy*, les Mouvemens des Planettes, par âl-Kendy, abrégé, divisé par chapitres et sections. Nous possédons à la bibliothèque impériale, sous le n.° 1207 des manuscrits arabes, un ouvrage de magie du même auteur, intitulé : *Table de la Vie et de la Mort.* (L-s.)

mouvantes, Apollonius Pergeus (1) et Ayran (2); pour l'optique, les Commentaires de Hassein sur Ptolémée, Ta Kieldin (3); pour la gnomo-

(1) C'est l'auteur d'un traité des sections coniques, que les Arabes ont traduit du grec, par ordre d'âl-Mâmoûn, sous le titre de *Kétâb âl-Makhrouthât*, etc., sur lequel on trouvera des détails curieux dans la bibliothèque de Hhâdjy Khalfah, et dans celle de d'Herbelot, qui a traduit cet article avec assez d'exactitude. Le même bibliographe oriental indique deux autres ouvrages du même Apollonius, qu'il surnomme *âl-nadjdjâr*, le charpentier; l'un de ces ouvrages est intitulé : *Kétâb âl-Dcoûâyr êl-Mémâçah*, livre des cercles tengents; et l'autre : *Kétâb Nisbéti él-Djedoûr*, livre de la Proportion des Racines carrées, en deux parties; la première a été revue par Tsâbét, fils de Qorah; l'autre traduite en arabe, n'est pas intelligible, suivant le *Tâcyhh êl-Hhokemâ*. Voyez, sur les ouvrages d'Apollonius Pergæus, et sur les éditions grecques et latines qui en ont été publiées, la *Bibliotheca græca* de Fabricius, lib. III, cap. XXII, pag. 195, edit. Harles. (L-s.)

(2) Ce nom est certainement corrompu; il n'existe aucun auteur arabe ou persan ainsi nommé; notre voyageur a-t-il voulu parler ici de Aboûl A'bbâs Chehâb Ahhmed ben Mohhammed ben O'mâd ben A'ly, surnommé ébn âl-Haïtam, mort en 815 de l'hégire (1412-13 de l'ère vulg.), et auteur d'un Traité d'Arithmétique, intitulé : *Murchid él-Thâleb élaï êsnaï él-Mathâleb*, etc., le Guide des Amateurs vers les plus exquis desirs touchant l'Arithmétique, etc. *Hhadjy Khalfah*. (L-s.)

(3) Le nom de Ptolémée se trouve ici suivi d'un nom arabe, qui peut produire une équivoque assez étrange. Le Ta-Kieldin cité par Chardin, est sans doute Taqy êd-dyn Aboûl-Khaïr Mohhammed ben Mohhammed âl-Fârsy, c'est-à-dire natif de la province de Fârs, dont Chyrâz est la capitale, et disciple de Ghyâts êd-dyn âl-Manssoûr; il a composé un excellent commentaire sur les Elémens d'Euclides. Je trouve encore dans la bibliothèque de Hhâdjy Khalfah, l'indication d'un opuscule sur

nique, Omarel Soufi (1); pour l'arithmétique, Abououlou-ſa (2) et Aliel Kouchi (3); pour la musique, Alfarabi (4) et Abouzeltou; pour la

---

le moyen de s'orienter vers la Mekke, *Ricâléh simt âl-qiblah*, qu'il est tenté d'attribuer à Taqy êd-dyn; mais je ne trouve aucun commentaire d'un auteur ainsi nommé, sur l'optique de Ptolémée. Je n'ai pas été plus heureux dans mes recherches sur Hassein. (L-s.)

(1) Il s'agit ici, sans doute, de l'ouvrage intitulé: *Foùâqyt fy ïlm êl-Moùâqyt*, etc., Rubis touchant la science des momens, poëme, par O'mar ben Ahhmed ben âl-Djoùzy, natif de Hhamah, composé en 854 de l'hégire (1450 de l'ère vulgaire); il commence ainsi: « Louange à Dieu, l'ancien, le créateur ». *Hhâdjy Khalfah.* (L-s.)

(2) Lisez *Aboûl-oùafâ*. Hhâdjy Khalfah cite deux mathématiciens de ce nom: l'un, Aboûl-oùafâ Mohhammed ben Mohhammed, âl-hhâceb, le calculateur, a traduit, corrigé, commenté et augmenté de preuves géométriques, un Traité des Limites, *Kétâb êl-Hhodoùd*, par Aristote. La traduction arabe d'Aboûloùafâ est intitulée: *Kétâb âl-Djebr*, Traité d'Algèbre; le second, Aboûl-oùafâ âl-Khordjâny, composa un commentaire arabe sur les Elémens d'Euclides. (L-s.)

(3) Il s'agit ici du Molla A'lâ êd-dyn A'ly ben Mohhammed, êl-Qoùchdjy, mort en 879 de l'hégire (1474-5 de l'ère vulgaire), dont j'ai parlé assez amplement dans ma note ci-dessus, p. 206 et 207. Outre ses ouvrages d'astronomie, indiqués dans cette note, je trouve dans Hhâdjy Khalfah, un Traité d'Arithmétique, intitulé: *Riçâlét âl-Mohhammedyéh fyl-hhioâb*, qu'il composa pour le sulthân othomân Mohhammed II, quand il fut envoyé en ambassade auprès de ce monarque par Hhaçan-le-Long. (L-s.)

(4) Je ne trouve aucun traité de musique attribué à Aboù Nassr Mohhammed Tarkhâny, nommé communément par les Arabes, *âl-Farâby*, parce qu'il étoit né à Farâb, ville de la Tatarie limitrophe de la Chine, nommée aussi Otrar. Ce fameux philosophe n'est pas inconnu aux Occidentaux, qui l'ont nommé Alfarabius; il mourut vers le milieu du quatrième siècle de

perspective, Ebn Heussin; pour la géographie, Ebn Maarouf Abul Feda Yacoub Hamawy (*);

---

l'hégire, emportant la réputation d'un des savans les plus étonnans qui aient existé.

J'ignore quel auteur Chardin a voulu désigner sous le nom évidemment altéré d'Abouzeltou. Je ne connois pas non plus de Traité de Perspective, par Ebn Heussin ou Hhucéïn. (L-s.)

(*) El-Mélik él-Mouyd O'mâd êd-dyn Aboûl-Fédâ Isma'ël ben êl-Afdhal A'ly él-Ayyoûby, surnommé le souverain de Hhamâh, né en 672 de l'hégire (1273-4 de l'ère vulgaire), et mort en 732 (1331-2). Ce souverain ne régna en Syrie que pendant trois ans; et il est bien moins célèbre par le pénible honneur d'avoir dicté ses volontés suprêmes à une partie de ses semblables, que par la composition de deux immenses ouvrages, justement estimés pour leur rare exactitude. Le premier est une belle cosmographie, intitulée : *Taqoûym âl-Boldân*, Tables des Contrées, qui offre des descriptions curieuses de tous les pays connus des Arabes, avec des tables de latitudes et de longitudes. Nous possédons à la bibliothèque impériale, le plus bel exemplaire que l'on connoisse de cette cosmographie.

Le second ouvrage de cet illustre auteur, est un abrégé d'Histoire universelle, *Mokhtassar fy âkhbâr âl-bachar* (Abrégé des Histoires des Créatures), en deux volumes. Cette histoire commence à la naissance du prophète, et finit à l'an 729 de l'hégire (1328); elle n'offre d'autre division que celle des années; c'est une espèce de chronique, comme presque toutes les histoires des Arabes, des Turks et des Persans. Celle-ci ne renferme que les événemens relatifs aux Musulmans, et rangés sous les années pendant lesquelles ils sont arrivés. La monotonie de cette marche ne nuit pas à l'intérêt, autant qu'on pourroit l'imaginer, à cause de la multiplicité et de l'importance des faits. Aboûl-Fedâ a décrit, comme on voit, l'époque la plus mémorable de l'histoire musulmane, avec un style pur, élégant, et sur-tout sans avoir recours à ces hyperboles, à ces périphrases ampoulées, que les écrivains orientaux, prosateurs ou poètes, répandent

pour la logique, Yousouf Mansour et Abou-nesre°(1); pour l'histoire, Mahomed de Balk, qui est celui-là même qui porte le surnom célèbre de *Mirkavend* ou *Mirkond* (2), et un autre, qui

---

avec tant de profusion dans leurs ouvrages. La bibliothèque impériale possède le manuscrit autographe même d'Aboûl-Fédâ; ces deux ouvrages ont été traduits en latin par le docte et infatigable J.-J. Reiske. L'histoire a été publiée en arabe avec cette traduction, par un autre savant non moins recommandable, M. Adler, à Copenhague, en cinq vol. *in*-4.°. La traduction latine de la géographie du même auteur, faite en six semaines par le même Reiske, d'après l'ordre et aux frais du libraire Buschings, a été insérée dans les tomes IV et V du *Buschings Geographische und historische magazin*. Mais on y a supprimé les tables de longitudes et de latitudes. Je compte les rétablir avec toutes les variantes de nos différens manuscrits, dans la traduction que je prépare, et qui fera partie de ma *Collection des Géographes arabes, turks et persans de la bibliothèque impériale de France*. (L-s.)

(1) Je ne connois point Youçouf Manssoûr; quant à Aboû Nesre, c'est le même qu'Alfaraby, dont nous avons parlé dans la note ci-dessus. Un de ses principaux traités de philosophie est intitulé: *Foussoûss fyl-Hhikmah*, Châtons de la Sagesse; il a été commenté par l'émyr Ismaël. (L-s.)

(2) Mohhammed Homâm êd-dyn ben Khôvâvend Châh ben Mahhmoûd est auteur d'une immense et belle Histoire universelle, supérieurement écrite en persan, et intitulée: *Raoûzet âl-ssafâ fy syrat âl-Anbyâ oûé âl-Molcûk oûé âl-Kholâfâ*, Jardin de la Pureté dans la Vie des Prophètes, des Rois et des Khalyfes, en cinq gros volumes *in-f.*° Mykhond florissoit à Herat, dans le quinzième siècle de l'ère vulgaire, et écrivit sous les auspices de l'émyr Aly-Chyr, gouverneur du Khoraçân, pour les descendans de Tymoûr, et justement célèbre par sa vaste érudition, et par son empressement à rechercher, à accueillir et protéger à tous les savans. On trouvera de plus amples détails

a été surnommé *Kaavend Emir*, qui s'appelle en son nom propre Ferdous de Thus (*) ; pour

sur notre historien, dans la préface des *Mémoires sur diverses Antiquités de la Perse*, par M. Silvestre de Sacy, qui a ajouté à ces savans mémoires, la traduction de l'histoire des Saçânydes, tirée de la grande histoire de Myrkhond, dans l'*Altes und neues vorder und mittel Asien* de M. Gunther Wahl, et au commencement des *Fragmens du Code de Djenguyz-Khân*, que j'ai extraits de la même Histoire universelle, et que j'ai inséré dans le tome V, page 229 des *Notices et Extraits des Manuscrits de la bibliothèque impériale*. (L-s.)

(*) Notre voyageur confond ici l'historien abréviateur Khondémyr avec le poète Ferdoùçy, natif de Thoùs en Khorâçân. — Ghyâts êd-dyn ben Homâm êd-dyn, surnommé Khondémyr, a composé deux abrégés de la grande histoire universelle de Myrkhond, son père ; le premier, intitulé : *Khilasséh él-Akhbâr fy Ahhoùâl él-Akhyâr*, Crême des Histoires touchant les Mœurs des Justes, en un volume. Cet ouvrage, composé en l'an 900 de l'hégire (1494-5 de l'ère vulgaire), est dédié à l'émyr A'ly-Chyr, qui déjà avoit reçu l'hommage de l'ouvrage original ; le second est intitulé : *Hhabyb ùl-Séyr fy Akhbâr Afràd él-Bachar*, l'Ami du Voyageur, touchant l'Histoire des Personnages de distinction, en trois vol. *in-f.°* C'est, comme on voit, un abrégé plus considérable que le premier du grand ouvrage de Myrkhond. Il a été composé d'après la demande de Hhabybùllah, un des principaux seigneurs de la cour d'Ismaël Ssefy, fondateur de la dynastie persane de ce nom. L'auteur donne, à la fin de cet abrégé, d'amples détails sur Chàh Ismaël Sséfy. Il le termina en 927 de l'hégire (1520-1 de l'ère chrétienne). J'en ai extrait l'histoire des papiers-monnoies, qui furent créés en Perse par Kaïkhatoù-Khân, en 1294. Ce fragment fait partie d'une dissertation sur les papiers-monnoies des Orientaux, insérée dans le cinquième volume des *Mémoires de l'Institut, classe de littérature et beaux-arts*.

Aboùl-qâcem Hhaçan ben Mohhammed, natif de Thoùs, et surnommé Ferdoùcy (Paradisiacus), a composé en vers une histoire de la Perse, depuis les temps héroïques jusqu'au règne

la judiciaire, Aboumekér (1), Yacoub Kaisérié, et Yacoub Alkendi (2), que nous prononçons *Alkindus*. Nous le tenons en Europe, pour avoir été un des plus renommés de l'Orient; mais comme il en étoit un des plus doctes astrologues, le peuple crédule imputoit à magie ce qui partoit de la judiciaire uniquement. Le grand auteur des Persans, pour la magie, est nommé Gioubera (3).

---

de Mahhmoûd ben Sebeqteghyn, en 384 de l'hégire (1000 de l'ère chrétienne). Ce poëme contient soixante mille distiques, et l'auteur y consacra trente années; il avoit soixante-cinq ans, quand il le termina. On trouvera une notice de sa vie et de son poëme dans mes *Fables et Contes traduits de différens auteurs arabes et persans*, publiés en 1788. (L-s.)

(1) Lisez Aboû Ma'char Dja'far ben Mohhammed ben O'mar, natif de Balkh en Khorâçân, est connu en Europe, sous le nom d'Albu Masar, comme un grand astrologue. On sait que chez les Arabes et chez tous les Orientaux, en général, l'astronomie et l'astrologie ne font qu'une même science. Aboû Ma'char s'acquit une magnifique réputation dans cette double science; il fut un des principaux ornemens de la cour du khalyfe âl-Mâmoûn, laquelle étoit si riche en savans. Nous possédons de celui-ci un ouvrage, intitulé: *âl-Èqtérân âl-Keoûâkeb*, Conjonction des Astres, n.° 1137 des Manuscrits arabes. Il ne se trouve pas cité dans la bibliothèque de Hhâdjy Khlfah, qui fait mention d'un autre savant du même nom, Aboû Ma'char A'bdoûl-kérym ben Abdoûl Ssamad de Tibériade, mort en 478 de l'hégire (10 de l'ère chrétienne), et auteur de questions intitulées: *A'youn âl-Méçâïl fy*..... (L-s.)

(2) Je n'ai pu découvrir quel est le savant que notre voyageur désigne sous le nom d'Yacoub Kaisérié; quant à Yacoub Alkendi, c'est le même personnage dont nous avons parlé dans notre note ci-dessus, pages 213 et 214. (L-s.)

(3) Ce nom m'est inconnu. (L-s.)

Pour la médecine, ils ont *la Somme du roi de Karechme*, pays de Tartarie; divers commentaires sur Gallien, et, entr'autres, Elpharabi, auteur du quatrième siècle de l'hégire, estimé un des plus grands philosophes et des plus grands médecins du monde, à qui on peut croire aussi sûrement qu'à Gallien et à Aristote; enfin, les Persans ont un grand nombre d'auteurs et de livres. Un Persan auroit dit qu'ils en ont une infinité; mais quand on compare leurs auteurs avec les nôtres, et leurs collections de livres les plus grosses avec nos bibliothèques, on peut bien citer le proverbe : *c'est une mouche auprès d'un éléphant.* Leurs plus grosses bibliothèques ne vont pas à quatre cents volumes; mais ce sont tous bons livres et anciens, qui leur suffisent pour tout apprendre. Aussi, peut-on dire que si on avoit ôté de nos bibliothèques les ouvrages journaliers, dont une grande partie ne sert que pour le divertissement, et dont le reste est composé de pièces tirées d'auteurs plus anciens, le nombre en seroit merveilleusement diminué.

On peut juger de-là que les Persans ne font pas beaucoup de livres; ils se tiennent aux anciens, prétendant qu'on n'y sauroit ajouter que peu de chose; mais, quoi qu'ils puissent dire, c'est une marque qu'ils ne font pas beaucoup de découvertes.

Comme ils ne se mêlent point du gouvernement dans leurs écrits, ils ne savent ce que c'est que de demander des priviléges, et ils ne recherchent point aussi des *approbations de docteurs*. Lorsqu'ils composent quelque ouvrage de science, ils ne manquent pas de le dédier au roi ou à quelque grand seigneur, pour en avoir du profit; mais la dédicace ne se fait pas par un discours à part, et à la tête du livre, comme sont nos épîtres dédicatoires, mais dans la préface ou dans le prélude, après l'article qui contient les louanges de Dieu et des saints; car tous les auteurs mahométans, anciens et modernes, ont constamment cette louable coutume, de commencer leurs ouvrages par des bénédictions, par la célébration de la grandeur de Dieu, par des acclamations sur leur prophète, sur Aly, son gendre; sur Fatmé, sa fille, et sur les douze califes de leur race, qui sont leurs grands saints, et qu'ils appellent *les quatorze purs*, comme je l'ai observé ailleurs. Pour montrer comment ces pièces sont faites, voici la traduction du commencement de la préface, qui est à la tête du recueil des œuvres de Cojé Nessir (*Khòdjah Nassyr éd-dyn*), dont j'ai parlé ci-dessus.

Louange, service et adoration soient rendus à la Gloire et à la Puissance infinie de celui qui sait créer la masse des choses sensibles, et

qui donne le pain quotidien aux fils et aux filles d'Adam ! Être bienfaisant ! qui met la nappe tous les matins, et sert opulemment la table, autant devant les impies et les désobéissans que devant les fidèles, comme étant tous également pauvres et misérables ! Être miséricordieux ! qui, par le conseil de son incompréhensible clémence, fait sonner aux oreilles ces paroles : Mon peuple, demande-moi ce que tu voudras ! Mon peuple, fais pénitence de tes mauvaises œuvres ! Être bon ! qui couvre ses amis d'une toile d'araignée (1), *plus forte qu'un mur, contre la fureur de leurs persécuteurs ! Être puissant ! qui, du foible aiguillon d'un moucheron* (2), *met en fuite l'ennemi furieux !*

---

(1) L'histoire de Mahomed porte que les Coreis de la Mecque, qui étoient ses parens, ayant conspiré de le tuer, il arriva, comme ils étoient prêts de l'aller attaquer sur le minuit, que l'ange Gabriel vint à lui, et lui dit : *Prophète de Dieu, lève-toi promptement, fuis de la Mecque, fais mettre Aly, ton cousin, à ta place, et te caches quelque part.* Sur quoi, Mahomed s'enfuit; et se sentant poursuivi, s'alla jeter dans une étable, au devant de laquelle une toile d'araignée fut tendue miraculeusement en un instant; si bien, que quand les soldats qui cherchoient Mahomed, passèrent devant, ils dirent : Ne prenons pas la peine d'entrer là, vous voyez bien, à ces araignées, que personne n'y est entré de long-temps. (*Note de Chardin.*)

(2) C'est encore ici une allusion à un conte qui se trouve dans les légendes des Mahométans, qui est que Nimrod, faisant la

Principe de toutes choses ! qui, sans se servir de ministres, de conseil, d'agens ni d'officiers; qui, sans secrétaires et clercs, sans délibérations et sans réflexions, a créé l'homme, élevé sur tous les animaux par la supériorité de l'esprit, par l'excellence de la parole, et davantage par la distinction du bien et du mal ! Être ! à la miséricorde duquel les crimes des méchans ne font ni tache, ni dommage, et à la gloire duquel n'apporte ni lustre, ni augmentation, le culte volontaire des gens de bien, Dieu n'ayant point besoin de tous les mondes ! Louange et bénédiction soient aussi données à celui qui est au-dessus de tous les éloges, la matière d'applaudissemens sans nombre, de louanges incomparables, de contentemens infinis, le meilleur de tous les Messagers divins, le Guide du droit chemin, le Chef de toutes les créatures, la meilleure Essence de ce qui est né, le premier de tous les Prophètes, le Patron de tous les docteurs, la Règle des plus saints, Mahammed,

---

guerre au patriarche Abraham, et étant prêt de se jeter sur lui avec ses troupes, il lui envoya dire : *O Abraham ! il faut maintenant combattre; où est l'armée de ton Dieu ?* Le patriarche fit réponse : *elle va venir;* et en même-temps le ciel s'obscurcit, et il vint une nuée de moucherons, qui rongèrent les soldats de Nimrod jusqu'aux os. Ils appellent cette nuée de moucherons, *leskerpechi*, c'est à-dire *l'armée de cousins.* (*Note de Chardin.*)

l'agréable ! *Que les plus sublimes éloges et les plus glorieuses louanges soient données, tant à lui, la plus parfaite créature de toutes celles que Dieu a regardées favorablement, qu'à sa famille et ses descendans ! Sachez, cher ami lecteur, que Dieu veuille conserver en ce monde et en l'autre, qu'une nuit entre les nuits, votre esclave foible et chétif, la plus basse des créatures du Dieu très-haut, le moindre de ceux qui espèrent en sa miséricorde, et le plus coupable de ceux qui prient pour le pardon de leurs péchés, l'humble Aly Hamed Nessir, fils de Abi Bekre, etc.*

CHAPITRE II.

Des Ecoles et des Colléges, et de la manière d'étudier.

LES Persans envoient les enfans à l'école, apprendre à prier Dieu et à lire, à l'âge de six ans, ne leur croyant pas auparavant la tête encore assez forte pour rien apprendre ; en effet, leur pays étant chaud et sec, le cerveau n'y est pas capable de tant d'application que dans nos pays froids, et il ne faut pas tant le travailler. Ils appellent les écoles *mekteb*, mot qui veut dire *entrée*,

entrée (*), parce que c'est la porte pour entrer dans les sciences ou dans le commerce du monde; et les maîtres d'école, *mekteb-dar*. Il y a grand nombre de ces écoles en chaque ville, et on peut dire même qu'il y en a beaucoup en chaque quartier de la ville. Les écoliers lisent chacun leur leçon haut tout à-la-fois; l'un commence son A B C, un autre épelle, un autre lit du persan, un autre de l'arabe; l'un tourne d'une langue en une autre, un répète des vers, un autre de la prose; l'un étudie la grammaire, un autre la syntaxe: cependant chacun lit tout haut et fort haut, le maître l'obligeant de crier de toute sa force; ce qui fait un bruit que l'on peut appeler un vrai sabat, car, assurément, on ne s'y entend pas soi-même; et de vingt pas qu'on approche d'une

(*) Cette explication est inexacte: *mekteb* est un *nomen loci*, dérivé de la racine arabe *kataba*, il a écrit, et signifie l'endroit où l'on écrit. On trouve dans le Voyage d'Olearius, pag. 858, une gravure qui représente une école de Perse, et les châtimens qu'on inflige aux écoliers. Ces châtimens consistent principalement en coups de bâton appliqués dans la paume des mains ou sur la plante des pieds; quelquefois le maître pousse la barbarie envers les plus rebelles, jusqu'à mettre du sel dans des incisions qu'il leur fait, soit dans les mains, soit sous les pieds. Les tristes effets de ces traitemens atroces sur la moralité de ceux envers qui on les exerce, nous prouvent combien est dangereuse toute espèce de punition corporelle, et combien est sage la sévérité de notre gouvernement, à l'égard des maîtres assez stupides pour employer ces indignes châtimens. (L-s.)

école, l'on en entend le tintamare. Le maître est fait parfaitement à ce bruit, écrivant ou lisant tranquillement, tant qu'il dure; et cependant il entend si chacun dit bien, s'il continue, s'il parle haut et avec attention; et lorsqu'il aperçoit quelqu'un qui ne fait pas son devoir, il lui allonge des coups d'une houssine qu'il a à la main ou sur ses genoux, et le remet en train. Les Persans soutiennent que les enfans apprennent mieux de cette manière, que quand on les fait étudier bas; ils disent que quand on fait étudier bas les enfans, ils regardent çà et là, et pensent à autre chose, au-lieu d'étudier; mais que quand on les fait étudier haut, nul ne peut s'arrêter ni se détourner, mais est retenu par l'action. Ils disent, d'ailleurs, une chose fort véritable, que, par ce moyen, les enfans apprennent à parler et à prononcer, parce qu'étant obligés de parler à haute voix et clairement, on les redresse s'ils le font mal. Le maître fait venir tour-à-tour les enfans, dire leur leçon devant lui; ce qui ne l'empêche pas, comme j'ai dit, d'avoir l'esprit à ce que font les autres, et à ce qu'il fait lui-même, qui n'est, pour l'ordinaire, que copier et écrire des livres.

La dépense de l'ecole est fort petite en ce pays-là, et chacun paie selon ses moyens, sans faire de marché, en y envoyant ses enfans; à Ispahan, par exemple, la grosse paye de l'école

n'est que d'un écu par mois, et la moindre n'est que de dix sols; il y a même bien des écoliers qui ne paient rien. Les maîtres ont, outre la paye du mois, plusieurs émolumens; et au-lieu qu'en Europe, c'est aux fêtes qu'on fait des présens à ses maîtres, c'est, en Perse, lorsque l'on commence une nouvelle leçon, ou quand on prend un nouveau livre. Le présent est toujours proportionné aux moyens des parens de l'écolier, et au degré de science où il monte. Le gros présent est quand on fait prendre le texte de l'Alcoran, qui est arabe; et comme on passe bien du temps sur ce livre, parce qu'il est estimé, non-seulement comme le centre de la science révélée, mais encore comme la plus exacte syntaxe, la plus pure grammaire et la plus sublime rhétorique, on fait des présens au maître, lorsqu'on en vient à certains chapitres, qu'on tient pour plus forts et plus difficiles que les autres. Si quelque écolier manque à faire son présent, le maître ne le chasse ni ne le châtie pas; mais il excite ses camarades à lui faire honte, et à le harceler par des grimaces et autrement, jusqu'à ce qu'il ait satisfait à la coutume. Ils y ont tous intérêt, parce que quand on fait un présent au maître, il donne *campos* aux écoliers. J'ai observé dans le premier livre, que les enfans de condition ne vont jamais à l'école, mais qu'on les instruit dans la maison.

On procède ensuite à l'écriture; j'en ai touché quelque chose en un autre endroit. J'ajoute ici qu'il y a sept caractères différens chez les Arabes et chez les Persans; en voici les noms : *Nasch*, du terme grec *niaicrois*, c'est-à-dire *bellu* (*), d'où est venu celui de *nacre de perle; thalic* (*ta'lyq*), le caractère du collége; *divané* (*dyvâny*), de pratique; *kerma* (*qermeh*), qui est une sorte de chiffres; *Schillusch* (*Sallus*), *Rehamir* (*Ryhhâny*), du nom de l'auteur, qui étoit un poète célèbre; *Jacouchi* (*Yâqoùty*), du nom de l'auteur pareillement.

De l'école on va au collége. Les Persans appellent les colléges, *medresé*, mot dont l'étymologie signifie *lieu où on enseigne la doctrine*, et vient peut-être d'une même racine avec le mot de *misdraschot*, duquel les Hébreux appeloient ces académies où on enseignoit la loi et

(*) *Nasch*, qu'il faut écrire *naskhy*, dérive tout simplement du verbe arabe *naçakha*, qui signifie copier; c'est l'écriture *cursive* des Arabes, comme le *ta'lyq* est l'écriture cursive des Persans, et dont le nom veut dire suspendue, parce que les lettres en sont tracées à main levée, et que les mots s'écrivent de haut en bas, de manière qu'ils ne s'alignent que par la dernière lettre. Un assemblage de pleins et de déliés, adroitement combinés, rendent cette écriture une des plus élégantes de l'Orient. Chardin entre dans de plus grands détails sur ce sujet, dans un chapitre qu'il a consacré à traiter de l'écriture persane. Voyez plus bas, pag. 275. (L-s.)

les prophètes, et qui signifie *maison de prédication*. Le principal s'appelle *muderris*, mot qui vient de la même racine. Il a un ou deux régens sous lui, au plus, et quelquefois il est seul; de sorte qu'il n'y a pas d'autre régent dans le collége, que le principal. Mais qu'il soit seul ou non, il donne leçon à tous ceux qui veulent étudier sous lui, soit pensionnaires, soit externes.

Tous les colléges de Perse sont rentés; et il y en a qui le sont assez richement. Les plus grands ont cinquante à soixante logemens, consistant chacun en deux chambres et un vestibule. On les donne vuides et sans meubles; c'est à chacun à les meubler, selon ses moyens ou son humeur. Les colléges les mieux rentés ont vingt sols par jour par écolier, que chacun dépense comme il veut, car on ne vit point là en commun. Il y a des colléges qui n'ont qu'un sol; cependant on ne laisse pas de rechercher ardemment ces places, à cause du logement et de quelques autres émolumens casuels; ce qui fait aussi qu'on y trouve des pensionnaires, qui n'ont pas même les commencemens, et qui ne se soucient point de science, mais qui ne sont là que pour l'amour de ce petit bénéfice. On y voit des étudians qui ont soixante ans, comme je l'ai dit, et qui ont femmes et enfans; de manière que ces académies sont quelquefois des lieux d'une extrême ignorance, où

l'on se fourre, non pas tant pour l'amour des sciences, que pour vivre plus à l'aise et sans travailler. On fait sur cela un conte en Perse, qu'un jour un paysan menoit une charge de brique dans un collége, où il falloit descendre une marche pour entrer, et ne pouvant faire passer son âne, quelques coups qu'il lui donnât, il le prit par la queue et par les oreilles, et le tiroit en se penchant contre, pour mieux tirer, jusqu'à ce qu'il l'eût fait entrer. Un des étudians du collége, qui le voyoit faire, lui dit pour se moquer : *Bon homme, qu'as-tu dit à l'oreille à ton âne, qu'il est entré dès que tu lui as parlé, lui qui ne vouloit pas passer auparavant? — Je lui ai dit,* répondit le paysan, *qu'il avoit tort de crier, qu'il n'entreroit point chargé de briques en un lieu où il avoit été sous la forme de principal, puisqu'avec sa charge il ne seroit pas encore le plus âne de la maison.* Le principal et les régens de collége qui s'acquittent justement de leur devoir, donnent leçon *gratis* aux pensionnaires et aux externes également; mais il y en a d'autres qui en tirent de l'argent, quoiqu'ils soient payés du collége, et qu'ils n'aient pas le droit d'en exiger.

Il y a un si grand nombre de colléges en Perse, qu'on assure que leur revenu est de cent mille tomans, qui font quatre millions cinq cent

mille livres monnoie de France. On peut juger de cela, et de ce que j'ai dit que chaque étudiant a par jour de pension, quel nombre d'étudians il y doit avoir; aussi peut-on dire qu'ils rongent le pays par leur nombre et par leur avidité. La charité mahométane s'étend autant en fondations publiques, qu'elle est resserrée, au contraire, en fait d'assistances particulières; une de leurs principales fondations est celle des colléges: car, quoiqu'il n'y ait point de mosquée qui n'ait son collége à côté, on trouve des colléges jusque dans des villages, et j'en ai vu en plusieurs. La méthode ordinaire de ceux qui en fondent, est d'y bâtir premièrement un caravanserai, qu'on dévoue aux passans, pour y loger *gratis*; puis un bain, un café, un bazar ou marché, et un grand jardin, lesquels on donne à ferme, et puis un collége, auquel on assigne pour entretien le revenu de ces édifices-là. Les fondateurs des colléges sont d'ordinaire les gardiens et administrateurs du revenu qui y est annexé; ce qu'ils appellent *moutevely*, terme arabe, qui dénote un homme établi pour avoir la direction de quelque chose, et qui revient à ce que nous appelons *fabricier*. C'est ce directeur qui met le principal et les régens du collége, et le principal reçoit qui il lui plaît pour boursier. Quand le fondateur est mort, son héritier est le gardien à sa place; et

lorsqu'il arrive que les biens du fondateur viennent à être confisqués au roi, c'est le grand-pontife, qu'on appelle *cedre* (*), qui devient curateur du collége. Sur quoi, il faut encore observer que quand on a une fois fait une telle fondation, on n'en est plus le maître, il faut laisser le revenu au collége. Il y a cinquante-sept colléges à Ispahan, dont plusieurs sont de fondation royale ou sont dévolus au roi; et dans ces colléges-là, c'est le roi qui donne les places de principal et de régent. Les plus riches colléges n'ont que douze mille francs de revenu, qui quelquefois se partagent à cinquante ou cinquante-cinq étudians. Ils ne peuvent être ainsi que fort pauvres, et la plupart le sont à tel point, qu'ils n'ont pas le moyen de payer les maîtres, et sont obligés d'aller à ceux qui enseignent pour rien, dont il y a un grand nombre, comme je l'ai observé. Si quelqu'un leur en dit quelque chose, ils répondent, pour couvrir leur pauvreté, qu'ils ont quitté leur maître, parce qu'il n'étoit pas assez docte. Les étudians qui ont du savoir et de la vigilance, subsistent en enseignant dans les maisons, soit comme précepteurs logés et entretenus,

(*) *Cedre*, écrivez *ssadr*, mot qui signifie le sein, la poitrine, la tête, un lieu supérieur, une place de prééminence, et celui même qui l'occupe. Voyez de plus amples détails sur ce pontife, à l'article de la religion. (L-s.)

soit comme maîtres qui y donnent leçon, ou bien en transcrivant des livres; car, comme on n'a que des manuscrits en Perse, l'écriture est un art fort étendu, et qui donne du pain à une infinité de gens. Un homme y peut gagner dix sols par jour, ce qui est, par proportion, une aussi grosse paye que trente sols dans nos pays. Les étudians parviennent, avec le temps, aux bénéfices, et ainsi se mettent un peu à l'aise. Ils ont une grande considération pour le principal; car, comme c'est lui qui les fait entrer, il les peut mettre dehors à son gré. Il leur donne leur pension le premier jour du mois, comme je l'ai observé, la recevant du curateur, et en toutes choses ils dépendent de ses bonnes grâces. Il ne faut pas oublier que chaque collége a une manière de chapelle ou oratoire, pour faire la prière publique.

Outre les colléges où l'on enseigne publiquement, il y a dans toutes les villes, des gens faisant profession de sciences, comme sont des grands seigneurs disgraciés, ou d'autres qui se sont retirés de la cour et des affaires, lesquels enseignent publiquement, faisant leçon soir et matin, à des heures qu'ils marquent, et souvent ils entretiennent les étudians de papier et de livres, leur donnant à manger certains jours de la semaine, et même des habits, et quelquefois encore de l'argent. On dit qu'il y a des gens qui

font cela par vanité ; car les étudians qui viennent en foule à de si généreux maîtres, sont autant de trompettes qui vont publiant leur savoir, leur générosité et leur vertu. Il est vrai que rien ne donne plus de réputation en Perse, que d'instruire à ses dépens beaucoup de disciples, et de favoriser les savans et la science. Lorsque le premier ministre d'Etat est homme de lettres, il est d'ordinaire le chef des étudians ou *taleb-elm*. Mahamet Mehdi, premier ministre sous Abas second et Soliman premier, étoit leur chef, quand j'arrivai la première fois en Perse ; autrement, c'est quelqu'un des plus grands seigneurs du royaume, et le plus souvent c'est le *cedre* ou grand-pontife, qui est une charge de grande autorité en Perse.

Quant à leur manière d'étudier, il faut dire d'abord que la classe du collége n'est autre que la chambre du régent. L'étudiant s'y rend, et après un profond salut à son maître, il s'assied sur ses talons, et le régent lui ayant fait signe de commencer, il lit une période de deux ou trois lignes dans un auteur, et se tait. Le maître en fait l'explication, puis le disciple recommence à lire, ou un autre qui prend la même leçon, lit un autre article ensuite, et le maître l'explique comme auparavant, et ainsi de suite, pendant une heure ou deux de temps. Après quoi le disciple

met son livre et son porte-feuille à terre devant le régent, se lève et se tient debout, la tête inclinée, les mains croisées sur l'estomac, qui est la posture respectueuse en Perse; et si le régent trouve à propos de continuer la leçon, il lui fait signe de se rasseoir, sinon il lui donne congé en ces mots: *Dieu soit avec vous.* Quand le disciple a pris leçon dans un endroit, il la va prendre dans un autre, soit dans son collége même, soit à la ville, et quelquefois c'est sur la même science qu'il va prendre leçon d'un autre maître, mais d'ordinaire c'est sur une autre science; car il faut observer que les étudians persans étudient ordinairement diverses disciplines en même-temps, de même que leurs maîtres donnent leçon de différentes sciences en tout temps, un régent n'étant réputé savant homme, comme je l'ai remarqué, que quand il sait toutes les sciences. J'ai vu souvent des régens donner leçon de quatre sciences différentes dans une même séance, à différens étudians, et des étudians prendre pareillement leçon de diverses sciences en même jour. Je ne sais pas bien si c'est là la bonne méthode; c'étoit celle de l'antiquité, et il y a de la différence entre instruire de la jeunesse ou des hommes faits, parce que ce qui pourroit confondre l'esprit d'un jeune enfant, ne confond pas l'esprit d'un homme mûr.

Lorsqu'ils ont fait du progrès dans les sciences, ils se mettent à en disputer, et ils s'assemblent pour cela trois ou quatre, et pas davantage, l'un tenant l'affirmative, et l'autre la négative ; ce qu'ils font quelquefois devant un régent, quelquefois entr'eux seuls ; mais ils n'ont point de disputes ni de leçons publiques, comme il y en a en Europe pour la médecine et pour le droit.

C'est là la manière d'étudier en Perse, mais ce n'est que pour les étudians de basse condition ; car, pour les autres, et sur-tout pour les enfans de qualité, on les fait étudier dans leurs maisons, en y faisant venir des maîtres, ou en les y entretenant, chose facile et de peu de dépense, à cause du grand nombre de gens de lettres qu'il y a par-tout, qui sont étudians toute leur vie, et qui sont fort pauvres, comme je l'ai dit.

J'ai observé aussi dans le premier livre, que les Persans ont l'esprit subtil, vif et poli ; et si l'on ajoute à ces talens naturels les autres excellentes dispositions qu'ils ont à l'étude, comme est l'application et l'assiduité, la frugalité et la sobriété, et l'amour pour les sciences, jusqu'à s'y dévouer toute leur vie, on jugera qu'il faut de nécessité qu'ils y fassent beaucoup de progrès; mais ils en feroient beaucoup davantage, s'ils avoient les belles méthodes de notre Europe, s'ils ne s'appliquoient qu'à une discipline à-la-fois, s'ils

avoient les livres à aussi bon marché que l'imprimerie nous les fait avoir, et enfin, si leurs maîtres étoient assez justes ou assez charitables pour enseigner de leur mieux, et tout ce qu'ils savent; chose qu'on dit qu'ils ne font que pour leurs parens, ou pour leurs intimes amis.

Ce qui m'a le plus fait remarquer la vanité des savans de Perse, c'est la jalousie qu'ils ont des Européens, à qui ils voudroient bien cacher le plus beau de leurs sciences, pour pouvoir s'imaginer qu'ils ont quelque chose au-dessus de nous, en échange des talens de science, qu'ils voient bien que notre pays a sur le leur. J'ai observé cela chez divers astronomes, sur-tout touchant la structure de leurs astrolabes, en quoi ils nous passent, comme je le dirai en son lieu.

Mais comme on ne sauroit bien traiter des sciences des Persans, sans parler premièrement des langues dont ils se servent, et de leur écriture; j'en entretiendrai le lecteur dans les chapitres suivans.

CHAPITRE III.

Des langues dont les Persans se servent, et particulièrement de la langue persane et de la langue arabe.

Les Persans se servent de trois langues: du

persan, proprement dit, qui est la langue naturelle de leur empire, du turquesque et de l'arabe. On n'en connoît point d'autres en Perse. Les gens de quelque considération, et tous ceux qui fréquentent le monde, savent ces trois langues également; les femmes même les apprennent toutes trois; et si on ne les sait, ou qu'on ne sache au moins les deux premières, on ne peut pas dire qu'on entende les conversations. Je savois les deux, et j'entendois beaucoup d'arabe, que je savois même lire et écrire. Cependant il n'y avoit pas de jour que je ne me plaignisse de ne le savoir pas entièrement, parce qu'il se trouvoit toujours quelque passage que je n'entendois point, faute de bien savoir cette langue.

Le persan est la langue de la poésie, des belles-lettres et du peuple, en général. Le turquesque est la langue des armées et de la cour; on n'y parle que turc, tant parmi les femmes que parmi les hommes, sur-tout dans les sérails des grands; ce qui vient de ce que la cour est originaire du pays de cette langue, descendant des Turcomans, dont le turquesque est la langue naturelle (*).

(*) Le turk a constamment conservé cet avantage à travers les révolutions qui ont changé la face entière de la Perse. A'skéry Khán, ambassadeur de Fatahh A'ly Chah, actuellement régnant, et toutes les personnes de sa suite, parlent le turk plus habituellement que le persan. Voyez ci-après, pag. 241. (L-s.)

L'arabe est l'idiôme de la religion et des sciences relevées. Les Persans ont ce dire commun sur les langues, pour montrer que ces trois-là sont les seules qu'il faille tenir pour de vraies langues. *Farsi baliket, arabi fesihet, turki sciaset, baky kobahet* (*), c'est-à-dire, *le persan est une langue douce, l'arabe est éloquent, le turc est sévère, les autres langues sont un jargon.* Le mot que je tourne *sévère*, signifie proprement *châtiant et reprenant*, comme qui diroit une langue propre à gourmander ou mortifier. Pour faire une comparaison de ces trois langues avec les langues vulgaires de l'Europe, il faut dire que le persan a du rapport avec les langues qui viennent du latin, le turc avec celles qui viennent de l'esclavon, l'arabe avec le grec; mais l'arabe est beaucoup plus en usage chez les Persans, que le grec ne l'est chez nous: cela vient, à mon avis, de ce que les livres de leur religion étant écrits en arabe,

(*) *Farsi baliket*, etc. Cette phrase doit être écrite de la manière suivante: *Fârsy balîghat, a'raby fassyhhat, tourky sâïçat, bâqy kobat.* Je rectifie ainsi ce dernier mot par conjecture, les lexiques ne donnant pas le mot *kobahet*, mais *kobat*, dans l'acception de *baleyeures*. Cette signification rentrant parfaitement dans le sens du proverbe allégué, il me semble démontré que c'est ce dernier mot dont Chardin a altéré l'orthographe, et qu'il a jugé à propos de traduire par *jargon*. Je remarquerai aussi que *balyghat* ne signifie point *doux*, mais que ce mot est à-peu-près synonyme de *fassyhhat*, qui veut dire *éloquent*, *facond*. (L-s.)

et la religion qui commande à chacun de les lire, défendant en même-temps de les traduire, on est obligé, pour l'intérêt de son salut, de savoir la langue en laquelle ils sont écrits.

Ainsi, il ne faut pas s'imaginer qu'encore que ces langues aillent si fort de compagnie en Perse, elles soient semblables dans les mots ou dans les racines; car elles ne se ressemblent pas plus que les trois langues auxquelles je les ai comparées, se ressemblent entr'elles; au contraire, elles diffèrent fort l'une de l'autre, soit dans la grammaire, soit dans la phrase et dans la façon de parler, mais c'est qu'elles se prêtent une infinité de mots. L'arabe prête aux deux autres langues les termes de la religion, des sciences et de la jurisprudence. Le persan prête au turc des termes pour la poésie et pour la fleurette; le turc en donne au persan, pour le commandement et pour la guerre. Ils ajoutent, à ce que j'ai rapporté, un conte, pour montrer que ces trois langues sont aussi anciennes que le monde : ils disent qu'*elles étoient en usage toutes trois dans le paradis terrestre et en même-temps;* que le serpent qui séduisit nos premiers parens, parloit arabe, qui est la langue éloquente, forte et persuasive; qu'Adam et Eve parloient persan entr'eux, qui est un idiôme doux, flatteur et insinuant, qui réussit à Eve, comme on sait; et que l'ange Gabriel, qui les chassa du paradis,

se

se mit à parler turc, parce que leur ayant fait commandement de sortir du paradis en persan, puis en arabe, sans qu'ils en fissent rien, il s'exprima enfin dans les termes de cette langue menaçante, qui les effrayèrent et qui les firent obéir.

J'ai observé dans mon premier volume (*), qu'on parle plus le turc que le persan dans le royaume de Perse, depuis les frontières occidentales et méridionales jusque bien avant dans la Parthide, et persan dans le reste de l'empire. J'observerai encore ici, que de même qu'on parle vulgairement le turquesque à la cour de Perse, on parle de même et plus communément le persan à la cour du Grand-Mogol et des autres rois mahométans des Indes, dont la raison est que les grands de Perse étant originaires des peuples belliqueux du Turquestan, qui est la Petite-Tartarie, et les grands des Indes étant originaires des hommes de lettres de la Perse, qui sont allés dans la suite porter aux conquérans de ces grands Etats, qui sont des Mahométans comme eux, les sciences et la politesse; chacun a introduit sa langue dans la cour où il s'est attaché. On remarquera cependant que le turquesque qu'on parle en Perse, et sur-tout à la cour, est un turquesque adouci par des termes et par le tour de la langue persane;

(*) Voyez ci-dessus, pag. 238. (L-s.)

en sorte qu'un Turc de Constantinople a peine à l'entendre, comme il a peine aussi d'être entendu en son turquesque.

J'ajoute à ce qui a été dit de ces trois langues, que quoiqu'elles n'aient ni rapport ni penchant vers nos langues d'Europe, néanmoins elles ne sont pas plus difficiles à apprendre et à prononcer que l'italien l'est aux Anglois; mais la lecture de ces langues est un accablement pour les étrangers; ils n'y sauroient venir parfaitement, parce que les lettres alphabétiques étant composées de figures et de points, il arrive que la ponctuation n'étant jamais placée bien juste, et les figures manquant souvent de points, on ne peut jamais lire sûrement.

Ce qu'il y a de plus admirable et de plus remarquable dans ces langues, c'est qu'elles ne changent point, et n'ont point changé du tout, soit à l'égard des termes, soit à l'égard des phrases et du tour; rien n'y est nouveau ni vieux; nulle bonne façon de parler n'a cessé d'être en crédit. L'Alcoran, par exemple, est aujourd'hui comme il y a mille ans, le modèle de la plus pure, plus courte et plus éloquente diction. Les poètes persans qui ont écrit il y a quatre ou cinq cents ans, sont aussi les maîtres du beau langage : on y apprend à parler et à écrire. On ne voit rien paroître qu'on trouve mieux écrit; et il ne monte

à l'esprit de personne qu'on puisse embellir la langue, ni la perfectionner. C'est, comme je crois, la même chose pour le turquesque ; et si l'on fait réflexion sur les inconvéniens infinis qui naissent des changemens qu'on apporte sans cesse aux langues vivantes dans nos pays, sur-tout à la françoise, on trouvera que ces peuples d'Orient sont fort sages et fort heureux de s'être délivrés d'un si grand inconvénient qu'est celui du changement dans la chose du monde la plus importante qui est la parole.

Comme la langue arabe fait une partie de la langue persane, de la manière que je viens de le représenter, je dirai quelque chose de cette langue avant que de parler de la persane.

Les Orientaux tiennent que la langue arabe est la plus excellente et la plus riche langue du monde, une langue incomparable. Ce qui me fait croire que cela est assez véritable, c'est que ceux qui la savent le mieux en Asie aussi bien qu'en Europe, sont ceux qui l'admirent le plus ; elle est sur-tout merveilleuse dans le nombre des termes différens. On compte qu'elle est composée de douze millions trois cent cinq mille quarante-deux mots ; et l'histoire parle d'un prince arabe (*), qui avoit

(*) Ce n'étoit pas un prince, mais un savant arabe, qui possédoit une bibliothèque, dont la partie grammaticale formoit la

un si gros dictionnaire de cette langue, qu'il fallo[illegible] soixante chameaux pour le porter. La plus grosse bibliothèque qu'il y ait aujourd'hui en Orient, est bien loin d'être aussi nombreuse. Les livres qui parlent de cette langue, disent qu'elle a été si copieuse, qu'il y avoit mille synonymes pour dire un chameau; ce qu'il faut entendre de tous les états et de toutes les postures où on le peut représenter. Firousabad (*), auteur persan,

---

charge de soixante chameaux, si l'on en croit les historiens arabes, qui paient souvent tribut au goût national pour l'hyperbole. (L-s.)

(*) L'imâm Medjed êd-dyn Mohhammed ben Ya'qoûb de Feyroûzâbâd, dans les dépendances de Chyrâz, mort le 28 du mois de chawwâl, l'an 817 (octobre 1415), auteur d'un Dictionnaire universel de la langue arabe, intitulé : *Al-Qâmoûs âl-mquhhyt oûé Qâboûs âl-Oûacyth*, etc. Océan qui environne (la Terre), et le modèle parfait (de la Science), contenant ce qui s'est passé du langage des Arabes dispersés. C'est l'extrait et l'abrégé en un volume d'un autre Dictionnaire du même auteur, incomparablement plus considérable, puisque ce Dictionnaire, intitulé : *âl-Lâm'i âl-Mo'allem âl-A'diâb*, etc., etc., contenoit soixante volumes *in-f.°* Il dit, en effet, avoir composé un ouvrage, où il a rapporté plus de mille noms pour l'épée. Dans un ouvrage sur les qualités du miel, il a cité plus de quatre-vingts noms de cet aliment, et croit encore en avoir omis. Nous avons vu (pag. 72) que l'auteur d'un Traité sur le Vin cite cent trente-deux noms de cette liqueur défendue aux Musulmans; mais parmi ces dénominations, il se trouve un grand nombre d'épithètes qui comptent pour des noms, telles que celles de *âkram*, généreux, pour le vin, parce qu'il donne des forces, des moyens extraordinaires, etc. En outre, l'arabe littéral étant le résultat de la fusion de tous les dialectes employés du temps de Mohhammed,

compte qu'il y a aussi mille mots arabes pour dire une épée, ce qui est encore plus merveilleux, puisqu'une épée ne se peut concevoir sous autant d'idées différentes qu'une bête à quatre pieds. On ajoute qu'il y avoit de même cinq cents termes pour dire un lion, quatre cents pour signifier la calamité, deux cents pour dire du lait, quatre-vingts pour signifier le miel; je ne sais combien, pour dire des dates, et l'arbre que nous nommons la palme, et ainsi de cent autres choses, particulièrement de celles qui sont les plus abondantes et plus communes parmi les Arabes, pour lesquelles il y a plus de noms synonymes que pour les autres; sur quoi on fait aussi parmi eux ce petit conte : qu'un Arabe apprenant qu'un chat avoit plus de cent noms, et n'en ayant jamais vu, il s'imagina que c'étoit quelque bête noble, comme le lion ou le cheval, puisqu'il avoit tant de noms. Les auteurs arabes et persans qui rapportent ces merveilles, assurent unanimement qu'on ne peut apprendre tous les termes de la langue arabe,

---

dans le septième siècle de l'ère vulgaire, il est résulté de cette fusion une multiplicité de synonymes provenant de ces différens idiômes, et conservés dans le dialecte qoraïchite, dont le prophète se servit pour écrire le Qorân, et à qui cet ouvrage procura la prééminence, nous dirons même la survivance, à l'égard de tous les autres dialectes usités dans les trois Arabies. (L-s.)

sans miracle, et que nul homme ne l'a jamais sue que Mahomed; que c'est un don de Dieu, tout particulier, que de la savoir; et pour comble d'éloges pour cette langue-là, ils ajoutent qu'en paradis on parlera arabe, parce que c'est une langue également claire et expressive; en effet, il y a plusieurs choses en cette langue, qui ont une force singulière, qu'on ne peut traduire ni faire entendre que par circonlocution. Ces mêmes auteurs ajoutent que la plus grande partie de cette langue est périe, et qu'on ne peut plus en connoître la richesse et la beauté, que dans les éloges des anciens auteurs.

On ne peut douter que la langue arabe et la langue hébraïque ne sortent d'une même souche; car l'une et l'autre ont un tour approchant, et des phrases et des constructions qui se ressemblent. Beaucoup de gens prétendent que l'une soit née de l'autre; et quoiqu'en cette production la plupart des savans de notre Occident veuillent que ce soit la langue hébraïque qui soit la mère, il y en a d'autres, néanmoins, qui croient que c'est la langue arabe. Il me semble, en effet, qu'Abraham devoit parler la langue de l'Arabie, puisqu'il y étoit né; cependant on ne sait sur tout cela que des choses incertaines, tirées par conjectures du livre de la Genèse. Nos gens doctes font communément Heber ou sa famille, l'auteur

de la langue arabe (1); mais les auteurs mahométans qui mettent l'arabe bien auparavant l'hébreu, en font Adam l'inventeur, ou, pour parler plus juste, ils disent que ce fut lui qui l'enseigna aux hommes, l'ayant apprise de Dieu, et non-seulement la langue arabe, mais aussi l'écriture arabe (2). Il faut pourtant que les Mahométans n'aient pas bien cru que les figures de leurs lettres fussent d'une origine divine, puisqu'ils les ont si fort altérées et avec tant de succès, soit pour la figure, soit pour l'ordre et l'arrangement; car l'ancien caractère arabe, qu'on appelle le *caractère Cufique*, du nom de Cufa, où étoit la

(1) Il est sans doute très-difficile de déterminer à qui peut appartenir le droit d'aînesse entre ces deux très-anciennes langues; et cette question est encore incertaine, malgré les savans ouvrages du célèbre Albert Schultens, qui a clairement démontré leur intime affinité, pour ne pas dire leur identité, dans sa *Clavis dialectorum*, dans sa curieuse édition du livre de Job, et dans sieurs autres ouvrages trop nombreux pour que j'en donne ici la nomenclature. (L-s.)

(2) Suivant le Qorân, l'arabe est la langue vulgaire du paradis. Adam l'apporta sur la terre. Des écrivains qui ne sont pas entièrement dépourvus de critique, prétendent qu'Y'arab, auteur de la nation arabe, dont l'origine et la naissance se perdent dans la nuit des temps, ou plutôt Hhémyâr, son fils, cinquième roi des Arabes, donna à ses sujets une langue tirée de l'hébreu et du syriaque. Ces trois idiômes ont, en effet, entr'eux et avec le chaldéen, le samaritain et l'éthiopien, une telle affinité, qu'on peut les regarder comme des dialectes les uns des autres. (L-s.)

grande académie de l'Arabie, au temps de Jésus-Christ (1), est fort laid et sans aucune grâce, au-lieu que les lettres arabes d'à-présent, qui furent inventées trois cents ans après Mahomed, par un savant arabe nommé Ebn Motah, et depuis limées encore et ajustées par un autre savant nommé Ebn Bouueh, sont beaucoup plus belles que ce vilain caractère Cufique (2), comme je l'ai

(1) L'école de Koûfah remonte, sans contredit, à une certaine antiquité; cependant je voudrois connoître d'après quelle autorité notre voyageur la fait contemporaine de Jésus-Christ. Je crains fort que cette assertion ne soit au moins hasardée. Je ne prétends pas cependant me prévaloir du témoignage de Khondémyr, qui ne place la fondation de Koufah, qu'en l'an 17 de l'hégire (638 de l'ère chrétienne); mais peut-être ne fit-on alors que réparer cette ville, dont la fondation pourroit bien être très-antérieure à cette époque, comme le prouvent les figures sculptées sur la surface intérieure des murailles de la grande mosquée. Ces figures observées par A'bdoûlkérym, malgré le plâtre dont on les a recouvertes, et qui s'écaille en plusieurs endroits, sont probablement relatives au culte sabéen des anciens Arabes, comme je crois l'avoir démontré dans une note de ma traduction du *Voyage* de ce pélerin musulman. Cet édifice seroit donc antérieur à l'apparition de Mohhammed, qui renversa les idoles des Arabes, et détruisit la religion sabéenne. Ajoutons que Moramer, l'inventeur du caractère arabe, nommé Koûfy, étoit lui-même antérieur au propnète, de quelques années. Mais la réunion de toutes ces circonstances ne prouve pas que l'école de Koûfah remontât au premier siècle de l'ère chrétienne. C'est une assertion sur laquelle il est permis d'élever des doutes. (L-s.)

(2) Le caractère Cufique, ou plus exactement Koûfy, n'est pas aussi vilain que notre voyageur veut nous le représenter; il a, comme tous les premiers caractères de toutes les nations, une

fait voir à plusieurs savans hommes de mes amis, avec des feuilles de vélin que j'ai apportées,

---

forme carrée, onciale et dépourvue de liaisons, conséquemment plus propre pour graver des inscriptions que pour tracer une écriture cursive. Ce caractère offre une étonnante ressemblance avec le strangelo (l'ancien syriaque), et en est certainement dérivé; en effet, Moramer ben Morrah, auteur du *Koufy*, étant originaire de Ambâr en l'râq A'raby (l'ancienne Chaldée), devoit être familier avec le caractère strangelo, inventé pour écrire l'Evangile, comme l'indique son nom, par les syro-chaldéens, ou au moins introduit chez eux dans le cours du second siècle de l'ère chrétienne; c'est-à-dire environ quatre cents ans avant Moramer. Il est à remarquer que ce caractère stranghelo, dont le *pchuto* ou syriaque moderne est un perfectionnement, paroît avoir donné naissance, non-seulement aux lettres primitives des Arabes, mais encore aux Alphabets sabéen et oïgour, lesquels, à leur tour, ont produit les Alphabets mongol et mantchou. On trouvera des preuves de cette assertion et de plus amples détails dans mon *Alphabet mantchou*, p. 300 de la troisième édition; et dans l'Alphabet oïgour, qui ne tardera pas à paroître. Le caractère inventé ou retouché par Moramer ben Morrah, ayant été adopté pour écrire le Qorân, exerça bientôt l'industrie des plus dévots copistes; et Hhâdjy Khalfah donne une longue nomenclature de ceux qui brillèrent dans ce genre de talent. Le premier qui se signala fut un nommé Khâled ben Aby êl-Heyâdje, qui transcrivit le *Qorân*, des poésies et des histoires pour le khâlyfe âl-Oualyd ben A'bdoûlmélik; il eut de nombreux rivaux et imitateurs, qui se servirent tous du caractère Koufy, tracé avec plus ou moins d'élégance. Ils y firent des variations assez nombreuses. Sous le règne des Ommyades, un nommé Qouthabah inventa quatre caractères dérivés les uns des autres; c'étoit le plus fameux écrivain connu. On cite aussi son contemporain A'bdoûl-Hhamyd Yahhya, ensuite Adhohhâk, sous les khalyfes A'bbâcydes; Ishhaq, fils de Hhamâqah, sous les khalyfes âl-Manssoûr et âl-Mehdy; celui-ci forma de nombreux disciples, qui créèrent douze caractères, d'après celui qu'on nomme caractère du *khalil*

qu'on croit vieilles de mille ans, desquelles je

(ou d'Abraham), savoir : le caractère des transactions, *qalem âl-sidjellât*; celui des préfaces, *âl-deïbâdje*; des rouleaux, *âl-thoûmâr*; le grand, *âl-kébyr*; le triple, *âl-tsultsy*, pour les titres et majuscules; celui de la parole divine, *âl-zaboûr*; de la clef, *âl-mefiahh*; du harem, *âl-hharem*; des ordres souverains, *âl-[illegible]mirât*; celui des conventions et des traités, *âl-a'hoûd*; celui des histoires, *âl-iyssass*; celui des sommaires, *âl-Hherfâdje*. L'énumération de tous les caractères qui suivirent ceux-ci, seroit trop longue pour trouver place ici. Leurs inventeurs paroissent ne leur avoir point survécu; nous passerons donc à l'auteur d'une véritable révolution dans l'écriture arabe, et qui la rendit cursive, ce fut Aboû A'ly Mohhammed, fils d'A'ly, fils de Moqlah, vizyr du khalyfe âl-Moqtader Billah, et surnommé *Oûâd'éh êl-Khath*, inventeur de l'écriture; il mourut en 328 de l'hégire (939-40 de l'ère vulg.), après avoir eu la main coupée, par ordre de son souverain, en 326. Il avoit cependant copié trois fois le Qorân, et inventé une écriture nommée *bady'a*, l'étonnante. On ne trouve, dit Hhâdjy Khalfah, personne parmi les Anciens, qui ait écrit comme lui, ou qui en ait approché; et comme Ebn Moqlah est le premier qui ait tracé cette route, d'après le caractère Koufyque, et qui l'ait produit sous cette forme, il a le mérite de la supériorité, et son caractère est d'une grande beauté; cependant Ebn êl-Boûâb A'ly ben Hélâh rectifia cette écriture en 413 (1022 de l'ère vulgaire), et y ajouta beaucoup de grâce. On le regarde comme le véritable auteur de l'écriture *bady'a*. Notre auteur cite ensuite plusieurs autres écrivains, parmi lesquels il fait remarquer Aboû êl-Dourr Yâqoût ben Abdallah d'Anatolie, surnommé *âl-Most'assémy*, parce qu'il vécut sous le règne du khalyfe âl-Most'assem; il mourut en 698 (1298 de l'ère chrétienne), laissant une réputation qui s'est répandue dans l'univers entier, et avec laquelle personne n'a osé rivaliser. Il est, je crois, auteur de la belle écriture arabe, nommée *yâqoûty*, perfectionnement de la précédente, et qui donna naissance au *tsultsy*, au *neskhy*, au *ta'lyq*, au *ryhhâny*, au *mohhaqaq*, au *roqâ'y*, etc., etc., et autres écritures, dont on verra les noms dans le chapitre IV. Voyez la *Bibliothèque de Hhâdjy Khalfah*, au mot *Khathth*. (L-s.)

donnerai des ectypes dans la description de Persépolis (1).

La commune opinion des Mahométans est qu'Ismaël, la souche et la gloire des Arabes, et à qui ils rapportent toutes les choses saintes du premier temps, comme ils rapportent les mauvaises du même temps, à Nimrod ou Nembrot; qu'Ismaël, dis-je, est l'auteur de la langue et de l'écriture arabe, qu'ils appellent la langue d'Ismaël, soit qu'il l'eût inventée, soit qu'il n'eût fait que la polir et l'enrichir, comme les gens savans de Perse le tiennent; car ils disent que Yarab, fils de Kahtan (2), c'est le Jerah, fils de Joktan, du dixième chapitre de la Genèse, verset 26, qu'ils font le premier habitant de l'Arabie Heureuse, changea le langage de Noé, qui étoit le syrien, en arabe. Je distingue le syrien, qui étoit la langue des Phéniciens ou Chananéens, d'avec le syriaque, qui est une langue née long-temps après parmi les Guisi, transmigrés en Assyrie, du mélange de l'hébreu, leur langue naturelle, avec le chaldaïque, la langue de leurs seigneurs. Ces doctes Persans ajoutent qu'ensuite Ismaël

(1) Voyez l'Atlas, planches LXXI, LXXII. (L-s.)

(2) Y'arab, un des deux fils d'Yoqthan ou Qahhthân, fut le père des Arabes de l'Yemen; et Djorham, son frère, le père des Arabes du Hhedjâz, l'Arabie Pétrée. *Vid. Pocockii not. ad specimen historiæ Arabum*, pages 39, 40 et 158. (L-s.)

réforma et repurgea ce dialecte arabe, le réduisant aux règles du langage qu'il avoit appris dans la maison de son père, chose, néanmoins, que quelques auteurs rapportent, non à Ismaël, mais à Homaisa et à Kedar, ses fils. Il est vrai, cependant, qu'il y a eu des écrivains qui ont avancé que l'idiôme arabe étoit né peu avant le mahométisme; mais cela est dit sans aucun sens et sans aucun fondement, à moins qu'on n'entende par-là que cet idiôme renaquit peu avant Mahomed; chose qui paroît assez vraisemblable, puisque les auteurs mahométans demeurent d'acord, que peu avant Mahomed la langue arabe étoit oubliée pour la plus grande partie, et que la lecture et l'écriture de cette langue étoit une connoissance si rare, que quand l'Alcoran fut publié, il ne se trouvoit personne qui le sût lire ni copier. Les mêmes histoires assurent que lorsque les Arabes s'émerveilloient de voir cet imposteur parler arabe si bien et si élégamment, leur faisant entendre mille termes qu'ils n'avoient jamais ouï; il leur répondit qu'ils n'en devoient pas être étonnés, puisque c'étoit l'ange Gabriel qui lui avoit appris à parler leur langue, comme Ismaël la parloit. Les Arabes ont appelé depuis cet arabe pur, la langue des Coreichs, qui est le nom de la famille de Mahomed, soit à cause de lui-même, soit à cause d'Ismaël, qu'ils font la souche de

cette race malheureuse. L'Alcoran lui donne par éloge ; je dis à cet arabe pur, le nom de *langue claire* (*). Mais on reconnoîtra aisément que tout ce que les Mahométans disent sur ce sujet, ne sont que des impostures, si l'on le compare avec ce que tous les auteurs arabes assurent unanimement : que de tout temps les Arabes s'appliquoient à l'étude de leur langue avec un amour singulier, et préférablement à toute autre science, et qu'ils se glorifioient de l'excellence de leur langue, par-dessus les autres langues du monde. On trouve dans le célèbre Abounesr, ces paroles, qui viennent fort à propos sur le sujet : *Les Arabes ont toujours étudié particulièrement l'astronomie et la médecine, mais par-dessus tout leur propre dialecte, et ils disoient, par manière de proverbe, qu'un Arabe se vantoit de trois choses, de son épée, de son hospitalité et de sa langue.*

Je finirai ce discours de la langue arabesque par deux observations : la première, qui est fort certaine et nullement contestée, c'est que cette langue qui est la langue matrice, ou une des

(*) *Liçân a'raby mubyn*, la langue arabe est claire. Notre voyageur a puisé cette citation et tout ce qu'on vient de lire sur la langue arabe, dans les notes d'Edouard Pococke, sur le *Specimen historiæ arabum*, pag. 151 et suivantes. Je n'ai pu retrouver dans le Qorân, la citation relative à la langue arabe. (L-s.)

premières matrices, a un privilége au-dessus de toutes les autres langues du monde, lequel consiste en ce qu'il n'y en a point qui se soit conservée si long-temps pure et sans changement; elle est encore aujourd'hui la langue vulgaire de plusieurs vastes pays, où l'on n'en parle point d'autre; et il n'y en a point qui soit cultivée en tant de régions et par des peuples plus studieux et plus amateurs des sciences. La raison qu'on en peut rapporter, c'est que les Arabes n'ont jamais été subjugués, et qu'ils n'ont point été mêlés avec d'autres peuples, mais qu'ils se sont toujours conservés sans mélange. L'on sait que ce sont là les voies ordinaires du changement ou de la perte des langages, comme il est arrivé à l'hébreu, qui se perdit en peu de temps, par la transplantation du peuple juif en Chaldée et en Arabie. La seconde observation est, que les Mahométans mettent la perfection de cette langue dans le livre de l'Alcoran, qu'ils croient être composé sans la moindre faute de Grammaire et de propriété de termes, et devoir faire le modèle le plus parfait de cette langue; mais ils disent en même-temps qu'il est impossible d'arriver à la perfection de ce dialecte, et que la cause qu'on n'a pas d'abord le droit sens de l'Alcoran, c'est qu'on n'en entend pas le langage.

Pour venir présentement à la langue persane,

c'est une langue moderne, née depuis le grand changement de religion arrivé en Perse. Avec ses mots propres et naturels, elle est composée de grand nombre de mots de toutes les nations qui ont conquis le royaume tour-à-tour, depuis ce changement-là, et qui s'y sont établis, comme les Turcs, les Tartares et les Arabes. Nous y trouvons aussi avec assez de plaisir, une infinité de mots qu'on voit incorporés dans nos langues d'Europe, comme l'allemand, l'anglois et le françois, et plus dans l'anglois que dans aucune autre langue (*). Il y en a aussi qu'on trouve dans le

(*) Les observations de notre voyageur sont parfaitement justes, et se trouvent confirmées de plus en plus par le résultat des recherches des orientalistes modernes; ils ont reconnu que le persan ou *dery*, langue de la cour, comme on le nomme maintenant, est formé, ou du samskrit immédiatement, ou du zend, ancien idiôme de la Perse. Or, le zend a en effet de nombreuses et incontestables conformités avec les langues indiquées par Chardin, et encore bien plus avec le samskrit, la langue sacrée des Brâhmanes. Ces conformités sont telles, que les anciennes langues de l'Inde, de la Perse, et d'une grande partie de l'Europe, devoient être absolument les mêmes, ou au moins avoient une source commune. Mais je n'oserois pas affirmer avec sir William Jones, que la langue du premier empire persan fût la mère du samskrit, et conséquemment du zend, du pârsy, aussi-bien que du grec, du latin et du gothique. Si nous pouvions, au moins, sans être accusés d'un excès de présomption, présenter notre témoignage à l'appui de l'opinion de M. Jones, nous dirions combien nous sommes étonnés, chaque jour, des nombreuses conformités que nous remarquons entre les différentes langues citées par notre voyageur et par M. Jones; j'ajouterois

grec et dans le latin. Divers auteurs doctes et célèbres entre les Européens qui ont traité de la langue persane, ont fait des recueils des mots

---

aussi qu'il me semble que nous n'avons pas de matériaux suffisans pour décerner ainsi le droit d'aînesse au samskrit, à l'égard de l'ancien persan. Quand même nous accorderions plus de confiance, peut-être, qu'ils n'en méritent aux récits de Mohhsen Fâny, les détails consignés dans son intéressant ouvrage, intitulé: *Dábistán*, nous prouvent qu'à une époque très-reculée et antérieure à la dynastie persane des Pychdádyen, les Hindous et les Persans avoient la même religion, la même organisation politique et la même langue. Mais à laquelle de ces deux nations appartenoit Mohâbâd, dont le nom est évidemment samskrit, et que Mohhsen Fâny nous représente comme le premier monarque, non-seulement de l'Irân (la Perse), mais encore de toute la terre? Il reçut du Créateur, et promulgua parmi les hommes, un livre sacré et composé dans une langue céleste, qui contenoit des réglemens religieux et politiques. Quatorze autres Mohâbâb doivent encore paroître sur la terre. On reconnoît ici les quatorze Menous des Indiens, dont le premier a laissé un recueil de réglemens, que l'on place à côté des *Véda*. Tous ces détails et beaucoup d'autres trop étendus pour trouver place ici, prouvent incontestablement l'intime liaison qui exista autrefois entre les deux nations, peut-être même leur origine identique; mais nous ne pouvons pas plus prononcer sur leur antiquité respective, que sur celle des langues dont nous avons fait l'énumération; il nous suffit d'énoncer des faits dont nous ne craignons pas d'affirmer l'exactitude. Voy. *Dabistan or school of manners*, en persan et en anglois, page 50; les *New asiatick miscellany*, Calcutta, 1788, *in*-4.°; *Discours de M. Jones, sur les Persans*, tome II, pages 99 et suivantes; des *Recherches asiatiques*, trad. françoise; *Catalogue des Manuscrits samskrits de la bibliothèque impériale*, page 98; Paulini a Sancto-Bartholomæo, *de antiquitate et affinitate linguæ samscrdamicæ, zendicæ et germanicæ dissertatio*; ejusdem *de latini sermonis origine et cum orientalibus linguis affinitate dissertatio*. (L-s.)

persans,

persans, qui ressemblent à des mots de toutes ces langues-là. Je pourrois grossir fort ces recueils, si cela pouvoit faire du plaisir ou apporter de l'utilité; mais j'ai déjà fait assez d'observations là-dessus dans cette relation, pour persuader cette vérité au lecteur. La raison de cette identité de mots dans des langues de pays si éloignés et si opposés, est vraisemblablement que les mêmes débordemens qui ont répandu ces mots dans la Perse, les ont répandus dans l'Europe. J'ai dit qu'il y a quelques mots grecs, mais il y en a une infinité d'arabes; de manière que quand on sait le persan parfaitement, on se trouve savoir plus de la moitié de l'arabe, comme je l'ai déjà observé.

Quant à l'ancien persan, c'est une langue perdue; on n'en trouve ni livres, ni rudimens (*).

(*) Les recherches des orientalistes postérieurs à Chardin, et les connoissances nouvellement acquises n'ont servi qu'à confirmer la vérité des assertions contenues dans ce paragraphe. On nous permettra seulement d'ajouter ici quelques détails, qui contribueront peut-être à développer l'opinion de notre voyageur, et sur-tout à y établir quelques modifications essentielles.

Au-lieu d'affirmer que « l'ancien persan est une langue perdue », peut-être se seroit-il exprimé avec plus de justesse, en disant qu'il n'est plus usité; mais il est très-probable que nous avons conservé l'intelligence des mots qui le constituoient, et qui ont servi à former le zend, le pazend, le pehlevy, idiômes déjà obsolets, mais modernes, comparativement à celui que l'on parloit à l'époque où les Persans employoient les caractères cludiformes.

Les Guèbres, qui sont les restes des Perses ou Ignicoles, qui se perpétuent de père en fils,

Ces caractères qui sont ceux de plusieurs inscriptions gravées sur les murs de Persépolis, et sur des monumens bien moins considérables, tels que des briques et des cailloux, paroissent devoir être antérieurs au siècle d'Alexandre, et même à celui de Cambyse, si l'on veut bien supposer, non sans quelque vraisemblance, que les briques couvertes de caractères cludiformes, que nos savans compatriotes ont rapportées d'Egypte, datent de l'invasion des Perses dans cette contrée. Malgré les conjectures et les combinaisons de quelques savans orientaux et européens, l'intelligence de ces caractères, perdue depuis long-temps, l'est pour toujours; et cette perte est d'autant plus chagrinante, qu'il y a tout lieu de croire que nous saisirions facilement le sens de ces inscriptions, si nous parvenions à en connoître les lettres. L'idiôme dans lequel elles sont rédigées, et qui se parloit conséquemment en Perse, à l'époque où elles furent gravées, formoit probablement un dialecte du samskrit ou du chaldéen. Je ne répéterai pas ici les détails consignés dans ma note précédente (p. 255), à l'appui de la première de ces deux assertions; et j'engage ceux de mes lecteurs qui ne seront pas entièrement convaincus, à consulter le Discours de M. Jones, sur les Persans; ils y trouveront des preuves de fait et de raisonnement, qui ne leur permettront plus de douter qu'il fut une époque où les deux nations paroissent n'avoir eu qu'une même langue et qu'une même religion; c'est une opinion que M. Jones ne craint pas d'énoncer de la manière la plus affirmative. Des traces non équivoques de cette intime liaison qui exista autrefois entre les Hindous et les Persans, se retrouvent encore dans le zend, la langue de Perse la plus ancienne que l'on connoisse maintenant; elle a une telle conformité avec le samskrit, que sur dix mots de la première, M. Jones en a reconnu régulièrement sept ou huit, qui appartenoient à la seconde. Le pehlevy, qui paroît être moins ancien que le zend, mais qui, comme lui, est hors d'usage depuis la conquête des Musulmans, a des conformités non moins frappantes avec le chaldéen; ce qui ne doit pas éton-

depuis la destruction de leur monarchie, ont un idiôme particulier; mais on le croit plutôt un

---

ner. C'est un reste fort altéré, sans doute, de la langue introduite en Perse par la dynastie assyrienne des Pychdâdyens, qui supplanta celle des Mahâbâdyens, et substitua, vers le huitième au septième siècle avant Jésus-Christ, au bráhmanisme, la religion de Houcheng, c'est-à-dire le sabéisme, réformé ensuite par Zérâdocht (Zoroastre), contemporain de Pythagore. N'oublions pas ici une curieuse observation faite par le même savant que nous venons de citer, c'est que « Les lettres carrées du chaldéen, dont quelques-unes se trouvent sur les ruines persanes, » paroissent avoir été originairement les mêmes que les lettres » dêvanâgary (le caractère sacré des Bráhmanes), avant qu'on » eût donné à celles-ci les formes régulières que nous leur » voyons maintenant ». Un autre savant non moins recommandable que le précédent, a reconnu en examinant d'anciennes inscriptions persanes, différentes des inscriptions cludiformes, et qui leur sont probablement postérieures, que la forme des lettres se retrouve avec peu de différence dans les alphabets hébraïque et syriaque, et on ne peut douter qu'ils n'aient tous une origine commune. L'explication claire et satisfaisante que mon respectable et laborieux confrère a donnée de ces inscriptions que je nommerai intermédiaires, entre le caractère cludiforme et le zend, ou le pehlevy, ou le saçânyde, est une nouvelle preuve en faveur de mon opinion, que les plus anciens idiômes de la Perse ne doivent pas être inintelligibles pour nous; mais que nous sert cette intelligence, puisqu'il ne nous reste presqu'aucun monument de ces idiômes? Tous les anciens livres, sur-tout, sont anéantis, par une suite naturelle de l'inconcevable acharnement des Grecs d'Alexandre, des Romains, à différentes époques, et des Musulmans d'Omar contre les Guèbres; car, sans remonter même à la religion indico-persane de Mahâbâd, au sabéisme d'Houcheng, nous ne pouvons douter maintenant que les ouvrages du réformateur Zerâdocht ne soient *perdus*; ils ont été remplacés par une compilation récente, fruit de l'imposture et des rêveries d'un Destour, qui vivoit dans le Guzarate,

jargon que leur ancienne langue. Ils disent que leurs prêtres, qui se tiennent à Yesd, ville de la Caramanie, qui est leur Pirée et leur principale place, se sont transmis cette langue jusqu'ici par tradition, et de main en main; mais quelque recherche que j'en aye faite, je n'ai rien trouvé qui me pût persuader cela. Ces Guèbres ont, à-la-vérité, des livres en caractères et en mots inconnus, dont les figures tirent assez sur celles des langues qui nous sont le plus connues; mais je ne saurois croire que ce soit là l'ancien persan, d'autant plus que le caractère dont j'ai parlé, est entièrement différent de celui des inscriptions de

---

il y a deux ou trois cents ans; c'est cette misérable, ridicule et sur-tout ennuyeuse rapsodie, que les Guèbres du Guzarate ont eu l'impudeur de vendre et d'expliquer à M. Anquetil du Perron, comme le code de leur immortel législateur. Peut-être s'y trouve-t-il, en effet, quelques-unes de ses traditions, mais si complètement défigurées, qu'il n'est aucun moyen d'y reconnoître le cachet du grand homme. Il suffit d'avoir lu vingt pages du *Zend-Avesta*, pour ne conserver aucun doute sur l'imposture des Guèbres; et l'on est encore plus étonné du courage inaltérable du traducteur à remplir la longue et infructueuse tâche qu'il s'étoit imposée, que de celui qu'il a déployé dans un voyage pénible, honorable, et digne d'un meilleur résultat. Voyez *Recherches asiatiques*, tome II, page 81 et suivantes, traduction françoise; *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, page 122; Richardson's *Dissertation on the manners, etc., of Eastern nations*, page 15 de la seconde édition *in*-8°; *Lettre de M. Jones à M. Anquetil du Perron*, etc., tome IV, pag. 58 et suiv. des *Works of sir William Jones*. (L-s.)

Persépolis (*). Je donnerai des ectypes de l'un et de l'autre caractère, dans la description du

(*) Les inscriptions cludiformes de Persépolis diffèrent, en effet, beaucoup de la forme des caractères des langues zende et pehlevye, dans lesquelles sont écrits les livres sacrés des Guèbres, ainsi que de ceux des inscriptions de Naq-hi Roustam et des médailles saçânydes. Je n'insiste ici que sur la forme, puisque le système et la valeur des caractères cludiformes nous étant absolument inconnus, nous ne pouvons établir aucune espèce de parallèle entr'eux et les autres, dont je vais donner rapidement une légère idée. On a vu dans mes notes précédentes (p. 255 et 258), que le zend, ou plus correctement, je crois, la langue du zend, doit avoir une origine commune avec le samskrit, ou bien en dériver. Je ne me permettrai pas de décider si le pehlevy a une origine chaldaïque, ou si c'est la langue du zend altérée par l'introduction d'un grand nombre de mots chaldéens, qui lui ont donné plus de ressemblance à cette dernière langue qu'à sa langue maternelle. Ajoutons ici que l'alphabet zend est composé de quarante-huit caractères, dont trente-deux consonnes et seize voyelles, nombre presque égal à celui des lettres qui composent l'alphabet dêvanâgary, qui a seize voyelles et trente-quatre consonnes. Dans les deux alphabets, les voyelles longues ont des configurations différentes de celles des voyelles brèves; mais le dernier s'écrit de droite à gauche, tandis que l'autre a une direction opposée, aussi-bien que le pehlevy, dont les lettres, au nombre de vingt-six seulement, savoir, vingt-une consonnes et cinq voyelles, ont un rapport sensible avec celles du zend. Son existence, si l'on en croit les Perses, consultés par M. Anquetil, remonte au-delà du temps de Zérâdocht. Tout en adoptant l'opinion un peu suspecte de ses maîtres, notre savant académicien croit le caractère du zend antérieur au pehlevy, qu'il dit en être dérivé. Il ne nous appartient point de rejeter ou de confirmer cette dernière assertion, puisque nous manquons absolument d'autorité pour fixer l'origine ou l'invention de toute espèce de caractère persan, différent de celui qui est aujourd'hui en usage, et qui est le même que le caractère arabe, auquel on a ajouté quatre

fameux monument qui reste en ce lieu-là. L'ancien idiôme s'appelle *fours* (1), qui signifie le *persan*, de même que le mot de *Fars* veut dire la *Perse* (2). On l'appelle aussi le *pahlouy*, deux

---

lettres. Nous terminerons donc cette note, en remarquant, qu'à l'exception des caractères cludiformes, qui nous sont complètement inconnus, les anciens alphabets persans, particulièrement le zend, le pehlevy et le saçânyde, et un autre dont nous ignorons le nom, ont entr'eux une étonnante ressemblance, et offrent, avec le système et les formes du dévanâgary, des conformités qui décèlent une origine commune ou une filiation sur laquelle nous ne dirons point notre avis. Voyez *Zend-vesta*, tome III, pag. 424; *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome XXXIII, p. 320; Ousseley's *Oriental Collections*, tome II, p. 2. (L-s.)

(1) Le pârsy, fut ainsi nommé, comme je l'ai observé ci-dessus, page 177, de la province de Fârs, l'ancienne Parthide, dont Chyrâz est la capitale. Cette langue avoit donné naissance à un dialecte raffiné et élégant, usité à la cour, et à cause de cela nommé *déry*; c'étoit la langue des villes et de ceux qui fréquentoient les villes. « La langue fârsy, suivant l'auteur du *Fihricet*, » est celle que parlent les Moûbèd, les savans et autres personnages » semblables; c'est aussi la langue des habitans de la province de » Fârs ». Ajoutons que le *Châh-nâmèh* est à-peu-près le seul livre actuellement existant qui soit écrit en fârsy pur, et presque sans altération. Depuis la composition de cet immense poëme, l'introduction des mots arabes a fait du fârsy une langue nouvelle, et portée au dernier degré d'élégance par une suite d'excellens écrivains en prose et en vers. On a déjà vu (p. 177) que le pârsy est formé du samskrit, soit immédiatement, soit par le moyen du zend. Voy. *Al-Fihricet*, ou catalogue des livres arabes et persans, par Aboûl-Faradje Mohhammed ben Ishhâq, l'écrivain, etc., n.° 874 des Manuscrits arabes. (L-s.)

(2) On a vu ci-dessus que le mot *Fârs* désigne seulement une province du royaume de Perse, que les Orientaux ne connoissent que sous le nom d'Irân. (L-s.)

mot qu'on interprète *mâle* et *généreux* (*).

Pour ce qui est de la langue d'à-présent, elle est fort adoucie par le mélange de l'arabe et des autres termes étrangers, le son en est agréable à l'oreille, et la prononciation assez aisée. Les Persans l'appellent *langue salée*, pour dire qu'elle a un bon goût; elle a aussi beaucoup de cadence dans les vers. On la peut comparer avec les langues les plus douces que nous connoissions, comme c'est aussi la langue de tout l'Orient qui a le plus de rapport aux langues de l'Europe, et qui est la moins chargée de sons durs et rudes; même les lettres dures de l'arabe et du turc, comme le *d*, le *ts*, le *kha*, sont affoiblies en persan, qui les prononce en *s*, en *z*, en *c*; je parle du persan des grandes villes, et non des jargons de la campagne, qui sont rudes en Perse, comme dans

(*) Le pahlouy, nommé communément péhlevy, et que les Arabes écrivent fehlouy, n'étoit pas tout-à-fait la même langue que le fârsy, mais avoit beaucoup de rapport avec le chaldéen, comme je l'ai observé dans ma note précédente. Qu'il me soit permis de terminer celle-ci par une courte citation du *Fihricet*, dont je n'avois pas d'abord voulu faire usage, de peur de paroître trop prolixe. « A'bdoûllah, ben êl-Meqb'a, cité par l'auteur du *Fihricet*, place le fehlouy au nombre des six principales langues de la Perse; les autres sont le déry, le fârsy, le khouzy et le souryâny (le syro-chaldaïque). Le fehlouy vient de Fehleh, qui est un nom propre; on le parle dans cinq contrées, savoir: Ispahan, Rey, Hamadân, Néhâvend, l'Azerbaïdjân ». *Al-Fihricet*, d'Ibn Faradje, etc., f.° 15. (L-s.)

les autres pays du monde, et que les gens des villes ont peine à entendre. Ce patois persan a, outre ces défauts, l'usage excessif des particules copulatives, avec lesquelles ils lient toutes les périodes des plus longs chapitres, quelque variété de matière qu'ils contiennent. C'est un des caractères à quoi on reconnoît le style bas.

Quoique le persan ait bien des différences de construction d'avec l'arabe, comme de n'avoir point de duel ou de double personne, néanmoins il se conduit par les mêmes règles : même la langue persane n'a point de grammaire ni de syntaxe; mais elle se sert de celle des Arabes, les gens apprenant la grammaire et la syntaxe arabe, pour parler leur langue, tant la construction en est semblable (*).

Les Persans ont vingt-neuf lettres, dont la dernière est double, composée de l'*L* et de l'*A* joints ensemble, comme la dernière lettre de notre Alphabet, que nous appelons &, qui n'est proprement que l'assemblage de la cinquième et de la dix-neuvième lettre; ce qui fait que quelques gens ne comptent que vingt-huit lettres

(*) L'assertion de Chardin est un peu hasardée; il existe en persan plusieurs grammaires de cette langue; j'en possède une composée, je crois, dans l'Inde; en outre, la construction persane diffère beaucoup de la construction arabe. (L.-s.)

persanes. On rencontre quelquefois dans l'écriture jûsqu'à quatre lettres de plus, qui ne sont pas pourtant de l'Alphabet, comme le *P*, et trois autres qui nous sont difficiles à prononcer; mais ce ne sont pas, comme je dis, des lettres de l'Alphabet; de sorte que ceux qui le composent de plus de vingt-huit lettres, se trompent et instruisent mal les autres; car on n'enseigne point ces quatre lettres aux enfans dans leur *A*, *B*, *C*, quoiqu'on les leur enseigne ensuite, et même on ne laisse pas pour cela de dire que les Persans n'ont pas de *P* ni de *tchin* (1), comme les Arabes et les Hébreux. Ces vingt-huit lettres sont toutes consonnes, n'y ayant point de voyelles dans l'Alphabet persan, non plus que dans l'arabe, quoique l'*alif*, qui est la première lettre, et qui a la force de notre *a* avec un accent, ressemblant à nos accens graves ou aigus, soit estimé de plusieurs grammairiens être une lettre voyelle. Leur *alif* est l'*aleph* hébreu, et il répond à cet accent dont les Grecs se servent, et qu'ils appellent *esprit doux* (2). J'ai dit que tout leur Alphabet est de consonnes; il y a pourtant trois lettres : *alif*,

(1) Lisez *tchym*; c'est la lettre arabe *djym*, renforcée, et à laquelle les Persans ont ajouté trois points diacritiques à la place du seul qu'elle porte en arabe. (L-s.)

(2) Cette observation est d'autant plus juste, que l'âlyf est incapable de recevoir toutes les voyelles; voilà pourquoi, dans

vau, *yé*, qui ont souvent la force de voyelles, à cause de quoi ils les appellent *lettres de repos*. Leurs voyelles sont proprement des accens. Les Persans nomment, en général, les accens, *herket* (*hherkét*), c'est-à-dire *mouvement*, parce que les accens donnent le branle aux autres lettres. Ils en ont de trois sortes; les plus communs sont ceux qu'ils appellent *zeber*, *zer*, *pich*, c'est-à-dire *dessus*, *dessous*, *devant*; le *pich* est un accent fait comme une virgule, les deux autres sont des accens aigus (1). Ils apprennent ainsi à les lire : *B* avec *zeber Ba*, avec *zer*, *Bi*; avec *pich*, *Bou*, et ainsi des autres lettres; ces accens sont les mêmes que les Arabes appellent *hamza*, *fatha*, *kesre* (2); mais les Arabes ont

---

mon alphabet harmonique arabe, persan et françois, je le rends par un accent circonflexe placé sur celle de nos voyelles, qui correspond au fatahh, au kesrah ou au dhammah annexé à l'âlyf. (L-s.)

(1) Chardin auroit dû ajouter que le *pych*, ainsi que le *zeber*, se placent au-dessus de la consonne dont ils dépendent, et le *zyr* dessous; le *zeber* répond à notre *a* et à nos *e*; le *pych* à notre *ou*; et le *zyr* à notre *i* et à notre *è*. (L-s.)

(2) Le premier de ces trois signes (pych) est nommé dhammah par les grammairiens arabes, et non hamza, qui est un tout autre signe. Il sert à exprimer les voyelles *o* et *ou*; le second répond aux voyelles *a* et *è*; et le troisième aux voyelles *é* et *i*. Il est à remarquer que les Arabes, ainsi que les Persans, font point le son de l'*u*, et rarement celui du *v*, qui sont très-fréquens dans la langue turke. (L-s.)

accens de plus que les Persans n'en emploient dans leur écriture.

Les vingt-huit lettres consonnes de l'Alphabet persan ne sont pas toutes des figures différentes, comme les lettres de notre Alphabet, qui, quoiqu'elles soient toutes formées de deux figures seulement, la figure courbe et la figure droite, en sorte qu'on peut dire que d'un *I* et d'un *C*, nous formons toutes nos lettres, tant voyelles que consonnes; néanmoins chaque lettre est d'une figure particulière, au-lieu que dans les alphabets persan, arabe et turc, qui sont presque les mêmes, les Arabes ayant donné les lettres aux Turcs et aux Persans, en leur donnant la religion, les lois et les sciences, une même figure fait diverses lettres, selon le nombre et la situation des points. Le *B*, par exemple, est formé d'une figure qui ressemble à un *C* couché sur le dos, avec un point mis dessous; mais si vous mettez deux points dessous, c'est un *I*; si vous y en mettez trois, c'est un *P*; mais si vous y mettez les points dessus, ce sont encore d'autres lettres: un point seul fera l'*N*, deux points feront le *T*, trois feront une *S*.

Ce sont ces points, que les Grecs appeloient *diacritiques*, qui causent cette grande difficulté, qu'il y a à lire le persan, l'arabe et le turquesque; car, dans l'écriture ordinaire, ils ne les mettent

jamais droit sous leur propre figure, mais communément où il y a plus de blanc, soit dessus, soit dessous le mot, et d'ordinaire ils mettent ensemble, pour aller plus vîte, les points qui conviennent à trois ou quatre lettres, laissant au lecteur à les séparer en lisant: ce qu'ils font avec leurs points, ils le font de même avec les lignes qui font le corps de leurs lettres. Ils les enchevêtrent l'une dans l'autre, cinq et six de suite, y mettant ces points, comme j'ai dit, et souvent n'y en mettant point. Je juge là-dessus qu'un Persan apprendroit plus à lire en deux jours, en notre langue, qu'on n'en peut apprendre en un an en la sienne; car nos lettres étant toujours distinctement marquées, on ne s'y peut méprendre, au-lieu que les leurs sont toujours mêlées l'une dans l'autre; de manière qu'il n'y a qu'un long et constant usage qui puisse rendre habile en la lecture de leurs livres; ce n'est pas que quand ils écrivent exactement, il ne soit assez aisé de les lire; car, par exemple, s'ils écrivoient comme nous imprimons, ce ne seroit pas une affaire, parce que dans l'imprimé tout est distinct; s'ils observoient même leurs règles, qui marquent quelles sont les lettres qui se lient ensemble par-devant et non par-derrière, celles qui se lient par-derrière et non par-devant, celles qui se lient par-devant et par-derrière, et celles qui ne se

font pas, et qu'ils missent les points et les accens en leur place, on pourroit aisément lire leurs livres; mais pour aller plus vîte, ils ne prennent point garde à tout cela; et pour ce qui est des accens sur-tout, ils n'en mettent presque jamais que sur les mots barbares. En effet, on trouve qu'avec l'usage on peut se passer tout-à-fait d'accens, et que les voyelles sont aussi inutiles. Je m'imagine que c'est la diversité des langues qui a fait naître les voyelles, en les rendant nécessaires pour marquer les diverses prononciations; mais je ne vois point de quelle nécessité elles seroient à des gens qui ne sauroient qu'une langue, parce qu'ils prononceroient toujours constamment d'une même sorte; mais apparemment ce sont les divers sifflemens ou diverses inflexions des langues qui rendent les voyelles et les accens nécessaires pour éviter la méprise ou la confusion. Depuis que j'eus appris à lire le persan, et que j'eus vu comment ils lisent fort bien sans accens et sans voyelles, j'admirai les disputes que font nos docteurs pour et contre les voyelles dans la loi de Dieu, et j'aurois bien de la peine à ne pas croire que ce fût l'habitude d'éducation dans les langues étrangères, qui portât les Juifs à mettre des marques sur leurs mots hébreux, pour en conserver la vraie prononciation, en empêchant qu'on ne les prononçât comme

on faisoit ces langues étrangères, de la même façon que nous voyons les Anglois et les François prononcer si diversement le latin.

Les Persans, non plus que les Arabes et les Turcs, ne se servent point de ces marques disjonctives, que nous appelons la *ponctuation*, et autrement les *points* et les *virgules*; et ceux de nos gens doctes dans les langues orientales, qui en ont mis dans des grammaires persanes, et en d'autres pièces de cette langue, les y mettent de leur chef. Ils ne se servent point non plus d'*alinéa* ou *paragraphes* différens; mais tout leur chapitre va d'une suite, distinguant leurs périodes ou leurs matières par des *vé*, qui sont proprement des *item*. On voit quelques-uns de leurs livres marqués de points rouges à la fin de chaque matière ou de chaque période; mais c'est seulement pour des gens qui le désirent et qui le paient bien, ou pour la jeunesse qui n'est pas encore bien stylée.

Je finis ce chapitre par la remarque que le latin et le grec ne sont point connus en Perse ni en toute l'Asie. Le latin n'y a jamais été aussi cultivé parmi les savans. Le grec y a été connu et étudié jusqu'au temps de Mahammed; mais il s'y est perdu depuis.

CHAPITRE IV.

De l'Ecriture.

Ce que j'ai dit de la langue persane dans le chapitre précédent, pourroit aussi servir pour l'écriture, à l'égard de ce qu'on en peut rapporter à la science, comme est le nombre et la force des lettres, je vais, maintenant traiter de l'écriture persane, comme étant un art libéral; et pour le mieux faire, je décrirai auparavant le papier, l'encre et les plumes dont les Persans se servent. Ils font du papier par-tout en leur pays, le composant, comme nous, de guenillons de coton et de soie; mais comme leurs toiles sont la plupart peintes à l'huile, et que le coton n'a pas de force ou de corps, leur papier est moins blanc que le nôtre, et il se rompt quand on le ploie. Quand leur papier est fait, ils passent du savon dessus, et puis le lissent avec des polissoirs de verre, comme ceux dont nos blanchisseuses se servent; c'est afin que l'encre coule mieux dessus : aussi leur papier est plus doux qu'un satin. Ils emploient beaucoup de papier d'Europe, après l'avoir ainsi préparé; mais ils ne prennent pour cela que du plus gros, le fin, et particulièrement celui de C[illegible] n'ayant pas assez de consistance. Leur

beau papier vient de la Tartarie-Mineure, des villes de Balk, de Bocora et de Samarcande. Ils en font de toutes les couleurs, excepté de noir, et ils le marbrent ou le font moucheté d'argent, ou bien ils peignent dessus des fleurs et des mauresques d'argent fort léger, afin que cela n'empêche pas la formation de l'écriture, ni d'être lue aisément. On se sert de ces diverses sortes de papiers, sur-tout dans les lettres missives; car on le choisit selon la dignité des personnes et selon le respect qu'on leur porte; le plus noble est le papier blanc argenté.

J'observe ici que le papier, et sur-tout celui qui est écrit, est une chose sacrée chez les Mahométans; ils tiennent pour *mecrou* (*mekroù*), c'est-à-dire déshonnête et mauvais de le brûler, déchirer ou jeter, et beaucoup plus de s'en servir à des usages sales, à cause, disent-ils, que le nom de Dieu peut être écrit dessus, ou celui des saints; et que si ce n'est pas du papier écrit, il sert à écrire les choses vénérables, comme les matières de la religion et de la sagesse, les lois divines et humaines, et il est fait pour cela. Assurément il y a une grande différence entre le peu d'usage du papier qu'ils font et celui que nous en faisons, qui est infini en comparaison; ainsi ils n'en déchirent guères. Lorsqu'ils ont occasion de déchirer du papier, ils le défont dans de l'eau, au lieu de

la

le déchirer; et ils ramassent ce qui en reste, qu'ils mettent dans le trou d'un mur.

Leur encre est fort noire, faite de noix de Galle, de charbon pilé et de noir de fumée; elle est grasse et épaisse comme notre encre d'imprimerie; et c'est comme il la leur faut pour former cette variété de traits gros et menus qui forment le corps des lettres; car si elle étoit plus claire, elle couleroit, et ils ne feroient rien qui vaille. Ils se servent d'encre de toutes couleurs, de rouge, de bleue, et ils écrivent aussi avec de l'or, rendant ainsi leurs feuilles fort belles à la vue.

Leurs plumes sont des roseaux ou petites cannes dures, de la grosseur des plus grosses plumes de cygne, qu'ils taillent comme nous; en les fendant; mais ils y laissent un bec bien plus long. Ces cannes ou roseaux se recueillent vers Daurac, le long du golphe Persique, dans un grand marais entretenu par le cours du fleuve de Hellé, place de l'Arabie, lequel est formé d'un bras du Tygre et d'un bras de l'Euphrate mêlés ensemble. La récolte de ces cannes se fait en mars; et quand elles sont cueillies, on les met par bottes ou paquets liés ensemble, dans le fumier six mois durant, où elles se durcissent et prennent cette belle polissure et cette couleur vive dont elles sont couvertes, qui est un mélange de jaune et de

noir (*). Il ne se cueille de ces roseaux en aucun autre endroit; l'on en transporte dans tout l'Orient, comme étant les meilleures plumes; il en croît aux Indes; mais elles sont plus tendres et d'un jaune pâle. Ces roseaux-là servent de plume par-tout l'Orient, comme je l'ai dit.

Les Persans, non plus que tous les autres peuples orientaux, n'ont point l'excellent art de

---

(*) Le roseau à écrire se nomme *qalam*, mot qu'il faut bien se garder de confondre avec *kelem*, discours, mot, parole. On en recueille, comme dit Chardin, une grande quantité dans les marais formés par le Tygre et l'Euphrate, non loin de Hhellah et de Douraq, villes de l'Irâq A'raby (l'ancienne Chaldée), entre Baghdâd et Koûfah. Dès que les roseaux ont été coupés, on les met tremper dans le marais même où ils ont cru, et là ils acquièrent une couleur maron foncée. Les *qalam* sont, en général, de la grosseur de nos belles plumes d'oie, et on les taille à-peu-près de même, excepté que le bec est tout d'une venue. Le canif qui sert à les tailler, nommé *qalam térâch*, ressemble plus à un petit coûteau qu'à nos canifs. Voy. des détails sur ces instrumens et leur figure, dans l'*Essai de Calligraphie orientale*, à la suite de la première partie du *Cours d'arabe moderne*, par A. Herbin, ouvrage extrêmement précieux par les détails qu'il renferme, et par la parfaite exécution des gravures dont il est orné. Une mort prompte et bien prématurée a empêché l'auteur d'exécuter en entier le plan vaste et utile qu'il avoit conçu, et qu'il auroit sans doute rempli avec le plus grand succès, si l'on en juge par la première partie qui a paru. Pourquoi faut-il que les plus amères, les plus justes regrets se mêlent au tribut d'éloges que je me plais à rendre ici aux rares talens, aux connoissances précieuses de ce jeune savant. On pourra s'en former une foible idée par l'ouvrage que je viens de citer; mais son amabilité, son esprit et son extrême bonté ne furent connus que de ses parens et d'un petit nombre d'amis, dont les regrets sont aussi durables que sincères. (*)

l'imprimerie. On dit même qu'ils ne pourroient commodément s'en servir, à cause de la sécheresse d'air de leur climat (1), et à cause que leur papier est trop cassant : cela fait qu'ils sont réduits à transcrire tous leurs livres à la main, et à n'en avoir point d'autres que de manuscrits. Or, comme ils sont savans, et qu'ils aiment fort la science, il arrive que l'art de l'écriture est un de leurs plus nobles arts libéraux, et celui dont ils font le plus de cas. L'on compte de huit sortes d'écritures chez eux : ce qui est enchérir sur les Arabes, leurs maîtres, qui n'en ont que sept. La première s'appelle *neskÿ* (2), qui est la lettre de l'Alcoran et de tout ce qui s'écrit en arabe ; la seconde, *talik* (3), qu'on peut appeler une écriture courante ; parce que c'est la plus commune ; la

(1) J'ai déjà eu occasion de réfuter cette opinion dans ma note, pages 89 et 90. (L-s.)

(2) *Neskhy*, qui sert à copier. M. Herbin pense que cette écriture dérive visiblement du *tsulutsy* ; et la plus grande différence entre ces deux caractères consiste dans la grosseur des lettres, le neskhy n'étant qu'un tiers de l'autre. Le neskhy est le caractère communément employé pour l'arabe. On trouvera dans *l'Essai de Calligraphie*, pl. IV, fig. A, un alphabet neskhy, avec ses proportions marquées par *noqthah* ou points, au lieu de traits de plume, comme le font nos maîtres d'écriture. Voy. p. 276 et 277. (L-s.)

(3) Le *ta'lyq* ou écriture suspendue, est, comme toutes les autres actuellement usitées en Perse, composée de caractères arabes ; mais dans celle-ci ils sont tracés obliquement de haut en bas, de manière que les mots ne s'allignent que par l'extrémité de leur dernière lettre. Cette direction donne l'explication du nom

troisième, *nesk-talik* (1), qui est la lettre bâtarde, comme étant mêlée du caractère arabe et du caractère persan courant, et c'est en cette lettre que s'écrivent les livres; la quatrième sorte s'appelle *ché kesté* (2), ou lettre rompue, qui est l'écriture des registres, des comptes, des finances, du négoce, de tous les bureaux et de tous les tribunaux pour les comptes et les finances; la cinquième sorte s'appelle *kat sia* (3), c'est-à-dire *lettre noire*, qui est le caractère des lettres

---

que porte ce caractère, dont chaque mot a en effet l'air d'être suspendu par sa première lettre. M. Herbin pense avec raison que « c'est la plus belle écriture qui existe; aucun de nos ca» ractères européens n'approche de sa beauté, etc. »; en effet, il est tracé avec une élégance surprenante; on y remarque le contraste des *pleins* les mieux prononcés et des *déliés* les plus fins. On pourra se convaincre de la justesse de ces éloges, en jetant un coup-d'œil sur les nombreux échantillons de cette écriture, qui se trouvent très-bien exécutés sur les planches IV, VI, VII et IX de la *Calligraphie orientale*. (L-s.)

(1) Le *nesta'lyq* n'est qu'une variation du *ta'lyq*; il tient le milieu entre ce dernier caractère et le *chekesteh*. (L-s.)

(2) Le *chekesteh* ou écriture *brisée*, *rompue*, s'emploie en Perse et dans l'Inde, pour les affaires administratives, comme le *dyvâny* chez les Turks. Cette écriture ressemble beaucoup au *germah*. Les Musulmans de l'Inde s'en servent habituellement, au-lieu du ta'lyq; elle présente de grandes difficultés à la lecture, à cause de l'enchevêtrement des lettres, de leurs formes non arrêtées et de l'inexactitude des points diacritiques. On en trouvera un modèle sur la planche VIII de la *Calligraphie orientale* de M. Herbin. (L-s.)

(3) Je n'ai vu ni le *khath syâh*, écriture noire, ni le *kohhâr*, dans aucune énumération d'écritures. Quant au *sulusi*, ou plus correctement *tsulutsy*, que Chardin nous représente comme une

missives ; la sixième est dite *sul tsy*, qui est la lettre menue et fine; la septième est dite *kobar*, qui est la grosse lettre, dont on fait les paraphes, comme ceux du roi dans les lettres-patentes, et les autres actes royaux, et ceux des ministres dans leurs expéditions, et par-tout où il faut que leur marque soit apposée. Les premiers Mahométans persans se servoient du caractère *cufique* ou *cophte* (*), qui est l'ancien caractère, auquel l'Alcoran fut premièrement écrit. Vous voyez encore en Perse, plusieurs livres écrits en cette lettre cufique. J'y en ai vu divers; et comme on s'en est toujours beaucoup servi depuis dans les inscriptions, on le fait encore à présent. Il y en a, entre les autres, une infinité dans la vieille mosquée d'Ispahan, qui est la cathédrale, et en bien d'autres endroits.

Il n'y a point de plus belle écriture au monde que la persane ; leurs lettres sont formées de

---

lettre menue et fine, je pense comme M. Herbin, que c'est une écriture triplée ou trois fois plus grosse, comme son nom même l'indique. C'est aussi l'avis d'un savant syrien de mes connoissances, Mikhaïl Sabbâgh, attaché à l'école spéciale des langues orientales vivantes. On se sert du *tsulutsy*, pour écrire les titres de livres, et il répond à nos majuscules. On en trouvera trois modèles sur la troisième planche de la *Calligraphie orientale*. (L-s.)

(*) Comment Chardin peut-il confondre le caractère *coufique* avec le *copte* ou *cophthe*, qui est l'égyptien moderne, et qui a de nombreuses conformités avec le grec ? Les détails qu'il a donnés lui-même sur le *koufique* (pages 248, 249 et 250), sembloient indiquer des idées plus justes. (L-s.)

traits gros et menus, qui s'appetissent en finissant, avec un tour bien inventé et fort agréable à la vue ; il n'y a point de peuple non plus qui écrive si bien. Vous remarquez dans leur écriture des queues de lettres si fines, qu'on ne les peut presque voir ; d'autres, tournées aussi rondes qu'au compas, et tirées aussi droites qu'à la ligne, quoiqu'elles s'étendent par des espaces de cinq à six doigts. Ils écrivent aussi de la meilleure grâce et le plus proprement du monde, tenant leur papier à la main, et non couché sur une table, comme nous faisons. Quelques-uns, afin que le papier soit plus ferme, le mettent sur un petit porte-feuille de six ou huit pouces, fait d'un simple cuir sans carton, pour le pouvoir plier à leur gré ; mais, d'ordinaire, ils le tiennent en l'air, à la main ; et si leurs feuilles sont grandes, ils les roulent par le bas, les dépliant à mesure qu'ils remplissent le blanc ; ainsi, ils tournent le papier à tous les mouvemens de la plume ; ce qui leur aide à faire les traits si ronds et si déliés tout ensemble. Les écritoires dont ils se servent sont fort petites ; et le cornet n'a pas le trou plus grand que l'ongle du petit doigt. Ils écrivent pourtant si vîte avec tout cela, qu'il me semble que je n'ai jamais vu écrire si vîte en Europe. Ils ne lèvent pas la plume, et l'on diroit, quand on ne regarde pas sur le papier, qu'ils ne tirent que des lignes ; aussi, disent-ils,

qu'un homme qui écrit bien, doit tenir et mouvoir si légèrement sa plume, que si une mouche voloit sur le bout, elle le fît tomber de son côté. Ils remuent et tournent leur papier comme leur plume, en sorte que quelquefois c'est le papier qui passe sous la plume, et non la plume sur le papier; et c'est encore ce qui leur aide à former leur lettre d'un trait, qui est gros en des endroits, et menu en d'autres, comme je l'ai observé.

Ils font des marges à leurs feuilles, lesquelles ils règlent de lignes de toutes couleurs, et d'or, en mettant jusqu'à douze l'une sur l'autre, toujours en grossissant; puis quelquefois ils font peindre les marges et les grandes lettres de belle miniature, comme on voit dans plusieurs de nos anciens manuscrits.

Ils n'écrivent pas comme nous, de la main gauche à la main droite, mais tout au rebours, de la main droite à la main gauche, de même que les Arabes et les autres peuples de l'Asie, anciens et modernes, jusqu'au fleuve Indus. Ils appellent cela *écrire droit*, et disent que c'est nous qui écrivons à rebours, ou à l'envers, comme vous le pouvez voir dans ce distique:

Le ciel en use avec moi autant à rebours qu'est l'écriture des Chrétiens.

Il me tient lié et garotté de cordes comme celles des moines de leur pays.

Les Persans ne font pas leurs lignes droites à la règle, comme nous les faisons, si ce n'est dans les livres, où elles sont telles, pour la plupart, et sur-tout dans les gros volumes (*); mais ailleurs, et particulièrement dans les missives, ils donnent un tour concave à leurs lignes, les tirant en dessous en demi-cercle, et puis quand ils ont fini la page, ils écrivent à la marge, qui est toujours à côté droit, et là ils donnent une autre inflexion aux lignes, pour les mieux distinguer. Ils donnent un tout-à-fait bon air à leurs lettres, et cela est bien plus beau à voir, et plus orné et façonné que les nôtres ne le sont.

Les livres sont assez communs en Perse; et quoiqu'ils y paroissent chers, en comparaison de nos livres imprimés, ils ne sont pas chers pour

(*) Ils ont, comme tous les Orientaux, une manière assez ingénieuse de *régler* leur papier, sans règle ni crayon; et voici leur procédé: ils tracent sur un carton, du format de la copie qu'ils veulent faire, autant de lignes que doit en contenir chaque page de cette copie. Ils tendent ensuite sur chacune de ces lignes un cordonnet de soie très-fin. Il suffit de poser sur cette espèce de grille, en appuyant un peu fortement, deux ou trois feuillets de papier, pour avoir le double de pages réglées, d'un côté en relief, et de l'autre en creux. Quand la copie est terminée, rien de plus aisé que de faire disparoître les raies: il suffit de mettre le volume en presse. Cette espèce de règle en carton et en fil se nomme *masthrah*, instrument à (tirer des) lignes; on en trouvera une plus ample description et la figure, page 279 et 280, et planche II, fig. J de la *Calligraphie orientale* de M. Herbin (L.-s.)

des manuscrits. Ceux des anciens auteurs sont les plus rares; et souvent il les faut commander, parce qu'il ne s'en trouve pas. Lorsqu'on fait transcrire un livre, on fournit le papier, et l'on fait marché pour l'écriture. On fait le compte par mille vers, qui sont des vers doubles, que nous appelons *distiques*; cinquante lettres font un distique; et ainsi mille vers font cinquante mille lettres d'Alphabet. La plus belle écriture est de quatre abassis pour mille vers; c'est quelque trois livres dix sols de notre monnoie; mais il y en a peu à si haut prix. L'écriture commune est de six *chaiets* pour mille vers, qui sont vingt-sept sols. C'est là comme on fait le compte et le prix des livres, sans aucun égard au sujet, ni à l'auteur, ni à la réputation. Quand ce sont des livres de revente qu'on achète, l'on a égard à la beauté du caractère, aux lignes des marges, aux vignettes et aux miniatures, qui coûtent bien cher à faire faire. Pour comprendre mieux ce que c'est que mille doubles vers ou mille distiques, je dirai que la Bible contient, à ce compte-là, quatre-vingt-cinq mille huit cent cinquante distiques, et c'est cent seize livres que coûteroit à faire écrire en caractère ordinaire, un livre gros comme la Bible, sans compter le papier, et un petit présent qu'on fait à la fin de l'ouvrage, quand il est si gros.

Les copistes sont en grand nombre en Perse,

sur-tout aux grandes villes; mais le métier leur donne à peine du pain; ils n'y gagnent d'ordinaire que quinze sols par jour, à écrire du matin jusqu'au soir. Le plus qu'on puisse écrire, quand on est très-expert et qu'on travaille sans interruption, est de cinq à six cents distiques par jour. On peut juger combien cette cherté des livres empêche la science de se répandre, et les doctes d'approfondir les matières et de cultiver les découvertes; mais ce n'est pas là, ni le seul, ni même le plus grand inconvénient des livres manuscrits; il consiste en la multiplication des fautes, qui souvent sont telles, qu'on ne trouve point de sens à ce qu'on lit. Ces fautes arrivent par l'ignorance des copistes, et par leur inattention, à force d'aller vîte, en ne prenant pas garde à leur original, et en ne relisant pas. Or, comme, pour la plupart du temps, ils n'entendent pas ce qu'ils écrivent, ils y font mille fautes sans s'en apercevoir. Cependant il arrive que leurs livres fautifs sont copiés par d'autres scribes, qui n'en savent pas plus que les premiers, et qui ajoutent aux fautes de leur original leurs propres fautes; de sorte que souvent elles se multiplient beaucoup avec le temps. Les gens de lettres relisent ou font relire leurs livres sur de bons originaux, et par d'habiles gens, qui mettent leur sceau au livre, comme pour approbation. J'ai vu de ces

correcteurs, qui, de temps en temps, faisoient des imprécations contre le copiste, dont la plus fréquente étoit : *il faut couper la main à ce bélître.* Je n'ai pas trouvé en Perse, de géographie, dont les nombres des longitudes et latitudes ne fussent très-différens. J'ai souvent rencontré des *septante-deux minutes*, des *quatre-vingt-seize degrés de latitude*, et d'autres semblables fautes, qui viennent uniquement de l'ignorance des copistes. On peut juger de-là quel avantage nous tirons de l'art de l'imprimerie, et combien nous en apprenons plus vîte, plus aisément et plus sûrement les sciences et les faits. On m'a, diverses fois, proposé à la cour de Perse, de faire venir des imprimeurs, et d'établir une imprimerie à Ispahan ; et cela auroit été exécuté, si le feu roi Abas second avoit vécu ; mais son fils n'a pas eu la même considération pour la requête que des savans lui en firent ; et les particuliers n'ont pas eu la générosité de faire la dépense nécessaire (*). Les Orientaux ont un éloignement de la nouveauté, qui ne se peut dire ; et quoiqu'ils voient les avantages qu'il y auroit dans plusieurs établissemens nouveaux, ils sont si attachés aux

(*) Ce n'est donc point la sécheresse du climat qui s'oppose à cette belle et utile innovation en Perse, comme notre voyageur l'a prétendu plus haut, page 275. (L-s.)

manières anciennes et aux biens présens; et ils sont si peu excités par l'espérance, qu'il n'y a pas moyen de les porter à rien avancer que sur de bonnes assurances de succès.

Je ne dois pas oublier de dire que les Persans ont une manière d'écriture abrégée, qui se sert de lettres alphabétiques avec des points, pour marquer des mots entiers. Ainsi une même lettre marque vingt mots différens, par la différence de la ponctuation.

CHAPITRE V.

De la Grammaire et de la Rhétorique.

AVANT que de passer au détail des sciences, je dirai par manière d'avertissement, que je ne prétends pas donner un cours des sciences des Persans; je ne les ai pas assez étudiées pour cela; et il y en a même quelques-unes où je ne suis presque point entré, comme il y en a d'autres, au contraire, où je me suis particulièrement appliqué; mais j'entreprends seulement de rapporter ce que j'ai appris et observé sur chacune.

Pour commencer par la grammaire, les Persans l'appellent *elm tesrif*, c'est-à-dire *la science de*

convertir les mouvemens (*), parce qu'en effet la grammaire enseigne à convertir et à tourner les termes en différentes façons. Leur grammaire s'y prend à-peu-près comme fait la nôtre; la déclinaison, par exemple, est la même dans les rudimens persans que dans nos rudimens, étant

(*) *Ilm al-ssryf* ou *i'lm âl-tassryf*, la science des changemens ou permutations, le *tassryf* signifie proprement échange, changement; et comme terme grammatical, déclinaison, conjugaison, étymologie. C'est proprement la révolution d'un thème dans tous ses accidens. La science du tassryf consiste, non-seulement à connoître les déclinaisons des noms et les conjugaisons des verbes, mais encore à bien distinguer les figures des lettres, leur son, la valeur des voyelles et des consonnes, et à se former une juste idée des pronoms, des adverbes et des particules. Le premier grammairien qui a traité du tassryf, est Almazyny, qui a séparé le *nahhoû* (la syntaxe) du *tassryf*, dont il a fait une science spéciale, et sur laquelle il a composé un savant traité. Il existe maintenant plusieurs de ces *cherhh* ou commentaires sur le *tassryf*. Le savant orientaliste J. B. Raymond en a publié un, composé par le cheykh êl-Imâm. J'ignore si ce dernier mot est ici un titre ou un nom propre, quoique l'éditeur paroisse avoir adopté cette dernière opinion. Je doute d'autant plus que ce soit un nom propre, qu'on ne trouve aucun grammairien de ce nom parmi les auteurs de commentaires sur le tassryf, cité par Hhâdjy Khalfah. Celui dont nous parlons, parut à Rome, en 1610, sous format petit *in-f.°*. Le texte arabe est accompagné d'une version latine, avec un commentaire. Les types arabes sont de la plus grande beauté; à la seule inspection, des yeux exercés en typographie reconnoissent aisément une des productions de cette magnifique imprimerie en langues orientales, fondée par les Médicis; laquelle n'est pas, comme nous l'avons déjà observé dans une note précédente, un des moindres titres à la gloire durable qui accompagnera ce nom dans les siècles les plus reculés. (L-s.)

composée des mêmes cas; mais la conjugaison est différente : car il n'y en a qu'une, et elle n'a que trois mœufs : *l'indicatif*, *l'impératif*, *l'infinitif*; et selon la méthode de tous les autres peuples de l'Orient, *l'optatif* et le *subjonctif* sont formés par l'addition des particules optatives et subjonctives; ils ont cinq temps, trois personnes et deux nombres, comme le latin. L'arabe en a un de plus, comme le grec; mais ce qu'il y a de plus singulier dans leur grammaire, c'est qu'ils n'ont point la différence des genres dans leur langage; ils forment tous les mœufs des verbes avec l'infinitif, et se servent des deux verbes auxiliaires, tout comme nous faisons. Leur verbe *fait* n'a que ce seul temps; du reste, comme je l'ai remarqué, ils ont à-peu-près nos mêmes règles dans le régime des verbes et dans celui des adverbes, des conjonctions, des prépositions, des interjections, et dans leur syntaxe, qu'ils appellent *elm ne hom* (*);

(*) La syntaxe, ou du moins la partie de la grammaire arabe qui a le plus de rapport avec ce que nos grammairiens entendent par ce terme, porte le nom de *i'lm êl i'râb*, et non celui de *elm ne hom*, qui n'a aucune signification. Il est probable que c'est le mot *nahhoù* que Chardin a ainsi défiguré; le même mot qu'il écrit plus bas *nehave*, en l'appliquant à la rhétorique, d'une manière tout aussi peu exacte, puisque la rhétorique se nomme *i'lm êl-ma'âny oùa-êl-béyân*. Les Arabes divisent cette science en *i'lm êl-fassâhhat*, que l'on peut traduire par l'art d'être éloquent avec prolixité, et en *i'lm êl-baloghat*, l'art d'être éloquent avec concision. (L-s.)

de manière qu'il n'y a pas de langue dans tout l'Orient, soit moderne, soit ancienne, qui convienne plus avec nos langues européennes, à l'égard des règles, ni qui soit renfermée en moins de règles, et qui soit plus sûre. Une des grâces de leur langue, est de parler à la troisième personne, quand on traite civilement, de la même manière que font les Allemands; et dans l'ancienne façon de parler, la troisième personne se termine comme la seconde, sans aucune différence.

Quant à la rhétorique, ils l'appellent d'un terme arabe, *elm ne have* (*), et aussi en termes persans, *l'art de parler* et *l'art excellent*. Ils possèdent fort bien cet art admirable, étant fort éloquens; ils mêlent les termes arabes et turcs en leur langue, et les vers avec la prose, sans que cela passe pour irrégulier. Ils sont particulièrement riches en figures, donnant à toute heure dans l'hyperbole, et subtils en antithèses, en ironies et en pointes; comme on peut le juger des pièces originales que j'ai rapportées dans ce volume et dans les volumes précédens, et que je porterai encore dans les suivans.

(*) Lisez *i'lm nahhoû*, et voyez ma note précédente. (L-s.)

CHAPITRE VI.

De l'Arithmétique.

ILS appellent cet art *endeze elm nazel* (1), la mesure de la quantité, et aussi *elm eltakir* (2), c'est-à-dire *l'art de couper les nombres*; mais comme je traite ici de l'arithmétique, en tant qu'elle est partie de la mathématique, je commencerai par décrire les divers chiffres dont les Persans se servent en toute sorte de supputations. Ils en ont de cinq sortes : le premier est composé de dix figures simples, dont la première semble être la même que celle dont nous nous servons, et presque tout le peuple civilisé. Le *cinq* est formé comme notre *zero*, le *zero* comme notre *point*, et le *neuf* ressemble aussi à notre *neuf*; ils l'appellent *ragâm abged* (3), *déclaration* ou

(1) Le premier de ces mots désigne la géométrie et non l'arithmétique, et je crois qu'il faut lire *hendeceh él-ménâzel*, la géométrie des bâtimens, la géométrie architecturale; l'arithmétique se nomme *i'lm âl-a'dad*, la science des nombres, ou *i'lm âl-hhiçâb*, la science des comptes; on l'appelle aussi *i'lm él-ârit-mathyqy*, corruption du nom européen. (L-s.)

(2) Je crois qu'il faut lire *i'lm él-taksyr*, l'art de couper les nombres. (L-s.)

(3) *Raqm ébdjed*, la manière de chiffrer avec les lettres de l'Alphabet. (L-s.)

supputation

supputation d'A, B, C, parce que c'est le plus commun et par où on commence; et ce mot *ABGED* (*êbdjed*) est formé des quatre lettres qui étoient autrefois les premières de la langue arabe, comme elles le sont encore de celle des Hébreux; on appelle aussi ce compte *asabindi* (*hhiçâb hindy*), *compte* ou *chiffre des Indes*, parce qu'il paroît tout-à-fait semblable au chiffre ordinaire des Indiens, dont je crois qu'il est tiré aussi; je trouve même que quand on y compare nos chiffres de près et avec attention, on trouve qu'ils en sont aussi sortis; sur quoi on peut observer que le mot arabe, *syfer* (*), d'où est venu notre mot de chiffre, est indien d'origine; ce qui donne lieu de croire que les Arabes, qui ont les premiers supputé avec les chiffres, au-lieu qu'auparavant ils supputoient avec les lettres alphabétiques, comme tous les peuples de l'Orient, et comme les Grecs et les Latins, apprirent cette manière des Indiens. Les Persans prétendent que le mot *syfer* est persan d'origine, et veut dire *voyage*, *progression*, *avancement*, parce que c'est la voie des progressions numéraires; mais ils

(*) Chardin se trompe, en donnant au mot *syfer* (*ssifron*), une origine persane, tandis qu'il est arabe, et en confondant *safaron*, écrit par un *syn*, et qui alors signifie *voyage*, avec *ssifron*, écrit avec un *ssâd*, et qui signifie *zéro*, *place vuide*: ces deux mots dérivent de deux racines arabes absolument différentes. (L-s.)

conviennent que les Indiens le leur ont donné. Cela se trouve ainsi dans leurs anciens auteurs, et fort communément ils appellent ces figures *Hazab ell Indi* (*Hhiçâb êl-Hindy* (1), arithmétique du peuple indien.

Le second chiffre est celui dont on se sert seulement à la chambre des comptes, dont les figures sont des caractères qui paroissent sortir de la langue arabesque, qu'on appelle *àsab ragam* (2), c'est-à-dire *chiffre*, ou supputations avec des caractères. Le troisième est composé de lettres alphabétiques, au nombre de vingt-huit : les neuf premières sont les unités, les neuf suivantes sont les dizaines, les neuf autres sont des centaines, et la dernière fait mille. Le quatrième chiffre est celui des astronomes, qui est entièrement formé de lettres de l'Alphabet : *a* vaut *un*, *b* vaut *deux*, et ainsi des autres lettres; mais non pas de suite : car, par exemple, après le *b*, qui est la seconde lettre, vient le *g* (*djym*), qui est la cinquième; ce qui me fait croire que ce chiffre a été pris des Hébreux, où le *g* (*ghimel*) est la

(1) En effet, les chiffres des Arabes sont évidemment d'origine indienne, comme il est aisé de s'en convaincre par la comparaison des formes de ces deux espèces de chiffres. Voyez-en un tableau comparatif, planche I.re du *Museum Cuficum Borgianum* du savant M. Adler. (L-s.)

(2) Lisez *hhiçâb raqm*; et voyez ci-dessus, page 283. (L-s.)

troisième lettre alphabétique. On l'appelle *ragam hendézé* (*raqm hindecy*), c'est-à-dire *caractère* ou *chiffre de géométrie*. Le cinquième chiffre est aussi composé de lettres de l'Alphabet, naturelles et sans altération en la forme, mais ayant chacune la puissance d'un nombre simple ou composé: *A* marque *un*, *B deux*, *C cinq cents*, *E cinq*, *I dix*, *K vingt*, *L trente*, *M quarante*, *N cinquante*, *R deux cents*, *S soixante*, et ainsi des autres. Celle qui vaut le plus est le *G*, car elle fait *mille*. Ce compte ressemble à notre compte par lettres numérales, comme nous les appelons, qui sont les sept lettres de notre Alphabet avec quoi nous datons dans l'impression, et c'est avec quoi les Orientaux font leurs mots symboliques; ils réussissent fort bien à ce jeu de mots, en marquant les dates et la supputation par des mots qui aient du rapport à l'oraison qu'on traite. J'ai rapporté dans mon *Voyage de Paris à Ispahan*, en la description de Cachan (*), des exemples de l'usage que les Persans font de ce nombre alphabétique; j'en rapporterai ici deux de celui que les Arabes et les Turcs en font. Quand Tamerlan prit la ville de Damas, on fit battre des ducats d'or, pour en conserver la mémoire, où, d'un côté, il y avoit : *Karab Damech karab*, *la*

(*) Lisez *de Qom*. Voyez ci-dessus, tome II, page 419. (L-s.)

destruction de Damas est arrivée à sa destruction. Les lettres de ces mots, qui sont au nombre de onze, valent sept cent nonante, qui est le temps de l'époque de ce pays-là que Tamerlan se rendit maître de Damas (1). L'autre exemple, pris de chez les Turcs, est celui de l'inscription de la monnoie qui fut battue à l'avènement à la couronne du grand-seigneur qui fut déposé à la fin du siècle passé; il se nomme Mahomed, comme on sait, et est fils d'Ibrahim. L'inscription étoit: *nour Mahamed Ibrahim dangelur* (2), c'est-à-dire *Mahomed est la resplendeur d'Ibrahim*, par allusion à leur faux prophète, qui se disoit descendu du patriarche Abraham, et son successeur. Le dernier mot de l'inscription marquoit l'année hégirique du couronnement de cet empereur. Les Sibylles marquoient de cette même manière, que nos pères auroient appelé un *rebus*, le règne des empereurs romains, et même la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

---

(1) Les lettres supputées de cette phrase, qu'il faut écrire *Kârab Dimech Kârab*, et qui signifie la désolation de Damas est arrivée, donnent en effet 790 (1388); mais il faut observer que, pour obtenir cette époque, l'écrivain a été obligé de retrancher la dernière lettre du nom de Damas, qui doit s'écrire *Dimechq*, et non *Dimech*. Voyez *Ahmedis Arabsiades vitæ Timuri*, ex edit. *arabico-latina*, Manger, tome I, page 135; et *Hist. de Timur-bec, trad. du persan, etc.* tome III, page 344, et suiv. (L-s.)

(2) Lisez *nour Mohhammed Ibrâhymungdur.* (L-s.)

La méthode de supputer des Persans est fort longue et fort pénible, et ils ne connoissent point nos règles courtes et faciles, comme sont la *règle de trois* et la *règle de compagnie*. Ils se servent du *canon sexagénaire* dans leurs grandes supputations et dans les comptes astronomiques, lequel ils nomment *gedvel setini* (*djédoùèl settyn*); ils dépendent si fort de cet instrument, que s'ils ne l'ont toujours à la main, ils ne sauroient rien faire; cependant ils ne l'ont pas abrégé, comme nous, dans un triangle et trapeze, mais en des tables prolixes sur le papier; toutefois ils ne se servent d'autre chose pour multiplier et pour diviser; aussi, dans les évaluations et les réductions, ils se noient dans la longueur et dans la peine; et s'il arrive qu'il s'y glisse la moindre erreur, soit faute de soin, soit par la faute de la table, voilà tout leur travail perdu, et c'est à recommencer. Ils n'ont point la règle de trois, comme j'ai dit; et lorsqu'il faut résoudre dans la science ou dans le commerce, des choses qui se résoudroient vîte et facilement par cette règle, ils sont à languir dans les supputations de leur canon.

J'ai mis ici à côté une figure (*pl.* XXV) de la règle de multiplication, comme ils la font: dans l'exemple de trente-six mille neuf cent quatre-vingt-cinq, multipliés par six mille quatre cent vingt-huit; lorsqu'ils ont tiré les lignes de ce carré

irrégulier, qu'on prendroit pour un échiquier, ils écrivent le multiplié le premier, un chiffre à côté de chaque carreau, comme vous le voyez dans l'exemple, savoir, trois, puis six, etc., et après ils marquent le multipliant de la même façon; après ils multiplient les chiffres les plus proches, le multiplié par le multipliant; ainsi, dans cet exemple, les plus proches étant trois et six, ils disent: *trois fois six, cela fait dix-huit*, et ils marquent dix-huit dans les carrés, vis-à-vis du chiffre multiplié, la dizaine en haut et le nombre en bas, en carreaux séparés, puis ils continuent de même, prenant toujours le multiplié devant; ainsi, après avoir dit, *trois fois six*, ils disent *trois fois quatre*, puis *trois fois deux*, puis *trois fois huit*; après quoi ils continuent de compter *six fois six*, puis *neuf fois six*, et ainsi de suite. Quand les carrés sont remplis des produits, l'addition ou assemblage se fait, commençant par le carreau d'en bas, où est marqué o, et continuant en montant, sommant ce qui est entre deux lignes parallèles, disant o est o, et mettent o, puis *quatre et quatre font huit*, et marquent *huit* à gauche de o, puis continuent et disent: *un et six font sept, et six font treize, et deux font quinze*, puis marquent *cinq* à gauche de *huit*, et retiennent *un*, et l'assemblent pour *un* avec les chiffres plus haut, disant: *un et deux font trois, et deux font cinq*,

et un font six, et huit font quatorze, et sept font vingt-un, et huit font vingt-neuf, et ainsi de suite; cette règle est véritablement plus sûre, plus claire et plus facile que la nôtre; mais elle est fort longue : et devant qu'un Persan ait tiré ses lignes, nous avons fait notre règle.

Leurs productions d'arithmétique ne se font que par dizaines, centaines et mille, sans aller plus avant; et c'est aussi la méthode de toutes les autres nations de l'Orient, généralement, jusqu'à l'éthiopienne ou l'abyssine; ils ne supputent point par millier ni million : ce qui fait qu'ils sont fort obscurs et plus embarrassés sur les grandes productions. Par exemple, en sommant une partie, dont le produit iroit à douze chiffres, ils diroient et ils écriroient ainsi :

mille			
mille	*mille*		
mille	*mille*	*mille*	
456	*789*	*123*	*456*

L'Algèbre, qui est proprement l'analyse mathématique, est une science née en Orient, comme le nom même le marque, qui est arabe, et signifie *rétablir* et *réparer*, parce que le but de cette science est de réduire les parties au

tout (1), ou, comme on parle dans l'école de cet art, de *réduire les termes de la comparaison à la forme désirée de l'équation.* Les auteurs persans en ont fort bien écrit; et, entr'autres, le savant Coja Nessir.

Pour ce qui est des petites règles d'arithmétique, les plus habiles chiffreurs persans dans le négoce et dans les finances, sont ceux qui ont été instruits par les Gentils des Indes, élevés au négoce et aux affaires, qu'on appelle *Banians* (2). Cependant l'arithmétique de ces Banians est très-rude et très-imparfaite; ce n'est qu'une pure routine; elle ne consiste point en règles certaines et infaillibles, comme la nôtre; et si l'on disoit au plus habile Banian, de faire la preuve d'une multiplication ou d'une division, on lui parleroit de choses qu'il n'entend pas. Voici, dans un

(1) *Djebr*, en supprimant l'article arabe *al*, *restauratio*, *religatio*, *consolidatio*, *reductio partium ad totam*, *seu portionum ad integritatem*. *Meninski*. (L-s.)

(2) *Banians;* ce mot est corrompu de l'indien *vanik*, négociant; *vânidjyam*, négoce; ou suivant la prononciation vulgaire, *banik*, *bâniyyam*, les lettres *va* et *dja* étant souvent confondues avec le *ba* et le *ya*, particulièrement au Bengal. Les Banians sont, comme on sait, les courtiers les plus célèbres de l'Inde, et rivalisent avantageusement avec les Arméniens. Leur nom a été long-temps employé dans les relations de nos voyageurs européens, pour désigner la nation entière des Hindoux, comme on le voit par l'ouvrage même du docteur Lord, intitulé: *Display of two foreign sects*, etc. London 1630, in-8. trad. en français, en 1667, *in*-12, un vol. (L-s.)

exemple, comme ils font toutes leurs supputations : *on a acheté cent dix-sept aunes et demie de drap, à quatre roupies et un quart l'aune; ce qui revient à six livres deux sols six deniers;* ils disent : *cent aunes, à quatre roupies et un quart, font quatre cent vingt-cinq roupies;* ils posent *quatre cent vingt-cinq*, puis disent : *dix aunes, à quatre roupies et un quart, font quarante-deux roupies et demie*, et ils posent sous les *quatre cent vingt-cinq, quarante-deux et demi*, et puis ils font de même pour cinq aunes, pour deux aunes, et pour la demi-aune restante; ils assemblent cela, et voilà leur règle. Il en est de même de la *division* et de la *soustraction.* Pour la *règle de trois*, ils n'en ont nulle connoissance, non plus que les Persans, comme je l'ai déjà observé; or, parce que leur opération est courte et assez sûre pour des gens comme eux, qui s'appliquent du corps et de l'ame au négoce, et parce, aussi, qu'ils sont ordinairement trois ou quatre à faire un compte, pour voir s'ils se rencontrent, cela fait que les gens qui ne les entendent pas, et qui ne considèrent que le produit, s'écrient qu'ils sont de grands chiffreurs, comme je l'ai ouï dire plusieurs fois à des Européens, qui admiroient leur opération, et l'admiroient au-dessus de la nôtre, faute de la connoître et de savoir ce que c'étoit. Il faut dire

des Banians, qu'ils sont fins et subtils dans le commerce; car il est vrai qu'ils ont bonne mémoire, qu'ils notent tout exactement, et qu'ils ne se méprennent guères: tout cela est assuré; mais cela ne vient que de l'avide attachement au trafic, l'unique étude de leur esprit et de leurs affections, et nullement d'une intelligence plus exquise que la nôtre, ni d'un art plus court que celui dont nous nous servons. J'ai négocié aux Indes et en Perse, avec les grands seigneurs et avec les marchands de toute sorte de qualités, long-temps et par moi-même, sans interprète et sans aide de personne; j'ai toujours vu que j'avois fait mes comptes le premier et le plus juste, généralement parlant, et que l'on admiroit mon art pour la brièveté, autant que pour la certitude. Nul voyageur européen ne peut assurer cela de soi; j'ai eu l'honneur de les connoître tous, ou de vue, ou de réputation, mais, d'ordinaire, les gens qui ont le moins d'expérience parlent et décident avec plus d'assurance, et pour remplir leurs narrations de belles choses, ils font passer les peuples éloignés pour plus habiles qu'ils ne sont.

Au reste, j'ai remarqué dans toute l'Asie, que l'on se sert pour toute sorte d'évaluations de nos mêmes opérations numéraires et décuples; il en faut pourtant excepter les Gentils indiens, à qui les progressions décuples ne suffisent pas pour

supputer l'infinie durée du monde, par exemple; car ils le font si vieux, qu'il vaut autant le faire éternel; ils ont inventé des progressions de cent mille, à qui ils donnent des noms particuliers: *nil*, par exemple, qui est un de ces noms de somme, est chez eux, à l'égard de cent mille, ce que mille est chez nous, à l'égard du premier nombre.

Les astronomes gentils et tous les Gentils qui s'occupent à l'analyse mathématique et aux grandes supputations, ont des tables de même effet que le canon sexagénaire, mais si prolixes, qu'ils s'abîment dans leurs réductions, et qu'ils s'y trompent très-souvent.

CHAPITRE VII.

De la Musique.

Le mot de musique est *mousiki*, en persan tout comme en grec, et les Persans connoissent la musique, comme vous voyez, non-seulement en tant que partie de la mathématique, qui considère les nombres sonores, mais aussi comme art libéral, qui enseigne à manier la voix et à toucher des instrumens avec règle et mesure (*). Ils ont

(*) *'Ilm ál-mouceyqy*, ou la science de la musique; ce nom est évidemment dérivé des langues européennes. Les Arabes la

divers auteurs qui en ont traité, entr'autres, un

---

nomment *i'lm âl-âdoûâr*, la science des modes; *i'lm âl-hhân*, la science des tons; *i'lm âl-dharb*, la science des vibrations, qui marquent la mesure du mouvement. Elle consiste dans la connoissance des consonnances et des dissonnances, et des repos entre les vibrations qui marquent la cadence. Les Orientaux font de cette science une branche des mathématiques, et indiquent, parmi les anciens musiciens célèbres, David le prophète, Pythagore, Salomon, son maître; Aristote, inventeur de l'orgue. Quelques-uns attribuent l'invention de la musique à Pythagore, et ils prétendent qu'il en conçut l'idée en entendant le bruit du marteau des forgerons qui frappoient en cadence. Cette fable suffit pour donner une juste idée de la musique des Arabes, des Turks et des Persans. Ils possèdent, cependant, un assez grand nombre de traités de musique; on en compte plus de trente dans la bibliothèque de Hhâdjy Khalfah. Parmi ces traités, nous nous contenterons de citer le *Méqâssed âl-hhân*, les Intentions du Chant, en persan, par maître A'bdoûl-Qâder A'yça, natif de Méràghah, que Petis de la Croix le père avoit traduit : nous ignorons le sort de cette traduction. Nous citerons encore parmi les écrivains orientaux qui se sont occupés de la musique, Aboû Nassar, dont les principes se trouvent analysés avec beaucoup de clarté, pag. 395 et suiv. de l'*Encyklopœdische uebersicht der wissenschaften des Orients*, etc., Précis encyclopédique des Sciences de l'Orient, d'après sept ouvrages arabes, persans et turks, etc. Leipzig, 1804. L'intéressant et jeune orientaliste, à la mémoire de qui j'ai rendu (p. 274) un foible témoignage d'amitié, d'estime et de regret, M. Herbin, avoit entrepris un ouvrage curieux et fort étendu sur la musique des Persans; il avoit mis sur-tout à contribution un manuscrit intitulé : *Riçâlèt âl-ákhoûân Séfy*, ou Encyclopédie des frères Sofy. L'interruption, ou plutôt l'inexécution de cet important ouvrage, est d'autant plus fâcheuse, que nous n'avons encore aucun traité satisfaisant sur la musique des Orientaux. Kœmpfer, Sonnerat, Niebuhr, dans leurs voyages; Jones, dans les tomes II et III des *Recherches asiatiques*, n'ont donné que des notes bien incomplettes sur un art

Abou Aloufa (*), fils de Sahid, dont j'ai apporté le livre avec moi, qui traite de la musique, pour le chant et pour les instrumens, dont on joue avec la bouche et les doigts, qui est la division que l'auteur en fait; mais, à mon grand regret, je n'y entends rien, ayant manqué de lire le livre sur les lieux, avec quelqu'un qui m'en fît entendre le sens. C'est un petit ouvrage, qui n'est que de quelque trois heures de lecture. Ce que j'y découvre seulement, est que les Persans ont neuf tons; qu'ils ont des tablatures pour le chant et pour les instrumens, beaucoup plus amples que nous n'en avons, et qu'ils apprennent cet art par une méthode, qui a bien des règles, et de bien grandes, et de bien embrouillées, à ce qu'il me semble. J'en ai donné cinq exemples en la planche suivante (*n.° XXVI*). Les figures qui sont marquées *A, B, C,* sont des premières du livre, et par

---

qui paroît, à la vérité, condamné, dans toute l'Asie, à une éternelle enfance. Au reste, il me semble que les Arabes et les Persans nous ont conservé la musique des anciens Grecs et Romains, dont nous retrouvons des vestiges dans notre chant grégorien, qui ne consiste que dans une simple mélodie. Toute idée de semi-ton, d'accompagnement, et conséquemment d'harmonie, étoit inconnue, je crois, aux Anciens, comme elle l'est aux Orientaux modernes. (L-s.)

(*) Je ne connois aucun traité de musique qui soit attribué à Abou Aloufa, plus correctement Aboûl.Oûafâ, comme on peut voir dans la note ci-dessus, page 215. (L-s.)

conséquent les plus simples. Il y en a trente-neuf de la façon d'*A, B, C,* et avec des explications dont je n'entends point les termes; celle qui est marquée *C,* est suivie de trente-cinq autres figures, aussi dans la même méthode; et celle marquée *D,* est suivie de treize, dont la pénultième est un cercle une fois plus grand, avec quarante-quatre points dans le tour, dont huit sont rouges. J'ai pensé que les gens savans en l'art de la musique pourroient juger par les seules figures, quelle est la méthode persane pour cette théorie, en attendant ce que j'en pourrai découvrir avec le temps, s'il plaît à Dieu que j'aye quelque jour le loisir d'y étudier. Outre ces tablatures, il y en a de faites en échiquier, dont les plus grandes sont divisées en trois cent six compartimens, les uns marqués de notes, les autres blancs. Je trouve en un endroit de ce traité, que l'auteur dit, *que la musique est une ville qui a quarante-deux quartiers, chacun de trente-deux rues;* et à la fin du livre, il y a une grande table, en figure de globe, divisé en quatre cercles, coupés par quarante lignes; ce qui fait cent soixante notes. Leurs notes de musique ne sont pas des syllabes sans sens et sans signification, mais ce sont, ou des noms de villes du pays, ou des noms des parties du corps humain, ou des plus ordinaires choses de la nature; et quand ils

enseignent cet art, ils disent, pour marquer les modes : *allez de cette ville à celle-là*, ou *allez du doigt au coude*. Les noms des quarante-huit tons divers, sont des noms de ville, à cause, disent-ils, que ces divers tons sont affectés et particuliers en ces villes. Ainsi il y a, comme il me semble, beaucoup d'embarras et de confusion dans leur théorie; cela vient, sans doute, de ce que la musique est peu en usage chez eux; car, autrement, ils la réduiroient en une méthode plus courte et plus facile. Leurs habiles et doctes musiciens sont tous aux gages du roi, et ils n'excèdent pas le nombre de dix à douze, à ce qu'on m'a assuré. J'ai donné dans la même figure (*pl. XXVI*) joignante, un petit air persan, sur lequel on jugera aussi de la nature de leurs petits airs; en voici les autres paroles :

Celle qui tient mon cœur, m'a dit languissamment, pourquoi êtes-vous morne et défait?

Quelles lèvres de sucre vous ont mis dans leurs chaînes?

J'ai pris un miroir, je le lui ai présenté,

En disant qui est cette beauté qui resplendit dans ce miroir?

La langueur de votre teint est l'ambre qui tire la paille.

Pourquoi vos yeux brûlent-ils ce que vos appas attirent?

Maudit soit ce compagnon qui se pâme si vîte.

Apportez des fleurs odoriférantes, pour faire revenir le cœur à mon roi.

Leur chant est clair, ferme et gai, comme on représente le chant dorien; ils aiment les voix fortes et hautes, le fredon et les grands roulemens; ils disent que pour bien chanter, il faut faire rire et pleurer par l'harmonie de la voix. *Perdeh* est le terme persan qui signifie *air de chanson*; et ils distinguent les airs par des noms de leurs anciens rois, et par des noms de provinces. Ils n'ont pas de chants à parties, mais ils font chanter les bonnes voix l'une après l'autre. On chante, d'ordinaire, chez eux, avec le luth et la viole : les hommes ont les plus belles voix; mais il n'y en a guères qui sache bien chanter, par la raison que le chant, comme la danse, passent pour déshonnêtes en Perse : l'un et l'autre sont des arts qu'on ne fait point apprendre à ses enfans, mais qui sont relégués parmi les femmes prostituées et les baladins; de manière que c'est une indécence, parmi eux, que de chanter, et que l'on se rendroit méprisable, en le faisant. Cependant le peuple a une telle pente au chant, qu'en plusieurs professions, ils chantent tout le jour, quoique fort lentement, pour s'animer et s'exciter

s'exciter. Il ne faut pas s'étonner, après cela, que la musique ne soit pas plus débrouillée et pas plus courte chez eux. Les Persans comme les Arabes, appellent les chanteurs *kainé*, mot qu'on dit qui vient de Caïn, parce qu'on prétend, en Orient, que les filles de Caïn inventèrent le chant et la musique (*).

Leurs instrumens de musique sont en grand nombre. Ils ont premièrement la timbale et le tambourin, dont le fond est de cuivre ou de laiton; après ils ont le tambour de basque, dont ils jouent fort adroitement, et une sorte de tambourin long, qu'ils portent attaché à la ceinture sur le devant, incliné de côté, dont ils touchent les deux bouts avec les mains, une main à un bout, une à l'autre. Ils ont des timbales de trois pieds de diamètre, et si pesantes, que même un chameau ne les peut porter; ils les font traîner sur des charrettes : on diroit d'un muid coupé en deux. Après cela ils ont des cornets droits, qui leur servent de cors et de trompettes, qui sont proportionnés à

(*) Ce petit conte me semble avoir été inventé par Chardin lui-même; car il n'est pas probable que les Orientaux puissent confondre le mot *qâïn* avec la racine arabe *ghannaïa* (chanter), qui diffèrent essentiellement, non-seulement par la position des lettres *n* et *y*, mais par la nature de leurs lettres initiales, le premier de ces mots commençant par un *qâf*, et le second par un *ghaïn*. (L-s.)

ces timbales, et qui sont de merveilleusement grands instrumens : les moindres sont plus longs qu'un homme n'est haut. Il y en a de sept à huit pieds, faits de cuivre ou de laiton, d'une grosseur inégale, car le fût est fort étroit à un pied de l'embouchure, d'où il s'élargit vers l'embouchure, jusques à deux pouces de diamètre, mais le bas est large de près de deux pieds. Le joueur de cet instrument a peine à le tenir élevé, et il plie sous le faix; l'on en entend le bruit fort loin, qui est rude tout seul et sourd; mais mêlé avec d'autres instrumens, il fait assez bien, servant de basse. Ceux qui en sonnent, le remuent continuellement, pour varier les sons ou pour se délasser. Outre ces cors, où l'on mettroit aisément la tête, ils en ont d'autres, faits, les uns comme des cors-de-chasse, d'autres comme des clairons. Ils ont, après cela, le hautbois, la flûte, le fifre, le flageolet; mais il s'en faut beaucoup qu'ils en jouent avec tant d'harmonie qu'on fait chez nous. Ensuite ils ont les instrumens à corde, rebec, harpe, épinette, guittare, tétracorde, violon et une manière de poche, le tamboura, qui est une courde ou callebasse au bout d'un manche, dont ils se servent comme de luth, et un autre instrument qu'ils appellent *kenkerè*, dont vous voyez la figure dans la planche joignante (*n.°* XXVI), marquée *F*, telle qu'elle est dans mon livre de

musique persan (*). Vous observerez que les cordes de leurs instrumens ne sont pas des cordes à boyau, comme aux nôtres, à cause que chez eux c'est une impureté légale de toucher aux parties mortes des animaux; leurs cordes d'instrumens sont, ou de soie crue retorse, ou de fil-d'archal. Ils ont, après cela, cette sorte d'instrumens, que le P. Mersenne, dans son livre des *Sons*, appelle *cymbale*, qui sont deux bassins de laiton en timbre, dont on joue en les frappant l'un contre l'autre, et d'ordinaire, c'est en les tenant élevés au-dessus de la tête, et les remuant de tous côtés. Les danseuses mettent à la main des os, dont elles se servent, comme les Bohé-

(*) Voici la nomenclature des instrumens qu'on trouve dans la bibliothèque de Hhâdjy Khalfah, à l'article *i'lm â'-âlât âl-a'djybeh âl-moùcyqâryéh*, science des instrumens merveilleux de la musique; science par laquelle on apprend l'art de les faire et de les monter, et particulièrement ce qui concerne l'ancienne guittare, *a'oùd*; le hautbois, *mizmâr*; le *qanoùn*, nommé *orghanoùn*, l'orgue, qu'ils regardent comme un instrument admirable; les timbales, *koùs*; le tambour, *thabl*; les petites timbales, *naqârah*; le tambour de basque, *dâïréh*. Parmi les *mézâmyr*, hautbois, ou plutôt instrumens à vent, se trouvent la flutte douce, *nây*; le fifre, *soùrnâ*; la trompette, *néfyr*; le sifflet de chaudronnier, *metsqâl*; un autre sifflet plus grand, *qaoùâl*; le basson, *bouty*; le flageolet, *doùdouk*. Parmi les instrumens à cordes, *âlât âoùtâry*, se trouvent le *thamboûr*, ou guittare à long manche, montée de deux ou trois petites cordes d'archal; la mandoline, *chechtâ*; le violon, *rèbâb*; la lyre, *qapoùz*; et le tympanon, *djenk*. Voy. la fig. et la description de ces instrumens et de plusieurs autres, p. 740-745 des *Amœnit. exotic.* (L-s.)

miennes font des castagnettes, qui rendent un son clair et fort; je pense que les castagnettes ont été faites sur ces os-là. Les chanteurs, en animant les danseuses, s'en servent aussi, et ils savent pareillement faire claquer leurs doigts si forts, qu'on diroit qu'ils ont des os ou des castagnettes à la main. Ils font une manière de carillon, avec des porcelaines ou des coupes d'airain de diverses grandeurs, rangées par ordre, sur lesquelles on touche avec deux petits bâtons, longs et menus; cela fait une harmonie plus agréable que le carillon d'horloge, et beaucoup plus agitée.

Il en est en Orient, des instrumens de même que de la musique : c'est aussi une indécence d'en jouer et d'apprendre à en jouer, et même c'est pire; car la religion en proscrit l'usage; les ecclésiastiques et les gens dévots ne les veulent pas seulement entendre, et c'est la cause que l'art n'en est pas poli ni avancé comme en nos pays. Les joueurs d'instrumens sont pauvres en Perse, et mal habillés; il n'y a que ceux que le roi entretient, qui méritent d'être écoutés. La bande en est assez bonne, on l'appelle les *tchalchi bachi*, comme qui diroit *la troupe capitale des joueurs d'instrumens et chanteurs*; les autres ne savent pas grand'chose, comme je l'ai observé. Ils vont jouer dans les maisons, pour ce qu'on veut leur donner; et lorsque le roi donne quelque

grand emploi à un seigneur, ou lorsqu'on circoncit publiquement un enfant dans quelque grande maison, ils vont jouer à la porte, pour avoir quelque chose.

La danse, en Persê, est encore plus déshonnête et plus contraire à la religion que le chant et que les instrumens; car elle est même tout-à-fait infame, et ne s'exerce que par les femmes prostituées et les plus publiques. C'est comme parmi les Romains, qui souffroient cet art dans les personnes dévouées à la turpitude, mais qui le condamnoient dans les autres. Ainsi, les hommes ne dansent point, il n'y a que les femmes; mais quand les femmes dansent, il y a toujours quelque homme auprès de la principale actrice, l'animant de son chant, et quelquefois de ses gestes. La danse persane, comme par-tout l'Orient, est une représentation; il y a des endroits comiques et enjoués, et il y en a d'autres, en plus grand nombre, graves et recueillis; les passions y sont représentées dans toute leur force; mais ce qu'il y a de détestable, sont les postures lascives et déshonnêtes à voir, les jouissances et les impuissances dont ces représentations sont pleines, et où ils réussissent d'une manière fort opposée à la vertu, car il ne se peut rien concevoir de plus touchant. Une danse dure quelquefois trois à quatre heures, sans finir; l'héroïne en

fait seule les principaux actes; les autres, au nombre de quatre à cinq, se joignent à elle de temps en temps. D'ordinaire, après la danse, les femmes et les musiciens se mettent à faire les sauts périlleux. Ces gens-là ne représentent point dans un lieu exprès pour le public, comme nos comédiens; mais on les fait venir chez soi, et outre le présent de celui qui les mande, c'est la coutume qu'à la fin de la danse, une vieille, qui est comme la mère de la bande, ou la principale actrice, va tendre la main à tous ceux de l'assemblée, pour avoir quelque chose. Comme ces filles gagnent bien plus à se prostituer qu'à danser, elles s'efforcent de toucher les gens, et elles sont fort aises qu'on leur donne assignation, ou qu'on les tire dans un cabinet, chose qui a le même air parmi ces peuples-là, que chez nous de se lever de table, et d'aller au buffet boire un coup de vin, quand on est en débauche.

CHAPITRE VIII.

Des Mathématiques.

LES Persans appellent les mathématiques, *elm riazi*, c'est-à-dire *la science pénible* (*),

(*) On appelle *ou'loûm él-yazéi*, science des embarras, des fatigues, non-seulement les mathématiques, mais encore toutes les

parce que c'est en effet la partie la plus difficile des arts libéraux. Les savans de l'Orient, et particulièrement les Arabes, s'y sont appliqués de toute ancienneté, et ils ont été célèbres pour le progrès qu'ils y firent, avant que de l'être pour la philosophie, où ils ne s'appliquèrent que longtemps après. L'auteur le plus renommé que les Persans aient en cette discipline, est le docteur Coja Nessir dont j'ai parlé ci-dessus (*), avec tant d'estime; il a fort travaillé, entr'autres, sur l'*Almageste* de Ptolémée, dont il y a un abrégé de sa façon, et encore plus sur les *Elémens d'Euclide*, dont il a beaucoup augmenté les propositions; celle où il a le plus admirablement réussi, est la quarante-septième, qu'il a augmentée de plus de trente figures, qui tendent toutes à faire voir les adaptations du théorême fameux qu'elle contient. Les Persans appellent cette proposition

---

sciences spéculatives; on nomme ainsi les mathématiques, parce que les savans ont coûtume d'en faire l'objet des travaux de leurs élèves, dès le commencement de leur éducation; et à cause de cela, on l'appelle aussi la science des documens ou la science moyenne, parce qu'elle tient le milieu entre ce qui a besoin d'objet matériel pour la démonstration, et ce qui n'en a pas besoin. Les principales divisions de ces sciences sont la géométrie, l'astronomie, l'arithmétique et la musique; les subdivisions sont l'hydraulique, la navigation, la construction des instrumens de mathématiques, de géométrie, d'astronomie, la mécanique, etc. *Hhadjy Khalfah*. (L-s.)

(*) Pages 203 et 204. (L-s.)

chek leb arous (*chekl él-a'roùz*), c'est-à-dire *la figure de l'épousée*, parce, disent-ils, que comme du mariage suit la génération et toute sorte d'avantages au genre humain, aussi de cette quarante-septième proposition d'Euclide, il se fait un usage admirable pour les démonstrations géométriques, tant planes que solides. Ils tiennent que Pythagore ou Fithagores, comme ils l'appellent, est l'inventeur de cette proposition. Les Persans ont donné des noms propres à presque toutes les propositions des *Elémens d'Euclyde ;* par exemple, ils appellent la proposition suivante, *okre arous* (*ókht á'roùs*), c'est-à-dire *la sœur de l'épousée*, à cause de la conformité qu'elles ont ensemble.

Après Coja Nessir, l'auteur le plus estimé dans les mathématiques, s'appelle Maimon Rechid (*), lequel a aussi travaillé fort heureusement sur les *Elémens d'Euclyde ;* c'est lui qui trouva la première proposition du premier livre des *Elémens*, que les Persans appellent de son nom, *la figure de Maimon ;* ils disent que c'étoit sa découverte favorite, et qu'il la portoit brodée sur sa manche, pour l'avoir toujours devant les yeux ; on rapporte qu'il disoit à la fin de sa vie : *C'est une chose*

(*). Il s'agit ici du même personnage que notre voyageur a cité plus haut, pag. 213 ; et la manière dont il en parle dans ces deux passages, nous porteroit à croire qu'il ignore que c'est le khalyfe âl-Mâmoûn, fils d'âl-Rachyd. (L-s.)

fâcheuse, que des deux sciences auxquelles les hommes puissent le plus raisonnablement appliquer leur esprit, c'est à savoir, les mathématiques et la logique, celle-ci soit une science fausse et vaine, dont la connoissance ne profite de rien; et que celle-là qui est vraie et sûre, au contraire, soit si difficile à acquérir.

Ils entendent assez amplement la gnomonique, la trigonométrie, qu'ils appellent *elm mouselleset* (*i'lm moutselletset*), et aussi *elm reset* (*i'lm recét*), c'est-à-dire *la science de partage*, et la géométrie, qu'ils appellent *elm endeze* (*i'lm hendécéh*), c'est-à-dire *la science de supputation*, et aussi *tahur en dessiat* (*tzuhoùr hendécyat*), *l'explication des supputations*. Ils ont la connoissance des anciennes démonstrations et la pratique des instrumens ordinaires de mathématique, comme sont les globes, les sphères, les astrolabes, les bilimbati et analemmati. Pour l'optique, qu'ils nomment *elm tenassour* (*), c'est-à-dire *la science du regard;* c'est la partie de la

(*) Ce mot est visiblement altéré; il faut lire *i'lm âl-manâtzir*, science de la perspective; on dit aussi *i'lm âl-âba'âd*, science des distances, et *i'lm âl-âbsser*, science de la vue; c'est une branche des mathématiques. L'auteur célèbre dans la science de l'optique, et dont le nom est ici incontestablement mutilé, Ebn Heisser, peut-être Ebn Qaïsser, ne se trouve point mentionné dans la bibliothèque de Hhâdjy Khalfah. (L-s.)

mathématique qu'ils étudient le moins; ils ont pour maître de cette science, un savant arabe, nommé Ebn-Heisser, qui en a fort bien traité. Les Persans ont encore l'*Almageste* de Ptolémée, livre qu'ils appellent en leur langue *Magesti;* les *Sphériques* de Théodosius, d'Autolycus et d'Asclepius Menelaus, et des fragmens d'Archimède, qui sont très-bons, et qu'ils estiment être les meilleures pièces de cet auteur incomparable. *Voy. p.* 200.

CHAPITRE IX.

De l'Astronomie et de l'Astrologie.

JE joins ensemble ces deux sciences, parce que les Persans ne les séparent jamais; au contraire, l'on peut dire qu'ils n'apprennent la première que pour l'amour de la seconde; ils appellent l'astronomie, *elm nejoum*, c'est-à-dire *la science des astres* (*), et l'astrologie, *este*

(*) *I'lm âl-nodjoùm*, science des astres. Cette science, disent les Arabes, nous instruit des événemens de l'univers, par la situation du ciel et par l'aspect des planettes, des sphères, etc.; elle se divise en trois parties principales, savoir: les calculs, la physique et fantastique ou judiciaire; cette dernière branche est défendue par la loi; car le prophète a dit: « Quiconque croit à » l'influence des astres, est un infidèle ». Malgré ces anathèmes du prophète, et beaucoup d'autres défenses non moins formelles de différens docteurs, l'astrologie n'en est pas moins en vogue

krag (1), c'est-à-dire la *révélation des astres*; mais ils n'ont qu'un même nom pour dire astronome et astrologue, qui est *munegiim*, terme composé de deux mots, qui signifient, l'un, *globe céleste*, et l'autre *parler* (2). Ainsi, c'est cela même que les Grecs ont dit en leur langue, *astrologues*. Ces sciences sont les plus révérées et les plus cultivées par les Persans, et ce sont celles où ils égalent plus les savans de l'Europe, et où l'on peut dire qu'ils en savent presqu'autant qu'eux; la raison qu'ils ont de rechercher et de cultiver particulièrement ces sciences, c'est qu'ils

---

parmi les Musulmans, et aucune entreprise importante ne commence sans l'intervention des astrologues, qui indiquent le moment favorable. L'astrologie judiciaire, *thhkâm él-nodjoùm*, science des astres, a plusieurs branches, dont les principales sont: *i'lm âl-qerânât*, la science des conjonctions des planettes; *i'lm âl-ikhtyârât*, la science des choix; elle consiste à distinguer les momens et heureux et malheureux, pour commencer telle ou telle entreprise.... Mais c'est trop long-temps nous appesantir sur un sujet qui ne doit fixer l'attention d'aucun Européen sensé, quoiqu'il exerce encore la patience de la plupart des Orientaux susceptibles de se livrer à l'étude. (L-s.)

(1) Ce mot n'appartient ni à l'arabe, ni au persan; il faut certainement lire *êstikhrâdje*, infinitif arabe, qui signifie faire sortir, choisir, prendre le meilleur; c'est le synonyme d'*tkhtyâr* ou *tkhtyârât*, qui est, comme on a vu dans la note précédente, le nom d'une branche de l'astrologie judiciaire; peut-être les Persans emploient-ils indistinctement ces deux mots. (L-s.)

(2) Lisez *mounedjdjym*, participe présent du verbe arabe *nadjouma* (il a prédit d'après l'inspection des astres); ce n'est pas un mot composé, comme notre voyageur le prétend. (L-s.)

regardent l'astrologie comme la clef du futur, pour la connoissance duquel, eux et les autres Orientaux, sont tous merveilleusement passionnés, et qui est le but principal de leurs études. Or, ils croient que l'astrologie y conduit infailliblement, et c'est pour cela qu'ils sont si religieux ou si superstitieux pour toutes les productions de cette science judiciaire, qu'ils traitent d'ignorans et de gens stupides, ceux qui traitent l'astrologie judiciaire de filouterie et d'autres noms semblables.

Pour mieux concevoir quelle confiance les Persans ont dans l'astrologie, on n'a qu'à considérer le nombre d'astrologues qu'il y a parmi eux, le rang qu'ils y tiennent, et les grosses pensions que le roi leur fait. On peut dire qu'ils se sont multipliés à Ispahan, la ville capitale de la Perse, comme les étoiles du ciel, selon le langage sacré. Tous les astrologues de Perse, au moins les plus célèbres, sont natifs de la province de Corasson, d'une petite ville nommée Genabed, et d'une famille illustre, pour être féconde en célèbres astronomes. Tous ceux qui ont quelque nom dans cette science, depuis six à sept cents ans, sont de ce pays-là, et le roi de Perse ne prend point d'astrologue qui ne soit natif de ce lieu de Genabed, ou qui n'y ait été élevé. On assure qu'il y a une excellente école d'astronomie et

d'astrologie, où les professeurs même dans cette science envoient étudier leurs enfans de tous les endroits de la Perse. On dit aussi que ce qui fait que la science d'astronomie a été plus cultivée et avancée dans cette province de Corasson, qui est la Bactriane et la Sogdiane ancienne, c'est que l'air y étant très-sec et très-pur (1), l'on a plus de moyen d'observer continuellement les mouvemens des astres; mais Ispahan, toutefois, n'a pas l'air moins pur, et le ciel n'y est pas moins serein. En effet, les tables astronomiques qui furent composées sur son méridien, environ l'an 1250, par l'ordre du sultan Reuen el Dauel, de la dynastie des Alibouié, et qui portent le titre d'*Abou Hanifé* (2), le président de l'observatoire; ces tables, dis-je, passent pour fort exactes. J'ai ouï assurer que les astrologues du roi lui coûtent plus de quatre millions par an; sur quoi l'on raconte qu'en 1660, un d'eux, qui avoit cinquante mille livres d'appointemens, ayant présenté requête

(1) Chardin a déjà fait la même remarque ci-dessus, page 211. (L-s.)

(2) Chardin veut parler ici des *zydje* ou tables astronomiques d'Aboù Hhanyfah de Dynver, qui « fit ses observations à Ispahan, en l'année de l'hégire 635 (1237-8 de l'ère vulgaire), par ordre de Rokn êd-Daùlet êl-Hhaçan, de la famille des Boùyyah du Deylem. Cet ouvrage est cité par l'auteur du *Guzydéh* ». *Bibliothèque de Hhâdjy Khalfah*, au mot *zydje*. Cet article a été traduit littéralement par d'Herbelot. (L-s.)

au roi Abas, alors régnant, pour avoir une augmentation, le roi en fut indigné, et commanda qu'on lui apportât un extrait des appointemens des astrologues. Cet ordre jeta tout le corps dans la consternation; ils employèrent tout leur crédit pour faire faire ce rôle le plus bas qu'il se pourroit; et comme ils ont beaucoup d'amis, le rôle ne montoit qu'à douze cent mille livres; mais j'ai ouï assurer que leurs appointemens montent au double; et comme c'est en terres, qui rendent trois fois au-dessus du prix pour lequel elles sont assignées, on pourroit compter leurs gages seuls à quatre millions. Les présens que le roi leur fait en certaines occasions, qui reviennent assez souvent, sont encore évalués à deux millions l'année. La charge de chef des astrologues a cent mille livres d'appointemens. Celui qui la remplissoit de mon temps, s'appeloit Mirza Chefy, vieillard fort grave et fort docte, de même que son frère aîné, qui avoit la charge avant lui, et le fils de ce frère, qui est à présent second astrologue, avec cinquante mille livres d'appointemens; cet aîné fut privé de la charge, ayant été privé de la vue par ordre du roi; c'étoit sous le règne de Sephy, aïeul du roi d'à présent. Il arriva un jour d'assemblée publique, à laquelle tous les grands s'étoient trouvés, selon la coutume, et le chef des astrologues, comme les

autres, que le roi fit justice de cinq ou six grands seigneurs, qu'il fit mettre en pièces en sa présence. Le roi regardoit attentivement l'assemblée durant cette sévère exécution, observant la contenance des gens; il aperçut le chef des astrologues qui clignoit à chaque coup de sabre, comme ne pouvant regarder un si horrible carnage. Le roi qui en fut indigné, cria à un gouverneur de province, qui étoit assis près de lui : *Duc, enlevez les yeux de ce chien qui est à votre main gauche; ils lui font mal, il ne sauroit s'en servir.* Ce qui fut exécuté à l'instant. Abas second étant venu à la couronne, prit cet astrologue en ses bonnes grâces, et lui donna cinquante mille francs d'appointemens; son fils a un train de gouverneur de province, étant toujours suivi de huit ou dix cavaliers fort lestes. Au reste, tous les astrologues du roi ne sont pas également savans, il y en a même qui ne le sont que fort superficiellement; cependant ils ne laissent pas d'entrer au service du roi, par le grand crédit de leurs parens.

Il y a toujours des astrologues au palais royal, attendant les ordres, et toujours un des premiers astrologues auprès de la personne du roi, excepté lorsqu'il est dans le sérail, pour l'avertir des jours et des momens heureux ou malheureux, selon les règles de leur judiciaire. Ils portent chacun son astrolabe à la ceinture, dans un étui fort propre,

qui n'est pas plus grand que le creux de la main; quelques-uns même le portent seulement de deux à trois pouces de diamètre; on diroit de loin que c'est quelque médaille de chapelet qui leur pend à la ceinture, ou quelque médaille de prince souverain, donnée par honneur et pour récompense.

On consulte les astrologues sur toutes les choses importantes, et quelquefois le roi les consulte sur les moindres choses, par exemple, s'il doit aller à la promenade, s'il doit entrer dans le sérail, s'il est temps de faire servir à manger, s'il fera venir un grand qui attend dans l'antichambre à parler à Sa Majesté, et ainsi du reste; alors l'astrologue sort promptement, tire son astrolabe, observe la situation des astres, et avec le secours de ses tables ou éphémerides, il tire ses conclusions astrologiques, à quoi l'on ajoute foi comme à quelque oracle; ce pauvre peuple se persuadant que l'événement de toutes les vicissitudes sublunaires se voit sur la face des douze maisons du ciel, et que par l'érection de leur thême rationel, ils prédisent sûrement tout ce qui arrivera dans le monde : aussi appellent-ils communément leurs prédictions ou pronostics, *hokom* (*hhokm*), mot qui signifie *ordre absolu, commandement, jussion de souverain infaillible et inaltérable.*

Ils opèrent dans l'érection du thême rationel, à-peu-près comme font nos astrologues, en divisant

divisant l'équateur en douze parties égales, avec les douze grands cercles de la section du méridien ou de l'horizon du lieu; vous voyez que, pour prendre l'heure bonne ou mauvaise, et pour prédire le succès bon ou mauvais d'une chose, ils ne se servent d'autre instrument que de l'astrolabe. Je n'ai pas remarqué qu'ils en eussent de plus usité, ni même qu'ils en employassent d'autre pour l'application actuelle de leur science judiciaire; ils disent que comme il ne faut pour cela que prendre la hauteur ou la situation de quelque point visible du ciel, comme est le soleil de jour, et la nuit les étoiles fixes, l'astrolabe leur suffit entièrement. Le commun peuple a cette sotte manie de croire que la destinée de chacun, quelque abject et misérable qu'il soit, est enregistrée dans le ciel avec des caractères lumineux, de même que celle des empires et des potentats, lesquels ayant ce monde sublunaire en leur disposition, peuvent, sans tant d'impertinence, croire que les cieux tiennent le compte de ce qui leur doit arriver. De-là vient que fort souvent, lorsqu'un astrologue, ou quelqu'autre homme docte, a l'astrolabe à la main, il vient à lui quelque sot, la mine souriante, lui dire : *Saheb taleh mara begou* (*), *seigneur, contez-moi mon*

(*) *Sâhheb thal'ehi méra bégoù. Thal'éh*, signifie littéralement l'aspect, le lever (des astres). (L-s.)

aventure, comme s'il la croyoit écrite mot à mot sur l'instrument. *Taleh* signifie proprement le *thême céleste*; mais dans l'usage on le prend pour ce que nous disons, horoscope : cet étrange aveuglement du peuple fait que les plus savans même, comme je l'ai observé, se jettent dans la judiciaire, comme au but et à la fin de la science; et en effet ils n'étudient l'astronomie, la géométrie et les nombres mathématiques, que comme des entrées à l'astrologie judiciaire.

J'ai parlé des auteurs persans pour l'astronomie, en traitant des sciences en général (p. 200). Les livres dont ils se servent le plus pour l'étude de cette science, sont les *Sphériques* de Théodosius, d'Autolycus, de Menelaus, les noms desquels auteurs ils prononcent presque comme nous. Ils ont depuis près de neuf cents ans l'usage des *sinus*, *tangentes* et *secantes*, et du *rayon posé de soixante*; ils suivent le système de Ptolémée, qu'ils appellent *Berlemious* (*Bethlémyoùs*), et celui de Pirbac (*Purbach*), pour le mouvement des cieux, et l'*Harmonie du cours des Planettes*: c'est sur ces hypothèses célestes avec les sphères solides, que leurs tables de moyens mouvemens sont tirées; ils appellent ces tables *Zige* (*Zydje*), mot que quelques-uns croient persan dans son origine, et signifier une *règle à tirer des lignes parallèles*, et plus précisément l'équerre ou la ligne dont se

servent les charpentiers et les architectes; mais que d'autres croient arabe, et signifier les bords ou les franges des habits qui étoient bigarrées, et de plusieurs couleurs à la mode phrygienne, et que ce nom a été donné aux tables astronomiques, à cause des lignes de diverses couleurs dont on règle les marges du papier, pour l'ornement, comme les Persans le pratiquent dans tous les livres curieux qu'ils écrivent, et particulièrement dans leurs éphémérides. J'ai observé dans le chapitre cinquième, que les figures des chiffres astronomiques sont prises de l'Alphabet; j'ajoute qu'ils marquent les signes du zodiaque, leurs mouvemens et les féries aussi, avec les lettres de l'Alphabet. L'*A* marque la première férie ou le dimanche, et le signe qu'on nomme le *taureau*; *B*, la seconde férie et le signe des *jumeaux*, et ainsi des autres.

Leurs tables astronomiques ne sont pas si chargées et embarrassées de diverses sortes de prostapherezes, d'obliquités du zodiaque, de précessions d'équinoxes, et de cent autres anomalies, comme le sont nos tables, qui accablent un étudiant de travail, et qui brouillent fort ses idées. Les Persans, sans toutes ces diversités de systêmes, et sans prétendre faire ou supposer de nouvelles observations, font leurs calculs des longitudes et latitudes des corps célestes, des oppositions et regards divers, lesquels calculs quelquefois

s'accordent avec les nôtres, et quelquefois en diffèrent de quelques minutes.

Entre les diverses tables de moyens mouvemens, dont les Persans se servent, ils font particulièrement cas de celles de Alacou Can et de Mirza Ouloukbec, deux conquérans célèbres de la race des Tartares et Mogols, que l'amour pour les sciences rendit illustres l'un et l'autre, non moins que leurs conquêtes. Le premier fit assembler en Corassan, environ l'an 1250 de notre ère chrétienne, les plus célèbres astronomes de l'Asie, en un laboratoire merveilleux pour sa grandeur et pour ses commodités, où il fit apporter de toutes parts des livres et des instrumens choisis. Cette docte académie mit au jour, après dix ans de travail, ces tables fameuses, qui portent le nom d'Alacou Can, et plus communément les *Tables de Nęssir eddin*, qui étoit le président de l'observatoire et le chef des mathématiciens en tout l'empire. L'ouvrage, qui est fort gros, est divisé en quatre parties, dont la première est un *Traité des Eres et Epoques des Nations;* la seconde, un *Traité des Planettes*, leur cours, leurs déclinaisons, leurs longitudes et latitudes par minutes et secondes; la troisième, un *Traité des Ascensions des Planettes;* la quatrième, un *Traité des Etoiles fixes.* Mirza Ouloukbec, qui étoit petit-fils de Tamerlan, fit composer, deux

cents ans après, de la même manière, à Samarcand, ville principale de la Tartarie, qui est renfermée entre les fleuves d'Oxe et de Jaxarte, des tables, lesquelles passent pour les plus justes et exactes (1), et que les astronomes de l'Occident trouvent s'accorder avec celles de Tycho Brahé. Ces tables sont effectivement les plus correctes que les Persans aient; cependant elles manquent de quelques heures dans la précision des oppositions et conjonctions, de manière qu'il faudroit quelque Lansberge aux Persans, pour leur donner des équations, et pour rendre leurs calculs entièrement conformes aux phénomènes.

Il est assez remarquable que les Etats situés entre les fleuves d'Oxe et de Jaxarte, qui s'appelle la Petite-Tartarie orientale, ont fourni, depuis six cents ans, les plus habiles astronomes, et en plus grand nombre; ce qu'il faut rapporter, à mon avis, à la sérénité de l'air, favorable aux observations astronomiques (2).

Ils observent assez juste les révolutions des éclipses de soleil et de lune, et rencontrent souvent le moment de l'obscuration de ces deux luminaires; mais quelquefois ils s'y méprennent de demi-heure, sur-tout dans l'éclipse du soleil;

(1) Voyez mes notes ci-dessus, pages 201 et suiv. (L-s.)

(2) Chardin a déjà fait cette remarque ci-des., p. 211 et 317. (L-s.)

mais il faut dire aussi, qu'en la supputation qu'ils en font; ils ne s'alambiquent pas le cerveau, comme font les astronomes européens, dans le calcul de tant de petits arcs parallactiques de longitude et latitude. L'endroit où leur calcul diffère le plus du nôtre, est à la supputation de l'équinoxe du printemps ♈; car, quelquefois, il y a une heure de différence entre leurs observations et celles de l'Europe; mais, d'une autre part, ils ne sont pas accoutumés aux comètes, parce que l'air de leur pays étant sec et serein, n'est pas propre à la génération de ces météores enflammés, qui font grand peur aux Persans (*); ils croient que ces phénomènes présagent toujours de grands malheurs; mais ils sont fort ingénieux à en renvoyer l'influence sur les pays éloignés. Ils ne donnent pas un nom commun à cette sorte de météores, comme nous faisons, en les appelant tous des comètes; mais ils leur donnent le nom selon la figure qu'ils représentent; ils appellent *porte-cheveux* et *porte-queue*, celles que nous appelons *chevelues*, et celles qui ont des queues; ce qui est la même dénomination : ils nommèrent *petite lance*, la grande et fameuse comète, qui parut presque par toute la terre, l'an 1668. En voici à côté (*pl.* XXVII) la figure,

(*) Comment Chardin, qui raisonne assez bien d'astronomie, peut-il regarder les comètes comme de simples *météores*? (L-s.)

comme elle fut dressée en la province de Perse; mais je n'en ferai point la relation, l'ayant donnée dans le couronnement de Soliman, à laquelle j'ajouterai seulement que la couleur de cette comète étoit rouge, mêlée de noir et de jaune.

Ils n'ont ni globes, ni cartes célestes, de même qu'ils n'ont point de cartes terrestres; ils n'ont point de télescopes (*) non plus, pour observer, soit les constellations, soit les phénomènes du ciel; de même qu'on dit que les Anciens n'en avoient point, et tous les astronomes avant Tycho-Brahé. Je dis cela, généralement parlant; car il en faut excepter quelques mathématiciens curieux, qui, depuis que les Européens viennent en Perse, à qui ils ont vu des globes célestes, se sont mis à en faire de petits, comme j'en ai vu; mais cela est encore fort rude et mal poli. Les mathématiciens persans ont seulement la représentation des constellations dans un livre, qu'on appelle *les plans d'Abdul Rahmen*, qui est le nom de l'auteur. On reconnoît, en les regardant de près, que ce sont, au fond, les mêmes figures que nous avons sur nos globes; mais communément elles sont si mal représentées et si grossièrement peintes, que ce sont autant de marmousets,

(*) Ils ont pourtant *doûrbyn*, traduction littérale du mot télescope. (L-s.)

que toutes ces figures d'oiseaux, d'animaux et d'hommes. Les longitudes et les latitudes des étoiles y sont aussi marquées, mais un peu différemment de ce qu'elles se trouvent dans nos livres, différence qu'il faut rapporter à deux causes : la première, que ces longitudes et latitudes ne sont point marquées sur des observations modernes, ni réformées sur les originaux, comme ont fait nos célèbres astronomes, depuis Ticho Brahé ; la seconde cause vient de ce que tous leurs livres sont écrits à la main ; ce qui ne se pouvant jamais faire, sans qu'il s'y glisse des fautes ; il arrive que plus il y a de copies d'un livre, plus on y trouve de fautes.

Quelques-uns des astronomes persans font quarante-neuf constellations, au-lieu de quarante-huit, que l'on fait communément, coupant en deux la quarante-unième, qui est l'hydre. Les noms qu'ils leur donnent, sont, la plupart, les mêmes que nous leur donnons, ou avec peu de différence : voici où il y en a le plus. Les constellations boréales, que nous nommons *Bootes* et *Serpentarius*, ils les nomment *Aava* (*), *la grande et la petite*, qui est Eve, la mère du genre

(*) Chardin confond ici deux mots dans un : le *bouvier* se nomme *a'wâ*, *vociferator*, et le serpentaire, *hhawâ*, *qui serpentes alit*. Ce dernier mot désigne aussi la mère du genre humain. Hyde *in Ugh beyg*, *tabul. commentar.*, pag. 20 et 30. (L-s.)

humain. Ils appellent celle d'Hercule, l'*homme à genoux*; celle de Cassiopée, l'*homme sur une chaise*; celle de Persée, l'*homme tenant une tête de femme*; celle d'Erichton, l'*homme tenant une bride*; celles d'Equiculus, de Pégase, d'Andromède, *partie de cheval, grand cheval, femme enchaînée*. Les noms des constellations du Zodiaque, lequel ils appellent *Mentec-elboroug* (*Mentheq él-boùroùdje*), c'est-à-dire *la ceinture des douze maisons*, à cause que c'est le cercle des douze signes ou maisons du soleil, sont pareils aux nôtres, à deux près, savoir la Vierge et le Sagittaire; ils appellent ce premier signe, *la femme portant un épi*, la seconde *l'arc*. Pour les noms des constellations australes, il n'y en a que trois qui soient différens de ceux que nous leur donnons, l'*Orion*, l'*Eridan* et l'*Autel*, lesquels ils appellent *le Violent*, *le Ruisseau* et *la Cassolette*; le nom d'*Acarnar*, que nous donnons à l'étoile *Cenobe*, vient d'*Aker-el-nahar* (*âkher él-nahar*), c'est-à-dire *la dernière du fleuve*, parce qu'elle est au bout de l'Eridan. Pour ce qui est des noms de la constellation nommée le *Centaure*, que les Arabes et les Persans nomment *Kantoures* (*Qanthourès*); de celle que nous nommons la *Baleine*, que les Grecs nommoient *Kitis* (*Kêtos*), et ces peuples d'Orient *Keitaous* (*Qythos*); de celle d'Antinoüs, qu'ils

nomment *Kerkous* (*Guerguès*), et de celle de Cephée, à laquelle ils donnent le nom de *Fekaous* (*Fyqáoùs*). Les Persans disent que ce sont les noms d'anciens géans, qui ont été donnés à ces phénomènes célestes, à cause qu'ils paroissent si grands. Les Grecs ont fait là-dessus les fables que chacun sait, desquelles je dirai par occasion que les Persans n'ont aucune connoissance, la mythologie grecque leur étant entièrement inconnue; ils en ont une autre à la place, beaucoup plus grossière, qui consiste en contes de *Tacuims* (*Taqoùym*), comme ils les appellent, qui sont des génies et des fées, qui accouroient aux besoins des hommes dans leurs détresses et dans leurs dangers, et qui leur révéloient les choses à venir. Il y a divers livres de férie, qui roulent entre les Persans, beaucoup plus que nos vieux romans ne font chez nous. Le principal est intitulé : *Saherman Namesla* (*Kahermán Námèh*), *Chronique de Saherman* (*Kahermán*), qui étoit un des héros de la première race de leurs rois. Quant aux noms des oppositions, des conjonctions et des aspects, ils sont semblables aux noms dont nous les appelons, et sont tous tirés de la langue arabesque. Au reste, les astronomes persans ne connoissent point les constellations australes, qui sont vers le pôle antarctique, et dont nous devons la découverte et les observations aux astronomes modernes;

il n'y a aucun auteur, parmi eux, qui en ait parlé.

Pour ce qui est des instrumens dont ils se servent dans leurs opérations, le principal est l'astrolabe, comme je l'ai observé, après lequel ils ont cet instrument si connu en mer, qu'on nomme le *bâton de Jacob ;* et comme c'est avec ces seuls instrumens qu'ils prennent les élévations du pôle, on peut juger que leurs latitudes ne sauroient être des plus exactes. Ils ont des quarts de nonante fort grands; mais ils ne s'en servent guères, non plus que des règles de Ptolémée, des anneaux astronomiques, et de ces autres instrumens pareils, qu'ils connoissent bien, et dont ils ont des figures, mais qu'ils ne mettent jamais en usage; et pour ce qui est de ces grands et merveilleux instrumens fixes, que les modernes ont mis en usage, pour s'assurer de la situation des objets ou des corps lumineux, comme le plan méridional ou horizontal, il n'y en a aucun dans la Perse. Les savans du pays disent qu'il se trouve dans les livres des anciens astronomes, qu'ils se servoient de ces grandes machines immobiles, comme ils apprennent des étrangers, qu'on s'en sert en Europe ; mais qu'eux ne s'en servent point, parce qu'il y faut trop de peine et trop de dépense, et parce que les Anciens leur ont laissé les phases si exactes, qu'il n'est pas besoin qu'ils se donnent la peine de les examiner.

Mais comme l'astrolabe est presque l'unique instrument astronomique des Persans, on peut dire aussi qu'ils l'ont le mieux fait et le plus exact de tout le monde. Les lignes et les cercles sont tirés plus nets et justes que le meilleur trait de plume, sans faute de trait, ni variation de compas; ils passent en cela les meilleurs ouvriers que nous ayons : on peut l'assurer fort positivement, et qu'on ne voit cet instrument nulle part si curieusement fait, et avec tant d'exactitude et de délicatesse, ni gardé avec plus de soin et de propreté ; car les Persans le tiennent toujours dans des étuis et des sacs, quoique l'air de Perse n'enrouille ni ne salisse et ne ronge pas les corps, comme il fait dans nos pays septentrionaux. Parmi le commun peuple même, chacun garde son astrolabe comme un bijou. Ce qui fait que les astrolabes sont si bien travaillés, c'est que, pour l'ordinaire, ils sont faits par les astronomes même; ce n'est pas qu'il y ait des artisans de profession pour les instrumens de mathématique; mais c'est qu'on n'estime pas tant ceux qu'ils font, que ceux qui sont faits par les mathématiciens, qui ne sont pas si sujets à se méprendre aux nombres, et qui marquent plus justes les chiffres et les figures.

Il faut ajouter à cela, qu'un astronome n'est point mis au rang des savans, s'il ne sait faire tous les instrumens lui-même, et s'il n'y travaille

mieux qu'un habile artisan. Lorsque j'étois à Ispahan, l'astrologue le plus fameux pour la fabrique des astrolabes, s'appeloit Akound Mahomed Emin (*Akhoùn Mohhammed Emyn*), homme aussi savant qu'il étoit excellent artiste; c'étoit le fils d'un autre savant astrologue, nommé Molla Hassen Aly. Outre qu'il possédoit la science à fond, il avoit la main la plus adroite qu'on puisse voir pour la composition des instrumens de mathématique. Le supérieur des capucins d'Ispahan, chez qui je logeois d'abord, homme fort versé dans les mathématiques, m'avoit donné sa connoissance; il m'y menoit souvent, et m'apprenoit à entendre ce que je voyois faire. C'est à cet habile Mahomed Emin, que j'ai vu faire tout ce que je vais rapporter sur l'art des astronomes persans, pour la composition des astrolabes, après que j'aurai fait quelques observations sur les termes dont les Persans se servent dans la science astronomique.

Ces termes, à les considérer originairement, sont presque tous ou arabes ou persans; ce qui est une des raisons qu'on a de croire que l'astronomie est née en Chaldée, pays qui a toujours été possédé par les Arabes ou par les Persans, ou tout ensemble, ou alternativement, et que c'est d'eux que les Phrygiens et les Egyptiens l'ont apprise, lesquels ensuite l'ont enseignée aux Grecs, de

même que les autres sciences. On pourroit, comme je dis, en être persuadé par les termes seuls de cette science astronomique, que les Grecs ont adoptés; car d'ordinaire on reçoit les noms des choses avec les choses même. Quelques gens savans rapportent l'introduction de ces termes d'astronomie, arabesques et persans, dans nos écoles, à Alphonse, roi de Portugal, lorsqu'il dressa les Tables astronomiques qui portent son nom, avec les plus doctes astronomes de son temps, lesquels il avoit assemblés pour cet illustre dessein, et qui étoient, la plupart, des Arabes d'Asie et d'Afrique, parce que la science astronomique florissoit plus parmi eux, incomparablement, que par-tout ailleurs. Ils disent donc que ce fut là que ces termes se fourrèrent si bien parmi nous, qu'on n'en a plus connu d'autres; mais il est bien plus vraisemblable que les mots astronomiques dont les Européens se servent à présent, étoient les mêmes avant cette docte et royale assemblée de Portugal; ce qui me le fait croire, c'est que les termes principaux et fondamentaux, pour ainsi dire, de l'astronomie, sont arabesques comme les autres : par exemple, *zenit*, *nadir*, *mansion*. *Zenit* est le mot de *zemt* (*semt*), la lettre *m* ayant été séparée en une *n* et un *i*, pour adoucir le terme; le mot signifie le *cours* ou le *passage*. *Nadir* (*natzyr*) signifie *cours opposé*, parce que c'est le

cours opposé au cours vertical. *Mansion* vient de *mansyl (menzel)*, qui est le terme commun et usité dans tout l'Orient, pour dire *traite, journée*, parce que c'est le cours de l'illumination de la lune. On compte jusqu'au nombre de six cents de nos mots astronomiques, qui sont tant persans qu'arabesques d'origine; je remarquerai les principaux, à mesure qu'ils se présenteront dans la suite de ce discours.

Je viens à l'astrolabe, et je dirai d'abord que ce nom vient d'*asterleb*, terme persan, qui veut dire, *lèvres des étoiles*, parce que c'est par cet instrument que les étoiles se font entendre (*).

(*) Chardin dériveroit-il ce mot d'*aster*, astre, et de l'impératif de *lâbyden*, interroger; mais, suivant l'opinion généralement adoptée par nos savans, le mot astrolabe dérive des deux mots grecs Αστρον, *astrum*, et λαμβανω, *colligo*. Cette opinion est aussi celle des Orientaux les plus instruits. « *Assthrlâb*, dit Hhâdjy Khalfah, est Iavanâny (grec ancien); il s'écrivoit originairement par un *syn*, et c'est ainsi que s'orthographie sa racine; mais on a changé le *syn* en *ssâd*, à cause du voisinage du *thâ*, et c'est l'orthographe la plus suivie. On dit que ce mot signifie balance du soleil et miroir, ou mesure des étoiles. On le nomme encore en grec, *assthr lakhoûn*; or, *assthr* signifie étoile, et *lakhoûn*, miroir. De-là aussi la connoissance des étoiles s'est nommée *âssthr noûmyâ*. On dit que les Anciens se servoient d'une sphère semblable au firmament, sur laquelle ils traçoient des cercles, et qu'ils partageoient en jour et en nuit, et par le moyen de cet instrument, ils tiraient des horoscopes. Cela continua jusqu'au siècle d'Edrys (Enoch); or, Edrys avoit un fils nommé *Lâb*, qui avoit des connoissances astrologiques. Il applanit et étendit le globe (de l'ancien astrolabe), et en fit un instrument, qui

D'autres disent qu'il faut prononcer *astir lab*, c'est-à-dire, *connoissance des étoiles;* et c'est comme les Persans appellent d'ordinaire cet instrument-là; mais dans leurs livres et dans leurs leçons, ils l'appellent *veza kouré*, mot abrégé de *veza el kouré* (*vedh'a êl qorrah*), qui signifie *position de la sphère*, parce que cet instrument est la projection des cercles de la sphère en un plan. C'est sans doute de ce terme *veza el kouré*, qu'est venu le terme barbare de *valzagore*, qui se trouve dans Regiomontanus, et dans les auteurs qui l'ont devancé, pour signifier l'astrolabe.

Les Persans ont cet instrument de quatre sortes, qu'ils appellent *entier*, *demi*, d'*un tiers*, d'*un*

---

tomba entre les mains de son père. Celui-ci l'ayant examiné très-attentivement, dit : « Qui a tracé ceci ? — C'est Lâb, lui répon-» dit-on, ou plus fidèlement c'est le dessin, le trait (*sathr*) de » Lâb ». On donne à cet instrument ou *sathr* le nom de Lâb. On dit aussi que *âsthor* est le pluriel de *sathr*, ligne, et Lâb, le nom d'un homme. Suivant d'autres, c'est un mot persan arabisé, qui devoit s'écrire originairement *sitâreh yâb*, qui trouve des étoiles, et plusieurs pensent que c'est la meilleure étymologie. Suivant l'ouvrage intitulé : *Meftâhh êl-ou'loùm*, la Clef des Sciences; la première étymologie (tirée du grec) est la meilleure. On attribue l'invention de l'astrolabe à Ptolémée, et le premier, parmi les Musulmans, qui en fit usage, est Ibrâhym ben Hhabyb, le lecteur du Qorân.

» La science de l'astrolabe consiste à se servir de cet instrument pour connoître la hauteur du soleil, pour tirer des horoscopes, déterminer le qiblah (le côté de la Mekke), la latitude des contrées, etc., etc. » Hhâdjy Khalfah, au mot *I'lm âl-âssth. lâb*. (L-s.)

six.ème ;

sixième, c'est comme ils les distinguent. L'*entier* est ainsi nommé, parce que les cercles parallèles à l'horizon sont marqués dessus de degré en degré; il est de neuf à dix pouces de diamètre, et ce sont les plus grands qui se fassent. Le *demi* est ainsi dit, parce que ces cercles sont marqués de deux en deux degrés, et sa grandeur ordinaire est de six pouces. Les astrolabes d'un tiers n'ont ces cercles marqués que de trois en trois degrés, et ne sont grands que de quatre pouces; et ceux d'un sixième, qui ne sont grands que de trois pouces, sont marqués de six en six degrés. On ne croiroit pas qu'ils fissent des astrolabes plus petits que de trois pouces; mais il s'en voit qui n'en ont que deux.

Les outils des Persans pour la construction de leurs astrolabes, sont de fer et d'acier. La règle est d'acier, large de trois doigts, mince et déliée comme du parchemin. Le compas est de fer et fort matériel; les pièces en sont grosses d'un doigt pour l'ordinaire et carrées; les bouts sont percés en long d'un trou carré, profond d'un pouce; pour enchâsser les pointes, qui sont d'acier très-fin, de la grosseur d'un burin commun, pas plus longues qu'un pouce et demi, taillées, l'une en poinçon menu et aigu; l'autre en burin, et la vis, qui tient ces pointes, est d'une circonvolution fort pressée, bien limée, très-juste et ferme dans

son écrou; la tête du compas est plate, brute, rivée comme les ciseaux de tailleur, c'est-à-dire que le clou débordé, pour tenir l'instrument plus ferme. L'arc qui tient le compas en état, est aussi de fer, large d'un doigt, soudé à une jambe, et passant par l'autre, avec une vis pour arrêter l'ouverture, comme à nos compas ordinaires; mais ce qu'il y a encore de différent, c'est que cet arc est attaché à l'extrémité du pied du compas, à l'endroit où la pointe d'acier y entre. Les Persans rapportent à la force et à la fermeté du compas, dont les pieds ne branlent ni ne vacillent le moins du monde, la netteté et uniformité des traits ou lignes courbes de leurs astrolabes, qui est assurément admirable; ils la rapportent, dis-je, à cela, autant qu'à l'art de celui qui tire les lignes: tel est le compas ordinaire des astronomes persans; ils en ont un d'autre sorte pour tirer les arcs des grands cercles, comme les Azymuths, qui est fait comme je vais le dire; c'est une verge de fer carrée, grosse d'un doigt, à un des bouts de laquelle est arrêtée une pointe de fer carrée, hormis à l'extrémité, où elle est ronde et fort aiguë. Le long de la verge, il y a un pied mobile à angle droit, qui s'arrête et se serre avec une vis; dont le bout porte une pointe carrée à l'extrémité, comme un burin de graveur. En quelque ouverture que vous mettiez ce compas, il est

toujours à angle droit, et il fait un trait fort délié, égal et uniforme en ses bords; ce qu'un autre compas, dont les pointes sont toujours à angle aigu, ne sauroit faire, particulièrement lorsque vous le faites passer au-delà du soixantième degré.

Mais le principal instrument qu'ils aient pour la construction juste et exacte de leurs astrolabes, et qui est une pièce dont je crois qu'ils se servent seuls, à l'exclusion des Européens, c'est une platine, qu'ils appellent *destour* ou *règle*, qui est un nom commun chez eux à toutes les méthodes d'opérer; cette platine est de laiton, de l'épaisseur d'un écu, de la longueur d'un pied, et de la largeur d'un demi-pied, bien polie et claire. J'en donne la figure à côté (*pl. XXVIII*), et je vais y ajouter la manière dont ils la composent, et celle dont ils s'en servent.

A un quart de la platine, c'est-à-dire à trois pouces de hauteur, ils prennent le centre, marqué *A*, où ils tirent un demi-cercle, dont le semi-diamètre est coupé par une ligne, qui tire à angles droits sur son diamètre, qui est, comme vous voyez, *A*, *E*, *M*, par laquelle la figure se trouve divisée en deux quarts de nonante, l'un grand de neuf pouces, qui est le supérieur, et l'autre petit, qui est appelé ici quart inférieur, et n'est que de trois pouces. Le quart supérieur est divisé en cent huitante parties égales ou degrés, dont les lignes

tirées du centre à la circonférence, se terminent aux extrémités de la platine, ne restant de place que pour marquer les nombres par parties dixainaires, à commencer du semi-diamètre susdit, marqué *A, E, M.* Le quart inférieur est aussi divisible en cent huitante parties égales, comme le quart supérieur; mais ils ne marquent les lignes ou degrés que de la moitié, comme l'on voit, et laissent la partie des autres nonantes degrés vuides; et sans y rien tirer, comme ne leur servant de rien.

Voilà la source où ils puisent la justesse et la brièveté; avec quoi ils composent leurs astrolabes; et voici comme ils se prennent à les faire : L'astrologue tourne premièrement au tour le modèle de l'astrolabe qu'il veut avoir, et puis il fait jeter son astrolabe en moule; le fondeur le lui rend brute, et l'astrologue le travaille, et forme lui-même, tant à la lime qu'au tour, tant la mère de l'astrolabe que les feuilles ou tampans, qui sont d'ordinaire au nombre de cinq ou six, pour les élévations des lieux où la cour a coutume d'aller; après il polit ces feuilles, jusqu'à ce qu'elles soient liées et polies au possible; puis il les perce, se met à graver toutes les pièces de son instrument, tant les mobiles que les immobiles, et puis il se met à tirer les lignes, se servant de l'étau à main ou à vis, pour tenir les feuilles fermes. Les

Persans appellent les tampans d'astrolabe, *sapheh* (*), c'est-à-dire *feuille d'écriture*, et la mère d'astrolabe, *am asterleb* (*omni âsstherleb*), qui veut dire aussi *mère d'astrolabe*.

L'astrologue prend ensuite son compas, qu'il accommode selon la grandeur de son astrolabe, c'est-à-dire, selon la grandeur de l'équateur qu'il veut lui donner; il détermine, par exemple, *A*, *E*, pour être le semi-diamètre; puis il tire par *E* perpendiculaire à *A* aux points marqués depuis *E* jusqu'à *H*, pour prendre sa distance, laquelle il prend comme il veut, entre *A*, *E*, ou *E*, *B*, l'une et l'autre étant égales, et ayant pris cette distance pour semi-diamètre, il tire le cercle entier de l'équateur; les Persans appellent ce perpendiculaire, *E*, *H*, *kretel eslac* (*khath él-ézlá'a*), c'est-à-dire *la ligne des tangentes*; après il compte depuis *E* jusqu'au haut nonante degrés, puis vingt-trois degrés et demi de *E* terminés en *C*, il prend l'espace *E C*, et avec cet espace pris du centre de l'astrolabe, il décrit le cercle ou tropique du capricorne; après, continuant de même, il compte nonante degrés; tirant de *E* vers *D*, il prend cet espace *E D*, avec le compas, et décrit le cercle qu'on appelle le tropique du cancer, avec quoi

(*) Lisez *ssefyhhéh*, mot arabe qui signifie surface plane, feuille, taille. (L-s.)

il se trouve avoir décrit les principaux cercles entiers et parallèles de l'astrolabe, qui règlent tous les autres; de sorte que pour tirer tous les cercles parallèles à l'équateur, il n'y a plus qu'à prendre les distances sur l'échelle *E*, *L* des tangentes.

Cela fait, l'astrologue tire sur son tampan deux lignes droites, qui, se coupant à angles droits dans le centre, représentent, l'une la ligne de douze heures ou de midi, et l'autre la ligne de six heures, qu'on appelle autrement l'horizon droit; après il se met à tirer l'horizon oblique avec tous ses cercles parallèles, lesquels les Persans appellent *moukan tareh* (*moqen'hareh*), c'est-à-dire *arche de pont*, terme que nos astronomes ont changé en celui d'*almicantaras*, qu'ils donnent à ces cercles; l'astrologue compte sur cette ligne des tangentes, dans le quart supérieur ou inférieur, la latitude du pays pour lequel il fait le tampan; ainsi, par exemple, pour trente degrés de latitude, il se met à compter cette latitude de trente degrés, tirant de *M* vers *R*, ou de *K* vers *L*, c'est-à-dire de haut en bas ou de bas en haut, et observant où ces deux lignes vont couper la ligne des tangentes, ce qui arrive dans les points marqués *F* et *H*, il prend avec son compas cette distance, qui est assurément le diamètre de l'horizon oblique.

Après, il prend la moitié de l'horizon oblique,

pour avoir le semi-diamètre, et mettant une des pointes du compas sur l'une des sections de l'équateur circulaire ou ligne de six heures, il fait avec l'autre pointe la section de la ligne méridienne, avec quoi il se trouve avoir le centre de l'horizon oblique pour trente degrés de latitude, et puis resserrant son compas sur les deux degrés suivans, il en prend la moitié, qui est le second *almicantaras*. Les gens du métier croiroient que l'astrologue continueroit cette mécanique jusqu'à nonante degrés; mais les astronomes persans, voyant que de couper ainsi les distances en deux parties égales, cela consumeroit trop de temps, et donneroit aussi trop de peine, ils ont trouvé, par démonstration de géométrie, le moyen d'abréger ce long et ennuyeux calcul, en tirant la ligne $N Z$, parallèle à $E H$, laquelle divise celle qui est marquée $A E$, en deux parties égales; de sorte qu'il se trouve que les distances de $N Z$ ne sont que les moitiés de $E H$, et ainsi de suite par distances et moitiés de distances, avec quoi ils abrègent cette laborieuse mécanique, et c'est comme ils tirent les *almicantaras*, en double proportion.

L'astrologue vient ensuite aux cercles verticaux, que nous appelons *azymuths*, du mot arabe *azimé* (*a'tzymét*), c'est-à-dire *grand*, ou de celui d'*elzemuth* (*él-semt*), c'est-à-dire le *sommet*; et pour les

tirer, il compte sur l'échelle *E H*, le double de la latitude; ainsi, par exemple, pour celle de trente degrés, il compte soixante degrés, puis marque par *Y*, la secante ou ligne traverse marquée *A Y*, mise en *A D* et par *D*, il tire la ligne marquée *D T*, avec quoi il a une ligne ou échelle, dont les distances ou tangentes lui donnent les centres des *azymuths*.

Par même calcul, il fait les cercles des douze maisons, les tirant avec le semi-diamètre de l'horizon oblique, qui est le premier cercle des douze maisons; ensuite il décrit les heures babyloniques et la ligne crépusculine. Pour ce qui est des heures planétaires, comme leurs arcs, si on les examine à la rigueur de la perspective ou de la géométrie, ne sont point des arcs ou cercles parfaits, mais bien des lignes courbes irrégulières, l'astrologue persan les tire comme nous, par trois points donnés, ce qu'il fait mécaniquement, sa platine ou règle, ni toute la science n'arrivant pas à fournir d'autre méthode, comme chacun le sait.

Quant à la volvele ou rete, que les Persans appellent *enkebout* (*a'nkeboût*), c'est-à-dire *araignée*, qui est le nom que nous lui donnons aussi, comme ce n'est qu'un tampan pour le complément de la grande déclinaison, elle est faite sur un tampan, divisé pour soixante-six et

deux degrés de latitude ; l'astrologue y pose les étoiles, suivant leurs longitudes et latitudes tirées de leurs livres, et entr'autres de celui qui est intitulé : *Suver Abdul Rahmen*, dont j'ai parlé ci-dessus (1).

Voilà la théorie de cette platine persane, pour la construction des astrolabes, avec laquelle les astrologues du pays font leurs instrumens exacts et précis, sans beaucoup calculer et supputer, comme on fait ailleurs. Le docte capucin dont j'ai parlé, qui en admirait la méthode, et qui me porta et m'aida à la mettre dans mes mémoires, me disoit qu'il l'avoit long-temps comparée, par les principes géométriques, avec la méthode laissée par Stoflerin (2) et Regiomontanus, pour

(1) Voyez ci-dessus, page 327. (L-s.)

(2) Plus correctement *Jean Stœfflerin*, auteur de l'*elucidatio fabricæ usûsque astrolabii à Johanne Stœfflerino Justingensi, viro Germano et totius sphæricæ doctissimo nuper ingeniosè concinnata atque in lucem edita. Oppehemii*, 1513, *in-f.°*

M. de la Lalande (*Bibliographie astronomique*, pag. 36) nous apprend que cet ouvrage a été traduit en françois par Jean-Pierre de Mesmes, et réimprimé à Paris, *in*-8°. On trouve dans la même Bibliographie, l'indication de plusieurs autres ouvrages de Stœfflerin, et nous y voyons à la table, page 911, que ce savant naquit en 1454, et mourut en 1534.

Quant à Jean Muller de Montréal, plus connu sous le nom de Regiomontanus, qui indique le lieu de sa naissance, la liste de ses ouvrages astronomiques est encore plus nombreuse que celle de Stœfflerin ; on peut la voir dans le Traité bibliographique que nous venons de citer, et qui nous apprend que cet astronome, né en 1436, mourut en 1476. (L-s.)

la fabrique des astrolabes; et qu'ayant bien considéré, d'un côté, les angles des sous-tendantes et tangentes, et les autres règles de cette platine persane, et de l'autre les divisions et partitions actuelles de ces deux auteurs, dont on se sert en Europe, pour la construction ordinaire des astrolabes; il trouvoit que les deux méthodes se ressembloient fort, et même qu'on pouvoit dire que l'une étoit l'abrégé de l'autre; mais que la méthode persane étoit bien meilleure que l'autre, plus sûre et plus courte. Il faut juger de ces méthodes, disoit-il, ou voies d'opérer par comparaison, à deux horlogers qui feroient leurs roues, l'un en se servant de sa platine pour en diviser et partager les dents, et l'autre en les divisant actuellement au compas, avant de les refendre; si celui-ci manque en ses divisions, comme il est difficile qu'il ne le fasse pas, il manque de beaucoup, à cause de la petitesse de la circonférence de sa roue; mais quand l'autre qui se sert de la platine, viendroit à manquer à ses divisions, ce qu'il n'est pas si sujet à faire, son manquement est comme insensible en son opération ou sur sa roue; mais la grande raison de préférence, est, en ce que celui qui se sert de la platine persane, fait en un moment de temps et sans peine, ce que l'autre ne sauroit faire qu'avec beaucoup de temps et de peine, sans compter que son ouvrage est toujours

bien moins net, étant comme impossible qu'il ne marque bien des raies et des points inutiles sur sa roue. Il ajoutoit que si l'on prenoit garde aux tangentes et secantes, qui se forment des degrés de cette planche, avec ces lignes des tangentes, mises pour sinus total, on concevroit aisément combien l'usage de cette platine abrégeoit et facilitoit la construction de l'astrolabe, et la précision exacte dont il le rendoit.

Quant à la division de la mère de l'astrolabe, les astronomes persans la font avec un très-grand bassin de cuivre ou de laiton, à fond plat et à bords larges bien unis et polis, divisé du centre à la circonférence, en trois cent soixante degrés, chaque degré marqué par dixaines de minute; ils mettent au fond du bassin, quatre petits morceaux de bois, poissés au bout de poix noire, de hauteur à élever leur mère d'astrolabe, jusqu'au plan ou niveau des bords du bassin; ce qu'ils nivellent avec le tranchant de leur règle, afin que la mère d'astrolabe et les bords du bassin soient en même plan. Cela fait, ils prennent deux fils de soie la plus déliée, et ils les bandent en croix sur les quatre divisions de leur bassin, afin de faire ainsi angle droit au centre du bassin, et puis ils le prennent doucement, et sans que rien remue, et le posent sur un réchaud de feu, qui échauffe et fond cette poix, après quoi ils poussent

et repoussent peu à peu leur mère d'astrolabe, tant que la section de cette soie croisée tombe sur le centre de la mère d'astrolabe, avec quoi ils sont assurés que leur division sera juste; alors ils ôtent la machine de dessus le feu; et laissent refroidir ce mastic; et leur mère d'astrolabe étant ferme et en due position, ils prennent la règle, et en portent le bout sur les bords du bassin, divisés comme ils sont, ils sectionnent très-également le limbe de leur mère d'astrolabe. J'oubliois de dire, qu'afin de tourner aisément leur pièce, ils attachent sur le bord un centre fixe, avec un clou rond et rivé au centre de la mère d'astrolabe. Ils font de même leurs échelles altimètres, qu'ils appellent *échelle de douze pouces*, avec quantité d'autres lignes traversales, lesquelles ils adaptent à leurs jours et heures planétaires, et leurs dominations ou arbitres, pour tout ce qui doit arriver, suivant la théorie de leur négromance; car il faut ainsi appeler leurs pronostics. J'ajouterai que la mécanique de ces instrumens est admirable en son genre, autant que la méthode; car les cercles sont tirés d'un trait égal, net, délié et profond comme il faut, si hardiment et si uniformément, que la meilleure vue n'y sauroit remarquer d'entre-coupure, ni dentelure et raie aucune; en un mot, aucun chancellement de compas; mais la gravure des nombres

n'est pas si fine et si belle, à cause qu'ils ne savent pas cet art de graver, aussi bien que les Européens, à beaucoup près.

Je passe à leurs éphémérides, qu'ils appellent *estekrage taquimi* (*éstikhrâdje taqoùymy*), c'est-à-dire la *révélation*, ou l'*extraction au dehors des éphémérides de l'année courante*. Ils les tirent, comme nous faisons, par les tables des moyens mouvemens, et par les tables d'équations ou prostapherezes; ils calculent comme nous aussi les éclipses, les oppositions, les conjonctions, et les regards ou aspects des étoiles, ainsi qu'ils les appellent; mais comme ils n'ont pour ce calcul, que les tables anciennes des sinus, ne connoissant pas les tables des sinus naturels ou artificiels de géométrie ou d'algèbre, lorsqu'il leur faut résoudre quelque triangle sphérique par règle de trois, on les voit embarrassés à faire leur calcul, autant que s'ils étoient engagés dans quelque bourbier. Leur unique secours est le canon sexagénaire; mais comme ils ne l'ont qu'en de longues tables, et non pas abrégé dans un triangle et trapèze, sur une feuille de papier, comme nous l'avons, ils ne sauroient ni multiplier, ni diviser bien vîte; mais, au contraire, ils se perdent dans leurs réductions et évaluations ennuyeuses, où le moindre manquement, soit qu'il provienne de leur table ou de leur opération,

rend leur calcul faux, comme je l'ai diverses fois remarqué.

Ce *takuim* (*) ou ces éphémérides, est l'almanach persan, et ils n'en ont point d'autre; il

(*) *Taqoùym* est un mot arabe, qui signifie littéralement, bien distribuer, rectifier, apprécier à sa juste valeur. Dans l'idiôme astronomique, il a plusieurs significations; 1.° il désigne communément un calendrier, un almanach, les éphémérides calculées pour une année; il est inutile, je crois, d'ajouter ici, que les almanachs ou *taqoùym* des Arabes, des Turks et des Persans, outre la partie réellement astronomique et civile, contiennent des prédictions, des avis superstitieux, etc.; en un mot, qu'ils ont beaucoup de ressemblance avec celui de Mathieu Laensberg, si révéré encore aujourd'hui dans beaucoup de nos provinces. Cependant ces ridicules détails ne font point partie des taqoùym ou éphémérides des astronomes orientaux, comme on en peut juger par le texte même de Mahhmoùd chàh Kholdjy, que je vais traduire: « On tire, dit-il, des *zydje* ou tables astronomiques, les lieux des étoiles à midi, pour chaque jour d'une » année, et le livre dans lequel on inscrit leurs approximations, » leurs conjonctions respectives, leurs oppositions, leurs occultations, les éclipses, leur lever, et autres phénomènes, ainsi » que les phases de la lune, se nomme *Taqoùym*, disposer, d'après » une figure, où l'on prend l'action pour la chose. On inscrit aussi » sur ce livre, intitulé *Taqoûym*, la situation des étoiles, des sept » planètes, au midi de chaque jour, relativement à ce jour-là.

» Pour les astronomes observateurs, le taqoùym est un arc de » l'écliptique, compris entre le point initial du bélier, jusqu'à » l'extrémité d'une ligne prolongée du centre du monde, à travers le centre d'une étoile, et qui atteint la huitième sphère. » Si cette ligne passe par l'écliptique, cette étoile n'a pas de » latitude; mais si la même ligne est hors de l'écliptique, l'astre » a une latitude; et si, par son extrémité et les deux pôles du » zodiaque, on fait passer un arc de cercle, cet arc qui est perpendiculaire à l'écliptiptique, le coupe en un point, dont la

contient les éphémérides de l'année courante, à compter du premier au dernier jour. C'est proprement un composé d'astronomie et d'astrologie judiciaire; car cette pièce renferme, avec les thêmes célestes de toute l'année, où ils peuvent voir chaque jour les conjonctions et oppositions, les aspects, les longitudes et latitudes, bref, toute la disposition du ciel; elle renferme, dis-je, les pronostics sur les plus notables événemens, comme la guerre, la disette ou l'abondance, les maladies, les voyages, et les autres accidens de la vie humaine, et la manifestation des momens bons ou mauvais, pour les actions de la vie, tant les plus communes que les plus importantes, afin de régler là-dessus la conduite des hommes; les fêtes y sont aussi marquées, comme dans nos almanachs, tant celles de religion que celles qui sont instituées pour des événemens singuliers; car ils en ont de deux sortes, comme je le dirai. Ces éphémérides ressemblent presqu'en tout aux nôtres; la plus notable différence, c'est que nous mettons dans les nôtres, quatre thêmes célestes pour les quatre saisons, au-lieu que les Persans

---

» distance au point initial du bélier est alors le *taqoùym*, l'on » pourra donc fixer la latitude de l'étoile dont il s'agit ». Voyez le *Traité d'Astronomie de Mahhmoùd châh Kholdjy*, pag. 3-6 de l'édition persane latine publiée par Greaves. (L-s.)

n'y mettent que ceux des deux grandes saisons, l'été et l'hiver, lorsque le soleil entre dans les solstices. Ils ont divers astrologues, qui font annuellement des almanachs ou éphémérides, tant dans la ville capitale de Perse, qu'aux autres grandes villes du royaume; mais bien loin de se rencontrer dans les pronostics; ils ne se rencontrent pas même dans les calculs astronomiques; ce qui vient de ce qu'ils ne se servent pas des mêmes tables de moyens mouvemens, ni des mêmes auteurs, pour la règle de la judiciaire. Ils font leurs pronostics, presque tous par la lune, croyant, comme font les autres peuples infatués de la judiciaire, qu'elle influe beaucoup plus sur ce monde, appelé sublunaire, que ne fait le soleil, qu'ils disent en être trop loin. Ces astrologues persans suivent le même art des autres astrologues, dans leurs prédictions; ils les font en paroles d'oracles, comme on parle, c'est-à-dire en expressions louches, et à diverses ententes, afin de pouvoir sauver leurs pronostics, quoi qu'il arrive. Comme ils regardent toujours, quand ils les font, plus à la terre qu'au ciel, je veux dire, plus aux circonstances des choses, comme pouvant en tirer plus de lumières pour l'avenir, que de ces muettes et insensibles constellations du ciel; leurs prédictions se trouvent souvent justes: ce qui vient particulièrement de

ce

ce qu'ils les publient à l'équinoxe du printemps, où l'hiver est passé et l'année avancée pour les moissons et les récoltes, et comme leur climat n'est pas si variable que ceux de l'Europe; on prévoit dès-lors, sans peine et assez sûrement, si l'année sera abondante ou stérile; et sur cela, ils préjugent ensuite la nature des maladies, les humeurs des peuples, leurs succès dans les arts, le négoce, les voyages, et dans tous les autres événemens. De plus, comme les astrologues de Perse sont toujours à la cour, comme je l'ai dit, et qu'ils ont grande part dans les affaires, et grand crédit dans le monde, il ne leur est pas si mal aisé de faire des prédictions sur les matières politiques; ils voient l'humeur et la pente du maître et des favoris, l'établissement et le chancellement des ministres et des courtisans; et comme, d'ailleurs, il n'y a guères d'années que le roi ne fasse subitement des exécutions d'éclat sur quelques grands du royaume, il est presque toujours sûr de faire des pronostics de semblables révolutions; de manière qu'en Perse, comme ailleurs, c'est une pure charlatanerie que cette négromance, toute révérée et suivie qu'elle est. Les premiers astrologues du roi sont fort réservés et fort politiques dans l'exposition de leur judiciaire; mais il s'en trouve toujours quelqu'un qui, comme un enfant perdu, remplit son almanach de jugemens

hardis et remarquables, sans crainte que l'avenir les démente, et sans être retenu aussi par quelque considération que ce puisse être; à-la-vérité, les astrologues ont toute liberté là-dessus, et se peuvent donner carrière; on n'empêche point la publication de leurs pronostics, comme on fait ailleurs; on leur laisse tout dire; il n'y a pas d'exemple qu'aucun en soit inquiété, ni même qu'on lui fasse honte de ses fausses prédictions. Je me souviens là-dessus, qu'au commencement du règne du roi de Perse, Soliman III, plusieurs astrologues tirèrent son horoscope, d'une manière qu'ils crurent qu'il ne vivroit que six ans, et ils le disoient assez haut; je l'entendis dire à l'un d'eux, qui apparemment n'en faisoit pas un grand secret, puisqu'il vouloit bien qu'un étranger l'entendît. La seconde année de son règne, qui étoit l'an 1668 de notre compte, il prit un nouveau grand-visir, nommé Cheic Alican (*Cheykh A'ly Khân*), homme d'un grand sens et fort renommé pour sa justice et pour sa vertu; les astrologues, unanimement, ne lui donnèrent pas une année de ministère; cependant, l'an 1680, que je revins en Europe, le même roi étoit sur le trône, le même visir dans le ministère, sans que personne eût pris sa place. Il est vrai que les astrologues se tiroient d'affaire, au sujet du premier ministre, en citant ses disgrâces, dont quelques-unes furent

assurément rudes et longues; mais, outre qu'elles n'arrivèrent qu'après deux ans de ministère, on ne créa point d'autre grand-visir à sa place.

Les astrologues sont toujours pleins de jalousie contre les médecins, comme également puissans, riches et recherchés; c'est à qui aura la faveur; les médecins veulent agir selon les phénomènes des maladies, et donner là-dessus les remèdes de l'art; les astrologues s'y opposent, et disent qu'il faut consulter les phénomènes célestes, pour savoir s'il est bon de prendre médecine, lorsqu'on en veut donner, et si l'opération en sera heureuse. Je me souviens d'avoir ouï dire à un astrologue à ce sujet : » Notre condition est bien différente de celle des médecins, dans l'exercice de » notre profession. Car, si un astrologue fait une » faute, le ciel la découvre; mais si un médecin » en fait une, quelque peu de terre la couvre ».

Les almanachs ou éphémérides (1) se publient au commencement de mars et durant la fête du nouvel an (2); les astrologues de la cour en portent aux ministres; ce sont de petits *in-folios*, écrits avec la plus grande netteté, et enrichis de beaucoup d'ornemens. J'ai apporté avec moi

(1) Les *taqoüym*, comme ils les appellent. Voyez ma note ci-dessus, page 350. (L-s.)

(2) Voyez, sur le *naüroùz* ou fête du nouvel an chez les Persans, ma note, tome II, pag. 251 et suiv. (L-s.)

celui qui fut donné au roi, l'an 1668, et c'est le premier qui lui eût été présenté; toutes les pages sont rayées d'or, d'azur et de couleurs, et celles des thèmes célestes sont toutes couvertes d'or, avec des marges de miniatures larges et fort curieuses, et l'écriture en est de toutes couleurs, faite, la plupart, au pinceau. J'en ai observé la forme en la figure que je vais en donner ici. Chaque astrologue en présente une douzaine; on appelle ces présens, *almenagé*, comme qui diroit la pièce astrologique (*), mot d'où vraisemblablement est venu celui d'almanach; et les mêmes scribes dont les astrologues se servent pour faire

(*) L'étymologie du mot *almanach*, n'est pas encore fixée d'une manière aussi certaine que Chardin voudroit nous le persuader; celle qu'il propose ici, est d'autant moins juste, qu'au-lieu de *al-menagé*, il faut lire *âl-ménêdjem*, puisque la signification même qu'il donne à ce mot, indique qu'il appartient à la racine arabe *nadjamè* (*apparuit*, *orta fuit stella*), d'où dérivent tous les termes arabes relatifs à l'astronomie. Ajoutons que le mot *almanach* ne se trouve pas dans cette langue, qui l'exprime par *taqoùym*, comme nous l'avons déjà remarqué ci-dessus. Les Turks et les Persans ont emprunté la dénomination *taqoùym* aux Arabes, pour indiquer les almanachs annuels; mais ils appellent *roùz-nâméh*, leurs almanachs perpétuels, lesquel ssont calculés ordinairement pour une période de quatre-vingts à quatre-vingt-cinq années lunaires. Quant au mot qui fait le principal objet de cette note, si nous ne craignions d'ajouter une étymologie incertaine à toutes celles qui ont déjà été proposées, nous le ferions dériver du chaldéen *ménah*, qui signifie compter, supputer; en recherchant l'étymologie des termes astronomiques dans la Chaldée, on croiroit remonter à la source primitive de la science et de sa langue; mais le même mot se retrouve avec la même significa-

écrire les almanachs qu'ils donnent, les débitent et vendent ensuite, payant la copie aux astrologues, en exemplaires qu'ils leur fournissent. Les beaux almanachs coûtent trois ou quatre écus, les plus communs un écu, et en ceux-ci le prologue y est omis, parce qu'il faut plus d'un jour pour l'écrire; quiconque a le moyen d'avoir un almanach l'achète, et la plupart du monde se gouverne par l'almanach, comme par l'Ecriture sainte, ne faisant rien qu'ils n'aient auparavant regardé, dans ce livre, quel succès ils en doivent attendre. Cette grande vénération des Persans pour l'astrologie judiciaire, auroit assurément fait découvrir à leurs professeurs dans cette vaine science, beaucoup plus de choses qu'on ne connoît aux pays, d'où elle est bannie par religion et politique, s'il y avoit quelque chose de solide à y découvrir; mais il est fort certain que les Persans n'en savent pas plus que les astrologues des autres pays.

J'ai cru que l'on seroit bien aise de voir en notre langue l'ordre et la forme de ces almanachs, et c'est ce qui m'a porté à la donner fort exactement dans les douze feuilles suivantes :

---

tion dans la langue samskrite; et j'ignore laquelle de ces deux nations l'a communiqué à l'autre, et conséquemment de laquelle des deux les Grecs ont reçu *mené*, μην, qui étoit chez eux un des noms de la lune, astre qui a enseigné aux plus anciens peuples sortant de l'état sauvage, la division du temps. (L-s.)

TABLE

Pour connaître les Elections des Aspects de la Lune avec les autres Planètes.

Regard avec le Soleil.		*Regard avec la Lune.*	
☌	La plupart des affaires ont mauvais succès.	☌	Il est bon de bâtir des maisons et de dresser des jardins.
△	La plupart des affaires ont bon succès, et principalement faire sa cour au roi.	△	Il est bon de visiter les personnes devotes et religieuses.
□	Il faut s'abstenir de toutes affaires.	□	La plupart des affaires ont mauvais succès.
✶	Il est bon de se présenter devant le roi et devant les grands.	✶	Il est bon de planter et de semer.
☍	Toutes les affaires ont mauvais succès.	☍	Les affaires sont mauvaises.

Regard avec Jupiter.		*Regard avec Mars.*	
☍	Il est bon de visiter les gens doctes, les gens d'église et les gens pieux.	☍	Il est bon de ramasser du bien, de l'enfouir et d'en faire trésor.
△	Il est bon de consulter les docteurs de la loi.	△	Il est bon de se faire saigner et ventouser.
□	Il est bon de s'habiller de neuf, et de passer des contrats de mariage.	□	Toutes les affaires sont mauvaises.
✶	Toutes les affaires sont mauvaises.	✶	Il est bon d'aller à la chasse, de monter à cheval et de visiter les gens de guerre.
☌	Les affaires sont mauvaises.	☌	Toutes sortes d'affaires ont de méchans succès.

Regard avec Vénus.		*Regard avec Mercure.*	
☍	Il est bon de s'approcher d'une fille vierge et d'être seul avec les femmes.	☍	Il est bon de traiter d'affaires et de conférer de sciences.
△	Il est bon de s'approcher des femmes et de les rechercher.	△	Il est bon de s'employer à des comptes et des calculs.
□	Il est bon de préparer des parfums, de se parfumer et de recevoir la première faveur d'une fille.	□	La plupart des affaires sont mauvaises.
✶	Il est bon de contracter mariage et de le consommer.	✶	Il est bon de visiter les gens doctes et de commencer les entreprises importantes.
☌	Toutes les affaires sont aisées et heureuses.	☌	Toutes les affaires sont difficiles et malheureuses.

TABLE

Pour connaître les Elections de l'existence de la Lune en chacun des Signes du Zodiaque.

Elections.	*Aries.*	*Taurus.*	*Gemini.*	*Cancer.*	*Leo.*	*Virgo.*	*Libra.*	*Scorpio.*	*Sagitarius.*	*Capricornus.*	*Aquarius.*	*Pisces.*
Se présenter devant les Rois et les Grands.	B	I	B	B	[illegible]	I	I	M	B	M	I	B
Se faire saigner.	M	M	I	M	B	M	I	M	B	M	I	M
Faire la guerre.	B	I	M	B	B	M	I	B	B	M	M	I
Se faire habiller et se vêtir de neuf.	B	I	I	B	M	I	B	M	I	I	M	B
Entrer en une nouvelle maison.	M	B	I	M	B	B	M	M	B	M	B	[illegible]
Labourer et jardiner.	M	B	M	I	B	I	M	I	M	I	B	B

Voir les femmes en particulier.	M	B	I	I	B	I	I	M	B	M	B	B
Entreprendre des voyages et se mettre en chemin.	B	I	B	B	M	I	B	M	B	B	M	
Faire des sociétés pour le négoce et la marchandise.	M	B	B	I	B	I	M	M	B	M	B	I
Planter des arbres.	M	B	B	I	M	B	I	I	M	B	B	I
Se faire faire le poil.	M	M	B	B	M	M	B	M	B	M	B	I
Administrer la circoncision.	B	M	I	M	B	M	B	M	B	M	B	I
Aller à la chasse.	B	I	B	I	B	B	I	I	B	M	I	I
Construire des édifices.	M	B	I	M	B	B	M	M	I	M	B	I
Entreprendre des affaires.	M	B	B	B	M	B	B	M	I	M	I	B
Acheter et vendre.	M	I	B	I	M	B	B	M	B	M	I	B
S'employer à des comptes et des calculs.	I	M	B	I	M	B	I	M	B	M	M	B
Prendre des remèdes et se faire traiter.	B	M	B	M	I	I	B	M	B	M	B	M

TABLE

Pour connaître les Elections de l'existence de la Lune en chacun des signes du Zodiaque.

Pisces.	*Aquarius.*	*Capricornus.*	*Sagittarius.*	*Scorpio.*	*Libra.*	*Virgo.*	*Leo.*	*Cancer.*	*Gemini.*	*Taurus.*	*Aries.*	*Elections.*
B	I	M	I	M	B	B	I	I	B	B	I	Recueillir des grains.
B	I	M	B	M	I	B	M	I	B	I	M	Commencer à enseigner et à apprendre.
B	B	M	B	M	B	I	B	M.	I	B	M	Entrer en Mariage.
M	I	M	B	M	I	M	B	M	I	M	B	Allumer un fourneau et s'occuper à toutes les choses où l'on se sert de feu.
B	I	M	I	M	B	B	M	I	B	B	M	Sevrer des enfans.
B	I	M	I	M	I	B	M	[illegible]	M	B	[illegible]	Prendre des poudres purgatives.

B	M	I	M	I	I	I	M	B	I	I		Donner un nouveau lait à des enfans.
B	I	M	I	M	I	I	M	B	I	B	M	Aller au bain et se servir de dépilatoire.
B	I	I	B	M	I	M	B	M	M	M	B	Se purger.
B	I	M	B	M	M	B	M	B	B	I	M	Mettre un malade dans les remèdes.
B	B	M	B	M	M	B	B	M	I	B	M	Se faire faire un cautère.
B	I	M	B	M	M	B	M	I	B	M	M	Vuider compte.
B	I	I	B	M	I	B	B	M	I	B	M	Partir d'une ville et se mettre en chemin.
B	I	M	B	M	I	M	M	M	I	M	B	Acheter des voitures et des montures.
B	I	M	I	M	M	B	B	I	I	B	I	Changer d'air et de séjour.
B	B	I	B	M	B	B	B	M	B	M	B	Se faire appliquer des ventouses.
B	B	I	B	M	B	B	I	M	B	M	B	Faire des baux, des contrats et des obligations.
B	I	B	B	M	B	B	B	B	B	I	B	Donner argent à intérêt et faire des acquisitions.

TABLE

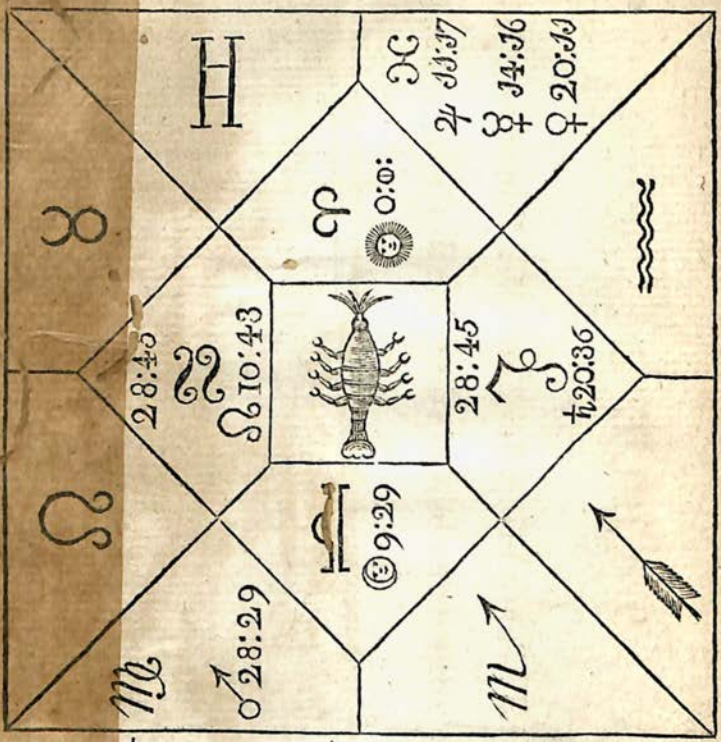
De la connoissance du Thême Céleste au commencement de l'an, avec celle de l'apparition des nouvelles Lunes.

Ramazan, le bénit.	9.	Apparoîtra la nuit de la 6.e Férie.	Septentrionale haute.
Chaabam, le glorieux.	8.	Apparoîtra la nuit de la 4.e Férie.	Septentrionale moyenne.

Puissiez-vous trouver chaque jour avec allégresse | un heureux sort dans cet Almanach jusqu'à son dernier jour!

Le béni, le doux, le prospère, et le bienheureux commencement de cet an, au temps que le Soleil parviendra en l'Equinoxe du Printemps, arrivera le samedi 13 du mois de Ramasan le béni, à 7 heures 13 minutes accomplies, en l'an de l'Hégire bénie 1076, qui convient avec le 11.e jour du mois d'Adar des Grecs (*Alexandrins*) de la supputation grecque 1977, et avec le 11.e jour du mois dit Chahriver de l'an 1037 de la supputation ancienne, et au 1.er jour du mois de Ferverdin Gallaléen de l'an 588, duquel le Thême céleste est tel sur le Méridien de la royale ville d'Isp[ahan].

DIEU LE SA[che]



Rojeb, le vénérable. 7.	*Giumady*, le second. 6.	*Giumady*, le premier. 5.	*Rebia*, le second. 4.
Apparoîtra la nuit de la 3.e Férie.	Apparoîtra la nuit de la 1.re Férie.	Apparoîtra la nuit de la 7.e Férie.	Apparoîtra la nuit de la 5.e Férie.
Septentrionale haute.	Septentrionale déliée.	Septentrionale haute.	Septentrionale déliée.

TABLE

De la connoissance de l'apparition des nouvelles Lunes avec les prédictions sur le nouvel an, selon la doctrine des Turcmans.

Que l'an turquesque soit prospère au peuple fidèle,	sur-tout à la noble race de l'ombre du Seigneur des humains!	*Chawal*, l'honorable. 10.	Apparoîtra la nuit de la 3.e férie.	Méridionale déliée.
Les sages et doctes de Catay et de Yegour ont enseigné que lorsqu'on est parvenu à l'an du cheval, que les Tures (*Tartares Orientaux*) appellent *Youtyll*, les fruits de la terre sont produits en abondance, et se donnent à vil prix : et qu'au milieu de l'année il arrive des mouvemens de guerre, prises et destruction de places et quantité de saccagemens : de plus que ceux qui naissent cette année, s'ils viennent au monde dans les quatre premiers mois, ils sont forts, courageux, et magnanimes; s'ils naissent dans les quatre mois suivans, ils sont perturbateurs du repos public, brouillons et séditieux; s'ils naissent dans les quatre derniers mois, ils sont de méchant naturel, malins et pleins de fraude. DIEU LE SAIT.		*Zil cadeh*, le sacré. 11.	Apparoîtra la nuit de la 5.e férie.	Méridionale haute.

Que depuis la fête du nouvel an chaque jour vous soit une nouvelle fête, et puissiez-vous passer chaque jour plus joyeusement que le précédent.

Hedja, le premier. 3.	*Safar*, qui bondit à bien et à la victoire. 2.	*Moharram*, le sacré, 1077. 1.	*Zilhagé*, le sacré. 12.
Appareira la nuit de la 4.e férie.	Appareira la nuit de la 3.e férie.	Appareira la nuit de la 1.re férie.	Appareira la nuit de la 7.e férie.
Méridionale haute.	Méridionale haute.	Méridionale haute.	Méridionale haute.

En ces jours il arrive beaucoup de trahisons et de querelles, troubles et dissensions parmi les gens de loi, dont plusieurs se pervertiront, abandonnant le devoir de la vraie religion: les négocians feront de grosses pertes, et les gens de boutique recevront du dommage de leur trafic: on entendra de fâcheuses nouvelles au regard des rentiers, fermiers, commis, agens, et tous comptables. Il se répandra aussi de longues maladies parmi le peuple. Il y aura des pluies et du froid: la mortalité tombera sur le sexe féminin: on entendra parler de choses défendues et honteuses qui seront arrivées: on manquera de nouvelles des caravanes et des voyageurs: les fourbes dépouilleront et appauvriront plusieurs gens, et les trompeurs cachés: mais par la conjonction de Vénus avec notre planète (la lune), ces fâcheux accidens se changeront en mieux, non pas tous, mais principalement la vente des denrées qui deviendra profitable, les caravanes qui apporteront l'abondance, les nouvelles que beaucoup de lettres et de messagers apporteront bonnes et agréables. DIEU LE SAIT.

Evénemens mémorables.	Heures malheureuses.	Jours du mois turquesque.	Mansions de la Lune.	Jours du mois de yazdegird.	*Mercure.* H. M.	*Vénus.* H. M.	*Mars.* H. M.	*Jupiter.* H. M.	*Saturne.* H. M.	*Soleil.* H. M.	Signes du Zodiaque.	Passage de la lune aux signes du Zodiaque. H. M.	Jours des mois arabes.	Fériés.
Nouvel an Sultanique le jour de la 1.re férie.		16	15	12		Omale.	V. C.		□ 11 34		♎		14	1
		17	16	13		6 24 n.	6 19 n.		n.		♎	j. 3 10	15	2
	j.	18	17	14	△ 10 19	j.	j.	△ 10 16	j.	n.	♏	n.	16	3
	5 23	19	18	15	j.	△ 9 58	✶ 11 56	j.	✶ 5 24	△ 11 53	♏	4 10	17	4
La nuit de la puissance, la nuit de la 6.e férie.	n.	20	19	16	n.	n.	n.	□ 1 56			♐	n.	18	5
	5 23	21	20	17	□ 9 10	△ 3 22	□ 2 43	n.			♐	2 22	19	6
Le commencement du chant des rossignols, le jour de la 7.e férie.		22	21	18			n.	✶ 7 25	j.	□ 8 57	♑		20	7
		23	22	19			△ 7 14	n.	□ 10 18	j.	♑		21	1
	j.	24	23	20	✶ 1 35	✶ 3 2				✶ 12 0	♒	j.	22	2
	5 23	25	24	21	j.						♒	3 58	23	3

		26	25	22				n.			♐	3	4	24	4
		27	26	23				☌ 7 16			♓	n.		25	5
La nuit de la puissance selon les Sunnis, la nuit de la 7.e Férie.	5 23	28	27	24		n.	☌ 4 0		✶ 10 54	S. A. S.	♓	j.		26	6
	n.	29	28	25		☌ 7 19	n.		j.	8 15 j.	♈	4	35	27	7
1.er jour du 6.e mois des Turcs, le jour de la 2.e férie.	10 19	30	1	26	☌ 1 43		Exaltation 8 4°	L. L. 6 30	□ 10 46	☾ 10 19 j.	♈			28	1
	j.	1	2	27	j.		n.	n.	n.	E. E. B. S. 0 36 n.	♈	n.	3	29	2
Nouvel an cosranique, le jour de la 5.e férie	n.	2	3	28			n.	✶ 11 24	j.		♉			1	3
	10 19	3	4	29			△ 2 34	n.	△ 12 10		♉			2	4
Le mois de Melk yezdegirdique, le j. de la 6.e férie.		4	5	30	n.	j.	n.	n.		n.	♊	5	47	3	5
		5	6	1	✶ 11 1	✶ 10 16	□ 11 39	□ 0 2		✶ 8 18	♊	j		4	6
	j.	6	7	2				j.	j.		♊	3	2	5	7
	10 19	7	8	3				△ 8 25	☊ 9 31		♋	n.		6	1
La séparation de la lune en 2 parties, la nuit de la 6.e férie.		8	9	4	□ 0 22	□ 0 22	✶ 5 55		☌ 6 55	□ 9 6	♋	6	19	7	2
		9	10	5	j.	j.	j.		j.	j.	☊	n.		8	3
	10 19	10	11	6	j.	△ 9 7	Keid.			△ 3 20	☊	j.		9	4
	n.	11	12	7	△ 10 32	☌ 5 58	2 14 n.			j.	♍	0	30	10	5
		12	13	8			♂ 8 27	☌ 4 16	△ 11 12		♏	j.		11	6
		13	14	9			j.	j.	j.		♎	0	46	12	7
	10 19	14	15	10	n.	☌ 5 58	V. C.	Chute.	□ 11 41	☌ 10 58	♎	j.		13	1
	n.	15	16	11	☌ 3 51	n.	5 18 j.	6 18 j.	j.	n.	♍	1	24	14	2

En ces jours il arrive des changemens à la puissance et aux états des rois et des princes; beaucoup de désordres par le concubinage : beaucoup de corruption et d'actions sales : guerres intestines : fureurs cachées entre les gens mariés sans pudeur ni retenue, suivies d'avortemens de femmes. Il arrive aussi beaucoup d'altération au prix des denrées : dommages imprévus sur les fruits et autres biens de la terre : du froid en l'air : commencemens de dissension et de rupture entre les grands. Etranges coups de fortune parmi les courtisans de ces pays : détresses et misères subites sur gens qui étaient en état joyeux, afflictions çà et là, rumeurs funestes, méchans rapports entre les proches : pertes survenantes à cette nation. Procès sur choses vaines avec écrits et libelles mensongers qui se publieront, et faux témoignages qui se rendront.

DIEU LE SAIT.

Longueur des j.rs	Tête du Dragon.	Mercure.	Vénus.	Mars.	Jupiter.	Saturne.	Lune.	Soleil.	J.r du mois Gellaléen.	J.r du mois Grec.	J. du mois Arabe.	Féries.	Le mois de Ferverdin Gellaléen.
H: M:	☋ 10 43	☿ 14 35	♀ 20 41	♂ 28 38	♃ 11 16	♄ 20 37	♎ 9 27	☉ ♈ 0 57	1	11	14	1	☐ ☉ ☿ le jour de la
12 0													5.e férie 0 h. 27 m.
2	40	16 6	21 55	15	30	21	24 18	☽ H 1 55	2	12	15	2	
													Exaltation ☿ le jour
4	37	17 57	23 10	27 52	44	24	♏ 9 15	H 2 54	3	13	16	3	de la 6.e f. 8 h. 19 m.
6	33	19 48	24 24	30	58	28	23 54	3 53	4	14	17	4	
													☐ ☉ ☿ la nuit de la
8	30	21 39	25 39	9	12 12	31	↠ 8 15	4 52	5	15	18	5	7.e férie 3 h. 37 m.
10	27	23 30	26 53	26 48	26	35	22 1	5 51	6	16	19	6	☌ ☿ ♀ ☌ le jour de la
													6.e férie 4 h. 48 m.
12	24	25 22	28 8	28	40	39	♑ 5 25	6 51	7	17	20	7	
14	21	27 15	29 22	9	54	42	18 31	7 50	8	18	21	1	Passage de ☿ en ♈ la
													nuit de la 6.e f. 6. 31.
16	18	29 9	♈ 0 37	25 50	13 8	46	♒ 1 8	8 49	9	19	22	2	Pas. de ☿ en ♈ la nuit
18	14	♈ 1 14	1 51	32	22	49	13 33	9 48	10	20	23	3	de la 3.e f. 4 h. 21 m.

20	11	2 19	3 6	14	36	58	25 29	10 47	11	21	24	4	☌ ☿ ☾ le j. de la 4.e f. 10 22 entrée de la Lune en la 26 mansion le j. de la 4.e f.
22	8	4 54	4 20	24 56	50	56	♐ 7 44	11 46	12	22	25	5	
24	5	6 49	5 35	37	14 4	58	18 59	12 45	13	23	26	6	
26	2	8 43	6 49	17	18	21 1	♈ 0 48	13 43	14	24	27	7	
28	9 58	10 37	8 4	23 57	32	4	12 42	14 42	15	25	28	1	□ ☉ ♅ la nuit de la 2. f. 9 h. 6 m. *Chaoal.* commencement de l'exaltation ☉ la n. de la 5.e f. 2 h. 24 m. fin de l'exaltation du ☉ la nuit de la 6.e férie 3 h. 3 m.
30	55	12 30	9 18	34	45	6	24 34	15 41	16	26	29	2	
32	52	14 23	10 33	11	59	9	♉ 6 27	16 40	17	27	1	3	
34	49	16 17	11 47	22 47	15 13	12	18 17	17 39	18	28	2	4	
36	46	18 11	13 2	22	27	15	♊ 0 15	18 37	19	29	3	5	
38	43	20 5	14 16	21 57	41	18	12 24	19 36	20	30	4	6	
40	39	21 59	15 31	32	59	20	24 18	20 35	21	31	5	7	□ ☿ ♄ la nuit de la 7.e férie 9 h. 14 m.
42	36	23 52	16 45	10	16 8	22	♋ 7 51	21 33	22	1	6	1	
44	33	25 45	17 51	20 50	21	24	21 5	22 32	23	2	7	2	Le mois grec Nizan le jour de la 1.re f.
46	30	27 37	19 13	32	34	25	♌ 4 44	23 30	24	3	8	3	
48	27	29 29	20 22	16	47	27	18 56	24 29	25	4	9	4	□ ♀ ♄ le jour de la 5.e férie 2 h. 44 m.
50	23	1 21	21 40	2	10 0	29	♍ 3 36	25 27	26	5	10	5	
52	20	3 11	22 54	19 50	14	31	18 33	26 26	27	6	11	6	Entrée de la Lune en la 27 mansion le jour de la 3.e férie.
54	17	5 0	24 8	40	27	33	♎ 3 31	27 24	28	7	12	7	
56	14	6 49	25 22	32	40	34	18 23	28 23	29	8	13	1	☿ Périgée. le jour de la 7.e f. 0 h. 30 m.
58	11	8 37	26 36	24	53	36	♏ 3 36	29 21	30	9	14	2	

TABLE

De la connoissance du mouvement des Etoiles dites SEKIS YELDOUS, et de leurs influences.

Les Turcs enseignent qu'il y a huit étoiles, qu'ils nomment *Sekis Yeldous*, qui sont invisibles et errantes, mais pourtant avec quelque règle. Ils disent que ce sont des étoiles malheureuses et malfaisantes, infligeant divers maux sur ceux qui tournent la face aux parties du ciel où elles se trouvent, et qui vont à leur rencontre. Sur quoi leurs astrologues recommandent que lorsqu'on commence un voyage, qu'on se met en chemin, qu'on va à la guerre, l'on prenne garde de n'avoir pas d'abord, et au moment du départ, ces étoiles, ni en face ni à côté, mais de les avoir derrière le dos: comme aussi de prendre garde lorsqu'elles sont au Zénit, de ne se trouver pas sur de hautes montagnes, ni de ne monter pas à des endroits élevés, parce qu'elles versent mauvaise influence dessus. Il faut pareillement prendre garde, lorsqu'elle sont sous la terre, de ne pas semer, planter et cultiver la terre, de ne jeter pas alors les fondemens d'un édifice. Or, pour connoître où ces étoiles se trouvent chaque jour, il n'y a qu'à consulter cette Table; chose qu'il est bon de faire toutes les fois qu'on est sur le point d'une entreprise.

DIEU LE SAIT.

Entre le septentrion et l'orient. Le 2, 12, 22 du mois.	Aux plages orientales. Le 1, 11, 21 du mois.	Entre le midi et l'orient. Le 8, 18, 28 du mois.	
Aux plages méridionales. Le 3, 13, 23 du mois.	Sous la terre. Le 9, 19, 29 du mois. Au milieu du ciel. Le 10, 20, 30 du mois.	Aux plages septentrionales. Le 7, 17, 27 du mois.	
Entre l'occident et le septentrion. Le 4, 14, 24 du mois.	Aux plages occidentales. Le 5, 15, 25 du mois.	Entre le midi et l'occident. Le 6, 16, 26 du mois.	

TABLE

De la connoissance des Eclipses.

Par la puissance entière et accomplie du SEIGNEUR, et par le commandement vigoureux et contraignant du LOUABLE. Voici ce qui apparoît du calcul des nouvelles tables de moyens mouvemens exposées ci-dessus Que dans le jour du 28 du mois de Zilhagié (*Dzoùl-hhédjeh*) le sacré, de l'an 1076, de l'hégire sacré, il arrivera obscuration prochaine, de 4 minutes et à même temps on se trouvera saisi d'obscurité et couvert de grandes ténèbres, qui dénoteront l'éclipse, laquelle, par la disposition précieuse et connue du TRÈS-HAUT, sera ainsi: Le commencement de la prise apparoîtra étant passé du 1.er jour 4 heures 39 minutes, le milieu arrivera à 5 heures 51 minutes accomplies, et à 6 heures et demie accomplies l'éclipse sera entièrement achevée.

SON COMMANDEMENT sera tel. Il sera sur la respiration de quelques-uns des grands rois, et des rois de l'orient et du septentrion: dissension et corruption, combats, querelles et meurtres, tomberont en ces pays-là, et il y aura des places assiégées; beaucoup de maladies éclorront et d'accidens au corps, avec quoi la peste naîtra en quelques-une de ces contrées. De maladies seront pris quelques-uns des hommes, et de contorsion de bouche un desdits grands rois et de très-grand renom, lequel en mourra. L'héritier d'un des rois du côté de l'orient ou du septentrion, sortira et fera éclat; occision d'un grand des plus renommés arrivera. Chûte subite et détresse d'un grand remplira le monde d'ébahissement; afflictions et craintes se répandront du côté de la Géorgie; un grand changement éclorra parmi le peuple (Persan) et il fera grande chaleur.

DIEU LE SAIT.

TABLE

De la connoissance des Eclipses.

Par la puissance entière et accomplie du MAITRE, et par l'infinie grandeur de l'incomparable MAJESTÉ. Voici ce qui apparoit du calcul des nouvelles tables de moyens mouvemens ci-dessus exposées. Que 10 heures 50 minutes du 14.e jour du mois Gemady, (*Djomâdy*) le second de la présente année, étant accomplies l'éclipse commencera : que point d'heures, mais 5 minutes après la moitié de la nuit passée, le 15.e jour dudit mois étant accomplies, l'éclipse sera arrivée à la moitié, et lorsque 1 heure 15 minutes de nuit passeront, l'éclipse sera entièrement passée. Et tel est son cours par la disposition du très-doux, et très-glorieux, et très-grand chez Dieu.

SON COMMANDEMENT sera tel. Il se fera en beaucoup de faux bruits; en maladies de frémissemens de membres, maux des yeux et des genoux; en beaucoup de surprenantes nouvelles; en nuages et pluies; en douloureux accouchemens de femmes grosses et avant le temps; en chûtes d'avortons et fœtus informes; en détention de messagers et porteurs de nouvelles; en colères de rois et potentats sur les pays de Basré, et sur les châteaux de Gout et de Varan; en des refroidissemens et amortissemens dans le négoce; en prise de voleurs et de trompeurs; en diminution de condition de ceux qui vivent à l'aise; en disette et cherté du côté de l'orient; en grêle vers le pays de Géorgie; en brouilleries et dissensions du même côté; en tremblemens de terre vers le bas des montagnes; en multitude de rats et autres insectes; en angoisses et en pertes de plusieurs sortes.

DIEU LE SAIT.

TABLE

De la connoissance des arcs diurnes pour l'horizon d'Ispahan, à la latitude de 32 degrés 40 minutes.

	♈			♉			♊			
Jours.	Heures.	Minutes.	Secondes.	Heures.	Minutes.	Secondes.	Heures.	Minutes.	Secondes.	Jours.
0	12	0	0	13	0	8	13	49	26	30
1		2	8		2	0		50	16	29
2		4			3	44		51	45	28
3		6			6	8		52	56	27
4		8			7	28		54	0	26
5		10			9	25		55	12	25
6		12	16		11	12		56	16	24
7		14			13	20		57	20	
8		16	24		14	28		58	24	22
9		18			16	40		59	20	21
10		20			18	24	14	0	24	20

11		22			20	8		1	12	19
12		24			21	52		2	8	18
13		26	32		23	36		2	48	17
14		28			25	12		3	36	16
15		30			26	58		4	24	15
16		32			28	40		5	40	14
17		34			30	16		5	52	13
18		36	48		31	52		6	16	12
19		38	32		33	28		6	48	11
20		40			35	45		7	20	10
21		42			36	40		7	44	9
22		44			38	8		8	8	8
23		46			39	36		8	24	7
24		48	24		41	4		8	28	6
25		50	16		42	24		9	4	5
26		52			43	52		9	2	4
27		54			45	20		9	24	3
28		56			46	40		9	28	2
29		58	8		48	0		9	32	1
30		60			49	20		9	36	0
		♍			♌			♋		

TABLE

De la connoissance des arcs diurnes pour l'horizon d'Ispahan, à la latitude de 32 degrés 40 minutes.

	♎			♏			♐			
Jours.	Heures.	Minutes.	Secondes.	Heures.	Minutes.	Secondes.	Heures.	Minutes.	Secondes.	Jours.
0	12	0	0	10	59	52	10	10	40	30
1	11	57	52		59	0		9	44	29
2		55			56	16		8	16	28
3		53			55	52		7	4	27
4		51			53	32		6	0	26
5		49			50	40		4	48	25
6		47	44		48	48		3	44	24
7		45			46	56		2	40	23
8		43			45	12		1	36	22
9		41	39		43	20		0	45	21
10		39	38		41	36	9	59	36	20

11			37			39	52		58	48	19
12			35			38	8		57	52	18
13			33	29		36	24		57	12	17
14			31	28		34	48		56	24	16
15			29			33	4		55	36	15
16			27			31	20		54	56	14
17			25			29	44		54	8	13
18			23	12		28	8		53	44	12
19			21	29		26	32		53	12	11
20			19			24	56		52	48	10
21			17	28		22	20		52	16	9
22			15	29		21	52		51	52	8
23			13	28		20	24		51	36	7
24			11	36		19	56		51	12	6
25			9	44		18	36		50	56	5
26			7			16	8		50	40	4
27			5			14	40		50	36	3
28			3			13	20		50	32	2
29			1	52		12	0		50	28	1
30		10	59			10	40		50	24	0
			♈			♉			♊		

TABLE

Des élévations du Soleil sur l'horizon d'Ispahan, à la latitude de 32 degrés 40 m.

			11	10	9	8	7		5
		12	1	2	3	4	5	6	7
		D M S	D M	D M	D M	D M	D M	D M	D M
30	69	80 51 30	73 57	62 7	49 34	36 58	24 32	12 26	0 54
25	5	80 45 48	73 53	62 [illegible]	49 32	36 56	24 29	12 23	51
20	10	80 28 47	73 43	61 57	49 [illegible]5	36 49	24 22	12 15	41
15	15	80 0 39	73 23	61 43	49 13	36 36	24 8	12 0	24
10	20	79 21 45	72 59	61 26	48 57	36 21	23 51	11 41	1 30
5	25	78 32 29	72 26	61 2	48 37	36 0	23 29	11 16	
♊	♌	77 33 22	71 43	60 32	48 10	35 33	23 1	10 45	
25	5	76 25 4	70 54	59 56	47 39	35 3	22 29	10 15	
20	10	75 8 14	69 56	59 13	47 2	34 27	21 52	9 30	
15	15	73 43 29	68 48	58 24	46 20	34 47	21 11	8 46	
10	20	72 12 0	67 34	57 28	45 33	33 3	20 26	7 58	
5	25	70 34 5	66 24	56 26	44 40	32 14	19 37	7 6	
♐	♍	68 50 42	64 42	55 15	43 [illegible]1	31 19	18 43	6 1[illegible]	

25	5	67 2 41	63 12	54 3	42 40	30 23	17 48	5 14	
20	10	65 10 46	61 33	52 43	41 33	29 23	16 50	4 13	
15	15	63 15 47	59 50	51 21	40 23	28 19	15 49	3 12	
10	20	61 18 28	58 3	49 53	39 9	27 13	14 45	2 8	
5	25	59 19 37	56 15	48 22	37 51	26 4	13 41	1 5	
♈	♎	57 20 0	54 24	46 48	36 31	24 53	12 35	0 0	
25	5	55 20 23	52 33	45 13	35 11	24 19	11 28		
20	10	53 21 32	50 42	43 37	33 47	22 29	10 57		
15	15	51 24 13	48 51	42 1	32 26	21 17	9 16		
10	20	49 29 14	47 3	40 26	31 4	20 4	8 10		
5	25	47 37 19	45 16	38 52	29 43	18 54	7 6		
♉	♏	45 49 18	43 33	37 21	28 24	17 45	6 5		
25	5	44 5 55	41 55	35 53	27 7	16 38	5 5		
20	10	42 28 0	40 21	34 29	25 54	15 34	4 8		
15	15	40 56 27	38 53	33 10	24 45	14 34	3 15		
10	20	39 31 46	37 31	31 56	23 41	13 38	2 22		
5	25	38 14 56	36 18	30 50	22 41	12 47	1 41		
♊	♐	37 6 38	35 12	29 49	21 50	12 2	1 1		
25	5	36 7 31	34 14	28 58	21 4	11 22	0 26		
20	10	35 18 15	33 27	28 15	20 27	10 49	0 0		
15	15	34 39 21	32 51	27 41	19 58	10 24			
10	20	34 9 13	32 23	27 16	19 35	10 4			
5	25	33 54 12	32 6	27 1	19 22	9 53			
♋	♑	33 48 30	32 ✓	26 56	19 17	9 49			

L'original que j'ai par devers moi est l'almanach de l'an 1077 de l'époque mahométane, qui commençoit le 21 mars 1666 de notre compte; il est divisé, comme j'ai dit qu'ils le sont tous, en deux parties, le pronostic et le mouvement planétaire. Le pronostic est la plus considérable partie; car il est répandu dans toutes les pages de l'almanach, de manière qu'il paroît bien que la partie astronomique n'est faite que pour la judiciaire, comme je l'ai déjà observé. On trouve d'abord un long prologue, écrit en style fleuri et pompeux, tant en prose qu'en vers, qui est un pronostic général pour toute la terre, durant le cours de l'année. Il commence par ces mots usités: *Au nom de Dieu miséricordieux aux miséricordieux*, et au-dessous est en grosses lettres: *Table de pronostic de ce qui doit arriver dans tout le monde*; et ce pronostic contient quatre points: le premier, les louanges de la Majesté divine, par rapport à la création des cieux, et des globes merveilleux en grandeur et en mouvement qui y roulent, par rapport à sa providence, et par rapport aussi à la capacité qu'il donne aux hommes de pouvoir voir journellement, dans ces mouvemens, ce qui leur doit faire du bien ou du mal. Le style en est fleuri et pompeux, comme vous le pouvez voir par ces lignes suivantes, qui sont la traduction littérale du commencement:

Louanges infinies et gloire immortelle soient rendues au Créateur et Père nourricier de toutes choses, grand et resplendissant, qui, sur l'Océan de ses très-parfaits ouvrages, a lancé le navire de l'individu humain, rempli de toutes richesses, muni des instrumens de tous les arts, des figures de toutes les sciences, où l'on trouve chargé le mérite de tous les éloges, les origines de tout ce qu'il y a de divers en ce monde et de glorieux en l'autre; dans ce navire merveilleux est embarqué le trésor de Dieu (le cœur de l'homme), *etc.*

Le second point contient des bénédictions sur les apôtres de la religion mahométane. Le troisième renferme des vœux pour une bonne année, à chaque condition de peuple, dans l'empire de Perse, et particulièrement au roi, dans une abondance d'éloges et de termes les plus flatteurs et les plus relevés, comme j'en donnerai des exemples au traité du gouvernement. Le quatrième point contient l'horoscope ou l'aventure de tout le monde, durant la nouvelle année, et contient treize autres points ou articles: le premier est le pronostic de ce qui arrivera dans les divers Etats, en général, et premièrement en Perse; et à cet Etat-ci, les astres promettent toujours plus de bien que de mal, au-lieu qu'aux autres Etats ils présagent plus de mal que de bien. Ces Etats sont

la Turquie, où, en passant, l'on touche la chrétienté; les Indes, où, en passant, on prononce le sort des pays qui sont par-delà, jusqu'à la Chine inclusivement, la principauté de Balc, les Etats de Mavaranahr, ceux de Turquestan, qui est la Grande-Tartarie.

Le second article est touchant les gens de lettres; l'almanach présage aux ecclésiastiques, une année pleine de soucis et de tentations au mal; aux jurisconsultes, grande pénétration dans les affaires de chicane et épineuses, beaucoup de facilité à vuider les procès; et aux étudians, des lumières vastes et étendues, et un grand avancement dans les sciences.

Le troisième est sur les ministres d'Etat, gouverneurs de provinces, visirs, généraux d'armée, magistrats des villes et de la campagne; l'almanach prédit merveille de leur bonne et prompte justice, de leur grande vigilance, des heureux succès de leurs entreprises; mais qu'entr'eux il s'en découvrira de perfides, lesquels seront mis à mort.

Le quatrième pronostic est touchant les gens d'affaires, intendans, secrétaires, receveurs, commis, fermiers et autres, que l'almanach menace de traverses, de beaucoup de mauvaises affaires, et de pertes de charges et de biens.

Le cinquième regarde les paysans et les hermites et moines, qu'on appelle *dervich*, et il promet

promet aux paysans grande fertilité et grand repos durant le premier semestre ; mais qu'au second ils seront rudement traités, faute de payer en leur temps les fruits à leurs seigneurs ; et pour les moines et les hermites, le présage porte qu'*ils seront tentés de quitter la vie solitaire et rentrer dans le monde, et que plusieurs y succomberont.*

Le sixième est touchant le sexe féminin, et ce qui regarde la génération ; le pronostic porte que *toute l'année les femmes seront peu complaisantes ;* que *leur compagnie donnera moins de plaisir qu'à l'ordinaire ;* qu'*elles seront stériles ;* que *leurs accouchemens seront douloureux plus qu'ils n'ont coutume de l'être.*

Le septième s'applique au commun peuple, à qui on promet de l'aise et des biens en abondance ; aux artisans, à qui l'on promet aussi grand fruit de leur travail ; aux ambassadeurs et envoyés qui sont menacés, au contraire, de grandes difficultés dans leurs négociations ; et aux traîtres, dont l'article porte, qu'*il s'en découvrira beaucoup*, que *nul ne réussira*, et qu'*ils seront tous découverts et presque tous punis.*

Le huitième pronostic est pour les haras et pour les troupeaux, et il est tel qu'on le peut désirer : *les portées des troupeaux seront abondantes, les poulains seront beaux et vigoureux.*

Le neuvième est sur les maladies, qu'on prédit qui seront nombreuses, malignes et obstinées, par la raison d'un venin secret qui se répandra dans la plupart de celles qui régneront.

Le dixième regarde la température de l'air, et tous ses divers accidens et phénomènes; l'astrologue avertit de se bien vêtir en automne, de peur du froid qui sera hâtif de quinze jours plus qu'à l'ordinaire.

Le onzième s'étend sur les biens de la terre, la moisson, la récolte, le prix des denrées principales, et, entr'autres, du coton, des melons, des fruits à noyau, des féves et des concombres, du raisin, de l'huile et du beurre, des dattes, du sucre, desquelles denrées l'almanach fait le présage en détail, annonçant la bonne ou la méchante qualité de chacune; par exemple, il dit du coton, qu'*il sera blanc et fin;* que *les melons seront délicieux et sains;* il dit des concombres, qu'*il faut prendre garde d'en manger avant la saison, parce qu'ils mûriront plus tard cette année que les autres.*

Le douzième pronostic parle des hardes et des meubles, des livres, des papiers, qu'il assure n'être menacés d'aucune mauvaise influence.

Le treizième et dernier pronostic traite des guerres et des séditions, dont l'horoscope est fort mauvais; car il menace que *les guerres seront*

longues et sanglantes, et que *les séditions seront furieuses et difficiles à appaiser; mais* qu'*en ayant confiance en Dieu, et étant revêtus de patience et de force, on en viendra à bout.* Le prologue est parsemé çà et là de belles sentences, comme celles-ci : *La science vient de Dieu. O Dieu! nous n'avons point de science que la science que tu enseignes. Le monde est à Dieu. Dieu le sait.* Ce qui se rapporte aux pronostics, et est comme le Dieu sur-tout de nos almanachs.

Après le prologue, viennent les tables, au nombre de trente-quatre, dont vingt-six sont les éphémérides des douze mois et des jours intercalaires, desquelles je ne donne ici que les tables d'un mois, parce que les autres sont toutes de même méthode. J'ai joint à ces neuf tables, trois tables des arcs diurnes, et des élévations du soleil pour l'horizon d'Ispahan. Je vais ajouter à cela, ce que je crois nécessaire pour l'intelligence des tables, et ce que j'ai recueilli de plus curieux sur le sujet.

Les figures I, II, III, sont faites pour marquer les jours, selon le cours de la lune, dans les signes du Zodiaque, et selon ses aspects, ses conjonctions et ses oppositions avec les autres six planètes, et pour marquer aussi les choses qui sont bonnes, mauvaises ou indifférentes, chaque jour. Le *B* signifie *bon*; l'*M mauvais*, l'*I*

indifférent. Je ne rapporterai point ici ce que j'ai observé ci-devant, que les Persans tirent leurs horoscopes, non par l'existence du soleil, mais par l'existence de la lune, et que la plupart se gouvernent superstitieusement par leur almanach, regardant chaque jour ce qui y est marqué, avant que de rien entreprendre. C'est une superstition des Persans, de compter sur les aspects de la lune, qu'on dit être aussi ancienne que leur pays. Les Perses croyoient de toute antiquité, que les choses du monde étoient administrées par les anges, et que chaque jour avoit ses fatalités; les mages qui étoient les astrologues d'alors, dressoient là-dessus des pronostics annuels, qu'on consultoit chaque jour, comme on fait aujourd'hui les éphémérides.

La IV.e figure contient deux parties : la première, une époque des Tartares qui sont à l'orient de la Perse, avec les prédictions pour l'année présente, selon cette époque, et l'autre partie, les six premières néoménies de l'année, selon l'horizon du lieu. Pour ce qui est de l'époque ou supputation; elle est, comme l'on voit, de douze années, dont les noms, qui sont turquesques, et le rang, sont marqués dans la table. Les peuples qui sont nommés *Catay* et *Yegouri* dans le pronostic, sont nommés *Turcans* en d'autres éphémérides, et même plus communément.

Turcan est le pluriel de *Turc* (*), et ce terme est dans l'Orient le nom appellatif des peuples qui habitent les parties septentrionales entre la mer Caspienne, la Perse, les Indes et la Chine, et non pas le nom des peuples de l'empire ottoman. Nous appelons ces peuples *Turcs*, de leur nom

(*) *Turk*, et *turkâun* au pluriel. Ce n'est pas dans une note que nous pouvons développer l'origine et l'histoire d'un peuple qui a été l'objet des doctes et longues études d'un des plus illustres orientalistes de l'Europe. On sait que l'admirable Histoire des Huns, de M. de Guignes, est réellement l'histoire des Turks, c'est-à-dire de cette immense nation établie au-delà de l'Oxus, nommée Tourânyens et Turks par les habitans de l'Irân, et Tatars par les Européens; elle se divise, comme on sait, en beaucoup de hordes et même de peuples. Une de ces hordes nommée *Aughouzy* ou *Ghouzz*, la même que celle des Oyghours, qui reconnoît Aughouz-Khân pour son fondateur; passa du pays d'Oyghour dans le Khouârezm, et de-là dans l'Asie-Mineure, où ils se mirent au service des sulthâns d'Iconium. La puissance de ces sulthâns ayant été détruite par les Moghols, qui ravagèrent toute l'Anatolie, les Ghouzz ou Aughouzyens se rendirent indépendans et formèrent de petites principautés. Un d'entr'eux, plus audacieux que les autres, Thamân ou Athmân, nommé dans la suite O'tsmân, ravagea les provinces orientales de l'empire grec, et mourut en 1326 ou 1330, souverain d'un petit canton, mais n'ayant encore que le titre d'émyr; il n'en est pas moins révéré comme le premier empereur d'une dynastie et d'une nation qui se glorifient de porter son nom; car les Turks ne reconnoissent pas d'autre dénomination que celle d'Osmânly; celle que nous leur donnons est pour eux une injure, et équivaut au nom de barbare, qu'on ne doit pas leur contester; car, malgré leurs fréquentes communications avec les nations européennes, ils ont conservé dans leurs mœurs, leurs préjugés, et sur-tout dans leur langue, d'innombrables traces de leur origine oyghoure ou tatare, et ils persistent à témoigner pour les sciences et les arts une aversion digne de cette origine. Voyez ma note suivante. (L-s.)

originaire, parce qu'ils sont venus de ces parties septentrionales-là, dont le vrai nom est *Turquestan*; mais les Orientaux les appellent *Roumi*, parce qu'ils possèdent le siége de l'empire romain. Les Catay sont les Tartares les plus voisins de la Chine (1), et Yegoury sont les Tartares de Turquestan, qu'on appelle autrement Turcomans (2). La manière de ces peuples, à compter

(1) C'est-à-dire les habitans du Leao-toung, province dépendante de la Chine, et située hors l'enceinte de la grande muraille. Ces Tatars ont reçu par extension le nom de *Qatây* ou *Khathây*, qui désigne bien sûrement les six provinces septentrionales de la Chine, d'où dépend le Leao-toung. Les mêmes provinces se nommoient aussi *Tchin*, et les méridionales *Mâtchyn*. On peut voir dans mon *Alphabet mantchou*, page 26, 3.e édit., d'après quelles autorités j'ai établi ces deux grandes divisions, et déterminé les noms qu'elles portoient. Parmi ces autorités et ces preuves, j'ai oublié de citer les *époques* d'Oloûgh béyg, et les noms des divisions du calendrier khatayen, qui sont tous chinois, et n'ont aucune ressemblance avec le nom des mêmes objets exprimé en oïghour, en moghol, en nieutche, en mantchou, ou en tout autre idiôme tatar. (L-s.)

(2) Les Oïghours, ou plutôt *Oïgour*, comme ils se nomment eux-mêmes dans un VOCABULAIRE de leur propre langue, que nous possédons à la bibliothèque impériale, sont la nation tatare, je crois, la plus anciennement civilisée. La fondation de leur royaume remonte au moins au second siècle avant l'ère chrétienne; puisqu'en 126 avant la même ère, les Chinois le connoissoient, et y firent une invasion; il étoit alors divisé en deux parties, l'une orientale et l'autre occidentale, qui subirent et secouèrent à différentes époques le joug des empereurs de la Chine, jusqu'à ce que Mangou Khân, petit-fils de Djenguyz-Khân, et empereur moghol, qui régnoit à la Chine, fît prisonnier l'*idéqout* ou souverain des Oïghours, en 650 de l'hégire (1252-3

les années par une révolution duodénaire, laquelle on peut comparer aux olympiades des Grecs, est

---

de l'ère vulgaire); il porta au corps de la nation un coup mortel, qui la fit disparoître pour toujours de la carte politique de l'Asie. Nous ne pouvons donc pas reprocher trop sérieusement à M. Arrowsmith, d'avoir supprimé le pays des Oïghours, dans sa belle carte générale d'Asie, publiée à Londres, en 1801. Cependant il auroit, mieux fait, je crois, de ne pas leur refuser une place, que le célèbre et exact d'Anville leur avoit accordée à l'est, au nord et à l'ouest du désert de Coby, et au midi du pays des Kalmouks.

Cette indication est à-la-fois plus juste, et sur-tout plus claire que celle que nous donnent deux écrivains persans, sur l'origine et la situation des Oïghours. « Suivant l'opinion généralement » adoptée parmi les Oïghours, disent Maç'oûd ben Mohhammed » et A'lâ êd-dyn, leur nation prit naissance sur les bords de la » rivière d'Arqoûn, dont la source se trouve dans une montagne » nommée *Qarâ Qorôm*, sur laquelle le qaân (des Moghols) a fait » depuis peu bâtir une ville du même nom. La même montagne » contient les sources de trois rivières; sur les bords de chacune » de ces rivières, habite une nation différente; celle des Oïghours, » qui vivoit auprès de l'Arqoûn, se divisoit en deux tribus; leur » population s'étant beaucoup augmentée, ils mirent à leur tête » un chef choisi parmi eux, pour former une autre tribu, et lui » jurèrent obéissance; ceci dura cinq cents ans, jusqu'à l'appa- » rition de Ronqoû Khân; suivant la tradition généralement » adoptée, ce Ronqoû Khân est le même qu'Afrâcyâb, dont il » est fait si souvent mention dans les annales de la Perse ». On sait que le règne d'Afrâcyâb, souverain du Toûrân ou de la Tatarie, et ennemi implacable des Persans, remonte aux temps héroïques de la Perse; circonstance qui justifie bien l'opinion des écrivains chinois, touchant l'ancienne civilisation des Oïghours. Cette ancienneté me jette dans une assez étrange perplexité, touchant leur écriture, qui a donné naissance à celle des Moghols, d'où est dérivée celle des Mantchoux; les caractères oïghours offrent une ressemblance étonnante, nous dirons même une identité

apparemment la plus ancienne manière de compter le temps entre ces peuples tartares; c'est une supputation lunaire, dont je ne sais pas bien l'origine, mais qui paroît instituée avant le mahométisme, à cause qu'il s'y trouve des noms de bêtes que les Mahométans abhorrent, comme le nom du pourceau; mais il y a bien de l'apparence qu'elle est de beaucoup plus ancienne, et qu'elle est née dans la première rudesse de ces peuples confinés au bout du monde. Ce que je tire de ce que plusieurs peuples des Indes se servent aussi de ce même cycle duodénaire, comme les Malayes, qui sont

---

frappante avec le stranghelo ou ancien caractère syriaque, dont l'invention remonte au deuxième siècle de l'ère vulgaire. Observons, en outre, que le nestorianisme (secte chrétienne des Syriens et des Chaldéens) étoit très-répandu parmi les Oïghours, et que Rubruquis l'y retrouva encore, quand il traversa leur pays, en 1253. Cette nation, dont la civilisation est antérieure au christianisme, avoit-elle reçu cette religion et ses lettres des chrétiens nestoriens de la Syrie et de la Chaldée, ou bien la religion et les lettres de Oïghours furent-elles transportées chez ceux-ci par quelque émigration inconnue, comme leurs lettres l'ont été chez les Moghols par les Moghols eux-mêmes, et leur langue dans l'Anatolie par les Turks, dont la langue est évidemment la même que celle des Oïghours? Voilà des problèmes que je ne suis pas capable de résoudre, malgré toutes les recherches auxquelles je me suis livré pour composer mon *Mémoire sur l'Histoire, la Langue et les Lettres des Oïghours, suivi d'un Vocabulaire comparatif oïghour et turk.* J'ai fait graver des poinçons oïghours, pour l'impression de cet ouvrage, qui est très-avancé, et dans lequel je crois avoir rassemblé tous les renseignemens géographiques, historiques et littéraires que peuvent nous fournir les écrivains orientaux. (L-s.)

les habitans des parties méridionales des Indes; les peuples de Siam, de Tunquin et d'autres, à ce qu'on m'a assuré (1). Les Turcs s'en servent aussi, et les Persans, comme vous voyez. Les Persans en font leurs dates à la chambre des comptes; ils mettoient, par exemple, au commencement de l'année pour laquelle cet almanach étoit fait, le 1.er du mois de Maharram, l'an du Cheval, 1076 (2). La raison en est aisée à donner, c'est que les Persans, comme les Turcs, sont originaires de Tartarie, et comme des colonies de ce grand pays-là, lesquelles continuèrent toujours le train de leurs affaires, quoiqu'elles passassent en de nouveaux pays. On prétend que l'idolâtrie de ces peuples leur fit anciennement imposer des noms de bêtes aux années; que même les diverses divisions de l'année en mois, en semaines et en jours, portoient de pareils noms, et que c'étoit pour entretenir la mémoire des victimes qu'il falloit immoler en chaque temps. J'ajoute à ces remarques, que les Tartares font le monde ancien de près de neuf cent mille siècles (3).

(1) Voyez le tableau comparatif de ces différens cycles, et de plusieurs autres, que j'ai donné dans mes notes sur le Voyage de M. Thunberg, tome II, page 319, édition *in*-4.° (L-s.).

(2) Le 1.er de mohharrem 1076 répond au 14 juillet 1665. (L-s.)

(3) De la création du monde à l'an 847 de l'hégire (1444 de l'ère vulgaire), les Khathayens comptoient 88,639,860 années solaires. *Ulug beighii epochæ celebriores, etc., persicè et latinè*, p. 50. (L-s.)

Cependant ils n'ont point de registre qui remonte à cinquante ; ils comptent le temps par myriades, j'entends des cycles ou révolutions de dix mille ans chacun, qu'ils subdivisent en siècles de cent quatre-vingts ans, et le siècle, ils le partagent encore en trois parts, qu'ils appellent, la première, *chanoc vanc*, la seconde *cunoc vanc*, la troisième *chaven vanc* (1). C'est sur ces trois périodes qu'ils mesurent le temps. Leurs années étoient solaires anciennement, partagées en vingt-quatre mois, de quinze jours chacun ; de sorte, qu'au lieu de semaines, ils comptoient par quinzaines (2). Ce n'est plus de même, depuis que le mahométisme s'est répandu chez eux, et y a pris racine, comme il est arrivé il y a quelque trois cents ans. Ils se servent du compte lunaire.

La cinquième figure contient les six dernières

(1) Lisez *chungh-fên*, composition supérieure ; *tchungh-fên*, composition médiale, et *hià fên*, composition inférieure ; ce sont les trois grandes divisions du cycle sexagénaire des Chinois ; de manière qu'en cent quatre-vingts ans, ils ont parcouru leur compas, et reviennent au commencement. Voyez *Relig. Veter. Persar. Histor.*, pag. 221. (L-s.)

(2) Il est bien digne de remarque que cette même division a lieu aux Indes, où l'on voit que le mois lunaire est partagé en deux quinzaines : la première, à partir de la nouvelle à la pleine lune, nommée *soukla pakchah* (aile blanche) ; et la seconde, de la pleine lune à la nouvelle, nommée *krichna pakchah* (aile noire). Voy. mes *Fables et Contes indiens*, *traduits*, etc., note 27, p. 171.

Au Bengale, où la prononciation est plus rude, on prononce *soklo pokki* et *krichno pokki*. (L-s.)

néoménies de l'année, et le thême céleste, au point du nouvel an, selon les manières de supputer anciennes et modernes, que je vais rapporter.

La plus ancienne voie de compter le temps, entre les peuples d'Orient, et particulièrement entre les Arabes, est de compter le jour par le cours du soleil, du lever au coucher, la nuit par l'espace de temps qui est depuis le coucher de cet astre jusqu'à son lever; de diviser la nuit et le jour, non en vingt-quatre parties, qu'on appelle *heures*, comme nous faisons, mais en quatre parties de jour et quatre parties de nuit, chaque partie de trois heures; de compter le mois par le cours de la lune, depuis sa première apparition jusqu'à une autre nouvelle apparition; et l'an par douze semblables cours de lune. Je n'ai point remarqué dans mes voyages, qu'aucun peuple ne comptât pas par semaines, et fît les semaines autrement que de sept jours; la différence qu'il y a, c'est qu'ils ne la commencent pas tous de même. Les Mahométans la commencent le vendredi, les Juifs le samedi, les Chrétiens le dimanche, et les Gentils le mardi. Les noms des jours de la semaine s'appellent tous *chambé* par les Persans, à la réserve du vendredi, qui s'appelle le jour de l'assemblée ou de la convocation, parce que c'est le jour qu'on s'assemble pour le

service divin; ils disent *chambé*, puis *chambé premier*, *chambé second*, et ainsi de suite, qui est un terme des anciens Perses, venant de *Chams* (*), qui est le nom du soleil, nom qui sort d'un verbe, lequel veut dire *aëré*. Les Persans se servent pour le présent de deux comptes, le lunaire et le solaire. Le premier est le grand et général, comme je viens de le dire, qui fait l'an de douze cours de la lune, pris du temps qu'elle est en conjonction avec le soleil, jusqu'à une autre conjonction; ce qui fait leurs mois, les uns de vingt-neuf jours, qui sont les mois mutilés, comme ils parlent; les autres de trente, qui sont les mois entiers; mais ils ne sont pas alternativement de vingt-neuf et de trente jours; car quelquefois il y en a deux de suite de vingt-neuf, et deux de suite de trente. Leur an est de trois cent cinquante-quatre jours huit heures quarante-cinq minutes; ce qui rend leur siècle plus court que

(*) *Châmbèh* ne peut pas venir de *chams*, qui est arabe, et ne se trouve point dans l'ancien persan. Le soleil, comme personne ne l'ignore, y étoit désigné sous les noms de *Mitra* et de *Mihir*, noms qui se retrouvent également dans la langue samskrite. Quant au mot persan moderne, *châmbèh*, je crois que c'est l'emphatique de *châm*, qui, dans la même langue, signifie *soir*. Le jour des Persans, comme celui de la plupart des Orientaux, commence le soir; il n'est pas étonnant qu'ils se servent du nom de cette dernière partie de la journée, pour exprimer le jour tout entier. C'est ainsi que les écrivains arabes disent une telle nuit, lorsque nous dirions un tel jour. (L-s.)

le nôtre, d'environ trois ans quatre mois. L'usage de compter par la lune, a fait que les Orientaux n'ont qu'un terme pour dire mois et lune, et peut-être que le mot grec *meni*, pour dire lune, est venu du persan *maenau* (*), qui signifie nouvelle lune et mois nouveau. Il faut observer encore qu'ils distinguent les mois lunaires, entre mois artificiel et mois naturel : le premier commençant du point que la lune est nouvelle dans le ciel; l'autre du point qu'elle paroît visiblement. Ils comptent de cette seconde manière, c'est-à-dire, depuis le croissant vu, ou, pour mieux dire, le jour qu'ils voient le croissant est le dernier jour du mois, et le lendemain ils commencent un nouveau mois. Il arrive souvent de la contestation sur ce sujet, parce que la lune ne pouvant paroître que le second jour qu'elle est nouvelle, et quelquefois le troisième, les uns soutiennent qu'ils l'ont vue, et les autres affirment qu'ils y ont regardé attentivement, mais qu'ils ne l'ont pu voir. Lorsque la chose est ainsi contestée, on compte le mois, non du lendemain, comme à l'ordinaire, mais du jour d'après lequel on fait le premier jour du mois, et d'où l'on continue à compter, jusqu'à ce qu'un croissant

(*) *Mâh-nau*. Voyez, sur l'étymologie du mot grec *méni* ou *mené*, μην, ma note ci-dessus, page 356. (L-s.)

nouveau se montre sur l'horizon. Remarquez qu'à cause de l'incertitude où l'on est souvent sur l'apparition de la lune, les Persans ont la méthode de ne faire d'actes que le moins qu'ils peuvent, les trois jours que la lune ne paroît point; cependant leur compte ne laisse pas d'être toujours bien réglé; car si la lune ne paroît pas le vingt-neuvième jour, à soleil couché, ils comptent le lendemain pour le trentième de la lune, et puis recommencent le mois; ce qui est la méthode prescrite par l'Alcoran. Cette supputation seroit fort incommode et fort mal réglée en nos pays, où l'air est souvent si épais et si couvert de brouillards, que quelquefois on ne voit pas la lune au premier quartier, au-lieu qu'il n'arrive rien de semblable en Orient, à cause de la sécheresse et de la sérénité de l'air. On a coutume en plusieurs villes, et sur-tout aux Indes, où l'air n'est pas si sec qu'en Perse, de mettre du monde au guet, lorsque la nouvelle lune doit paroître, pour en observer l'apparition, et de l'annoncer au peuple, par des décharges de canon ou de mousquetterie; mais en Perse, l'astre ne manque jamais de se faire voir à plein, dès le premier jour. Les *molla* ou prêtres en attendent l'apparition, au haut des mosquées, à l'heure de la prière du soir, et ils l'annoncent par des cris de toute leur force, et en faisant aussi leur exhortation

plus longue et plus animée. Cette manière de compter le temps, est, à bon droit, la plus ancienne : étant si naturelle et si aisée, on n'a pas besoin de science ni d'almanach, pour savoir le commencement du mois, ni son progrès; on n'a qu'à lever les yeux au ciel, pour le voir. Pour ce qui est du compte solaire, il n'est usité que par les astronomes, par les Chrétiens et par les Guèbres, qui sont les anciens Perses, qu'on appelle aussi Ignicoles.

Ces mois lunaires des Persans sont les mois communs de tous les Mahométans, soit pour le spirituel, soit pour le civil; on les appelle communément pour cela *mœcherai* (*), c'est-à-dire mois de la loi ou de la religion, et aussi mois clairs et apparens; car ce mot de *cherai* veut dire *clair* et *manifeste*, sortant étymologiquement du mot hébreu, *chera*, qui veut dire la *lune*. Ces mois

(*) Lisez *mâh chéra'y*; le premier de ces mots est persan, le second arabe, et dérive de *chér'a* : *legem tulit, manifestum fecit.* Cette racine n'a aucune relation avec le nom de la lune en hébreu; dans cette langue, le nom le plus usité de la lune est *yérahh : quia refrigerat terris nascentia*, dit Matthias Martinius, *Lexicon etymolog. Nam* rouhh *est respirare, refrigerari, refocillari. Ideo spiritum mundi sidus lunæ existimari, ait* Plinius, l. II, c. 99. Les Hébreux appellent encore la lune *lebenéh*, à cause de sa blancheur; *lébén*, en hebreu et en arabe, signifie *être blanc.* Quant au mot *chér'a*, il n'a pas la signification, en hébreu, que notre voyageur lui attribue; en chaldéen, *seherah* signifie la pleine lune, lune ronde; *chehr* a la même signification en arabe, et désigne le mois. (L-s.)

doivent leurs noms à Mahomed, et l'ordre dans lequel ils sont rangés; car avant ce faux prophète, ils étoient rangés autrement; ils avoient d'autres noms et de différens chez les différentes tribus des Arabes, pris, la plupart, des idoles qu'ils servoient; mais quand Mahomed tira ces peuples de l'idolâtrie, il imposa de nouveaux noms aux mois, qui sont ceux qu'ils portent à présent; en quoi il se conduisit à la manière de son pays et de tout l'Orient, imposant des noms par rapport aux propriétés des choses. Il y a pourtant des auteurs qui disent que ce ne fut pas Mahomed qui donna de nouveaux noms aux mois, mais son trisayeul, nommé Keleb, fils de Morra; qu'il prit ces noms des choses les plus remarquables qui arrivoient en ces mois-là, et que Mahomed ne fit que confirmer ces noms, et les consacrer. Je rapporterai ici brièvement la signification des noms des mois, et des épithètes dont on les a qualifiés.

Le premier s'appelle *mo'iarram* (*mohharrem*), c'est-à-dire *mois sacré*, parce que c'étoit un des quatre mois que les Arabes appeloient *mois de trève et sacrés*, durant lesquels toute hostilité cessoit entre les ennemis; c'étoit afin qu'ils pussent vaquer à l'agriculture et au soin de leur bétail, sans danger et sans crainte, à cause de quoi on appeloit encore ces mois sacrés d'un mot qui signifie

signifie : *les mois que les armes sont pendues au croc* (1).

Le second mois s'appelle *safar* (*ssafar*), et il est surnommé *mois de bien et de victoire*, parce que c'étoit un mois de guerre, ou, pour mieux dire, un mois de brigandage, à cause que les guerres des Arabes ne sont proprement que des courses et des pillages (2).

Les quatre mois suivans s'appellent *rebiah* (*réby'i*) *premier* et *rebiah second*, *gemadi* (*djemády*) *premier* et *gemadi second*. *Rebiah* veut dire radicalement *reverdir* (3), parce que ce

(1) Les anciens rois de l'Arabie se reposoient le premier jour de ce mois, à-peu-près comme les Persans font le *nadroûz* ou le premier jour de leur année. Le 10 de ce mois, nommé *a'chourâ'*, est célèbre parmi tous les Musulmans; ils prétendent que ce jour-là Dieu pardonna à Adam; l'arche s'arrêta; Salomon monta sur le trône; l'armée de Pharaon fut submergée, etc.; enfin les Chy'ites pleurent la mort de Hhucéïn, fils de A'ly. *A'djâïb âl-Makhloûqât*, manusc. persan, n.° 141 de la Bibliot. impér. (L-s.)

(2) Le 1.er de ce mois étoit une fête pour les Ommyades (ennemis des A'lydes ou Chy'ites); ils célébroient l'entrée de la tête de Hhucéïn à Damas; le 20, on rendit cette tête aux amis du mort. Le khalyfe âl-Mâmoûn quitta la couleur verte qu'il portoit depuis cinq mois et demi, pour prendre le noir. *A'djâïb*, etc. (L-s.)

(3) Le mot *réby'i* dérive d'une racine arabe, qui désigne l'arrivée du printemps. Suivant l'*A'djâïb âl-Makhloûqât*, on nomma ainsi ce mois, parce qu'alors les anciens Arabes prenoient leurs stations et s'y fixoient. Al-Maç'oûdy prétend qu'on donnoit ce nom aux hommes et aux animaux qui éprouvoient au renouvellement de l'année le désir de se reproduire; mais par la suite des temps, ajoute-t-il, on a oublié le sens de ce mot. Ce mois est célèbre chez les Musulmans, par la naissance du prophète. (L-s.)

mois échut en automne, quand Mahomed le dénomma ainsi. Or, les Arabes n'appellent pas automne, la partie de l'année qui suit l'été; ils l'appellent *le second printemps;* ainsi, ils ont l'été, l'hiver et deux printemps, un qui suit l'hiver, et un qui suit l'été. *Gemadi* vient de *gemed*, qui signifie *geler* (1). Au reste, la pratique de donner un même nom à deux mois, est ancienne en Orient; les Syriens s'en étoient servis avant les Arabes.

Le septième mois est nommé *regeb*, mot qui signifie *honneur et beauté*, et surnommé le *vénérable;* c'est que c'étoit le mois de jeûne des Arabes idolâtres, et un des quatre mois de trêve et sacrés, à cause de quoi on l'appeloit aussi le *mois de Dieu et le mois sourd*, pour dire qu'on n'entendoit nul bruit de guerre pendant sa durée (2).

(1) *Djomâdy* dérive d'une racine arabe, qui exprime la coagulation de l'eau ou du sang, et la gelée.

« Suivant l'opinion commune, dit l'auteur de l'*A'djâïb âl-» Makhloûqât*, djomâdy second et redjeb sont les mois où il s'est » opéré le plus de miracles ». De-là ce proverbe connu : *Tous les » miracles se sont opérés pendant djomâdy et redjeb* ». (L-s.)

(2) « On le nomme aussi le *dispensateur*, parce que, pendant ce mois, Dieu dispense ses grâces à ses serviteurs. . . . Dans les temps de l'ignorance (avant l'islamisme), quand un malheureux avoit été vexé et ajournoit son oppresseur aux premiers jours de redjeb; alors il adressoit ses réclamations, qui étoient écoutées, et auxquelles on faisoit droit ». Al-Maç'oûdy pense que le nom de ce

Le huitième mois est nommé *chahban* (*cha'bân*), ce qui veut dire *disperser*, *diviser*, et est surnommé le *louable*, parce qu'il tomboit au temps que les Arabes se séparoient pour aller chercher les pâturages (1).

Le neuvième est appelé *rahmazan*, c'est-à-dire *extrêmement chaud*, parce qu'il tomboit au cœur de l'été (2), lorsqu'on lui donna ce nom, et il porte l'épithète de *bénit*, à cause que c'est le mois de jeûne de tous les Mahométans du monde. On l'appelle aussi le mois de jeûne et le mois de patience, parce que durant ce jeûne ils ont coutume de s'abstenir de l'usage du mariage.

Le dixième se nomme *cheval* (*chawwâl*), c'est-à-dire *sauter* et *bondir*, parce que les chameaux

---

mois étoit le synonyme du mot employé par les Arabes, pour exprimer la crainte et la terreur, et qu'il tire son origine de l'effroi qu'inspiroient les phénomènes qui paroissoient pendant sa durée. (L-s.)

(1) Les Musulmans nomment le 15 de cha'bân, *nuit de la puissance*, parce que cette nuit Dieu exerce sa miséricorde sur un nombre de créatures plus considérable que les troupeaux de la tribu de Kelb n'ont de poils; il n'excepte que les polythéïstes (les chrétiens, etc.) et les ennemis des Musulmans. *A'djâïb âl-Makhloûqât*. (L-s.)

(2) Ce mois tire son nom de l'intensité de chaleur qu'acquièrent les sables. C'est aussi un des noms de Dieu, comme il le dit lui-même (dans le Qorân); c'est pourquoi il n'est pas permis de dire *râmadhân*, mais il faut dire le *mois de ramadhân*. *Âl-Maç'odyi* (L-s.)

étoient alors en chaleur (1); il est surnommé *l'honorable*.

Les deux derniers mois sont surnommés *sacrés*, par la raison que j'ai dit ci-dessus. Le premier porte le nom de *zilcade* (*dzoùl qa'déh*), c'est-à-dire *arrêté*; l'autre celui de *zilhagé* (*dzoûl-hhedjah*, c'est-à-dire *convenir*, parce que c'étoit le mois auquel on s'assembloit pour aller en pélerinage (2).

(1) On fait dériver le nom de ce mois du *téchyl*, c'est-à-dire de la manière dont les chameaux dressent leur queue, quand ils désirent l'accouplement. A cause de cette circonstance, les anciens Arabes ne vouloient point contracter de mariage pendant le mois de *chawwâl*; c'est le premier mois du pélerinage. *Mouroùdje âl-Dzeheb* et *A'djâïb âl-Makhloùqât*. (L-s.)

(2) *Dzoùl qa'déh*, mois du repos, parce que les Arabes se reposoient dans ce mois, de leurs rapines et de leurs excursions; c'est le premier des mois sacrés.

Dzoûl-hhedjah; le nom de ce mois indique l'époque du pélerinage. On sait que c'est pendant le mois-là seul que le pélerinage de la Mekke est méritoire. Il est aisé de s'apercevoir par la signification même des noms des mois des Arabes, qu'autrefois leurs années étoient solaires, et conséquemment les mois invariables, eu égard aux saisons. A une époque très-reculée, les mois portoient aussi des noms différens de ceux sous lesquels nous les connoissons maintenant, et qui ne paroissent pas devoir être très-antérieurs à l'ère musulmane. Voyez la *Bibliotheca arabico-hispana*, tom. I, pag. 19-24; *Golius in Alferganum*, pag. 4; *Commentarius in ruzname naurus sive tabulæ æquinoctiales novi Persar. et Turcarum anni.... ex bibliotheca* G. H. Velschii, *tabula* VI. Pocockii *Notæ in specim. Histor. Arabum*, p. 89-150; Assemani *saggio sulla litteratura degli Arabi*, pag. 80. J'ose à peine citer un travail fort étendu, que j'ai fait et rédigé sur le *Calendrier musulman*, avec un assez grand nombre de textes arabes et persans. J'ignore si je pourrai parvenir à le publier. (L-s.)

Observez que la figure que j'explique ne marque pas les lunes par le temps qu'elles sont nouvelles, mais par le temps qu'elles paroissent, et qu'elle marque de quelle grandeur la lune paroîtra, et en quel jour de la semaine, afin qu'on y prenne plus garde; sur quoi on remarquera que la lune peut apparoître en Perse, lorsqu'elle n'est qu'à dix degrés du soleil, qui est ce que les astronomes du pays appellent *paroître déliée; paroître moyenne*, est lorsqu'elle est à quatorze degrés du soleil; et *paroître haute*, est lorsqu'elle en est à vingt degrés.

Au reste, quoiqu'on ne compte point en Perse par le cours du soleil, cependant la fête du nouvel an, qui est la plus solemnelle, se célèbre pourtant le premier jour de l'an solaire, lorsque le soleil entre dans le premier des signes du Zodiaque. La religion n'a pu changer cette pratique; ce qui vient, comme je pense, de ce que cette fête tombe dans le plus beau temps de l'année; chose qui n'arriveroit pas toujours, si elle se célébroit au premier jour de l'an lunaire, qui, retardant tous les ans de onze jours, fait que les fêtes qui arrivent en un temps dans l'été, arrivent en hiver, quinze ans après.

Tous les Mahométans du monde commencent leur année comme les Persans, et je ne sais que les Indiens qui commencent encore leur année à

l'équinoxe de l'automne, qui est comme les Egyptiens, les Hébreux et les plus anciens peuples du monde que nous connoissions, la commençoient. L'époque mahométane s'appelle *egere* (*), que nous disons *hégire*, mot qui veut dire *retraite* et *fuite*, et qui a quelque rapport à l'*exode* des Juifs; elle commence au temps que Mahomed ayant été contraint de fuir de la Mecque, le lieu de sa naissance, à cause que sa nouvelle doctrine y étoit si mal reçue, qu'on vouloit se saisir de sa personne et le punir, il se mit à prêcher tout publiquement ses dogmes, et à combattre ceux qui s'y opposoient; ce qui arriva onze ans avant sa mort. Cette époque est donc celle de la durée de la religion mahométane, depuis sa publication jusqu'à ce jour. Les Persans l'appellent par honneur, *le commencement des temps*, comme pour

(*) Lisez *hedjirah*, vulgairement hégire. Quant à ce que dit un peu plus bas Chardin, que le mot *hégire* se prend à la lettre pour dire une terrasse ou plate-forme; il paroît qu'il a confondu ici deux mots, dont la prononciation se rapproche en effet, mais qui dérivent de deux racines essentiellement différentes, la première, d'où vient le mot *hégire*, s'écrivant avec un *hé*, et l'autre d'où vient le mot *hhadjar* (pierre), commençant par la lettre *hhâ*. Suivant le vénérable auteur de *l'Art de vérifier les dates*, l'ère de l'hégire répond, dans l'usage civil, au vendredi 16 juillet 622 de l'ère chrétienne; mais les astronomes et quelques historiens la mettent au jeudi précédent 15 juillet; ce qui avance d'un jour toute la suite de l'hégire. C'est une observation qu'il ne faut pas perdre de vue, en lisant les écrivains arabes. Voyez le tome II de cette édition, page 250. (L-s.)

dire que tout le temps qui a coulé auparavant, n'étoit qu'un chaos. Cette époque commença un jeudi 15 juillet, ou le vendredi suivant, l'an 622 de Jésus-Christ, et 917 d'Alexandre-le-Grand. Je traiterai de cette époque au long, dans le quatrième volume (1). J'ajouterai seulement ici que le mot de *hégire* se prend à la lettre, pour dire une *terrasse* ou *plate-forme*; et qu'il est aussi le nom appellatif de deux lieux différens dans l'Arabie. Je passe aux observations sur les trois autres époques marquées dans la figure du thême céleste que j'explique.

La première est appelée dans cette figure, *ma roumi*. *Ma* (*máh*), qui veut dire *mois*; c'est le terme dont les Persans se servent, pour dire *époque*; ils n'en ont point d'autre. Celle-ci est l'époque *alexandrine*, qui commence de la naissance d'Alexandre-le-Grand (2), un lundi, dans

(1) Chardin veut ici parler de l'édition *in*-4.°, publiée par lui-même en 1711, et qui ne forme que trois vol; mais il devoit y en ajouter un quatrième, qui auroit renfermé une histoire de Perse. Ce projet n'a pas eu son exécution. (L-s.)

(2) On trouve chez les Grecs deux époques qui portent le nom d'Alexandre.

La première date de la mort de ce conquérant et de l'inauguration de son successeur Philippe Arrhidée, l'an 324 avant J.-C. Cette ère ne paroit pas avoir eu grand cours parmi les historiens.

La seconde, qui porte improprement le nom d'Alexandre, fut appelée plus communément et à plus juste titre, l'ère des Séleucides ou des Grecs. On la nommoit aussi celle des Syro-Macédoniens; elle date de l'an de Rome, 422, douze ans après la mort

le cinquième siècle de l'époque de Nabonassar, qui est la plus ancienne du monde. Cette supputation est solaire ; on l'appelle *alexandrine*, parce qu'on la rendit authentique, par autorité publique, dans toute cette grande étendue de pays, qu'on appeloit l'empire alexandrin, lequel s'étendoit jusqu'aux Indes ; à cause de quoi les Juifs l'appeloient l'*année des contracts*, parce que les actes publics n'étoient pas valides, à moins qu'ils n'en fussent datés. Les mois de cette époque sont appelés mois romains, à cause que les Persans appellent la Grèce, *Roum*, d'où est venu le nom de Romanie, que l'on donne à la Thrace. J'ai déjà observé qu'ils appellent communément aussi les Turcs, *Roumi* ou *Romains*, soit à cause que le siége de leur empire est en Grèce, soit à cause qu'ils tiennent l'empire, dont le siége étoit

---

d'Alexandre, et trois cent onze ans avant Jésus-Christ, époque des premières conquêtes de Séleucus Nicator, dans cette partie de la Syrie, qui forma depuis le vaste empire de la Syrie. On y employa les années juliennes, composées de mois romains, auxquels on donna des noms Syriens ; elle eut cours, non-seulement dans la monarchie des Séleucides, mais encore chez presque tous les peuples du Levant, et s'est même perpétuée jusqu'à nos jours. Cependant tous ceux qui l'adoptèrent, ne la datèrent ni du même mois, ni du même jour. On peut voir dans *l'Art de vérifier les dates*, dissertations sur les dates, etc., les différentes manières de compter cette ère, et les noms des mois qui en composent l'année. Voy. aussi *Ulugh Beighii Epochæ celebres*, p. 17 et seq. *edit. persico-latinæ* Gravii. (L-s.)

anciennement à Rome ; au-lieu que les Turcs s'appellent eux-mêmes *Osmanlou*, c'est-à-dire le peuple d'Osman, qui est un des premiers successeurs du faux prophète Mahomed (*). Les mois alexandrins sont appelés aussi communément, *mois syriens*, parce que les Chrétiens d'Arabie, de Chaldée, de Mésopotamie et de Syrie, qui passent tous sous le nom de *Suriany* ou *Syriens*, s'en servent : ce sont ces Chrétiens, que nous connoissons plus particulièrement sous les noms de *Nestoriens* et de *Jacobites*.

Voici comme les Persans rangent les mois de cette époque : *techrin premier*, que nos auteurs écrivent mal *tisri ; techrin second ; canoun premier, canoun second, chebat, adar, nisan, ayar, heziran, temous, ab, ayloul ;* et selon cet ordre, le premier mois de l'année, qui est *techrin premier*, commence environ au onzième d'octobre, selon notre compte ; de manière que, par rapport au calcul de ces éphémérides persanes, le mois de *nisan*, qui est le septième, arrive le vingt-deuxième jour après l'équinoxe du printemps ; ce qui revient au onzième d'avril,

(*) Le nom que les Turks se donnent, ne doit pas se rapporter à celui du troisième khalyfe O'tsmân, mais au fondateur de leur empire, qui étoit un êmyr tatar, nommé Athman, et ensuite O'tsmân, comme on peut le voir dans ma note ci-dessus, p. 389. (L-s.)

selon notre compte européen. Ce mois nisan est marqué en l'Ecriture Sainte, pour être le premier mois de l'année, par l'expresse institution de Dieu; car, auparavant, les Hébreux le comptoient pour le septième mois, de même que les Egyptiens; et le mois *techrin*, comme les Persans et les Arabes l'appellent, étoit le premier mois, comme vous voyez qu'il est dans le calcul des Persans, et alors aussi les Hébreux commençoient leur année, comme les autres peuples, à l'équinoxe de l'automne; mais le peuple hébreu étant devenu comme un nouveau peuple, par sa sortie de l'Egypte, Dieu lui commanda de faire une nouvelle époque, à commencer du jour de leur sortie; et comme ce jour-là étoit au mois de nisan, qui revenoit parmi eux à notre mois de mars, ils firent de nisan, le premier mois de l'année; mais comme ils étoient, d'ailleurs, accoutumés à commencer l'année par notre septembre, ils instituèrent deux supputations, qu'ils appelèrent, l'une le *compte sacré*, qui commençoit par nisan ou mars; l'autre le *compte civil*, qui commençoit par *tisri* ou *techrin*, selon l'ancien usage. J'ai inséré cette remarque, à cause de la peine que donnent les dates de l'Ecriture Sainte, par mois alexandrins.

La seconde époque de cet almanach, est celle de Yazdigerd, roi de Perse, qui commença

avec le règne de cet infortuné prince, un mardi vingt-deuxième du mois dit *rebia le premier*, l'an onzième de l'hégire, et premier du mois dit *canoun le second*, l'an 943 d'Alexandre-le-Grand; ce qui revient au onzième janvier de l'an 632 de Jésus-Christ (1). C'étoit la coutume des Perses, de compter les temps par le règne de leurs rois, et comme Yazdigerd a été le dernier, cette époque qui porte son nom, n'a point cessé, étant en usage depuis plus de mille ans. On diroit qu'elle a été instituée exprès pour conserver la mémoire de la destruction de l'ancien empire des Perses par les Mahométans, laquelle arriva du temps de ce prince, environ l'an 660 de Jésus-Christ (2). Les Perses ayant été obligés de céder aux Arabes, qui envahirent leur pays, ils se retirèrent vers le fleuve Indus, avec leur roi, après la mort duquel ils ne voulurent plus instituer d'époque; ou parce

(1) On en fixe le commencement au 16 juin 632; les années étoient composées de trois cent soixante-cinq jours, les mois de trente jours; on ajoutoit cinq jours à la fin du mois d'aben. *Art de vérifier les dates*, p. XXXVI, §. 8 de la seconde édition. (L-s.)

(2) Après une suite non interrompue de revers, Yezdedjerd, poursuivi successivement par Khâlal, par Sa'ad et autres généraux arabes, est assassiné par un meûnier de Mérou, chez qui il s'étoit réfugié, en l'an 10, suivant quelques auteurs, en l'an 11 de l'hégire, suivant d'autres; en 652 de l'ère vulgaire. Voyez le *Târykh Ahhmed ben A'atsem Kouſy*, n.° 37 des *Manuscrits persans de la Bibliothèque impériale*. (L-s.)

qu'ils n'eurent plus de rois, ce Yazdigerd ayant laissé les droits de son empire à des filles, faute d'enfans mâles; ou pour conserver plus fortement le souvenir du temps que les Mahométans avoient envahi leur patrie, qui se trouvoit être justement celui de l'avénement de Yazdigerd à la couronne. Les mois de cette époque ont chacun trente jours, et on ajoute cinq jours après le second mois, par une manière d'embolisme, comme le pratiquoient les Chaldéens et les Hébreux. Ce qu'il y a encore de particulier en cette époque, c'est que les mois ne sont point divisés en semaines, mais qu'ils ont leurs trente jours de suite, appelés chacun d'un nom différent. Quant au nom de ces mois, ce sont les mêmes que ceux de l'époque moderne, selon le compte solaire; mais ils ne se rencontrent pas en même ordre, parce que dans cette époque de Yazdigerd, l'an commence à l'équinoxe de septembre, et ainsi le mois de ferverdin, qui est le premier mois en rang dans l'une et l'autre époque, commence dans l'époque moderne, le vingtième jour du mois de mehr, qui est le septième mois des deux époques, au-lieu qu'il commence dans l'époque de Yazdigerd, le dixième de mehr de l'époque moderne : comme si, parmi nous, quelque peuple faisoit du mois de juillet, le premier mois de l'an, leur mois de juillet tomberoit au

mois de janvier commun. Les astronomes, de peur de se brouiller, distinguent ces mois par le nom adjectif de *mois anciens*, qu'ils donnent aux mois de l'époque de Yazdigerd, et de *mois gellaléens*, qu'ils donnent aux mois de l'époque nouvelle.

La troisième époque est celle qu'on appelle gellaléenne, instituée par un grand prince et savant astronome, nommé *Melec Cha Gellaleldin*, mot qui signifie *la gloire de la religion*; c'étoit un des souverains de la Parthide et de la Tartarie, qu'on appelle *Yazbec*, de la race de Seljouge, ce fameux conquérant de l'Orient; il y a beaucoup de livres d'astrologie de sa production, et des tables de moyens mouvemens, entr'autres, lesquelles portent son nom. Les astronomes de son pays lui ayant représenté les grands mécomptes qui arrivoient par le moyen de l'intercallation, selon l'époque de Yazdigerd, dans laquelle les mois n'étoient point naturels, et ne commençoient point à l'entrée du soleil dans les signes, comme il arrivoit dans l'époque grecque; et l'ayant requis aussi que l'année commençât à l'avenir par l'équinoxe du printemps, au-lieu qu'elle commençoit par celle de l'automne; ce grand et docte prince, convaincu de l'erreur du calcul qui étoit suivi, et de la raison de ce qui étoit proposé, corrigea avec eux le

mécompte arrivé, et mit ordre, qu'à l'avenir le cours du mois cadrât à celui du soleil. Il changea aussi le commencement de l'an, faisant que le jour de l'équinoxe du printemps, qui est communément le vingt-unième de mars, selon notre compte européen, seroit toujours le premier jour du premier mois. On peut comparer cette correction, à l'égard de la partie astronomique, à celle que fit si long-temps après le pape Grégoire, par la réformation du Calendrier. Cette époque gellaléenne commença l'an du Christ, 1078 (*), et de l'hégire 466, un vendredi, l'onzième du mois de ramazan. Les noms des mois, qui sont pris des anges, que les anciens Ignicoles croyoient être établis sur les diverses parties et les différentes choses du monde, n'en ont point été changés; on y ajoute seulement le surnom de *gellaléen*, comme j'ai dit. Voici les noms et l'ordre que ces mois tiennent en cette époque gellaléenne.

(*) Plus haut, tome II, page 264, notre voyageur fixe le commencement de l'ère djélâléenne à l'année 475 (de l'hégire); ces deux dates sont également fausses. Les chronologistes orientaux varient sur le commencement de cette ère; entre le 5 de cha'bân 468 et le jeudi 9 de ramadhân 471; c'est cette dernière opinion que j'ai suivie dans ma note, tome II, pages 252—265. Voyez aussi *Epochæ celebriores Ulugh Beyghii persico-latinè*, page 38. (L-s.)

Ferverdin (*), qui est le nom de l'*ange de l'air et des eaux.*

Ardi behecht, qui est le nom de l'*ange du feu élémentaire, de la lumière et de la médecine, le maître du quatrième ciel.*

Cordat (*Khordâd*), qui est le nom de l'*ange de la terre et de ses fruits.*

Tir, qui est le nom de l'*ange des sciences.*

Mordad, qui est le nom de l'*ange de la mort;* et c'est de-là, comme je crois, que les Mahométans se sont imaginés qu'il y a un ange qui préside à la mort, lequel ils appellent *Mordad*, mot qui, en persan, signifie *qui a donné la mort.*

Cheriour (*Chéhryour*), qui est le nom de l'*ange vengeur des crimes;* c'est aussi le nom d'un roi de Perse.

Mer (*Mihr*), qui est le nom de l'*ange des astres;* et c'est aussi le nom du soleil. Ce mois étoit le premier dans l'époque de Yazdigerd.

Aban, l'*ange des arts libéraux et mécaniques.*

Azer, l'*ange du feu élémentaire*, et de tout ce qui se fait avec le feu.

Dye, l'*ange des voyageurs.*

Bumen (*Behmen*), l'*ange des bêtes à 4 pieds.*

Isfendiar, l'*ange gardien de la chasteté.*

(*) On trouvera de plus amples détails sur ces mois, à la rectification de leurs noms, dans ma note, tome II, page 252 et suivantes (L-s.)

Outre ces trois époques, les Persans en connoissent quatre autres, dont il est fait mention çà et là dans leurs livres. La première est une époque lunaire, qui porte le nom de Nabonassar, qu'ils prononcent *Baktnassar*, et qui est le Nabucadnetsar, roi de Babylone, si renommé dans le Vieux-Testament. On le juge ainsi avec raison, à cause que les Persans font son histoire fort conforme à ce que le Vieux-Testament nous enseigne de ce prince; et ce mot de *Baktnassar*, en persan, signifie *heureux regard*, et dans le sens du mot, *homme d'un heureux sort* ou *d'un heureux horoscope*. J'ai déjà observé que cette époque est la plus ancienne du monde; c'est celle dont les Egyptiens se servoient; elle commence du premier jour du règne de ce monarque, qui fut un mardi.

La seconde est une époque solaire, qui commence un samedi, quatre cent vingt-quatre ans après l'autre, et fut nommée *l'époque philippienne*, de Philippe, frère d'Alexandre-le-Grand, auparavant nommé *Aridæus* (*), lequel avoit été

(*) Arrhidée, frère d'Alexandre-le-Grand, monta sur le trône de Macédoine, après la mort du conquérant macédonien (voy. ma note ci-dessus, p. 407), et prit le nom de Philippe, leur père commun. Il régna six ans et quatre mois, selon Diodore de Sicile (*lib.* XI, §. 69). L'époque de son avénement au trône commence une ère qui porte son nom. Son avénement est marqué dans le déclaré

déclaré par l'armée, successeur de ce grand conquérant, prit à son avénement à l'empire, le nom de son père Philippe, roi de Macédoine; cette supputation est fort embarrassée en Orient comme en Occident, parce que le commencement n'en est pas marqué de même par-tout. Vous voyez des endroits où l'on la prend de la naissance de ce Philippe Arideus, qui est son vrai commencement, et vous en voyez d'autres en plus grand nombre, où on la prend de la mort d'Alexandre-le-Grand.

La troisième époque est notre époque chrétienne; les Persans l'appellent *les ans de Jésus, l'esprit de Dieu;* les Chrétiens orientaux l'appellent *les ans de Jésus le Messie.*

La quatrième époque est une supputation lunaire, qu'on appelle *l'an de l'Éléphant*, instituée en mémoire du siége de la Mecque, fait par un

---

canon chronologique de Ptolémée, au 1.er de thoth, le premier mois de l'année égyptienne, en l'an 425 de l'ère de Nabonassar, c'est-à-dire le 12 novembre, trois cent vingt-quatre ans avant l'ère vulgaire. Cette époque a formé une ère particulière parmi les astronomes; et nous supprimons ici les détails dans lesquels M. de Sainte-Croix est entré, pour prouver cette hypothèse, et qui sont consignés dans la seconde édition de son savant *Examen critique des Historiens d'Alexandre*, pages 569, 640 et 645. On peut voir dans le même ouvrage, la fin tragique d'Arrhidée et de sa femme Eurydice, égorgés par l'ordre d'Olympias, mère d'Alexandre, la quatrième année de la cent quinzième olympiade, au mois de mæmacterion, sous l'archontat de Démogène. (L-s.)

roi de l'Arabie heureuse, nommé *Abraeté Ibn Sahab*, l'an 570 de Jés.-Ch. (1). Ce prince avoit dans son armée des troupes d'Abyssins et d'Ethiopiens, qui avoient amené grand nombre d'éléphans; c'étoit à dessein d'emporter les matériaux du fameux temple de la Mecque, après l'avoir détruit, et de rebâtir ce temple à Saana, ville capitale de l'Arabie heureuse, afin d'empêcher le grand concours des Arabes, qui se faisoit à la Mecque, par la dévotion qu'ils avoient à ce temple, et de l'attirer chez lui: ce siége dura six mois, et fut levé ensuite; et comme c'étoit un événement célèbre dans tout l'Orient, on en fit une époque (2).

Outre toutes ces époques, les Persans ont une

(1) La première année de l'ère de l'Eléphant correspond à l'an 571 de l'ère vulgaire, à la quarante-unième année du règne de Nouchyrvân en Perse, et à la quarante-troisième de l'empire des Ethiopiens en Arabie, lequel avoit été fondé en 529 ou 530, à l'an 882 de l'ère d'Alexandre, et 1316 de celle de Bakhtnassar ou Nabuchodonosor. Le prophète des Musulmans naquit cette année-là.

(2) L'étrange circonstance qui donna lieu à l'établissement de cette ère mémorable parmi les Arabes, mérite d'être racontée avec quelques détails. Voici ceux que nous fournissent deux écrivains arabes, plus crédules et plus fidèles que judicieux.

Abrahah, roi d'Yemen et d'Ethiopie, bâtit à Ssan'à, une église, pour y attirer les pélerins qui avoient coutume d'aller à la Mekke. Un homme de la nation des Kananiens, vint, par mépris, faire des ordures devant la porte de cet édifice. Abrahah jura de détruire la Ka'béh; il marcha donc vers la Mekke, avec son armée montée sur des éléphans. Le sien, nommé Mahhmoûd, marchoit

autre supputation, qui se fait par le nombre de quatre années révolues, comme les olympiades grecques; les ans de cette supputation portent le nom des mois ordinaires, et la révolution ou le

---

en avant. Comme ils alloient procéder à la démolition de la Ka'béh, tout-à-coup Dieu envoya contre eux des bandes nombreuses d'oiseaux gros comme des hirondelles, et venus du côté de la mer, qui leur lancèrent des pierres de terre cuite; ils portoient ces briques dans le bec et dans chaque patte; le Très-Haut anéantit chacun des soldats avec une pierre qui portoit son nom; elles étoient plus grosses qu'une lentille, et moindres qu'un pois; elles brûloient les casques, les hommes et les éléphans. Dieu envoya un torrent qui emporta les cadavres dans la mer.... Lorsque Abrahah approchoit de la Mekke, et qu'il se préparoit à y entrer, l'éléphant qu'il montoit se jetoit à terre et s'endormoit; quand il essayoit de marcher d'un autre côté, aussitôt l'éléphant se levoit et y couroit; enfin, ce souverain retourna en Yémen, où il fut frappé dans le corps; ses membres se détachèrent. C'est dans ce triste état qu'il arriva à Ssan'â, où il mourut. Le prophète a consigné ce grand événement, arrivé l'année même de sa naissance, dans la cent cinquième surate du Coràn, intitulée: *Surate de l'Éléphant*, qui contient cinq miracles ou versets; malgré ces cinq miracles, il m'est bien difficile d'admettre celui dont il s'agit, tel que le racontent les écrivains arabes; et je partage très-sincèrement le naïf embarras du R. P. Maracci; ce docte confesseur du pape Innocent III, trop pénétré de vénération envers ces écrivains, pour rejeter une seule circonstance d'un fait défavorable même à la religion chrétienne (car Abrahah professoit cette religion), ne doute pas que, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, les démons n'aient obtenu de Dieu même la permission d'outrager les temples et les simulacres sacrés. « *Neque « vero novum et inauditum est.... sexcenta sunt hujus rei exem-* » *pla*, etc. ». *Refutationes in Alcoranum*, pag. 824, et *Prodromus ad refutationem Alcorani*, pars II.ª, cap. 4, pag. 14. Quoiqu'il soit très-difficile, selon nous, de donner une explication satisfaisante de ces événemens, on reconnoît sans peine la ruse des

cycle de cette époque se fait au bout de douze révolutions des années ou des quarante-huit ans; ils disent, par exemple, maharram premier, second, troisième, et ainsi des autres; et quand le cycle de ces années recommence, ils disent maharram second, troisième, et ainsi de suite; et afin qu'on ne se méprenne pas aux noms, en prenant pour des années ce qui seroit des mois; ils ajoutent après le nom le titre de mois ou d'an; cependant cette supputation est fort peu en usage; elle commence du règne de Cheik Sephi, le premier prince de la race qui est aujourd'hui sur le trône de la Perse.

Ces différentes sortes de supputations, que je viens de dire qui sont en usage chez les Persans, n'apportent point de confusion dans la chronologie; car tout se réduit toujours aux années hégiriques, et beaucoup moins en apportent-elles dans le calcul ordinaire, car on n'y fait mention que de ces années-là. Les Juifs avoient de même deux différentes époques ou comptes d'années, sans que cela fît de confusion, quoique chacune commençât en différens temps, savoir, l'époque civile et l'époque sacrée, celle-là commençant

habitans de la Mekke ou des desservans des temples d'idolâtres de cette ville, qui craignoient la disparution des pélerins, de qui dépend encore l'existence de ces espèces d'insulaires de terre ferme. (L-s.)

avec la lune de septembre, qui étoit leur mois de tesri, et celle-ci par la lune de mars, qui étoit leur mois de nizan; et la raison que cela ne faisoit point de confusion dans leurs calculs, c'est que tout se réduisoit au calcul des ans sacrés, lequel étoit toujours employé dans toute sorte d'actes juridiques. Il faut encore ajouter que les Juifs avoient, comme les Arabes, deux autres époques, celle des bêtes à décimer, commençant au 1.er du mois qu'ils appeloient *plul* (*élul*), qui répond à notre mois d'août, et celle des arbres, qui commençoit au premier jour de shebat (*scheb*), qui est notre mois de janvier.

Je passe à la sixième et à la septième figures, qui sont proprement les éphémérides du mois courant; les mouvemens célestes y sont marqués, selon les supputations différentes que l'on vient d'expliquer. Je ne ferai d'observations que sur la colonne qui a pour titre : *Evénemens mémorables;* il y en a huit de marqués. *Le nouvel an sultanique*, comme qui diroit *le nouvel an impérial*, parce que c'est celui que la Perse célèbre, qui est à l'entrée du soleil dans le bélier, et *le nouvel an cosranique*, qui étoit le commencement de l'année, selon une époque dont les Tartares se servoient anciennement, et qu'ils appeloient *cosranique* ou *royale*, dont l'usage est aboli depuis long-temps. *Cosranique* vient de Cos-

rou (*Khosroù*), qui est le nom d'un des plus fameux rois de Perse, dans la vieille histoire. Le troisième événement est appelé *la nuit de la puissance*, et c'est une fête de la religion, instituée pour conserver la mémoire du ravissement de Mahomed au paradis, où il reçut de Dieu les instructions et les ordres pour la publication de sa nouvelle religion, comme il le fit accroire aux Arabes qu'il séduisit. La coupure de la lune est une autre imposture semblable de ce faux prophète, qui assuroit d'avoir fait descendre la moitié de la lune en terre, d'où, après en avoir fait le tour, elle étoit allé se rejoindre à son autre moitié, et cela, pour prouver à une troupe d'incrédules qui l'étoient venu trouver, la vérité de sa nouvelle doctrine. Les Turcs, qui croient, comme les Persans, à ce prétendu miracle, en marquent le jour une semaine plus tard; ce qui est ici observé. La fête ne consiste qu'à faire, si l'on veut, quelques prières particulières cette nuit-là; car il faut observer qu'il n'y a point de fête commandée dans la religion mahométane, de sorte que le travail y soit défendu, comme je le dirai plus amplement au *Traité de la Religion*, dans le sixième volume. Le mois turquesque, dont le premier jour est ici marqué pour un des huit événemens, est un des mois de cette supputation de douze années révolues dont j'ai parlé,

et le mois de mehr de Yazdigerd, est le septième mois de l'époque de Yazdigerd, dont j'ai parlé aussi. Le commencement du chant des rossignols est une fête des anciens Arabes, pour solemniser le retour du temps chaud. Ils avoient une autre fête, pour se réjouir du départ de l'hiver, laquelle est marquée au douzième mois dans cet almanach; elle est nommée *la venue des Cicognes*, parce que cet oiseau, selon leurs observations, ne vient que quand le froid est passé. Toutes ces observations de temps sont faites, particulièrement pour l'instruction de ceux qui étudient l'astronomie ancienne et moderne, et l'antiquité arabesque; car il faut observer que les Arabes ne comptoient point d'abord le temps, comme on a fait depuis, par les passages du soleil dans les signes du Zodiaque, ce qui fait à présent nos mois; ni par ceux de la lune dans les mêmes signes, ce qui fait leurs mois, mais par les saisons. Ils divisoient l'an en quatre saisons, comme on a toujours fait, lesquelles ils appeloient *été*, *hiver*, *printemps premier* et *printemps second*, comme je l'ai observé; après ils subdivisoient ces quatre parties en quatre autres, qu'ils appeloient le *mélange de l'hiver et du printemps*, le *mélange du printemps et de l'été*, et ainsi des autres; après ils distinguoient les temps d'hiver et d'été, en grand et en petit; ils appeloient le temps du

grand froid, *le grand siclé* (1), et aussi la *quarantaine*, parce qu'il duroit quarante jours; et le temps que le froid est moindre, ils l'appeloient *le petit siclé*, qui n'en duroit que vingt; et ils appeloient le temps du chaud, *zienreh* (*djimréh*) *premier*, *second* et *troisième*. Ils observoient encore les nuits des solstices et des équinoxes, qu'ils savoient bien remarquer, sachant en quel jour de la saison elles arrivoient; enfin, ils avoient, de cette manière, qui paroît rustique, un almanach, qui les guidoit assez exactement pour les besoins de la vie et pour leurs occupations ordinaires. Il faut remarquer qu'il y avoit des tribus entre les Arabes, où l'on divisoit, au contraire, l'année en six parties principales (2), et non en quatre.

Dans l'almanach persan, il y a onze autres tables pareilles pour les autres mois de l'année, et une autre après de cinq jours, qui sont les jours qu'il y a par-dessus les trois cent soixante jours de l'an, et qu'on peut appeler intercalaires; cette dernière table est appelée *Kamze Nouzterezé* (*Khamséh*

(1) Il faut certainement lire *tchehélé*, quarantaine; ce mot est persan. (L-s.)

(2) La même division de l'année, en six saisons, a lieu chez les Hindoux, de temps immémorial. Voyez les notes de M. Wilkins, sur sa traduction angloise de l'*Hitopadès* de Vichnou Sarma, pag. 121, et mes *Fables et Contes indiens*, traduits, etc., pag. 20. (L-s.)

Mustéréqéh), c'est-à-dire *les cinq jours dérobés;* on les appelle aussi en persan, *Andergeat* (*ándèr-djáhát,* intermédiaires), comme qui diroit, *jours entés sur le temps*. La table de l'almanach que j'ai traduit, est de six jours, au-lieu de cinq, parce que l'an est bissextil ou *embolismeen;* elle est de six jours tous les quatre ans, de même que notre mois de février est de vingt-neuf jours tous les quatre ans; mais au-lieu que nous entremettons un jour dans un de nos mois, l'époque solaire moderne des Persans ayant tous ses mois de trente jours également, comme j'ai observé que leur époque solaire ancienne ou de Yazdigerd l'avoit; elle ajoute cinq jours au bout, et six jours tous les quatre ans une fois, pour achever l'année, afin de ne la recommencer qu'au vrai point de l'équinoxe; mais il y a là-dessus deux différences entre leur ancienne et leur nouvelle époque solaire: la première est que, dans l'ancienne époque, les jours additionnels se mettoient entre le premier et le second mois, comme nous le pratiquons; et que dans la nouvelle, ils se mettent à la fin du dernier. La seconde différence est que, dans la nouvelle époque, le jour intercalaire se met, tous les quatre ans, à la manière des Grecs et des Romains, au-lieu que, dans l'ancienne époque, on n'intercaloit point; il n'y avoit point d'an intercalaire ou *embolismeen;*

mais pour ajuster le calcul et le nombre des jours au cours du soleil, on faisoit l'an de treize mois tous les six vingts ans; ce treizième mois étoit appelé comme le douzième, et alors le premier jour de l'an revenoit au vrai point de l'équinoxe, au-lieu qu'auparavant il en étoit éloigné d'un mois. La raison qu'avoient les Perses, de n'intercaler point, c'est qu'ils croyoient que chaque jour du mois avoit son ange tutélaire établi sur ce jour-là, et non sur d'autre, à cause de quoi ils appréhendoient que le jour intercalaire n'étant sous la garde d'aucune intelligence céleste, il y arriveroit mille malheurs. Comme le compte solaire ne sert que pour l'astronomie, cette intercalation ne fait point de peine. Les auteurs arabes rapportent que, du temps de Mahomed, on intercaloit aussi le mois lunaire de onze jours, pour conserver l'harmonie entre la supputation commune et le cours du soleil, c'est-à-dire, afin que les mois revinssent toujours à-peu-près dans le même temps. Cela se faisoit avec grande raison, parce qu'autrement les mois changent de place, étant chaque année plus près ou plus loin de l'été, de onze ou douze jours; et ainsi, par exemple, le pélerinage qui avoit été premièrement institué dans un mois d'été, venoit à tomber dans l'hiver, auquel temps ce pélerinage étoit, non-seulement incommode, mais aussi

très-dommageable à leurs affaires. Ces mêmes auteurs rapportent que cette manière d'intercaler étoit, de temps immémorial, entre les Arabes, comme il paroît par leurs pélerinages, qui commençoient toujours au vingtième du mois de *zilhhe* (*zoûl-hhedjah*), et toujours au temps des fruits; de sorte qu'il est difficile de savoir si les Arabes avoient pris des Juifs, ou leur avoient donné les mois intercalaires, qu'ils appeloient d'un terme qui veut dire *délai*. Les Arabes prétendent que c'est Abraham qui institua le pélerinage de la Mecque, en ce temps-là. Mais Mahomed, en établissant sa nouvelle religion, abolit cette coutume d'intercaler, disant qu'il ne falloit pas régler le service de Dieu, sur sa commodité et sur ses affaires; mais qu'il falloit, au contraire, réduire toutes choses au service de Dieu; qu'ainsi, pour faire paroître sa piété, il falloit faire en hiver comme en été, le pélerinage commandé de Dieu, et garder le jeûne en été comme en hiver, selon qu'il échéoit, sans avoir égard, ni à la fatigue des voyages durant l'hiver, ni à l'austérité du jeûne pendant l'été.

Outre les révolutions de temps solaires et lunaires, qui sont marqués dans ces tables astronomiques, et les fêtes civiles, il y a aussi les fêtes de religion, comme nous avons les nôtres dans nos almanachs. Je n'en ferai point mention en

cet endroit, les ayant exactement observées, jour par jour, dans le volume suivant.

Après les tables astronomiques, il y en a deux autres, qui sont les dernières; dont la première, qui est la figure marquée *huit*, est une table du mouvement prétendu et imaginaire, de huit étoiles inconnues à notre monde et aux astronomes persans modernes, mais dont l'institution leur est venue des Tartares, de main en main, par une très-ancienne tradition. Des gens savans en Perse m'ont dit que ce sont les Tartares du Cathay, qui ont les premiers fait une table de ces huit étoiles, et en ont ensuite infatué les autres Tartares voisins de la Perse. Soit que cette imagination vînt des Chinois, de qui ils sont si proches voisins, soit qu'ils l'eussent trouvée eux-mêmes, les noms de ces huit étoiles sont: *Zouel, Katrib, Aatit, Aanim, Sermouch, Kelab, Zouzenab, Keid, Lehioni.* On les appelle communément *Sekis yeldous*, mots turquesques qui signifient *les huit étoiles.* On dit qu'elles sont errantes, et qu'elles ne se voient que fort rarement et par hasard. Les Tartares comparent leur cours aux sauts et aux bonds d'un chameau en chaleur, qui va paissant çà et là, sans garder de route. Le chemin que la table de leur mouvement leur fait faire, montre l'absurdité de leur théorie, étant impossible naturellement que des globes

fassent en trois mois, ce que la table fait faire à ces étoiles en un jour. Il est aisé de voir que les astrologues persans ne conservent cette ridicule table, que pour multiplier leurs pronostics et les enchantemens de leur science judiciaire.

La neuvième figure est la table des éclipses de l'année. Le mot d'*éclipse* en persan, est *kesouf* (*), qui signifie *caché*. Les almanachs persans ne marquent point au titre de la table, si l'éclipse est solaire ou lunaire, parce qu'on prétend que ceux qui regardent leurs éphémérides, jugeront aisément, par l'observation même, si les éclipses qui y sont prédites, sont de lune ou de soleil, à cause que l'éclipse de soleil n'arrive jamais que quand la lune est nouvelle, et l'éclipse de lune, que lorsqu'elle est pleine.

Pour ce qui est du pronostic, je dirai franchement, que d'abord je n'en faisois pas plus de compte que de tous les pronostics de nos almanachs, m'imaginant que les astrologues persans mettoient, comme les nôtres, des pronostics à l'aventure; mais je changeai d'avis, en apprenant la mort d'Abas second, âgé seulement de trente-huit ans, qui étoit au commencement de l'année

(*) *Késouf*, qu'il faut écrire *k çoùf*, n'est pas un mot persan, mais un mot arabe, par lequel les astronomes de cette nation désignent plus particulièrement l'éclipse de soleil; ils ont un autre mot *khoçoùf*, pour désigner l'éclipse de lune. (L-s.)

dans une parfaite santé; car, en effet, ce prince semble être montré au doigt dans le pronostic; de même que la nature de la maladie dont il mourut, qui fut une apostume, causée par le mal vénérien, laquelle lui perça le gosier, en sorte qu'il ne pouvoit rien avaler, tout sortant par cette ouverture, qui lui rendoit la bouche toute de travers; chose, non-seulement extraordinaire, mais même surprenante en un roi de Perse, qui a toujours son sérail rempli des plus belles filles de son royaume, qu'on lui envoie de toutes parts, avant que d'avoir jamais vu d'hommes.

J'ai ajouté aux tables de l'almanach, deux tables des arcs diurnes et une table des élévations du soleil sur l'horizon d'Ispahan, ayant cru qu'elles seroient agréables et utiles aux gens curieux de mathématique.

CHAPITRE X.

De la Divination.

LES Persans appellent le sort *Nasib* (*Nassyb*), veut dire proprement le *Destin*, la part de bien ou de mal qui est assignée à chacun, et qui lui doit arriver immanquablement. On a vu dans le chapitre précédent, combien ils sont curieux de l'avenir, combien ils sont persuadés que les astres le découvrent, et que ces corps célestes

sont tellement la cause, non-seulement des accidens naturels, mais aussi des actions morales, qu'on peut prévoir par leur mouvement, à quoi les hommes se porteront, et quelle sera leur humeur et leur conduite envers les autres. Ils croient, par un pareil égarement, que Dieu révèle l'avenir, quand on en recherche la connoissance par le sort, quel qu'il puisse être; de manière que ce qui passe chez les autres hommes pour être toujours des cas fortuits et un pur hasard, tel que le jet des dés, par exemple, ou le jet d'une pièce en l'air, à croix ou pile, lorsque cela est fait avec quelque préparation et dans un esprit de religion, que ce sort, dis-je, est un oracle, par lequel Dieu révèle et nous déclare sa volonté, et sur lequel on se peut fier et on peut agir. J'ai rapporté au chapitre précédent, les noms de leurs plus fameux maîtres en cet art mensonger, dont le principal nous est connu sous le nom d'*Alkindus* (*). Ils vous font nombre d'histoires ou plutôt de contes des choses les plus secrettes qu'ils découvroient chacun en leur temps, tout-à-fait miraculeusement, s'il est permis de s'exprimer comme ils font.

J'en rapporterai un exemple de leur grand

(*) Voyez ci-dessus, page 213 et 214, et une thèse curieuse de M. Lakermacher, *de Alkendi, Arabum philosopho celeber.* etc. Helmstadt, 1719, 16 pages *in*-4. (L-s.)

devin Alkendi, qui étoit juif de religion, et qui professoit l'astrologie judiciaire à Bagdad, ville capitale de l'empire mahométan, située sur le Tigre. Sa réputation allant toujours croissant par les prodiges de son art, les docteurs mahométans se soulevèrent avec furie contre lui, le traitant de magicien et sorcier. Un des plus éminens l'ayant pris un jour à partie, en présence de l'empereur de Bagdad, qui étoit le calife Almamoun, il lui demanda arrogamment : qu'est-ce qu'il savoit donc en astrologie, plus que les autres professeurs de cette science, pour s'élever comme il faisoit, et se faire courir? — *Je sais*, lui répondit Alkendi, *ce que vous ne savez pas, et vous ne savez pas ce que je sais.* On convint d'en venir à la preuve, et que le docteur donneroit à deviner à son antagoniste. Ils tirèrent leur cercle vis-à-vis l'un de l'autre, au milieu duquel chacun se mit, avec ses livres et ses instrumens. Le docteur, après bien du grimoire, prit un papier blanc, passa assez long-temps la plume dessus, comme s'il y eût beaucoup écrit, et à la fin il le plia fort serré, et il le donna à tenir au calife. Alkendi se mit à son tour après son grimoire, et après beaucoup d'agitations d'esprit et de corps, il s'écria tout haut, parlant au docteur : *Vous n'avez écrit que deux mots sur le papier, dont le premier est le nom d'une plante, l'autre le nom d'un animal.*

Le

Le calife ouvrant aussi-tôt le papier, trouva, avec la plus extrême surprise, qu'il avoit rencontré juste; les deux mots étoient : *assa mousa* (*a'ssâ Moùça*), *la verge de Moyse*. Le bruit de cette merveille s'étant répandu jusqu'aux extrémités de l'empire, un des disciples du docteur mahométan, qui étoit allé étudier à Balc, grande ville de la Petite-Tartarie (*la Boukharie*), renommée alors pour ses écoles d'astronomie, fut si indigné contre Alkendi, de l'affront qu'il avoit fait à son maître, qu'il résolut fermement de le tuer; et pour cet effet, il se munit d'un bon poignard; il partit de Balc, et après quelque quatre cents lieues de chemin, il arrive à Babylone (*Baghdâd*); il prit jour pour l'exécution de son noir dessein, qu'Alkendi faisoit leçon publique, et il va à son école, en habit d'étudiant, son poignard sous sa robe. Alkendi s'étant mis à le regarder fixement, dès qu'il fut entré, lui dit d'un ton d'inspiré : *Je sais qui vous êtes, et ce que vous serez; vous vous appelez Aboumasar, et vous deviendrez un des grands astrologues du temps; mais il faut, pour cela, quitter le motif sanguinaire qui vous amène, et jeter ici, au milieu de l'école, le poignard que vous avez apporté pour me tuer.* Aboumasar, frappé d'étourdissement de ces paroles, comme d'un coup de foudre, se jeta à ses pieds avec son poignard, et il se mit à étudier ardemment

l'astrologie, où il excella dans la suite, selon la prédiction d'Alkendi. Il est connu à nos grands mathématiciens, sous le nom d'*Aboumasar de Balc* (1).

Comme les Persans sont extrêmement infatués de la divination, il ne faut pas s'étonner s'ils ont autant de créance aux conjurations, aux amulettes, aux talismans, et à toute sorte de magie, comme je le vais dire, parce que c'est comme une suite de cette superstition.

Ils appellent la divination de deux noms différens, *asterleb*, c'est-à-dire, *inspection des astres*, qui est proprement l'astrologie (2), et *faal*, mot qui signifie, dans son origine, *acte* ou *effet*, mais qui est proprement ce que nous disons la *magie*, et ce que les Romains appeloient l'*art des augures* (3). Ils l'appellent aussi *ramle*, et sous ce mot, ils comprennent l'*art des sortiléges et de la conjuration*. Les professeurs de la divination sont les astrologues dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, qui, par l'érection du thême céleste, pronostiquent tout ce qui doit arriver.

(1) Voyez ci-dessus ma note, page 210. (L-s.)

(2) *Assitherleb* désigne l'instrument que nous nommons *astrolabe*. Voy. ma note ci-dessus, pages 335, 336. (L-s.)

(3) Le mot *fâl*, qui signifie *augure*, *divination*, ne dérive aucunement du mot *fa'l* (action), celui-ci s'écrivant par un *a'in*, et le premier par un *élyf*. (L-s.)

Les professeurs de la magie sont dits *ramals* (1), nom qu'on tient venir de Ramnis, roi d'Egypte, qui étoit un fameux magicien. Les gens d'église approuvent communément ces professions, et en exercent diverses parties. Pour ce qui est des gens doctes, quoiqu'il y en ait assez qui connoissent l'illusion et la vanité de ces arts mensongers, ils ne laissent pas que de s'y laisser aller eux-mêmes fort souvent, tant l'esprit humain, sur-tout dans ces pays-là, est porté à la superstition.

Simia est le nom commun dont ils se servent pour dire la magie; et ce terme vient d'*ism*, qui veut dire *nom*, parce que la magie opère particulièrement par les nombres, et par des points et des lignes tirées sur le papier; ce qui est proprement la géomantie. On appelle aussi *simia*, la science des noms des esprits, et de l'invocation avec laquelle ils veulent être attirés.

La première sorte des divinations magiques les plus employées, est celle qui se fait par les livres, et particulièrement par l'Alcoran; ils l'appellent *este khare* (2), c'est-à-dire *recherche* ou *consultation*, et ils l'expliquent ainsi : *mech vered*

(1) Lisez *rainmál*, sablier, ou qui travaille sur le sable, parce que certains devins emploient, pour leurs jongleries, le sable nommé *raml* en arabe. (L-s.)

(2) Il faut sans doute lire *istikhâreh*, c'est-à-dire demander un succès et consulter le sort. (L-s.)

ba Koda Kerden (*), c'est-à-dire *se conseiller avec Dieu.* Lorsqu'ils sont en peine de quelque chose, s'il la faut faire ou non; si elle aura un bon ou un mauvais succès, ils s'adressent à un prêtre ou ministre ecclésiastique, et le prient de consulter la chose; ce qu'il fait avec plus ou moins de préparatifs, selon la qualité de la personne qui consulte l'oracle. Il se purifie par l'ablution, met des habits nets, fait des prières, puis il prend l'Alcoran, et l'ouvre au hasard; et si le verset sur lequel il jette les yeux, contient un commandement positif, c'est un bon pronostic, il faut faire la chose; mais s'il contient un commandement négatif, c'est le contraire, il la faut laisser. Les plus célèbres docteurs sont les plus recherchés pour cet office, le peuple s'imaginant que Dieu révèle l'avenir, plutôt aux hommes doctes et purifiés qu'aux autres.

Voici deux autres sortes de magie : la première est dite *kiabetin* (*ke'abétyn*), c'est-à-dire *le sort des dés*, parce qu'il se jette avec huit dés passés en deux axes, quatre en chacun; les dés sont de laiton, gros comme nos plus gros dés d'ivoire, et cet axe ou ce pivot est aussi de laiton; du reste, ces dés ont six faces, comme les nôtres. Le devin les

(*) Lisez *méchvarat bâ khodâ kerden*. L'interprétation de Chardin est juste. (L-s.)

roule sur une petite table, en marmotant bas des prières et des invocations; puis il explique le sens des dés, montrant la *fortune majeure* et la *fortune mineure*, selon les termes de l'art. La seconde façon s'appelle *narrijatchetrin jat* (*narydjât chetrindjât*), c'est-à-dire *les peines et les angoisses*, terme par lequel ils entendent un grand livre *in-folio*, contenant environ cinquante figures, remplies de marmousets, les uns représentant les signes célestes, d'autres leurs prophètes et saints. C'est là proprement le *ramle* ou la *nécromancie persane*, qu'ils appellent *la science du prophète Daniel*, qui est leur cabale. Le devin trouve là-dedans tout ce qu'on lui demande, et sur-tout l'explication des songes, montrant à chacun son songe dans quelque table, et lui en disant le sens qu'il lui plaît. Il y a des bureaux de ces devins en toutes les grandes villes de Perse, et à Ispahan, il y en a en plusieurs quartiers, particulièrement vers le palais du roi, où l'on voit toujours force badaux. Je m'y suis arrêté souvent, pour avoir le plaisir de voir la gravité du jongleur et l'admiration des niais, lorsqu'après un marmotage de trois ou quatre minutes, il leur ouvre son livre subitement, avec une contenance d'inspiré, et en montrant ces grotesques, leur dit: *regardez votre songe et son interprétation;* ensuite de quoi il fait rapporter à leur songe tout

ce qui se trouve dans la page. Pour mieux filouter, il vient de temps en temps à la boutique de ces devins, des fourbes apostés, qui leur demandent de deviner ce qu'ils ont dans la main ou dans la poche, et qui font d'autres semblables questions pour imposer aux idiots qui s'attroupent en ces lieux-là.

Pour la magie noire, les Persans croient qu'il y en a une, et ils assurent qu'il y a un livre parmi eux qui enseigne à faire obéir les démons, lequel a été composé par Salomon; car ils croient, sur la foi de Josephe, historien des Juifs et des Thalmudistes, que ce sage étoit un très-grand magicien. Ils sont très-empressés après cette noire science, dont vous pouvez encore juger combien ils sont infatués, par le soin qu'ils prennent tous à se garantir des sortiléges; mais assurément ils n'y savent rien du tout; et tous ceux qui se mêlent de faire retrouver les choses perdues, sont autant de fourbes, qui consultent seulement la physionomie des gens accusés ou soupçonnés, et qui, par quelque adresse, découvrent la vérité. Ils appellent les sorciers ou fascinateurs, *bed-chechm*, c'est-à-dire *yeux mauvais*, parce qu'ils ensorcellent par leurs regards.

Mais les Persans sont encore bien plus possédés de la manie des talismans et des amulettes contre les sorts ou enchantemens, comme on voudra les

appeler; ils les nomment *telesin* (*), c'est-à-dire *contenu* ou *arrêté*, et c'est apparemment d'où est venu le mot grec *telesmai*, et ils les nomment aussi *teminé* (*témyméh*), qu'on fait venir du mot *tummin* (*thumim*) des Juifs. Je n'ai pas vu d'homme en Perse, qui ne portât sur lui des amulettes; et il y en a qui en sont tout chargés; ils les portent aux bras et pendus au col; ils en mettent aussi au col des animaux, et en pendent aux cages des oiseaux; enfin, comme la superstition est sans bornes, ils en attachent par-tout, et pour toute sorte de sujets. Ces amulettes sont des inscriptions sur du papier ou du parchemin, ou sur des pierres, comme des onix, des agathes, des cornalines, et plus communément sur le jaude, qui est une pierre tendre assez ressemblante au jaspe verd, que les anciens médecins mettoient parmi les remèdes simples, comme salutaire contre diverses infirmités; ces inscriptions sont faites avec de grandes circonspections, par égard aux astres, au jour, au lieu, à l'ouvrier, et avec d'autres observations semblables, et ils portent ces papiers pliés et enfermés dans de petits sacs grands comme le bout du pouce. Ces inscriptions sont, ou des passages de l'Alcoran,

(*) Je ne connois pas de mot arabe ou persan de cette forme, et avec cette signification, et il faut lire sans doute *telesm*, et plus correctement *thelesem*, mot étranger au génie de la langue arabe, et qu'elle paroit avoir pris du grec. (L-s.)

ou des sentences de saints ou prophètes, ou des *rebus* de la cabale : par exemple, contre le mal des yeux, ils portent pour amulettes un papier contenant ce passage de l'Alcoran : *le fascinateur des infidèles est sur le point de te venir crever les yeux*.. Les commentaires de ce livre portent, que du temps de Mahomed, il y avoit un fameux enchanteur à la Mecque, qui tuoit les gens de son regard, et qu'ayant fait dessein de traiter de même Mahomed, l'ange Gabriel avertit le prophète de la venue de ce sorcier, dans les termes de ce passage, lequel Mahomed répéta contre l'enchanteur, en le voyant entrer, et lui creva les yeux à lui-même. Ils ont un livre qui contient trente méthodes différentes de composer des talismans, entre lesquels il y en a qui servent uniquement pour évoquer les esprits, et pour l'usage qu'il en faut faire, selon ses désirs; les Persans appellent ces méthodes, *rouh taharef* (*), *esprit de connoissance*.

Ils se servent beaucoup de ces remèdes magiques et d'autres semblables dans les maladies, durant lesquelles ils se vouent, non-seulement à tous leurs saints, mais aussi à des saints de toutes religions; ils s'adressent aux Gentils, aux Juifs, aux Chrétiens, à tout le monde. Les Chrétiens

(*) Lisez *rouhh ta'ryf*. (L-s.)

lisent sur les malades, l'évangile de saint Jean, qu'on dit à la messe ; et les missionnaires latins, encore plus que les Chrétiens orientaux, font métier de lire cet évangile sur les hommes, les femmes et les enfans; ce qui ne peut passer que pour un acte magique, car vous concevez bien que les Persans n'entendent pas plus le latin, que les Européens entendent le persan ; mais de plus cela doit être regardé comme une grande profanation, puisque les Mahométans ne croient point au Verbe éternel, annoncé dans cet évangile; mais ils croient, au contraire, notre religion la plus fausse et la plus damnable. Cependant, quoiqu'on en fasse honte aux missionnaires, ils ne s'abstiennent point de cette mauvaise pratique, à cause que presque toujours on leur donne quelque chose pour cet office, ou à cause que cela les rend plus considérables. Les Persans pratiquent aussi envers les malades, la superstition de tourner et retourner une demi-heure, autour de la tête, un bassin plein d'alimens ou d'argent, en disant des prières, et, entr'autres, *que ceci soit le sacrifice expiatoire des péchés de tel; ô Dieu! fais que ceci en soit la victime et paie pour ses péchés;* et puis ils donnent le bassin aux pauvres. Ils croient que le mal du malade est attiré par ce qui est dans le bassin, et que le malade ne s'en ressent plus. Les femmes stériles sont les plus

superstitieuses de toutes; car, comme la stérilité est le dernier malheur en Orient, il n'y a chose au monde qu'une femme ne fasse pour en être délivrée. J'en ai vu qui, ne sachant plus à quel saint se vouer, s'en alloient en pélerinage à des églises chrétiennes.

Outre ces talismans et ces sorts magiques, ils en ont de plus simples, qu'ils nomment *doüa* (*do'á*), c'est-à-dire *des prières;* et ceux-ci consistent en un ou plusieurs de certains passages de l'Alcoran, qui contiennent les *almeazimé* (*álmo'atzémá*), comme ils les appellent, c'est-à-dire *les grands noms de Dieu* ou *les noms ineffables;* car ils tiennent que qui sait ces noms sait tout, et peut faire tout, et que les miracles sont opérés seulement par la connoissance de ces noms; de manière que quand Dieu vouloit revêtir quelque prophète du don des miracles, il ne faisoit que lui révéler la connoissance de quelqu'un de ces grands noms; et le prophète, pour se servir de ce don, ne faisoit qu'en prononcer quelqu'un. On voit dans les boutiques, pendus, de ces sorts-là en sachets plats de plusieurs grandeurs, quelques-uns étant semblables aux pelotons que l'on porte à la ceinture. Les gens dévots en portent toujours sur eux un ou plusieurs, selon leur entêtement, attachés sur la peau ou sur la chemisette.

Les Persans sont superstitieux encore sur les temps et sur les jours, jusqu'à l'extravagance ou à la fureur, la plupart dépendant des astrologues et autres devins, comme un enfant de sa nourrice; par exemple, quand le roi est en voyage, les astrologues le feront lever de nuit, lorsqu'il dort le plus fort, pour le faire partir, le feront marcher durant le plus vilain temps, ou le feront séjourner, lorsqu'il en a le moins d'envie, lui feront faire le tour d'une ville, au-lieu de passer au travers, le feront détourner du grand chemin, et cent autres corvées pareilles, pour éviter le *nehousset* (1), comme ils parlent, c'est-à-dire le *malheur* ou la *mauvaise étoile*. Je me souviens que l'an 1668, la résolution ayant été prise de mettre une flotte sur la mer Caspienne, pour s'opposer aux Cosaques qui s'étoient jetés sur ses côtes, on perdit un mois de temps à l'exécution de ce dessein, parce que la lune se trouvoit dans le signe du Scorpion. Le peuple du pays crioit au secours, et on leur répondoit de sang-froid : *Kamerbe akrebest* (2), *la lune est en scorpion*; le prophète a dit que c'est un aspect malin,

(1) *Néhhoùcét*. Les astrologues arabes regardent Saturne et Mars, comme deux planètes malfaisantes, et ils les appellent à cause de cela, *él-nahhsân*, par opposition à Jupiter et à Venus, qu'ils appellent *él-ssa'dân*, c'est-à-dire *les deux astres bienfaisans*. (L-s.)

(2) Lisez *qamar bé a'qrab ést*. (L-s.)

durant lequel tout est dangereux, il faut suspendre tout, et se bien garder de rien entreprendre. Quant à leurs *jours noirs*, ainsi qu'ils les appellent, c'est-à-dire *malheureux;* ils en ont divers; le plus redouté est le dernier mercredi du mois de sephar, qu'ils appellent *charambé soury* (1), c'est-à-dire *mercredi de malheur;* mais, en général, mercredi est *un jour blanc*, comme ils l'appellent, c'est-à-dire un jour heureux, et cela, disent-ils, parce que la lumière fut créée ce jour-là; aussi ne commence-t-on que ce jour-là toute sorte d'application à l'étude et aux lettres. Il ne faut pas oublier ici la crainte que les Persans ont des imprécations, comme produisant nécessairement un effet fatal; j'ai vu, en diverses requêtes présentées aux ministres d'Etat et au roi même, pour dernier argument, ces mots : *mebadé kebé estbeb douacheved* (2), *de peur que le refus n'attire quelque méchante prière*, c'est-à-dire, *de peur qu'on ne fasse des imprécations contre vous.*

---

(1) Lisez *tchârchanbèh choury.* (L-s.)

(2) *Mébâdâ kéh bé êst bèd do'â chevéâ.* Il y a dans cette phrase un mot omis ou altéré, que je ne puis restituer. (L-s.)

CHAPITRE XI.

De la Philosophie.

LES Persans ont la philosophie dans toutes ses parties, de même que nous l'avons, et ils l'appellent comme nous du mot grec φιλοσοφία, mais plus communément *hekmet* (*hhikmet*), c'est-à-dire *la science par excellence.* Ils divisent celle-ci en deux branches, la métaphysique du collége et la théologie de l'école, comme on l'appelle; ils donnent à cette science-ci le nom d'*elm el kelam* (1), c'est-à-dire *la science de la parole*, parce qu'elle apprend à parler correctement de Dieu et de ses attributs; et c'est ici dessus que les théologiens persans diffèrent merveilleusement entr'eux, et qu'ils se persécutent sur des matières qui ne sont que de pure spéculation. Ils tiennent pour certain, que la philosophie ancienne étoit divisée en deux sectes, l'une appelée *thebaion* (2), qui ne reconnoissoit point de cause immatérielle; l'autre qui posoit pour principe, un esprit moteur de la matière, et celle-ci étoit appelée *elaioun* (3). A présent ils nomment la logique ou dialectique,

(1) *Ilm èl-kèlâm.*

(2) Lisez *thebïy'oùn*, matérialistes. (L-s.)

(3) Lisez *tlahïyoùn*, théistes. (L-s.)

elm-el-tekbir (1), c'est-à-dire *la science de l'interprétation ;* la physique, *elm tebia* (2), c'est-à-dire *la science de la nature ;* et la métaphysique, *elm fimabehedeltebia* (3), c'est-à-dire *la science par-dessus la nature.* La philosophie de tout l'Orient est la péripatéticienne, généralement parlant. Les Arabes, ni les Persans, qu'on peut appeler leurs disciples, ne connoissent que peu ou point Platon, ni les autres philosophes qui l'ont précédé; cependant, quoiqu'Aristote soit leur grand-maître en philosophie, ils le lisent peu dans le texte, mais ils s'en servent avec la glose d'Avicenne, qu'ils nomment *Abousina* (4), qui est Avicenne, la glose et le texte confondus et mêlés ensemble. Bien des gens, en Europe, croient qu'il y a des traités d'Aristote en langue arabe, qui ne se trouvent plus en grec; mais cette opinion est née, comme je crois, de ce que nous prenons pour ouvrages d'Aristote, ce qui doit être rapporté à ses commentaires (5). On m'a montré des livres d'Aristote en arabe, traduits mot à mot sur le grec; mais, comme je l'ai

(1) *Ilm êl-tefsyr.* (L-s.).

(2) Lisez *i'lm êl-thebiy'ât.* (L-s.)

(3) Lisez *i'lm-fy-mâ-bétahht-êl-thebiy'at.* (L-s.)

(4) Voyez, sur ce philosophe, ma note, page 211. (L-s.)

(5) Chardin justifie pleinement mes observations sur les traductions des auteurs grecs et arabes. Voy. ma note, p. 199. (L-s.)

dit, il y a peu de gens qui les lisent dans l'original, la plupart des gens doctes les lisant mêlés avec des commentaires. Il faut observer que presque tous les Arabes et les Persans qui ont commenté Aristote, comme, entr'autres, Avicenne et le fameux Coja Nessir, dont j'ai parlé (car, pour ce qui est d'Averroes, les Persans en ont fort peu de connoissance); il faut observer, dis-je, que ces auteurs ne se sont pas attachés aveuglément à ses sentimens; ils en suivent souvent d'autres, et corrigent même ceux de cet auteur, sous prétexte qu'ils ont été mal copiés ou mal traduits. Un auteur, nommé *Abousaied Aly* (*) a plus fait, car il a écrit contre divers passages de sa métaphysique, et prétend prouver, entr'autres choses, qu'il n'est pas nécessaire qu'il y ait plus de sept cieux, comme Aristote le suppose.

J'ai dit que les Persans divisent toute la philosophie en trois parties : la physique, la métaphysique et la logique. J'ajouterai ici qu'ils réduisent

(*) Je ne connois pas le métaphysicien Aboù Sa'yd A'ly, dont parle Chardin. Seroit-ce le même que Hhâdjy Khalfah nomme Aboù Sa'yd Mohhammed ben A'ly de l'I'râq, mort environ en 510 de l'hégire (1116-17 de l'ère chrétienne), et auteur d'un ouvrage intitulé : *Taḥyân bécherahh él-kélémât*; Démonstration ou Explication des Commentaires sur les Mots, disposée suivant l'ordre du possessif *dzoù*, qui indique une qualité, une faculté, une propriété. *Hhâdjy Khalfah*, au mot *taḥyân*. (L-s.)

à ces trois parties, non-seulement toute la philosophie, mais aussi toutes les sciences : par exemple, sous la physique, ils enferment les mathématiques et la médecine; sous la métaphysique, ils comprennent la théologie spéculative et morale et la jurisprudence; et sous la logique, ils réduisent la rhétorique et la grammaire.

La plupart de leurs auteurs ont été, jusqu'à ces derniers temps, de l'opinion des Anciens, touchant l'inhabitabilité de la plus grande partie de la terre, pour me servir de ce terme, croyant qu'il n'y avoit point d'antipodes; qu'il n'y avoit même que le tiers de la terre d'habité, et que la terre étoit dans la mer, et y nageoit comme un *endioné*, en un rond d'eau, qui est la comparaison dont ils se servent. Endioné est une *pateque* ou melon d'eau (*). C'étoit là l'ancienne opinion des philosophes, et sur-tout des anciens Chrétiens. Cependant les Persans montrent les œuvres d'un vieux auteur, d'environ huit cent cinquante ans, qui étoit d'opinion que le monde étoit habité tout à l'entour, et qu'il y avoit des antipodes; mais son opinion étoit tenue pour si extravagante, que ses écrits ne se fussent jamais conservés, si ce n'étoit qu'ils sont excellens d'ailleurs, et

(*) Lisez *hindoùâny*, espèce de melon des Indes, autrement nommé *kharboùzèh hindy*. Voy. ma note, tom. III, p. 330. (L-s.)

sur-tout

sur-tout pour les mathématiques. Les voyages des Européens en leur pays, par le grand tour de l'Afrique, les a fait revenir à la vérité de son opinion. Les Persans tiennent la pluralité des mondes, et c'est à ce dogme qu'il faut rapporter le titre qu'on donne au roi de Perse, entre ses autres qualités, savoir : *kebla gehonvegehanion*, c'est-à-dire *centre* ou *soleil du monde et des mondes*, pour dire : *les mondes séparés de celui où nous sommes* (*).

La philosophie d'Epicure et de Démocrite n'est point connue en Perse, mais bien celle de Pythagore, qui est la grande et universelle philosophie des Indiens et de tous les peuples idolâtres de l'Orient. Cette philosophie est enseignée entre les Mahométans, et sur-tout entre les Persans, par une cabale de gens, particulièrement qu'on appelle *soufys*. C'est une secte ancienne et célèbre, mais qui est pourtant peu connue, parce que sa doctrine est toute mystérieuse, et que ceux qui la professent, se font une affaire principale de n'en révéler le fond que très-discrètement, et de telle manière, que la religion ni la philosophie du pays n'en soient point troublées.

(*) Lisez *qeblah djihâun vè djihâunyâun*, le point où visent, vers lequel se dirigent les mondes et leurs habitans. Chardin ne paroit pas avoir saisi la signification de *djihâunyâun*, pluriel de *djihâuny*, mondain, qui habite le monde, l'univers, *djihâun*. (L-s.)

Je rapporterai ici ce que je sais de cette fameuse secte.

Le nom qu'elle porte est celui de *Soufy*, dont l'origine est fort contestée ; il y a des gens doctes qui prétendent que c'est le nom d'une tribu d'Arabes, de laquelle l'auteur de cette secte des Soufys étoit originaire ; mais ils ne conviennent pas comment s'appeloit cette tribu : les uns tiennent qu'elle s'appeloit *Alsoufa*, comme qui diroit *race dorée ;* et d'autres disent qu'elle s'appeloit *Alsaphan*, c'est-à-dire *la race des purs*, parce que cette tribu étoit tenue pour plus dévote et plus religieuse que toutes les autres, à cause qu'elle s'étoit particulièrement consacrée au service du *kaaba*, qui est une chapelle à la Mecque, que l'on tient avoir été l'oratoire du patriarche Abraham. Ils ajoutent que l'on donna ce nom à la secte des Soufys, à cause de la ressemblance qu'il y avoit entr'eux, tant sur l'austérité de la vie et sur la régularité du culte, que sur l'affectation de sagesse et de pureté extraordinaire dont ils se revêtoient. D'autres auteurs font venir ce nom d'un portique du temple de Médine, bâti par Mahomed, pour servir de couvert à certains dévots, qui, ayant abandonné leurs maisons et leurs biens pour le suivre, se retiroient là pour mieux étudier sa nouvelle religion ; d'autres disent que ce mot de *Soufy* vient de *Soù*, qui est le nom d'un bourg

d'Arabie, proche d'Alep, où l'on fabrique beaucoup de camelot, et de *fy*, qui est en arabe notre préposition *dans*; et qu'on nomme ainsi ces sectaires, à cause de la simplicité de leurs habits, tous faits de laine. Quelques-uns encore dérivent ce nom d'un certain Alsoufy, docteur célèbre, qui florissoit durant le troisième siècle de l'ère mahométane, et qui fut, disent-ils, l'auteur de cette rigide et austère secte des Soufys; mais les Persans ne conviennent pas de cette étymologie, prétendant que la secte dont je parle, étoit fondée dès le second siècle de cette époque. D'autres font venir le terme de *soufy*, de *saf* (*ssáf*), qui veut dire *ordre*, *rang*, comme pour dire que ces gens-là tiennent le premier rang entre les sectes religieuses; et d'autres, enfin, le font venir du terme grec *sofos*, qui veut dire *sagesse* (*sage*), parce que ces Soufys étoient estimés les vrais philosophes ou les vrais sages du mahométisme.

Mais assurément les deux plus communes étymologies de *soufy*, sont les mots de *safa*, qui signifie *pureté*, et de *souf*, qui veut dire *laine*, ou plutôt *poil de chèvre* (car il n'y a point de laine en Arabie); l'une et l'autre étymologie a beaucoup de vraisemblance. Ceux qui tiennent pour la première, disent que les Soufys, prétendant être plus réformés et plus purs que les autres dans leurs opinions et dans leurs mœurs, on leur donna

le nom de *Soufys*, comme qui diroit *les plus purs;* et Scaliger, entre les savans critiques de notre Europe, est fort de cette opinion, se moquant de ceux qui tiennent pour l'autre. Mais si l'étymologie qu'il approuve étoit juste, il faudroit appeler les gens de cette secte, *Sephis*, et non *Soufys*. L'opinion commune des Orientaux est pour l'autre étymologie, disant qu'on nomme ces gens *Soufys*, à cause qu'ils renoncent publiquement à toute sorte de luxe et d'aise du corps, ne s'habillant que de poil de chèvre, qui est l'étoffe ordinaire des habits en Arabie, et où l'on en fait de longues robes ou vestes, qu'on appelle *haba* (*a'bâ*), qui sont fort fines. Ce qui me fait croire que cette étymologie est plus sûre que les autres, c'est que les Mahométans dévots, sur-tout les gens d'église et les gens de lettres, ne s'habillent que d'étoffes faites de ce poil, et que les plus grands seigneurs même, quand ils veulent faire leurs prières, ôtent leurs habits précieux d'or et de soie, et se vêtent de ces vestes de poil de chèvre. Les prophètes, sous l'Ancien-Testament, et les hermites et cénobites des premiers siècles du christianisme se vêtoient apparemment comme font ces Soufys, et ils en faisoient gloire comme le font ces dévots persans (*).

(*) Les *Ssoûfy* ou *Ssôfy* ne doivent pas être confondus avec les autres religieux musulmans, tels que les *Derwyches*, les

On est aussi en différend sur le temps de l'origine de cette secte ; mais la plus commune opinion en marque la naissance à l'an 200 de l'hégire, par un cheic Abousahid, fils d'Abouelkhair, qui eut beaucoup de sectateurs et de disciples, parce qu'il étoit grand philosophe; homme fort austère, et qui prétendoit à une plus étroite observance de la religion mahométane, que tous les autres docteurs.

Ils ont un livre, où tous leurs sentimens sont recueillis, tant sur la philosophie que sur la théologie, lequel on peut appeler leur *somme théologique;* ils le nomment *Gulchenras*, c'est-à-dire *Parterre de Mystères* (*), pour donner à entendre que c'est une théologie mystique. Cepen-

Kalanders, etc. Ce sont des espèces de philosophes contemplatifs, qui croient, pour la plupart, à la transmigration des ames, et qui ont, en général, des idées fort différentes de celles qui sont autorisées par le Qorân et par les traditions. Les bons Musulmans les regardent comme des hérétiques ; et il seroit difficile de décider s'ils ont puisé leurs principes chez les philosophes indiens ou chez les philosophes grecs. (L-s.)

(*) *Gulchen-râz*, poëme persan, qui commence ainsi : « Au » nom de celui qui a enseigné la pensée à notre ame... » C'est un traité de la philosophie des Ssôfys, par demandes et par réponses. Il existe un autre traité, composé à l'imitation de celui-ci, et intitulé : *Azhâr él-Gulchen*, les Fleurs du Bosquet, par le cheykh Mahhmoûd de Tauryz, né et inhumé à Khanz, lieu situé à huit farsangs de Tauryz. Hhâdjy Khalfah cite plusieurs commentaires composés sur ce dernier ouvrage, et dont on peut voir les titres sous celui de *Gulchenrâz*, dans sa Bibliothèque orientale. (L-s.)

dant il ne laisse pas d'être très-difficile de savoir bien précisément les sentimens et la discipline de ces Soufys, comme je l'ai dit; car c'est une cabale où l'on est difficilement initié, et où le secret est le premier et le plus important précepte. Ils disent sur cela, que la vraie sagesse ayant eu pour but le repos et la tranquillité de la société, aussi-bien que celle de l'esprit, il ne faut point troubler cette tranquillité publique, en s'élevant contre les dogmes reçus. *Si vous ne doutez point*, disent-ils, *de l'opinion de vos pères, tenez-vous-y, elle vous suffit. Si vous en doutez, recherchez la vérité doucement, et sans inquiéter les autres.* Ils disent, conformément à ce principe, que *les sentimens des sages doivent être de trois espèces : la première consistant dans les opinions du pays, comme, par exemple, la religion dominante et la philosophie reçue; la seconde, dans les opinions qu'il est permis de communiquer à tous ceux qui sont dans le doute, et qui recherchent la vérité; la troisième, dans celles qu'on garde pour soi, et dont on ne confère qu'avec les gens de même sentiment.* Ils appellent le doute, *la clef de la connoissance*, sur quoi ils allèguent cette sentence : *Qui ne doute point, n'examine point; qui n'examine point, ne découvre point; qui ne découvre point est aveugle et demeure aveugle.*

Mais, pour venir au fond de leur philosophie, on leur impute d'être du sentiment de Pythagore, et de croire la grande ame du monde. On rapporte que leurs principaux docteurs disoient, en parlant d'eux-mêmes, *hackmenem, je suis ce qui est*, c'est-à-dire *l'Être véritable* (*); *ce que vous voyez est comme un habit qui couvre l'Essence éternelle, infinie, que l'on appelle Dieu.* Les dévots Mahométans les accusent nettement d'être athées, ne croyant point de Dieu ni de résurrection; et ils font courir entr'eux ce distique, qu'ils disent être *le mystère des Soufys :*

Yek Vojoud amed vely souret azar
Kesret souret ne dared ahtebar.

(*) Lisez *hhaqqmenem*. Il est bon d'observer que les Indiens donnent aussi à l'Être suprême, l'épithète de *sat*, qui signifie, tout à-la-fois, *existence* et *vérité*; et Vichnou, dans le *Bhagavat guita*, dit, en parlant de lui-même, *sadasmi*, qui répond exactement à *hhaqqmenem* ou à *ego sum qui sum*. Mais ce qui est tout-à-fait digne de remarque, c'est que le *ego sum alpha* se retrouve à la lettre dans la bouche de Vichnou, quand il dit: *akcharânâm akarôsmi*, mot à mot : *Litterarum* (inter litteras) *A vocalis sum*. Voy. *the Bhaguat geeta or dialogues of Kreeshna and Arjoon translated from the original in the sanskreet by Charles Wilkins*, page 87, édition *in*-4.°, et page 98 de la traduction françoise, faite d'après celle-ci, par M. Parraud, qui, n'ayant aucune connoissance de la langue samskrite, a copié servilement l'orthographe du traducteur anglois, pour les noms propres, et les a conséquemment défigurés en françois. (L-s.)

C'est-à-dire :

Il y a une seule Essence, mais il y a mille formes ou figures.

La forme d'aucune chose n'a point de consistance ou de réalité (*).

Ce qui vaut autant à dire, que tout ce qui paroît à vos yeux, n'est que des figures diversifiées d'une même essence immuable. Je me souviens d'un prédicateur à Ispahan, qui, prêchant

---

(*) Lisez :

Yèk oûdjoûd âmed vely ssoûret hazâr
Ketzret ssoûret ne dâred t'tibâr.

Chardin a fort bien rendu le premier vers, mais le second doit être traduit ainsi :

« Et quelques nombreuses (variées) que soient les formes » (les apparences), elles ne sont pas dignes de fixer » l'attention ».

Cette doctrine a un rapport frappant avec celle que Krichna enseigna à Ardjoun, dans ce vers du *Bhagavat*, qui m'a été communiqué par M. Chézy, premier employé aux manuscrits de la Bibliothèque impériale, déjà connu par une traduction élégante et fidèle des *Amours de Medjnoûn et de Leïlâ*, et qui se livre avec ardeur et succès à l'étude du samskrit :

Yadâ bhoûta prithag bhâvam èkastham anoupasyati
Tata èva tcha vistâram Brâhma sampadyatè tadâ.

« Celui qui considère toutes les différentes espèces d'êtres, » comme ne formant qu'une seule essence diversifiée à » l'infini, celui-là connoît *Brahma* ».

Voyez aussi *the Baguat geeta, or dialogues of Kreeshna and Arjoon*, etc., *translated from the original in the sanskreet*, etc., page 105, et page 120 de la traduction françoise. (L-s.)

un jour dans une place publique, parla furieusement contre ces Soufys, disant qu'ils étoient des athées à brûler; qu'il s'étonnoit qu'on les laissât vivre; et que de tuer un Soufy, étoit une action plus agréable à Dieu, que de conserver la vie à dix hommes de bien. Cinq ou six Soufys qui étoient parmi les auditeurs, se jetèrent sur lui après le sermon, et le battirent terriblement; et comme je m'efforçois de les empêcher, ils me disoient : *Un homme qui prêche le meurtre, doit-il se plaindre d'être battu?*

Ils se défendent cependant fortement de l'athéïsme, et se vantent, au contraire, de communiquer avec Dieu, et ils ne parlent continuellement que de révélations et d'unions avec l'Être suprême, à la manière des enthousiastes ou des inspirés. Ils s'assemblent les soirs, pour faire les commémorations de Dieu, comme ils parlent; et voici de quelle manière ils font leurs dévotions : ils se prennent par la main, et tournent en branlant la tête, et criant de toute leur force l'un à l'autre; *Hou Hou* (*), c'est-à-dire Dieu, ou

(*) *Hou! Hou!* Ce cri et ces danses sont communs aux Ssoûfys et aux Dervyches, deux des principales sectes musulmanes, comme on peut le voir dans le *Tableau de l'Empire othoman*, tome IV, p. 629—639. Je ferai ici encore un rapprochement avec la croyance indienne, où Dieu est appelé *Sah*, c'est-à-dire *Lui*, et je crois que les Ssoûfys peuvent être regardés comme les Yoguis

l'Être par soi. Ils font cela jusqu'à ce qu'ils écument, qu'ils soient hors d'haleine et qu'ils tombent à terre. Quand ils sont revenus à eux, ils se tiennent assis, et puis recommencent leur branlement de tête et de corps, et leur répétition du nom de Dieu. Ils appellent cela *se mettre en extase*, ou *s'unir à Dieu*. Ils disent qu'ils entrent encore d'une autre manière dans le transport ou le ravissement, qui est de se tenir la tête droite inclinée, et de se regarder fixement le bout du nez; cependant ils se servent plus communément du chant, de la danse et de la musique, disant qu'ils produisent plus sûrement leur extase, par laquelle il faut entendre un étourdissement, de même qu'en ces faux prophètes dont il est parlé au dixième chapitre du premier livre de Samuel, qui me paroissent tout-à-fait semblables aux Soufys.

Ces Soufys enseignent que, par un entier détachement des choses de la terre, et par l'union spirituelle avec Dieu, on s'élève jusqu'à l'extase, on est inspiré comme les prophètes, on connoît l'avenir, et on sent, par intervalles, les félicités du paradis.

---

de la Perse, et pourroient bien avoir conservé les restes de cette antique religion, commune autrefois à leurs ancêtres et aux Indiens, chez lesquels nous la retrouvons à-peu-près dans son intégrité. Voyez ci-dessus ma note, pages 255—263. (L-s.)

Entre tous les moyens qu'ils proposent pour s'unir à Dieu, ils recommandent le jeûne, et ils en font de si austères, qu'on peut dire qu'ils sont sans exemple, car ils en font de cinq et six jours de suite, à ne manger que des fruits secs; d'autres, de vingt-quatre heures, à ne manger rien du tout; et, enfin, ils en font un tous les ans, qui dure quarante jours. Le temps de le faire n'est pas réglé, mais chacun le commence quand il lui plaît; et voici de quelle manière ils l'observent: ils s'enferment dans une niche durant ces quarante jours, s'empêchent de dormir tant qu'ils peuvent, et se réduisent, enfin, à si peu d'alimens, que les derniers jours ils ne mangent que douze amandes en vingt-quatre heures. Leur occupation, durant ce long terme, n'est autre chose que la méditation, penser à Dieu, et faire des actes d'amour divin. Mais, après tout, le fruit de cette austère retraite est de revenir remplis de mille chimères formées dans leur pauvre cerveau creux, qu'ils appellent des visions, en disant: *Dieu nous a dit cela, nous lui avons fait telle question, et il a répondu telle chose.* J'en ai vu qui me paroissoient tout-à-fait extravagans, et qui se croyoient pourtant dans le meilleur sens du monde. Ils se vantent de savoir l'avenir, et même de connoître le cœur et les pensées des gens; mais je n'en ai jamais vu d'expérience.

Lorsqu'on leur objecte qu'il n'y a rien de sensé et de suivi dans leurs sentimens, et que leur secte est pleine de gens stupides, ils répondent qu'il faut s'en prendre à notre incrédulité; que leur religion se fait sentir mieux qu'elle ne se fait entendre; que c'est une lumière intérieure, qui est ineffable, quoique fort claire; et qu'en vain nous prétendons traiter de leurs mystères, par la voie de nos sciences, comme logique et physique, puisque ce sont toutes inventions humaines qui couvrent la lumière, plutôt que de la découvrir.

Ils entendent spirituellement tout l'Alcoran, et spiritualisent de même tous les préceptes qui regardent le culte et la religion extérieure; et quoiqu'ils pratiquent les purifications corporelles, comme les autres Mahométans, ils n'en font nul compte dans le fond, disant que tout le culte de Dieu est intérieur; et c'est particulièrement de ce dogme que naît la haîne que leur portent les gens d'église.

Pour eux, ils font profession d'aimer tout le monde, et de ne maudire personne, regardant tous les hommes comme des productions d'un père commun; et les diverses sectes des hommes, comme les divers esclaves et serviteurs d'un même souverain. Ils enseignent que les joies du paradis consistent dans une connoissance intime de Dieu, et dans une union étroite avec lui; comme, au

contraire, les peines de l'enfer consistent en un regret d'en être séparé. Ils ajoutent que les sens, néanmoins, auront aussi leurs joies ou leurs douleurs, par des objets que Dieu créera, proportionnés à leur capacité.

Un capucin, qui a demeuré à Ispahan, près de quarante ans, nommé le P. Raphaël du Mans, m'a montré plusieurs fois un Soufy, qui avoit une si forte persuasion de la vérité de sa religion, et de la fausseté de toutes les autres, qu'il lui proposoit de faire preuve qui d'eux deux étoit dans le bon chemin, par qui se feroit le moins de mal, en se précipitant ensemble du haut en bas de la maison. *Raphaël*, lui disoit-il, *montons tous deux sur la terrasse, & nous jetons en bas, en nous tenant par la main. Si je me fais le plus de mal, je serai de ta religion, sinon tu te feras de la mienne.*

J'ai dit que les gens d'église détestent ces Soufis; les magistrats leur font aussi la guerre, parce que leurs jeûnes et leurs extases les détachent trop du monde, et leur font négliger le soin des choses auxquelles on est obligé continuellement dans la société. Les hommes, par la pente naturelle qu'ils ont à la négligence et à la paresse, donnent aisément dans les idées de révélation, d'union avec Dieu, d'extases, toutes choses opposées à l'application nécessaire aux besoins de la

vie; c'est pourquoi on a intérêt que le monde ne s'entête pas de ces sortes d'opinions, si contraires au bien de la société.

Cette secte a produit divers auteurs célèbres, et, entr'autres, un certain el Jounid (*el-Djunéid*), qui a été surnommé *le roi de la secte des Soufis*, non tant à cause de son grand savoir, qu'à cause de l'austérité de sa vie et de celle de ses disciples, auxquels il enseignoit principalement le mépris du monde, comme le plus court et le plus sûr moyen d'arriver à cette contemplation, qui produit le commerce et la familiarité avec Dieu. Les ennemis de sa secte l'accusoient de sortilége, et l'appeloient blasphémateur, à cause de cette intime union qu'il prétendoit avoir avec Dieu, et que chacun pouvoit avoir aussi bien que lui, par les mêmes moyens dont il se servoit.

Il y a plusieurs ouvrages en prose et en vers, qui expliquent, commentent et illustrent le livre de Gulchendras (*Gulchen-raz*), qui est, comme je l'ai dit, le code sacré des Soufis. Le plus estimé est le *Mesnavi* (*Meznéwy*), gros livre de théologie mystique, où, d'une part, l'amour divin et l'union intime avec Dieu est décrit en termes extatiques, et de l'autre, la vanité du monde, la dignité de la vertu et l'énormité du vice se trouvent vivement représentées. On y voit que la vie intérieure consiste en trois

choses : la connoissance, la purgation, l'illumination. On y lit qu'il y a trois marques de la vie de Dieu dans l'homme : le détachement du monde, le désir continuel de Dieu, la persévérance dans l'oraison. On y rencontre ces beaux préceptes : *N'engagez pas la conversation avec le premier venu ; mais tenez-vous tourné vers Dieu, en toutes rencontres. Ne cessez jamais de pousser des soupirs ardens vers Dieu, ni de publier sa gloire et ses grâces. Ainsi, vous posséderez pleinement la véritable vie en ce monde et en l'autre. L'ame éclairée des lumières du ciel est le miroir où se découvrent les secrets les plus cachés.* On trouve en ce commentaire, ces merveilleux transports : *O ardeur de l'amour de Dieu ! venez à mon secours, afin que nous nous brûlions sans cesse l'un et l'autre ; car il faut brûler ainsi, pour dire l'état d'un cœur enflammé d'amour. La source du parfait plaisir est dans le sein de l'objet aimable ; pour moi, je ne travaille à autre chose qu'à me jeter à corps perdu dans cet abîme. O vous ! qui me conviez aux délices du paradis, ce n'est pas le paradis que je cherche ; je cherche la face de celui qui fait le paradis.* Au reste, les Persans avouent que l'on a de la peine à distinguer et à démêler parmi ces Soufis, les athées ou *mulhed* comme les Persans les appellent, d'avec les *el*

eltaricat, qui sont les contemplatifs ou les fanatiques (*), qui ressemblent aux illuminados d'Espagne, aux molinosistes d'Italie et aux quiétistes de France. Il y a beaucoup d'apparence que cette théologie mystique des Soufys a passé d'Orient en Occident, par la voie de l'Afrique, et qu'elle a ainsi infecté l'Espagne premièrement, et puis le reste de l'Europe ensuite.

J'observe, pour la fin, qu'on distingue en Perse, ces Soufys d'avec d'autres Soufys, qui sont les gardes du palais du roi et de sa personne. On appelle ceux-là *Soufys tcherki*, c'est-à-dire *Soufys tourneurs*, de ce qu'ils tournent dans leurs dévotions pour entrer dans l'extase, comme je l'ai dit; et ceux-ci, *Soufys Sefevie*, c'est-à-dire *Soufys de Séfy*, qui est le nom du prince qui les établit, lequel est la souche de la race royale, qui règne à présent. Nous parlerons amplement de ceux-ci dans l'histoire de Perse.

(*) Lisez *Malhhed*, et *êl-êtharyqah*. (L-s.)

Fin du quatrième Volume.

00085829

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015